

2012 AU CINÉMA

CRITIQUES, STATISTIQUES, BILAN,...



2012 ÉTAIT COMME CHACUN SAIT UNE ANNÉE BISSEXTILE. CELA ME DONNAIT DONC UN JOUR DE PLUS POUR ALLER DANS LES SALLES OBSCURES. ET LE MOINS QUE L'ON PUISSE DIRE, C'EST QUE J'EN AI PROFITÉ PUISQU'EN 366 JOURS, J'AI VU 119 LONGS MÉTRAGES DIFFÉRENTS. FORCÉMENT, AU MILIEU D'UNE TELLE MASSE, J'AI VU DES CHOSES INTÉRESSANTES, ET D'AUTRES QUI L'ÉTAIENT MOINS ; J'AI EU DES CONFIRMATIONS ET DÉCOUVERT DE NOUVEAUX ARTISTES ; J'AI ÉTÉ ÉMU ET JE SUIS PARFOIS RESTÉ TOTALEMENT INSENSIBLE À CE QUI ÉTAIT PROJETÉ DEVANT MOI ; J'AI PLEURÉ ET J'AI RI. MAIS, DANS L'ENSEMBLE, J'AI TROUVÉ QUE 2012 ÉTAIT PLUTÔT UN BON CRU, NOTAMMENT POUR LE CINÉMA FRANÇAIS, ET NOUS NE POUVONS QUE NOUS EN RÉJOUIR.

EN EFFET, ALORS QUE LES ANNÉES PRÉCÉDENTES, C'ÉTAIENT LA PLUPART DU TEMPS DES FILMS ÉTRANGERS – SOUVENT AMÉRICAINS – QUI ME FAISAIENT LE PLUS VIBRER, 2012 MARQUE UNE ÉVOLUTION PUISQUE MES TROIS FILMS PRÉFÉRÉS SONT DES ŒUVRES ENTIÈREMENT HEXAGONALES (ET AUSSI DES DRAMES, MAIS LÀ N'EST PAS LA QUESTION). C'EST SANS DOUTE PLUS UN ÉPIPHÉNOMÈNE QU'AUTRE CHOSE MAIS CELA DÉMONTRE SURTOUT QU'IL N'Y A AUCUNE RAISON DE FAIRE UNE DISTINCTION SI NETTE ENTRE CE QUI VIENT DE NOS FRONTIÈRES ET LES FILMS ÉTRANGERS, AMÉRICAINS NOTAMMENT. IL PEUT Y AVOIR DE TRÈS GRANDES RÉUSSITES, DANS DES STYLES TRÈS DIFFÉRENTS, PARTOUT DANS LE MONDE. C'EST LÀ UNE DES FORCES ET UNE DES RICHESSES DU CINÉMA D'AUJOURD'HUI.

NÉANMOINS, AUCUN LONG-MÉTRAGE NE M'A RÉELLEMENT FAIT MONTER AU PLAFOND COMME CERTAINS LES ANNÉES PRÉCÉDENTES. JE GARDE NÉANMOINS DES SOUVENIRS TRÈS FORTS DES SÉANCES DE CERTAINS FILMS QUI M'ONT INTIMEMENT TOUCHÉ, À LA FOIS PAR LEUR BEAUTÉ FORMELLE OU PAR CE QU'ILS POUVAIENT VÉHICULER. SELON MOI, C'EST LE BUT DU CINÉMA D'ÊTRE UN VRAI VECTEUR D'ÉMOTION ET DE NE PAS LAISSER INDIFFÉRENT LE SPECTATEUR. C'EST SÛR QUE CE N'EST PAS TOUJOURS DRÔLE NI CONFORTABLE MAIS CELA PERMET AUSSI DE NOUS CONFRONTER À DES RÉALITÉS PARFOIS TERRIBLES COMME LA FIN DE VIE PAR EXEMPLE QUI A ÉTÉ À L'« HONNEUR » LORS DE DEUX LONGS MÉTRAGES MAGNIFIQUES.

EN 2013, ON REVIENT À 365 JOURS ET, PEUT-ÊTRE, À UN NOMBRE DE SÉANCES PLUS RÉDUIT. MAIS LE NOMBRE DE FILMS QUI M'INTÉRESSENT À DIFFÉRENTS TITRES EST ENCORE PARTICULIÈREMENT CONSÉQUENT ET CEUX-CI VONT RYTHMER TOUTE L'ANNÉE. JANVIER EST AINSI DÉJÀ PARTICULIÈREMENT CHARGÉ. JE NE RISQUE DONC PAS DE M'ARRÊTER BRUTALEMENT D'ALLER VOIR CE QUI SORT AU CINÉMA. C'EST DONC ENCORE UNE BELLE ANNÉE QUI SE PROFILE, POUR LE SEPTIÈME ART EN GÉNÉRAL MAIS AUSSI POUR CE SITE INTERNET ET, JE L'ESPÈRE POUR CEUX QUI LE LISENT.

VIVEMENT 2013, À L'ANNÉE PROCHAINE ET SURTOUT, ALLEZ AU CINÉMA !

Tim Fait Son Cinéma

WWW.TIMFAITSONCINEMA.FR

TIMFAITSONCINEMA@GMAIL.COM

SOMMAIRE

ÉDITO	2	W.E.	66	PAPERBOY	162
SOMMAIRE	3	DARK SHADOWS	68	ASTÉRIX ET OBÉLIX : AU SERVICE DE SA MAJESTÉ	164
JANVIER	4	MOONRISE KINGDOM	70	SKYFALL	166
TAKE SHELTER	5	DE ROUILLE ET D'OS	72	LOOPER	168
LA COLLINE AUX COQUELICOTS	6	SUR LA ROUTE	74	NOVEMBRE	169
UNE VIE MEILLEURE	7	COSMOPOLIS	76	POPULAIRE	170
J. EDGAR	8	JUIN	78	ARGO	172
MILLENNIUM : LES HOMMES QUI N'AIMAIENT PAS LES FEMMES	10	MEN IN BLACK III	79	NOUS YORK	174
PARLEZ-MOI DE VOUS	11	LE GRAND SOIR	81	MAIS QUI A RE-TUÉ PAMELA ROSE ?	176
LA DAME DE FER	12	MADAGASCAR 3 : BONS BAISERS D'EUROPE	83	LA CHASSE	178
SHERLOCK HOLMES 2 : JEU D'OMBRES	13	JOURNAL DE FRANCE	85	RENGAINE	180
THE DESCENDANTS	14	LES FEMMES DU BUS 678	87	APRÈS MAI	182
FÉVRIER	15	BLANCHE NEIGE ET LE CHASSEUR	89	ROYAL AFFAIR	184
ANOTHER HAPPY DAY	16	DIAS DE GRACIA	91	UNE NOUVELLE CHANCE	186
DETACHMENT	17	THE DICTATOR	93	THE IMPOSSIBLE	188
LA TAUPE	18	PROMETHEUS	95	MAIN DANS LA MAIN	190
CHEVAL DE GUERRE	19	TRISHNA	97	THÉRÈSE DESQUEYROUX	192
BULLHEAD	20	ADIEU BERTHE – L'ENTERREMENT DE MÉMÉ	99	DÉCEMBRE	194
MARS	22	BEL AMI	100	AU-DELÀ DES COLLINES	195
MARTHA MARCY MAY MARLENE	23	JUILLET	102	COMME DES FRÈRES	197
LES INFIDÈLES	24	THE AMAZING SPIDER-MAN	103	COGAN : KILLING THEM SOFTLY	199
POSSESSIONS	25	HOLY MOTORS	105	ANNA KARÉNINE	201
EXTRÊMEMENT FORT ET INCROYABLEMENT PRÈS	26	MAINS ARMÉES	107	LES MONDES DE RALPH	203
LES ADIEUX À LA REINE	27	TO ROME WITH LOVE	109	LES BÊTES DU SUD SAUVAGE	205
LE PARADIS DES BÊTES	28	LES KAÏRA	111	TÉLÉ GAUCHO	207
38 TÉMOINS	29	THE DARK KNIGHT RISES	112	ERNEST ET CÉLESTINE	209
PROJET X	30	LES SAVEURS DU PALAIS	114	LE HOBBIT : UN VOYAGE INATTENDU	211
YOUNG ADULT	31	REBELLE	116	DE L'AUTRE CÔTÉ DU PÉRIPH	213
PERFECT SENSE	32	AOÛT	118	L'ODYSSÉE DE PI	215
MY WEEK WITH MARILYN	33	JUSQU'À CE QUE LA FIN DU MONDE NOUS SÉPARE	119	RÉCAPITULATIF	217
AVRIL	34	À PERDRE LA RAISON	121	BILAN	225
SUR LA PISTE DU MARSUPILAMI	35	MAGIC MIKE	123	RÉCOMPENSES TOTALES	225
CLOCLO	36	BROKEN	125	RÉCOMPENSES FRANCE	226
À MOI SEULE	38	SEPTEMBRE	126	RÉCOMPENSES ÉTRANGERS	227
LES PIRATES ! BONS À RIEN, MAUVAIS EN TOUT	39	STARBUCK	127	UN ... AU CINÉMA EN 2012	228
TITANIC 3D	40	DES HOMMES SANS LOI	129	J'AI AIMÉ / JE N'AI PAS AIMÉ	230
RADIOSTARS	42	CAMILLE REDOUBLE	131	L'ABÉCÉDAIRE 2012	231
L'ENFANT D'EN HAUT	43	CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT	133	QUELQUES STATISTIQUES	233
PLAN DE TABLE	45	JASON BOURNE – L'HÉRITAGE	135	GRAPHIQUE DE	
LA TERRE OUTRAGÉE	47	UN PLAN PARFAIT	137	L'ÉVOLUTION DES NOTES	233
VIVA RIVA !	49	QUELQUES JOURS DE PRINTEMPS	139	NOMBRES DE FILMS VUS PAR CINÉMAS	233
BLANCHE NEIGE	51	MONSIEUR LAZHAR	141	NOMBRES DE FILMS VUS PAR RÉSEAU	233
LE PRÉNOM	53	LE GUETTEUR	142	MOYENNES DES NOTES VUS PAR CINÉMAS	234
MAI	55	SAVAGES	144	MOYENNES DES NOTES VUS PAR RÉSEAU	234
NOUVEAU DÉPART	56	LES SEIGNEURS	146	NOMBRE DE FILMS PAR GENRE	235
AVENGERS	58	ROBOT AND FRANK	148	NOMBRE DE FILMS VUS PAR PROVENANCE	235
TYRANNOSAUR	60	OCTOBRE	150	MOYENNES DES NOTES VUS PAR PROVENANCE	235
MARGIN CALL	62	ELLE S'APPELLE RUBY	151	MOYENNES DES NOTES VUS PAR GENRE	235
BARBARA	64	DO NOT DISTURB	152		
		VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU	154		
		TED	156		
		DANS LA MAISON	158		
		AMOUR	160		

JANVIER



TAKE SHELTER

Jeff Nichols

Date de sortie : 04-01-2012 Vu le : 07-01-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Curtis a une vie tranquille, avec sa femme et sa fille sourde. Sauf qu'il commence à avoir des visions la nuit, et une terreur de plus en plus grande qui l'habite : celle de l'imminence d'une tempête qui dévastera tout. Sa vie ne sera plus la même...

CRITIQUE :

Alors que j'ai fini l'année 2011 avec un film où jouait Jessica Chastain, dans un rôle, il faut le dire, pas forcément majeur (*Killing Fields*), j'attaque 2012 avec la même actrice, qui a ici une place beaucoup plus importante dans ce long-métrage. *Take Shelter* fait du bruit depuis un certain temps, presque depuis un an en fait. En effet, lors de sa projection au festival de Sundance (le plus grand festival réservé aux films indépendants) en janvier dernier, les critiques avaient commencé à en parler. Son *Grand Prix de la semaine internationale de la critique* au Festival de Cannes 2011 n'a fait que renforcer l'attente suscitée par un film qui aura finalement mis beaucoup de temps avant de sortir sur nos écrans, créant

un sentiment d'attente qui n'est pas toujours rassurant. Mais là, pour le coup, le buzz est plutôt mérité parce que *Take Shelter* est un film assez impressionnant.

Dès la scène d'ouverture, le ton est donné : le personnage principal voit une tempête arriver au loin et reçoit peu à peu une pluie un peu particulière, faite d'un liquide visqueux et de couleur jaune. Ce sont les premiers signes de folie qui guettent Curtis, un père de famille tranquille, père d'une petite fille sourde dont il essaie de s'occuper au mieux et mari aimant. Pendant tout le premier quart du film, on va vivre les différentes hallucinations de ce personnage qui paraît de plus en plus tourmenté, habité par la terreur d'une tempête dévastatrice. Jeff Nichols a un vrai talent pour faire monter à chaque fois peu à peu la tension psychologique. Toutes ces scènes sont montrées du point de vue de Curtis, ce qui implique directement le spectateur dans un monde qui, sans pouvoir être complètement réel, s'appuie vraiment sur du concret. De fait, il n'y a pas vraiment une véritable barrière entre réalisme et fantastique. Le film navigue donc dans un entre-deux trouble et particulièrement bien rendu.

Néanmoins, au bout d'une demi-heure, j'ai pris un peu peur en me demandant comment le film pouvait évoluer. En effet, on pouvait avoir l'impression que c'était sans fin. Mais, bien que restant sur cette base scénaristique très simple, le réalisateur réussit à faire changer les choses car, si les hallucinations continuent, il préfère nous montrer la réaction de cet homme face à ce qui l'accable. Car, ce qui est assez impressionnant dans ce film, c'est la manière dont le réalisateur parvient parfaitement à montrer la façon dont un homme s'enferme peu à peu dans des raisonnements assez incohérents, alors qu'il est parfaitement conscient de ne pas être dans un état normal. Son évolution par rapport à sa nouvelle pathologie et la modification du rapport avec ses proches sont vraiment bien analysées, avec quelques scènes particulièrement fortes. La réalisation de Jeff Nichols arrive toujours à instiller une sorte de tension, née en grande partie de cette limite pas toujours très nette entre réalité et hallucinations. Certaines scènes sont particulièrement fortes. La fin est elle aussi très puissante et clôt de façon ambiguë un long-métrage vraiment original dans sa façon de traiter la folie.

Le film est aussi réussi par la performance magistrale de ses deux acteurs principaux. Jessica Chastain prouve une nouvelle fois qu'elle est la très grande révélation de cette année de cinéma, dans un rôle où elle doit composer une femme obligée d'accompagner son mari dans des comportements de plus en plus étrange. Elle y est très forte et sait parfaitement moduler ses expressions. Mais que dire de la performance de Michael Shannon, acteur sans doute trop rare au cinéma, mais qui a une présence et une intensité tout simplement hallucinantes. On a l'impression qu'il donne vie à la folie qui habite son personnage. Un très grand numéro d'acteur, une nouvelle fois après un passage plus que remarqué en voisin qui met le couple en question dans *Les noces rebelles*. Cet acteur est vraiment un des meilleurs de sa génération, surtout dans ce genre de rôle.

VERDICT :

Un film assez incroyable car original dans sa façon de traiter la question de la folie. Les deux acteurs principaux donnent vraiment une densité au long métrage.

NOTE : 16

**COUP DE CŒUR :
LE DUO
D'ACTEURS, TOUT
SIMPLEMENT
INCROYABLE**



LA COLLINE AUX COQUELICOTS

Goro Miyazaki

Date de sortie : 11-01-2012 Vu le : 08-01-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Umi, jeune fille qui a perdu son père, s'occupe de la maison de sa famille où vit sa grand-mère, ses frères et sœurs et d'autres pensionnaires. Dans son lycée en pleine ébullition, elle fait la rencontre de Shun, un jeune garçon de qui elle tombe amoureux. Leur passé va encore plus les rapprocher.

CRITIQUE :

Alors que le père et fondateur des Studios Ghibli rentre dans une période de pré-traité méritée (il est tout de même scénariste ici), c'est le fils qui, depuis peu, a repris le flambeau. Depuis le début des années 2000 et notamment la sortie et le succès énorme du *Voyage de Chihiro*, ces studios sont devenus un peu mythiques en France et on attend avec impatience à chaque fois leurs nouvelles productions. Au moins, on n'est pas surpris par leur esthétique, même si, le fait que le monde de l'animation ait tant changé en une décennie fait paraître quelque peu vieillot l'animation globale du film. Mais, avec un scénario correct, ça pourrait passer. Ici, ce n'est malheureusement pas le cas.

Hayao Miyazaki nous avait habitués à des univers assez étranges, entre rêve et réalité, où des humains sont peu à peu transportés dans des lieux ou avec des personnages de plus en plus bizarres. Ici, rien de tout cela. On est plutôt dans une sorte de représentation du « Japon éternel », de sa gastronomie, de ses façons de faire, de sa topographie et de ses coutumes... Il n'y a aucun imaginaire présent dans ce film. C'est un peu dommage mais ce n'est visiblement pas vraiment ce qui est recherché ici. Mais le problème est que l'on se demande à la fin du film quel était vraiment le but de ce dessin animé, si ce n'est celui d'un saut dans le passé d'une civilisation aujourd'hui en plein mouvement.

En effet, l'histoire entre les deux personnages centraux est beaucoup trop courte et prévisible pour constituer à elle seule le sujet du film. D'autres aspects sont alors rajoutés comme tout celui qui tourne autour de la destruction du *Quartier Latin*, sorte de QG étudiant. Cela donne un scénario assez peu lisible où pas grand-chose ne se passe véritablement et où les quelques événements se bousculent de façon un peu désordonnée, sans parler des épisodes dans le passé pas toujours digestes. Le tout est bien trop pauvre et, finalement, on alterne des vues (assez belles) de personnages qui marchent, qui font la cuisine ou qui sont sur des bateaux, sans que cela ait toujours une véritable signification.

C'est mignon, c'est sûr, mais vraiment un peu trop limite pour une heure et demie. Certains aspects qui pourraient être un peu plus intéressants sont écartés (notamment ce début de rêve qui proposait une esthétique différente et donc forcément captivante). La bonne surprise de ce film d'animation vient de la bande originale, qui n'est pas composée par l'habituel Joe Hisaishi, mais par un petit nouveau dans la maison Ghibli : Satoshi Takebe. Sa musique s'adapte parfaitement aux différents moments clés de l'histoire, sait se poser ou redonner plus de rythme quand il le faut. Les parties de cuivre, liées à des rythmes un peu jazzy rendent vraiment très bien. Même les chansons ne sont pas trop cuculs (le minimum quand même...). Bref, un très bon score qui sauve un peu le reste du film. Car tout le reste du film est, il faut tout de même le dire, bien décevant. On attend le prochain mais il faudrait vraiment qu'il y ait un réveil car le studio ne peut pas continuer à s'asseoir uniquement sur une réputation très flatteuse.

VERDICT :

Un dessin animé qui se laisse regarder mais vraiment sans plus, notamment du fait d'un scénario bien trop faiblard. La musique de qualité rehausse un peu l'ensemble.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LA BANDE ORIGINALE

UNE VIE MEILLEURE

Cédric Kahn

Date de sortie : 04-01-2012 Vu le : 10-01-2012

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Yann, cuisinier dans une cantine, rencontre Nadia, qui a déjà un enfant et avec qui il se met en tête de racheter une maison abandonnée pour en faire un restaurant. Quand les déboires commencent à s'accumuler, Nadia part au Canada et laisse son enfant avec Yann...

CRITIQUE :

A priori, rien ne m'incitait vraiment à aller voir ce film et surtout à l'apprécier. Cédric Kahn, je ne connais pas trop et son dernier film, *Les Regrets*, n'avait pas forcément séduit la presse. Je ne suis pas non plus un immense fan de Guillaume Canet. Enfin, j'avais du voir cinq ou six fois la bande-annonce et celle-ci ne me donnait vraiment pas envie. Elle donne une image assez niaise du film et, en plus, on a l'impression que tout est raconté. Tout cela pour dire que je n'y allais vraiment pas très confiant et j'ai plutôt été surpris, en bien, ce qui est toujours agréable...

J'ai trouvé la première partie du film intelligente et bien construite. Le réalisateur prend le soin de ne montrer que ce qui est essentiel. En quelques séquences, on comprend ce qui se passe entre les personnages et on apprend peu à peu, de façon très naturelle, ce que l'on doit savoir afin de saisir les enjeux. Il y a des ellipses assez fréquentes, mais toujours dans un souci de logique et d'allègement du propos. On a vraiment le sentiment que rien n'est laissé au hasard. C'est parfois un peu « scolaire », notamment dans cette façon de montrer toujours la vie des deux personnages principaux en parallèle : dans leur travail respectif, dans ce qu'ils font pour leur futur restaurant. Mais, honnêtement, ça se tient plutôt bien.

Avec le début des ennuis en tout genre commence en fait un autre film, où le couple se transforme : d'un homme et une femme (partie au Canada), on passe à un homme et un enfant qui n'est pas le sien et sur lequel il n'a aucune autorité légale. Le réalisateur garde tout de même une construction similaire, même si le rythme baisse un peu puisqu'il essaie de plus se poser pour comprendre Yann, personnage central qui va évoluer au contact de cet enfant. Guillaume Canet interprète très bien cet homme qui essaie de s'en sortir mais qui ne prend pas vraiment conscience des conséquences de ce qu'il fait tant il agit de façon impulsive. L'acteur semble trouver une sorte de maturité et rend parfaitement la fureur (de vivre, de s'en sortir) qui habite son personnage.

Le film a le défaut de pencher de temps à autre un peu trop du côté misérabiliste et ça m'a parfois dérangé. Les malheurs s'accumulent tellement qu'on a un peu du mal à y croire, même si c'est une façon de montrer les ravages du surendettement et de la prise de risques autour de produits financiers dangereux. Mais il n'y a pas que ça puisque la question des marchands de sommeil est aussi traitée dans le long-métrage. Une scène en particulier, celle où l'enfant avoue avoir volé des baskets, ne m'a pas vraiment plu. « *On est dans la merde mais on ne vole pas chez moi* » lui dit Yann. Oui, d'accord, mais c'est un peu *too much*, surtout montré de cette façon. C'est quelque chose qui m'a un peu agacé sur le moment, mais dans l'ensemble, le film évite plutôt plus d'écueils qu'autre chose et c'est tant mieux. La fin, et la dernière partie en général, sont réussies et permettent de clore élégamment ce long métrage. L'année du cinéma français commence donc plutôt pas mal, dans la foulée d'une fin d'année 2011 assez incroyable. Espérons que la production de films français de qualité se poursuivra sur le même rythme. Pourquoi pas, après tout...

VERDICT :

Un film assez intelligent qui, avec un sujet pas forcément facile, évite de nombreux pièges. Guillaume Canet y prouve qu'il peut être un acteur de qualité.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LA CONSTRUCTION DU FILM



J. EDGAR

Clint Eastwood

Date de sortie : 11-01-2012 Vu le : 11-01-2012

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: BIOPIC

HISTOIRE :

Au crépuscule de son existence, au début des années 70, John Edgar Hoover, fondateur et directeur du FBI depuis presque 50 ans, se retourne sur sa vie professionnelle, mais aussi sur sa vie privée.

CRITIQUE :

Cela commence à faire un moment que le début d'année est marqué par la sortie d'un nouveau film d'Eastwood qui produit maintenant autant que Woody Allen, ce qui n'est pas peu dire... Mais, depuis trois ans et *Gran Torino*, Clint Eastwood semble sur une pente quelque peu glissante : *Invictus* n'était pas mauvais, loin de là, mais décevait tout de même alors qu'*Au-Delà*, malgré quelques bons passages, était le film le plus médiocre d'Eastwood depuis très longtemps. A l'annonce de ce projet de film sur Hoover, une figure mythique de l'histoire américaine, je me disais que *J. Edgar* pourrait constituer le

symbole d'un renouveau du réalisateur. Le sujet semblait en tout cas lui convenir beaucoup plus que le film précédent. Mais alors, qu'en est-il ? Ce film m'a laissé bien plus pantois qu'autre chose. Et presque deux jours plus tard, je ne sais toujours pas trop quoi en penser...

J. Edgar est pour le moins un film dense, sans doute trop, nous y reviendrons. Eastwood s'attaque de manière assez frontale à un homme qui a marqué l'histoire américaine de la fin de la première guerre mondiale jusqu'au début des années 1970. John Edgar Hoover a fondé ce qui deviendra le FBI, en mettant en place tout un système de fichage beaucoup plus « scientifique » et en recrutant des hommes experts dans tous les domaines nécessaires aux enquêtes. C'était aussi un personnage assez trouble, adepte des écoutes illégales et qui a notamment constitué des dossiers plus ou moins compromettants sur toutes les personnes importantes du pays. Eastwood décide donc de s'intéresser à l'œuvre mais aussi à la vie de ce dernier, sur une période de plus de 50 ans, rien que ça !! Et c'est là que le bât blesse en grande partie.

Raconter un demi-siècle de la vie de quelqu'un qui a toujours été au cœur du système, dans un pays en pleine mutation, était sans doute une ambition bien trop forte en un temps de 2h15. Beaucoup d'éléments ne sont pas assez creusés, tant dans les aspects publics que privés du personnage. Il y a des ellipses parfois beaucoup trop importantes. Celles-ci font perdre un peu de sens à la compréhension du personnage dans sa globalité. A d'autres moments, il y a des dialogues un peu longs dont on ne voit pas forcément le réel intérêt. Des aspects importants historiquement (quel lien a eu Hoover avec la mafia ? quelle relation a-t-il entretenu avec les différents présidents ?) sont évacués, ce qui est aussi un peu gênant. Avec un tel personnage, il y a possibilité de faire un film sur des aspects très précis, sans que cela perde de l'intérêt mais ce n'est pas la voie choisie ici. Par contre, Clint Eastwood n'a pas peur de se confronter à ce qui fait un peu la « légende » de Hoover : sa présumée homosexualité. Si celle-ci n'a jamais été prouvée, Eastwood choisit de la montrer dans toute son ambiguïté, et c'est plutôt pas mal fait. *J. Edgar* est finalement un film qui parle de l'Amérique dans son ensemble à travers un homme mais aussi d'un homme à travers l'évolution de ce pays. Sans doute un programme bien trop vaste en si peu de temps.

Ce problème est renforcé par la construction globale du long métrage qui est, selon moi, quelque peu bancal. En fait, pendant tout le film, il raconte son histoire pour que celle-ci soit écrite. Cela donne des allers-retours assez fréquents entre passé et « présent », qui permettent de garder un certain rythme, c'est sûr, mais qui sont souvent sources de plus de confusions qu'autre chose. Parfois, on ne sait plus bien où on en est réellement et c'est un peu embêtant. On a toujours l'impression qu'il manque quelque chose qui aurait pu servir de fil conducteur à tout le scénario : une relation, un événement ou tout simplement un trait de personnalité auraient pu constituer ce fil rouge. Cela vient forcément de la volonté globalisante du scénario qui ne choisit pas réellement un angle d'attaque précis mais essaie plutôt de cerner le personnage dans toute sa complexité. Par contre, ce qu'on peut dire, c'est que, formellement, ce long-métrage est assez impressionnant. On sent vraiment qu'Eastwood maîtrise tout à la perfection et son film est assurément réussi de ce point de vue-là. La photographie est particulièrement magnifique. L'image est presque en noir et blanc et on a toujours l'impression d'un filtre qui masque les couleurs.

Beaucoup de gens disent que le film vaut en grande partie pour l'interprétation de DiCaprio. Personnellement, je le trouve plutôt bon, c'est certain, mais je ne trouve pas non plus la performance d'acteur exceptionnelle. Il gagnera sans doute l'Oscar du meilleur acteur dans un mois et demi et ça sera mérité pour l'ensemble de sa carrière, mais j'ai du mal à vraiment accrocher à ce rôle, je ne sais pas vraiment pourquoi. Le fait de réussir à le faire jouer le même personnage sur presque 50 ans est par contre assez fort, même si je trouve que, sur les vingt premières années de sa vie, on ne voit pas du tout assez de changements physiques, ce qui engendre parfois quelques confusions. Cela vient aussi de la construction pas toujours claire dont nous avons pu parler. Tout cela pour dire que ce film m'a tout de même laissé quelque peu interloqué et que j'ai encore du mal à réellement l'évaluer. C'est vraiment le type de long-métrage qui mériterait un second visionnage pour l'apprécier dans sa totalité et pouvoir en saisir tous les aspects. Si je trouve un peu de temps, je n'y manquerai pas. Clint mérite quand même bien ça...

VERDICT :

Un film formellement pas loin d'être parfait mais qui souffre d'une construction et d'un scénario qui ne sont pas forcément à la hauteur. Dommage même si ça reste tout de même assez fort.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LA PHOTOGRAPHIE



MILLENIUM : LES HOMMES QUI N'AIMAIENT PAS LES FEMMES

David Fincher

Date de sortie : 18-01-2012 Vu le : 17-01-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Henrik Vanger, grand capitaine d'industrie, fait appel à Mikael Blomkvist, journaliste qui sort d'un procès perdu en diffamation, pour l'aider à éclaircir un mystère vieux de quarante ans. Ce dernier accepte et sera aidé dans sa quête par Lisbeth Salander, une jeune femme au comportement vraiment étrange...

CRITIQUE :

Lors de la critique de la première adaptation cinématographique réalisée par une équipe scandinave, j'avais dit que je ne pensais pas qu'une réalisation française ou américaine aurait pu rendre l'ambiance qui traverse tout le livre de Stieg Larsson. Quand j'ai entendu qu'une version américaine était déjà sur les rangs, je me suis quelque peu inquiété. Mais, lorsque j'ai appris que c'était à David Fincher que revenaient les manettes, j'ai été en partie rassuré. Ces derniers temps, il fait plutôt des bons films, dans des styles très différents (enchaînement *Zodiac*, *L'Etrange Histoire de Benjamin Button*, *The Social Network*) et je le pensais donc capable de se fondre dans un cadre tout de même assez rigide puisqu'adapter *Millenium* laisse peu de place à l'improvisation. C'est ce qu'il réussit, et plutôt bien en plus...

Le livre de Stieg Larsson a ceci de particulier qu'il est particulièrement dense. L'intrigue est tellement resserrée et tous les événements si intimement reliés entre eux que le scénario ne peut pas se départir d'une trame obligatoire qui marque de façon nécessaire tout le film. David Fincher n'a pas le choix et s'y conforme donc. En ce sens, l'adaptation est fidèle puisque seuls certains éléments à la marge sont absents du livre, mais rien de vraiment décisif. Ce qui est assez drôle, c'est de voir la façon dont l'enquête en elle-même est tout de même un peu bâclée, au profit d'une analyse plus importante des personnages principaux. Et là, une fois de plus, c'est le personnage de Lisbeth qui est mis à l'honneur. D'ailleurs, le titre américain (*The Girl with the Dragon Tattoo*) insiste bien plus sur cette femme au destin plus impressionnant que le titre français qui, lui, se penche plutôt sur l'enquête. Daniel Craig arrive à planter un Mikael plutôt convaincant mais il est vrai que son rôle est plutôt effacé par rapport à une Lisbeth qui a une personnalité un peu hors du commun. D'ailleurs, c'est très bien d'avoir pris une actrice quasi-inconnue pour un rôle aussi spécifique que celui de Lisbeth. Rooney Mara s'en tire très bien et on ne peut que lui souhaiter que ce rôle ne lui colle pas à la peau pendant quelques années...

Pour réussir à différencier ce film de celui réalisé deux ans auparavant, à scénario presque égal, tout se passe finalement dans la réalisation : tout ou presque est donc question de pure mise en scène. Et là, Fincher réussit à supplanter ses homologues scandinaves. Tant dans le rythme de certaines séquences que dans le tempo global du film, on sent que Fincher maîtrise vraiment son sujet. Les plus de deux heures et demie passent très bien parce que le réalisateur arrive à toujours ménager du suspense, provoquer de l'attente et finalement surprendre le spectateur. David Fincher parvient à créer une vraie ambiance au cœur de son film, ce qui est un élément clé de la réussite d'une telle adaptation, d'abord en montrant une Suède, et particulièrement un Stockholm particulièrement froid (la neige, la nuit, les immeubles un peu sans vie) mais surtout grâce à un univers sonore particulièrement soigné. Ici, la musique (composée par le même duo que celle assez incroyable de *The Social Network*) est une « vraie » musique de films en ce sens qu'elle se fond parfaitement dans le film et en fait intimement partie. Elle est recherchée et complexe. Mais c'est le son dans son ensemble qui est assez incroyable et qui donne une vraie force au film. Finalement, dans sa réalisation, ce film apparaît comme une sorte de condensé de deux des derniers films du réalisateur : *Zodiac* pour le côté enquête et thriller et *The Social Network* pour le rythme très important donné ici. Les deux suites sont actées mais on ne sait pas encore si Fincher sera de nouveau aux commandes. On peut juste le souhaiter...

VERDICT :

Une adaptation réussie d'un livre à succès. Le rythme donné et le travail sur l'univers sonore sont les principales réussites de la réalisation. Les deux acteurs principaux sont plutôt convaincants.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

L'AMBIANCE SONORE



PARLEZ-MOI DE VOUS

Pierre Pinaud

Date de sortie : 11-01-2012 Vu le : 19-01-2012

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Mélina est une des voix les plus célèbres de France. Le soir, elle accueille la parole des auditeurs sur tous les sujets afin de leur offrir écoute et conseil. Mais sa vie à elle est loin d'être heureuse...

CRITIQUE :

Ce film ne faisait vraiment pas partie de mon programme pour ce mois de cinéma et ceci pour plusieurs raisons : un premier film français d'un réalisateur inconnu au bataillon (forcément, me direz-vous), une bande-annonce pas forcément vendeuse, Nicolas Duvauchelle que je n'aime pas plus que cela, d'autres films à aller voir... Et puis, sur les conseils de quelques personnes qui me présentaient ce film comme une réussite, et ayant trouvé un peu de temps libre, je me suis laissé tenter. J'y allais quand même avec pas mal d'apriori négatifs et j'en suis revenu plutôt agréablement surpris.

Parlez-moi de vous est ce type de long-métrage qui insinue une petite musique pas déplaisante dans la tête du spectateur. L'histoire se déroule tout tranquillement, pour que l'on puisse comprendre les évolutions des personnages centraux, il y a juste ce qu'il faut d'ellipses pour ménager un peu de suspense, on trouve quelques dialogues plutôt amusants, des situations plus ou moins cocasses et des personnages hauts en couleur. Tout ce qui fait une honnête comédie dramatique française, pas renversante, mais plutôt agréable à suivre et qui a le mérite de ne pas être ennuyante. Mais le réalisateur parvient à aller gratter derrière ce vernis un peu artificiel afin de construire un vrai film autour d'un personnage assez particulier, à la recherche de sa propre vie. Ce personnage, c'est celui de cette animatrice radio qui aide les autres mais qui a du mal à s'aider elle-même.

Pierre Pinaud arrive parfaitement à montrer ce qui se passe chez cette femme lorsqu'elle découvre certaines choses qui donnent du sens à sa vie (je n'en dis pas plus volontairement), ses réactions. Il faut ici tout de même dire que si ce film est réussi, c'est en très grande partie grâce à l'interprète de ce personnage, l'excellente Karin Viard. Elle donne ici vraiment corps à un personnage quelque peu improbable, il faut bien le dire. Elle lui offre notamment une vraie sensibilité qui nous permet, en tant que spectateur, de nous y attacher. Bref, c'est un véritable numéro d'actrice, un de plus, pour cette comédienne qui, depuis un ou deux ans, est dans une très grande forme et passe de rôles plutôt différents avec justesse et une apparente facilité.

Après, à mon goût, le réalisateur a une petite tendance à tout surligner, à vouloir en rajouter à toutes les séquences, notamment à cause d'une utilisation et d'un choix de musique pas forcément très pertinent. Celle-ci a tendance à alourdir les scènes plutôt que les accompagner. Le scénario, écrit par le réalisateur lui-même, est finalement un peu alambiqué (il y a un peu trop de coïncidences à mon goût) mais Pierre Pinaud a le mérite de montrer que ce n'est pas celui-ci qui est le plus important mais qu'il n'est bien qu'un prétexte pour faire le portrait d'une femme et, de ce côté-là, il n'y a pas grand-chose à redire. Quelques défauts, donc, mais qui viennent sans doute d'une trop grande envie de bien faire, ce qui n'est pas une mauvaise chose en soi, mais qu'il va falloir gommer à l'avenir.

VERDICT :

Un bon premier film malgré quelques faiblesses dans la réalisation. Surtout porté par une immense Karin Viard, qui confirme encore qu'elle est bien une valeur sûre du cinéma français actuel.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

KARIN VIARD



LA DAME DE FER

Phyllida Lloyd

Date de sortie : 15-02-2012 Vu le : 23-01-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: BIOPIC

HISTOIRE :

Margareth Thatcher approche de la fin de sa vie. Elle se remémore alors toute sa vie, aussi bien privée que publique, qui en fait un des personnages centraux de l'histoire anglaise du XX^e siècle.

CRITIQUE :

C'est bien la première fois que je me rends au cinéma sans savoir quel film j'allais visionner. Dans le cadre de l'opération *Label spectateur UGC*, c'est pourtant ce qui m'est arrivé. Il y a là quelque chose de déconcertant et, finalement, d'assez jouissif. Les premières séquences permettent de se divertir différemment avec un petit jeu de devinette mais, assez vite, j'ai pu deviner de quoi il s'agissait. Quand le titre s'est affiché, j'en ai eu le cœur net. J'étais assez content que ça tombe sur ce film car, de toute façon, je comptais aller le voir lors de sa sortie, dans un peu moins d'un mois. Mais par contre, j'ai été plus que déçu par le contenu même du film, particulièrement pauvre.

Margareth Thatcher est un vrai personnage de l'histoire anglaise et même de l'histoire européenne du XX^e siècle. Premier Ministre pendant onze ans, elle est encore aujourd'hui un symbole tant elle est à la fois admirée mais aussi détestée. Un tel personnage méritait donc sans aucun doute un film, même si je trouve que le fait qu'elle soit encore vivante (bien qu'elle n'apparaisse plus en public) est tout de même un peu dérangent. Mais s'attaquer à un tel personnage, c'est aussi s'inscrire dans un contexte (politique, social, économique) afin de voir ses actions, de les comprendre, et d'essayer de les expliquer. Mais ce qui est problématique avec ce film, c'est qu'on ne voit presque rien de tout ça mais que ce n'est même pas dérangent puisqu'on ne voit pas non plus vraiment l'ascension vers le pouvoir de cette fille d'épicier et la façon dont elle a fait évoluer son pays. En fait, ce film est complètement creux. La moitié du temps, on voit une vieille femme qui a des hallucinations à propos de la présence de son mari, mort dans les faits des années plus tôt.

Il y a là un vrai problème de construction de ce film qui alterne (comme c'est devenu une règle maintenant) des scènes de nos jours avec des séquences plus anciennes. Le passage entre les deux est, bien entendu, toujours artificiel et attendu... Mais, finalement, on ne sait presque rien sur ce personnage, si ce n'est son extrême solitude. En une minute, elle passe de Ministre de l'Éducation à Présidente du Parti Conservateur à Première Ministre... C'est tout juste ahurissant de voir un tel personnage aussi peu explicité. De plus, toute sa période au pouvoir n'est vue qu'à travers une succession d'images d'archives de manifestations (ce qui démontre déjà un certain parti pris) mais aussi l'épisode de la Guerre des Malouines, seul évènement sur lequel on a une vision un peu plus profonde. Mais, dans l'ensemble, cela reste particulièrement faible.

Le scénario n'est pas aidé non plus par une réalisation vraiment laborieuse. Phyllida Lloyd surligne tout, nous sert quantité de clichés (des ralentis, des scènes attendues) et la musique est vraiment trop présente et envahissante. C'est amusant de voir qu'avec les mêmes défauts que le dernier film d'Eastwood (trop longue période, construction pas forcément pertinente), ce *Dame de fer* ne peut même pas être comparé tant il est faible au niveau de la réalisation. La seule chose à retenir de ce film est la performance de Meryl Streep qui campe avec brio ce personnage sur environ quarante ans. Bien-sûr, le travail de maquillage est très important mais l'actrice, sous ces artifices, est toujours aussi forte et rend parfaitement la solitude extrême d'un personnage tout de même assez exceptionnel. En route vers un deuxième Oscar, ça ne serait que justice...

VERDICT :

Mal construit et mal réalisé, ce film est sauvé par la magistrale interprétation de Meryl Streep. Un nouvel Oscar pour elle, sans doute...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

MERYL STREEP



SHERLOCK HOLMES 2 : JEU D'OMBRES

Guy Ritchie

Date de sortie : **25-01-2012** Vu le : **25-01-2012**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre : FILM D'ACTION

HISTOIRE :

Sherlock Holmes et son fidèle acolyte Watson repartent pour de nouvelles aventures à travers l'Europe. Celle-ci dans son ensemble est menacée par le diabolique plan du Professeur Moriarty.

CRITIQUE :

Je finissais la critique du film précédent en disant qu'une suite était clairement annoncée (je ne prenais pas beaucoup de risques). Deux ans après le premier opus, la suite arrive déjà au cinéma. C'est assez court mais il faut dire que les premières aventures du détective le plus réputé de sa Majesté a connu un tel succès dans le monde entier (un peu inattendu, il faut le dire) que les producteurs et le réalisateur se sont mis en route très vite pour une suite. Mais j'ajoutais aussi qu'il faudrait alors faire attention à ne pas être trop redondant. Et, honnêtement, c'est un peu le problème majeur de ce film, plutôt sympathique, mais qui ne présente pas de nouveautés fondamentales.

Comme dans le premier opus, l'enquête n'est finalement pas la plus importante et le film est plutôt centré sur l'action pure, ce qui, en soi, n'est pas forcément déplaisant, mais trahit un peu l'esprit originel de ce bon vieux détective. Celui-ci arrive tout de même à rapidement faire des liens et des associations qui lui permettent de comprendre ce qui se passe (c'est même parfois un peu *too much*) mais il est plutôt plus compétent dans la castagne, la vraie, comme le montre une des scènes d'ouverture du film. L'histoire part un peu dans tous les sens, manque complètement de crédibilité mais, bon, là ne semble pas vraiment être l'important. Il y a plutôt une vraie volonté de faire voyager le spectateur à travers l'Europe de cette fin de dix-neuvième siècle et les reconstitutions des villes traversées (Strasbourg, Londres ou Paris notamment) sont plutôt bien réussies.

La relation entre Holmes et Watson est toujours aussi drôle. Il faut dire que les deux acteurs principaux sont vraiment bons, chacun dans leur rôle. L'ambiguïté qui ne cesse de traîner pendant tout le film sur leur homosexualité (enfin, surtout du côté de Holmes) est assez drôle et rajoute un peu de piment à des dialogues qui n'en manquent pas vraiment au premier abord. Il y a toujours cette verve assez incomparable et des jeux de mots un peu dans tous les sens. Le problème, justement, c'est que le film dans son ensemble par un peu de tous les côtés et a du mal à se fixer sur un but précis. Guy Ritchie nous offre une réalisation bien dans son genre avec utilisation massive des ralentis, au point que ça en devienne parfois un peu lassant et un rythme assez frénétique. La musique de Hans Zimmer est honnête. Au final, cela donne un bon divertissement mais pas forcément très construit, ce qui est toujours un peu agaçant. Je pense qu'une suite est encore dans les cartons mais, là, il faudra vraiment faire attention à l'indigestion...

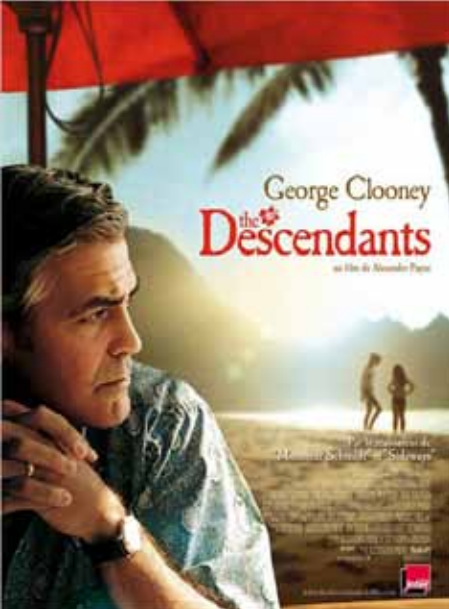
VERDICT :

Une suite somme toute honnête d'une franchise en voie d'imposer sa patte, notamment du fait de la réalisation assez particulière de Guy Ritchie. Le duo d'acteurs est, lui, toujours aussi drôle et convainquant.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LE DUO D'ACTEURS



THE DESCENDANTS

Alexander Payne

Date de sortie : 25-01-2012 Vu le : 31-01-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Matt King est avocat et aussi propriétaire terrien à Hawaï. Sa femme a un grave accident de hors-bord qui la laisse dans le coma. Il apprend alors que sa femme le trompait. Tout en gérant ses deux filles, il décide d'aller trouver cet amant.

CRITIQUE :

Ce film me faisait envie pour différentes raisons. D'abord parce qu'on en parle comme d'un sérieux outsider dans la course aux Oscars (pour George Clooney mais aussi pour d'autres catégories tout aussi prestigieuses) et en plus, parce qu'il m'avait tout l'air d'être assez sympathique, que ce soit l'affiche ou la bande-annonce. Bref, c'est le type de films que l'on a envie d'aller voir, sans que l'on sache vraiment pourquoi. Après deux heures dans la salle, ce n'est pas que je regrette forcément d'y être allé, mais, honnêtement, je m'attendais à mieux, beaucoup mieux même. De fait, ce film est sympathique, c'est vrai, mais le problème est que ça ne va pas beaucoup plus loin et que c'est le type de long-métrage sur lequel il n'y a finalement pas vraiment grand-chose à dire car il n'est pas vraiment marquant.

L'histoire est simple : un père doit reprendre la main sur sa famille alors que sa femme est dans un état très grave à la suite d'un accident de hors-bord. Il s'agit pour lui notamment de réussir à gérer ses deux filles, une petite pas facile et une plus grande qui est dans une école privée où elle a tendance à un peu trop se saouler. Mais les choses se compliquent quelque peu avec la révélation de la relation adultère de sa femme (scène d'ailleurs assez forte). Le but de cet homme va donc être de se reconstruire à la fois en tant que père mais aussi en tant qu'homme. George Clooney, parlons-en maintenant, puisqu'il est tout de même au cœur du film, est assez exceptionnel puisqu'il rend très bien tous les sentiments ambivalents qui habitent son personnage. C'est la très grande réussite de ce film parce que le reste est un peu moins enthousiasmant.

Alexander Payne a un certain don, il faut le reconnaître, pour montrer les évolutions de son personnage et le « voyage intérieur » d'un homme obligé de se (re)construire. Cette réussite vient en grande partie, comme nous avons déjà pu le dire, de la performance de l'acteur. Mais le réalisateur a aussi sa part là-dedans puisqu'il n'hésite pas à prendre du temps pour certaines séquences pour que le spectateur se rende compte de ce qui se passe chez cet homme. Par contre, c'est un peu plus faible dans la relation de ce personnage central avec ses filles. Bien sûr, celle-ci est complexe mais je trouve qu'il ne prend parfois pas assez le temps de vraiment décortiquer certains mécanismes. Des éléments sont trop peu exploités (l'ami un peu benêt de sa fille qui les accompagne) et d'autres le sont un peu trop (comme toute l'histoire autour du terrain à vendre). Dans l'emballage global du film, il est assez amusant de voir que ce long-métrage a tout du film indépendant américain, tant pour la musique, le rythme, l'esthétique générale que pour le côté doux-amer qui flotte tout du long. Certains réalisateurs sont en train de se faire une spécialité de ce genre de films, à la frontière entre drame et comédie – même si là, on penche plutôt du premier côté. Tout cela donne un film pas très enthousiasmant, et c'est un peu dommage...

VERDICT :

Pas forcément très réussi, ce film est surtout marqué par la très grande performance de George Clooney et des acteurs en général. Mais sinon...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

GEORGE CLOONEY

FÉVRIER



ANOTHER HAPPY DAY

Sam Levinson

Date de sortie : 01-02-2012 Vu le : 03-02-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Un mariage a lieu. C'est l'occasion pour toute une famille de se retrouver dans la maison des grands parents. Mais celle-ci ne tourne pas forcément très rond et la situation va vite devenir assez explosive...

CRITIQUE :

Film assez étrange que ce *Another Happy Day*. C'est le moins que l'on puisse dire. Il est d'abord très compliqué de lui donner un genre véritable, ce qui est toujours un peu embêtant. J'ai finalement opté pour celui de comédie dramatique (d'ordinaire si cher à notre cinéma hexagonal) même si je ne suis pas vraiment satisfait de ce choix. L'aspect comédie est présent bien sûr, mais sur un ton si corrosif et parfois tellement en arrière-plan de ce qui se joue réellement que c'est un peu compliqué de lui attribuer ce genre. Mais bon, c'est aussi assez intéressant quand un film ne rentre pas dans des cases prédéfinies, car cela signifie qu'il garde une bonne part d'originalité. Et, honnêtement, de ce côté-ci, on est plutôt servi.

Pendant une petite semaine, on va être plongé dans une famille élargie où tous les membres sont plus barrés les uns que les autres. Ce qui est assez drôle, c'est que le seul qui a l'air à peu près normal et le marié lui-même, celui qui devrait être au centre de l'attention mais qui se voit complètement oublié du fait de tous les problèmes des autres. Si on s'arrête uniquement sur les membres de la famille proche, entre la mère un peu névrosée et complètement dépassée qui tente de reparler à son ex-mari, l'adolescent alcoolique et drogué, la fille qui se taillade les veines et le garçon à moitié autiste, il y a déjà de quoi faire de sacrées « belles » choses. Mais ça ne s'arrête pas là puisque les grands parents, les tantes (assez magiques) et les cousins sont aussi complètement frapadingue, chacun dans leur genre. Ça tourne parfois à la caricature un peu trop grossière mais il y a tout de même quelque chose d'assez intéressant dans la façon dont un certain nombre de personnages sont vraiment ambigus : on les comprend tout autant qu'on les rejette.

C'est notamment le cas du personnage de la mère (interprété par Ellen Barkin) autour duquel tourne le film. Celle-ci est vraiment dépassée par les événements, mais, en même temps, on a envie de la secouer pour qu'elle reprenne vraiment en main sa famille – et sa vie – qui partent à vau l'eau. En tout cas, ce film ne fait aucune concession sur la famille et les liens (ou pas) qui peuvent exister entre chacun de ses membres. L'humour peut être particulièrement corrosif et drôle. Mais c'est parfois aussi très violent, aussi bien physiquement que psychologiquement. Le problème, c'est que la succession trop rapprochée d'une multitude d'événements et de situations un peu extrêmes leur fait perdre de leur force et de leur crédibilité. Il manque parfois un véritable fil conducteur à l'histoire afin qu'elle puisse se canaliser et ne pas toujours s'éparpiller. Globalement, ça part un peu dans tous les sens et c'est le reproche principal que l'on peut faire à ce film. Le réalisateur a un peu du mal à réellement se poser et à trouver une vraie identité à son long métrage. Il y a quelques bonnes idées (comme ces passages tournés avec une caméra amateur par le fils un peu dérangé) mais le tout reste un peu trop foutraque à mon goût. Le jeu d'acteurs est, lui-aussi, un peu trop dans l'excès, notamment celui d'Ellen Barkin qui est toujours à la limite d'en rajouter trop. Certains seconds rôles sont vraiment hilarants et permettent au film de toujours garder un rythme pas déplaisant.

VERDICT :

Un film assez cru sur les liens familiaux. Le trop plein de situations et une réalisation pas forcément toujours maîtrisée gâchent un peu le tout.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :
CERTAINES SITUATIONS



DETACHMENT

Tony Kaye

Date de sortie : **01-02-2012** Vu le : **06-02-2012**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Henry Barthes est professeur d'anglais remplaçant aux Etats-Unis. Il est nommé dans un lycée pour le moins difficile de New York. A côté de cela, sa vie personnelle n'est pas non plus évidente...

CRITIQUE :

Si je suis allé voir ce film, c'est pour différentes raisons. La première tenait dans le sujet du film que je trouvais à la fois original, intéressant et riche. La deuxième était plutôt liée à l'accueil réservé à ce film lors des différents festivals qu'il avait pu faire. La troisième enfin, et non la moindre, était qu'Adrian Brody joue le personnage central de l'histoire et que cela faisait longtemps que j'avais envie de revoir un acteur de talent (on ne peut pas lui ôter ça) dans un rôle vraiment fort. Cela fait quatre ou cinq ans qu'on l'a un peu perdu de vue et c'est dommage car il est vraiment capable d'incarner à fond des personnages

intéressants. En plus, le fait qu'il soit producteur exécutif du film montre une réelle implication dans la globalité du projet, ce qui est toujours rassurant. Et bien, ce film m'a beaucoup plu, notamment parce que je lui ai trouvé une vraie force et qu'il est sort des canons habituels, preuve d'une véritable vision artistique de la part du réalisateur.

Detachment est un film sur un professeur en particulier, puisqu'on nous le montre autant, si ce n'est plus, dans sa vie de tous les jours que devant ses élèves, mais aussi une réflexion sur le système scolaire d'aujourd'hui. Les nombreuses réflexions des collègues du personnage principal permettent de dresser une sorte de panorama de l'école américaine actuelle. De ce point de vue, on pourrait le rapprocher d'un film comme *Entre les murs*, qui, lui, montrait l'évolution d'une classe avec un professeur pendant une année scolaire. Les deux long-métrages restent très différents dans leur façon d'aborder cette question dans l'enseignement mais aussi dans leur façon de faire en général. En tout cas, le moins que l'on puisse dire, c'est que la vision du système éducatif américain n'est pas très optimiste. Il y a quelques touches d'espoir ci et là, mais globalement,... Et quand on sait que le scénariste a été enseignant, et donc qu'il sait de quoi il parle, il y a tout de même de quoi avoir peur.

Ce qui est vraiment intéressant dans ce film, c'est la façon dont les vies personnelle et professionnelle du personnage central s'entrecroisent complètement. Au final, on le voit assez peu dans son l'exercice réel de son métier, mais on a l'impression que tout ce qu'il fait en dehors s'y rapproche d'une façon ou d'une autre. L'histoire avec son grand-père en maison de retraite, ou la façon dont il s'occupe de cette jeune fille qui se prostitue : tout cela a un lien avec sa vocation de professeur. Ce qui est assez intéressant, c'est la façon dont, finalement, il semble plus s'accomplir en dehors de son métier, puisque là, il sauve véritablement quelqu'un, ce que ne lui permet pas son rôle de professeur. Adrian Brody est plutôt très bon dans ce rôle. Il faut dire que celui-ci est presque sur mesure puisqu'il peut y faire sa tête assez magique de blasé un peu mélancolique. Les seconds rôles sont aussi assez incroyables, chacun dans leur style. Ils permettent de plonger vraiment rapidement dans ce petit monde qu'est un collège, vu du point de vue des professeurs.

Le style du film est, lui, assez étrange. C'est en fait un mélange de passages qui font très documentaire, d'images « style archive » de l'enfance du personnage principal, de petites séquences animées, et d'autres beaucoup plus « conventionnels »... Ça part parfois un peu trop dans tous les sens et, sur quelques séquences, ce n'est pas forcément très digeste. Certains passages sont par contre d'une très grande force. La musique est très présente mais n'écrase jamais l'image. Cette construction particulière donne en tout cas une vraie originalité à ce film. On a vraiment l'impression d'avoir devant les yeux quelque chose d'assez unique et c'est toujours agréable de voir des réalisateurs qui produisent vraiment une œuvre qui leur est propre, loin de ce que les studios préfèrent et donc promeuvent. C'est rassurant de voir que ce type de film peut aussi être produit et, espérons-le, marche bien.

VERDICT :

Un film assez impressionnant parce que plutôt original et montrant une vraie vision d'artiste. Adrian Brody y prouve une nouvelle fois son talent.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

L'ORIGINALITÉ DU FILM



LA TAUPE

Tomas Alfredson

Date de sortie : 08-02-2012 Vu le : 08-02-2012

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre : FILM D'ESPIONNAGE

HISTOIRE :

Au début des années 1970, en pleine guerre froide, le chef des renseignements extérieurs anglais suppose qu'il y a une taupe à a solde des Russes au plus haut niveau. Suite à une mission ratée, il doit démissionner. C'est un ancien agent à la retraite qui va mener l'enquête.

CRITIQUE :

Depuis la sortie de la bande-annonce, il y a presque six mois, ce film s'annonçait comme un des grands événements de la rentrée cinéma 2012. Une classe infinie, un style assez inimitable sur une musique parfaite. Bref, 75 secondes de très grande qualité. Le casting aussi faisait particulièrement envie même si une accumulation de nom ne fait pas un film. Mais quand même : Colin Firth, Gary Oldman, John Hurth, Mark Strong, Tom Hardy... Que du très lourd sur le papier. Les différents échos qui me revenaient aux oreilles étaient aussi très positifs, voire même parfois dithyrambiques. Avec tout cela, je m'attendais vraiment à un très grand film d'espionnage. Mais, au final, je m'en tire avec une grande déception, amplifiée, comme toujours par le phénomène d'attente.

La Taupe est un vrai exercice de style et, formellement, c'est parfaitement réussi. L'ambiance générale, la musique, les costumes, les décors... tout cela est parfaitement dans le ton de l'Angleterre des années 70. Il n'y a rien à dire de ce côté-là. Mais, le problème c'est que tout cela est un peu trop prononcé. Le film tourne rapidement à l'exercice de style, plus qu'autre chose. Tomas Alfredson se regarde filmer et c'est un peu agaçant, voire très agaçant par moments. C'est très travaillé au niveau de la réalisation, et il faut rendre hommage aux différents techniciens car c'est parfait de ce côté-là, mais on touche avec ce film le problème des films qui « s'autodétruisent » du fait de cette trop forte importance du formalisme qui corsète tout le long-métrage. Et cela mange complètement l'histoire en elle-même. En même temps, on a un peu l'impression que le réalisateur se cache derrière ce formalisme pour cacher le « vide » du scénario.

Parce que, honnêtement, il y a quand même un petit problème de ce côté-là. C'est assez dur à suivre car, on a l'impression qu'il se passe des choses, alors que, dans les faits, ce n'est pas vraiment le cas. Il y a de longs passages qui ne servent finalement pas à grand-chose, qui ne sont pas forcément très intéressants, et qui, donc, alourdissent plus le propos qu'autre chose. Il y a des éléments qui ne sont pas toujours très clairs et qui nous font perdre un peu le fil. C'est aussi un peu le but des films d'espionnage de multiplier les fausses pistes afin d'embrouiller et de surprendre le spectateur. Mais il faut aussi faire attention à ne pas rentrer dans quelque chose de complètement hermétique. Ce n'est pas non plus le cas ici, mais on n'en est parfois pas si loin. Ce qui est bien, par contre, c'est que les acteurs se fondent parfaitement dans cette ambiance. Il y en a même qui ont des têtes assez incroyables pour leur rôle, notamment Benedict Cumberbatch, absolument génial avec sa petite coupe des années 70 complètement rétro. Colin Firth, lui, fait du Colin Firth, tout en nuances et en délicatesse. Il faut dire un mot de la performance de Gary Oldman. Il est plutôt bon, tout en présence silencieuse, mais de là à mériter une nomination aux Oscars au détriment de Ryan Gosling ou Michael Fassbender ? D'après moi, il y a là une sorte d'injustice.

VERDICT :

Ce long métrage ressemble plus à un exercice de style qu'à un vrai film d'espionnage. Cet exercice est plutôt formellement réussi. Mais ça ne suffit malheureusement pas...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LE STYLE RÉTRO QUI HABITE TOUT LE FILM

CHEVAL DE GUERRE

CHEVAL DE GUERRE

Steven Spielberg

Date de sortie : 22-02-2012 Vu le : 22-02-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre : DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Au début des années 1910, le jeune fils d'un fermier élève un cheval qui va vite s'avérer exceptionnel. Mais la Grande guerre va donner un autre destin à ce cheval qui va passer de mains en mains...

CRITIQUE :

Steven Spielberg, après un passage plutôt remarqué du côté de l'animation (enfin, pas vraiment de l'animation non plus, mais bon...) avec le premier volet des Aventures de Tintin revient à un cinéma beaucoup plus classique avec son nouveau film qui ne sort que quatre mois plus tard, délai assez exceptionnel entre deux films, et qui n'est pas forcément un gage de qualité. De plus, tout ou presque, de la bande-annonce à l'affiche, me faisait un peu peur : cela avait l'air, disons-le tout net, un peu niais. Mais bon, Steven Spielberg fait partie de ces réalisateurs dont il faut aller voir les films car c'est un tel réalisateur qu'il y aura, on peut l'espérer très fort, toujours quelque chose de positif à en tirer. C'est encore le cas pour ce Cheval de guerre qui, malgré des défauts évidents, reste tout de même un film à voir.

« Classique » est vraiment le premier terme qui vient pour qualifier Cheval de guerre. Pendant presque deux heures et demi, on est dans du « grand cinéma », un peu à l'ancienne, où se mélangent l'aventure, l'amitié, la guerre,... Il manque peut-être une vraie histoire d'amour (même si celle entre le personnage principal et le cheval peut presque être considérée comme telle) pour avoir vraiment tous les ingrédients. L'histoire de ce cheval est assez épique puisqu'il voyage finalement sur le front de la guerre entre un capitaine anglais, deux jeunes déserteurs allemands, un fermier français et sa petite fille, puis un colonel allemand, puis... Cela nous permet de voir la guerre de tous les points de vue même s'il y a là de vraies lacunes puisque mises à part quelques séquences, la guerre est presque montrée comme bucolique (voir par exemple la façon dont vivent le grand père et sa petite fille, tout près du conflit), ce qui est toujours un peu déroutant, surtout quand on connaît l'impact de cette guerre en particulier.

« Classique » est vraiment le premier terme qui vient pour qualifier Cheval de guerre. Pendant presque deux heures et demi, on est dans du « grand cinéma », un peu à l'ancienne, où se mélangent l'aventure, l'amitié, la guerre,... Il manque peut-être une vraie histoire d'amour (même si celle entre le personnage principal et le cheval peut presque être considérée comme telle) pour avoir vraiment tous les ingrédients. L'histoire de ce cheval est assez épique puisqu'il voyage finalement sur le front de la guerre entre un capitaine anglais, deux jeunes déserteurs allemands, un fermier français et sa petite fille, puis un colonel allemand, puis... Cela nous permet de voir la guerre de tous les points de vue même s'il y a là de vraies lacunes puisque mises à part quelques séquences, la guerre est presque montrée comme bucolique (voir par exemple la façon dont vivent le grand père et sa petite fille, tout près du conflit), ce qui est toujours un peu déroutant, surtout quand on connaît l'impact de cette guerre en particulier.

L'histoire de ce cheval n'est pas déplaisante en elle-même puisqu'elle permet de donner un certain rythme au film, mais honnêtement, c'est un petit peu trop joli pour être tout à fait honnête. La première partie (avant la guerre) est particulièrement terrible, dans cette façon qu'elle a de montrer les gentils (la famille du fermier) contre les méchants (le propriétaire), mais aussi le côté « extraordinaire » du cheval (la scène du labourage est en ce sens particulièrement révélatrice, mais longue...). Au final, pas grand-chose n'est véritablement crédible dans cette histoire et tout est tellement romancé et parfois, disons-le, mièvre, que c'est un peu agaçant. Mais, en même temps, Spielberg possède tout de même un vrai talent pour faire passer la pilule, notamment du point de vue de la pure mise en scène car certaines séquences sont juste incroyables. C'est notamment le cas de toutes les scènes de « pure guerre ». Beaucoup moins violentes que ce qu'on peut voir dans Il faut sauver le soldat Ryan ou dans les deux miniséries qu'il a produites (Band of Brothers et The Pacific), ces séquences gardent une vraie force brute et marquante. Ce ne sont pas les seules puisque d'autres scènes sont vraiment réussies. Du point de vue de l'image, tout est toujours parfaitement travaillé. La partition de John Williams, elle, a le mérite de parfaitement s'adapter à l'esprit du film. Elle est donc plutôt bonne dans son genre. C'est pour cela que l'on peut parler de Cheval de guerre comme représentatif d'un grand cinéma, où l'histoire devient presque un support pour réussir de belles images.

Il y a enfin quelque chose dans ce film qui m'a dérangé plus particulièrement, et ce n'est pas forcément la première fois que cela arrive. J'en profite donc pour faire un petit coup de gueule. Il s'agit de la question des langues utilisées par les personnages. C'est assez simple ici puisque tout le monde parle anglais, que les protagonistes soient français ou allemands. Cela nuit aussi parfois à la compréhension globale du film puisqu'on peut être un peu perdu en ne voyant plus vraiment qui est qui. C'est assez problématique tout de même de voir que pour éviter tout sous-titre (chose que détestent tant les américains), on fait aussi peu de cas d'une certaine cohérence, qui, dans un tel contexte, est forcément très importante.

VERDICT :

Steven Spielberg offre avec ce long métrage du grand cinéma mais pas un grand film, du fait du côté un peu trop prévisible et gentillet de toute l'histoire.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :
CERTAINES
SÉQUENCES
VRAIMENT
SPLENDIDES



BULLHEAD

Michael R. Roskam

Date de sortie : 22-02-2012 Vu le : 27-02-2012

Au cinéma : COMOEDIA (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Jacky Vanmarsenille est agriculteur dans le Limbourg. Il est aussi mouillé dans le trafic des hormones avec un vétérinaire corrompu. Alors qu'un policier enquêtant sur ces faits est abattu, le passé de Jacky refait surface...

CRITIQUE :

Bullhead est un film qui fait un certain bruit chez les différentes critiques depuis quelque temps et qui a vu son buzz renforcé par sa nomination à l'Oscar du meilleur film étranger (qu'il n'a finalement pas obtenu). En France, le cinéma belge est surtout vu à travers deux prismes : le premier est celui des frères Dardenne, souvent assez dur et montrant une Belgique en proie à la crise ; le deuxième est celui des comédies (et comédiens) souvent désopilant(e)s. Michael R. Roskam ouvre avec son premier film une nouvelle voie, vraiment intéressante qui lui est propre : celle d'un vrai drame, doublé d'une enquête policière, au cœur d'un paysage assez singulier qu'est celui de la campagne belge. Et c'est un coup de maître car *Bullhead* est la première vraie claqué cinématographique de 2012.

Le film commence par un plan flou de la campagne belge. Au fur et à mesure que la voix-off du personnage principal dit (en substance) : « on n'échappe jamais à son passé », le paysage devient net puis de nouveau flou. Ce plan, tout simple, nous plonge déjà dans une ambiance assez particulière et qui est le terreau de tout le long métrage. Celui-ci est souvent rythmé de plans du paysage de cette terre qui accueille l'intrigue principale (on voit assez peu les animaux en eux-mêmes). Car *Bullhead* est un film qui est inscrit au plus profond de la terre, dans un milieu, celui des agriculteurs, et plus précisément les engraisseurs de bêtes, que l'on connaît mal et qui peut sembler un peu étrange et décalé pour ce genre de films. On voit finalement assez peu le véritable métier de ces gens-là, mais plutôt ce qu'ils font d'illégal à côté pour arrondir leurs fins de mois. D'ailleurs, le ton est donné très vite avec une visite que rend le personnage principal à un agriculteur du coin.

Bullhead est un vrai film noir, qui a pour toile de fond le trafic d'hormones de croissance pour le bétail. C'est un long métrage où la traque des policiers pour retrouver les meurtriers d'un enquêteur est toujours en toile de fond et où les repas d'affaires succèdent aux tractations douteuses et aux arrangements louches. Tout cela dans une ambiance sombre et plutôt angoissante, où le jour est de moins en moins présent pour laisser place sur la fin à une nuit froide et sans vie. L'intrigue « policière » est doublée de l'histoire plus personnelle du personnage principal, avant que les deux ne se rejoignent et se confondent dans toute la dernière partie qui est vraiment très impressionnante. L'enquête en elle-même n'est pas vraiment montrée mais elle n'est pas non plus très compliquée et là n'est pas véritablement l'enjeu du film. C'est le personnage principal, ce Jacky, sorte d'« homme animal » qui est le cœur du film et qui polarise le tout. C'est un trentenaire au physique plus qu'imposant, bien installé dans cette mafia et est en passe de développer son « marché » en s'associant avec d'autres trafiquants. Ce personnage est vraiment montré comme un peu à part, solitaire et son physique est particulièrement mis en valeur. Son interprète, Matthias Schoenaerts est vraiment impressionnant dans ce rôle presque mutique où il impose une présence presque bestiale dans toutes les scènes où il apparaît.

Ce personnage est « expliqué » au cœur du film, dans un flashback assez impressionnant qui nous permet de comprendre son évolution et sa personnalité actuelle. La scène centrale du film est d'une violence brute assez incroyable et marque le spectateur pour longtemps. C'est avec ce passage tout le film qui s'éclaire d'une nouvelle façon et qui prend une nouvelle dimension avant de culminer dans un dernier quart d'heure qui brasse tous les enjeux développés pendant deux heures. Toute la fin est ainsi assez grandiose, bien que particulièrement pessimiste et sombre. Mais, pendant tout le long métrage, le réalisateur réussit à instiller une véritable tension de tous les instants. On a un peu toujours l'impression que les choses peuvent s'accélérer et se dénouer. Certaines séquences sont ainsi pleines d'une vraie force qui nous oblige à garder, en tant que spectateur, une vigilance de tous les instants.

Ce qui est très impressionnant, c'est la vraie maîtrise de tous les éléments de la part du réalisateur. On peut avoir parfois l'impression qu'il en rajoute un peu (notamment dans son utilisation des ralentis) mais il ne laisse rien au hasard. Par rapport

à différents aspects, ce film m'a un peu fait penser à *Drive*, le très bon film de Nicolas Winding Refn. Il y a notamment ce même travail sur la prise en compte et la mise en valeur du personnage central, sur les lumières et sur le rythme. *Bullhead* est en tout cas un film qui ne donne pas foi en la nature humaine et ses turpitudes, mais qui, par contre, est vraiment une source d'espérance en un cinéma éternel, qui permet toujours à de nouveaux réalisateurs de revisiter des genres tout en y apportant leur vraie touche personnelle. C'est pour cela que *Bullhead* rentre incontestablement dans la catégorie des premiers films qui marquent et le réalisateur, Michael R. Roskam dans celle des grands talents à suivre de très près.

VERDICT :

Un long métrage très dur et Opuissant, qui marque avec force l'entrée d'un réalisateur très talentueux mais aussi d'un acteur assez incroyable. La première claque de 2012.

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

LA MAITRISE DU RÉALISATEUR

MARS

MARTHA MARCY MAY MARLENE

Sean Durkin

Date de sortie : **29-02-2012** Vu le : **04-03-2012**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Martha échappe d'une secte et se retrouve chez sa sœur et son beau-frère. Mais elle a beaucoup de mal à leur avouer la vérité, à changer d'état d'esprit, et peu à peu, la paranoïa et la folie guettent...

CRITIQUE :

Avec un titre comme cela, ce film ne pouvait pas vraiment passer inaperçu. Pourtant, d'habitude, je me souviens vraiment bien des titres exacts même quand ils sont longs mais là, l'enchaînement de quatre prénoms féminins commençant par la lettre M a eu raison de ma combativité... Mais bon, il faut vraiment dépasser cet artifice (qui ne l'est pas tant que ça, car il s'explique finalement plutôt bien après avoir vu le film) pour s'intéresser à ce film qui a tout sur le papier du film indépendant américain qui peut être intéressant : aidé par la Fondation Sundance (LE festival du cinéma indépendant) grâce à un prix lors de la dernière édition, un sujet pas facile et même casse-gueule et le premier rôle donné

à une jeune actrice, en l'occurrence Elizabeth Olsen, sœur cadette des jumelles les plus médiatiques de ces dix dernières années... Et alors, qu'est-ce que tout cela donne ? Plutôt un bon film, dans l'ensemble.

Comme je le disais, la base du film est un sujet très intéressant – le retour à la « vie » de l'ancienne pensionnaire d'une secte – mais aussi particulièrement dangereux s'il est mal traité et que le réalisateur se laisse plus entraîner du côté du pathos. Sean Durkin, jeune réalisateur dont ce film est le premier long métrage, réussit très bien à éviter ce piège en construisant son film de façon duale. Pendant toute la durée du long métrage, nous verrons en perspective (voire même en parallèle parfois) la nouvelle vie du personnage principale mais aussi ce qu'elle a pu vivre dans cette secte. D'ailleurs, toutes les séquences se passant à cet endroit sont particulièrement oppressantes car on en découvre d'avantage à chaque fois sur cet endroit qui, peu à peu, semble de plus en plus horrible et traumatisant. Le leader de cette secte (génialement interprété par un John Hawkes toujours aussi inquiétant) instille une forme de terreur très subtile grâce à son charisme étonnant.

Cette construction permet au film de prendre toute son envergure. En effet, c'est très intelligemment fait puisque le spectateur découvre certains éléments au fur et à mesure que le film avance, notamment dans la relation entre les deux sœurs. Nous comprenons de mieux en mieux ce qui a pu vraiment arriver à cette jeune fille tout au long de sa vie (hors et dans cette secte) et donc le traumatisme qu'elle a subi. Rien n'est laissé au hasard dans tout ce qui se passe et c'est toujours agréable de voir des scénarios qui sont vraiment intelligents et permettent une appréhension progressive du personnage central. Dans ce rôle, Elizabeth Olsen, l'un des objets d'attention de ce film, s'en sort plutôt bien même si son personnage n'est pas forcément le plus dur à jouer de tous les temps, puisqu'elle interprète une fille devenue renfermée et qui ne dit pas grand-chose. Elle arrive néanmoins à rendre correctement l'aspect de plus en plus dérangé de son personnage qui sombre peu à peu dans une paranoïa assez terrible qui lui fait repousser l'aide de sa sœur et de son beau-frère de façon parfois violente et dérangeante.

Ce qui est aussi très bien fait dans ce film, c'est que, peu à peu, la frontière entre réalité et fantasme est de plus en plus difficile à définir par le spectateur. Au bout d'un moment, on se demande même si tout ce qu'on voit n'est pas uniquement le fruit de l'imagination de cette jeune fille. Le dernier plan nous laisse dans l'expectative et ne permet pas d'avoir de réponses claires à ce sujet. C'est un peu déroutant mais c'est le choix du réalisateur (et scénariste pour l'occasion) et il faut donc faire avec... *Martha Marcy May Marlene* est donc de ces films qui marquent du fait d'une force assez singulière. Un tel sujet méritait évidemment un film et le réalisateur s'en tire donc plutôt bien. C'est tant mieux.

VERDICT :

Un film très bien construit et plutôt intelligent sur un sujet pas évident du tout. Elizabeth Olsen, elle, réussit son examen d'entrée à Hollywood.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LA CONSTRUCTION DU FILM

LES INFIDÈLES

Emmanuelle Bercot, Fred Cavayé, Alexandre Courtès, Jean Dujardin, Michel Hazanavicius, Eric Lartigau, Gilles Lellouche

Date de sortie : 29-02-2012 Vu le : 05-03-2012

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Les hommes sont tous (ou presque) volages, c'est bien connu !! Partant de ce constat, sept réalisateurs donnent leur vision de cette infidélité à travers des sketches plus ou moins longs.

CRITIQUE :

Les Infidèles est un film qui a beaucoup fait parler de lui depuis un mois, et notamment pour deux raisons principales. D'abord parce qu'il permet le premier passage derrière la caméra de Jean Dujardin, considéré comme l'acteur « absolu » actuellement en France même si le César du meilleur acteur lui a échappé. Ensuite parce qu'un vrai buzz a été savamment orchestré autour des premières affiches qui ont tant fait jaser. Jean Dujardin et Gilles Lellouche ont pris un peu des airs surpris pour cette polémique alors qu'ils savaient très bien que leur côté provoquant allaient créer des remous. Ce fut chose faite et, pour

le film, ça ne pouvait pas être une mauvaise chose... Sinon, *Les Infidèles* est un film avec un concept assez particulier : celui de l'enchaînement de sketches autour d'un même thème. Et ce n'est pas forcément très réussi, notamment du fait de cette structure aujourd'hui assez originale.

Il y a donc sept réalisateurs pour six vrais petits courts métrages et deux sketches très courts (peut-être les moments les plus amusants du film). Cela donne forcément une grande diversité dans le traitement d'un scénario qui, lui, par contre, est écrit par la même équipe (ils s'y sont quand même mis à quatre dont Dujardin et Lellouche, les véritables initiateurs du film...). Mais le problème est qu'il n'y a pas véritablement d'ensemble dans ce film. C'est en fait trop le bazar pour moi. Il ya un fil conducteur, bien sûr, autour de cette question de l'infidélité mais pas vraiment une véritable ligne logique claire. Parfois on revient sur certains personnages, sur des histoires en particulier et parfois on passe directement à autre chose. Tout cela sans lien évident. En plus, en gardant les mêmes acteurs, le « propos » est encore plus brouillé. Cela me dérange pour ce type de film. Et puis le véritable souci est que dans ce genre de films, tous les segments ne peuvent pas se valoir. Et c'est vraiment le cas ici.

L'introduction est honnête sans être géniale, le film de Michel Hazanavicius, bien qu'un peu long, est plutôt un des meilleurs du lot avec un Jean Dujardin qui nous offre des têtes vraiment drôles et un scénario qui prend le temps de montrer vraiment le personnage. Ensuite, c'est tout de même plus poussif avec notamment un segment complètement inutile et même laid (il fait vraiment trop mal aux yeux), celui d'Eric Lartigau (un orthodontiste a pour maîtresse une toute jeune étudiante). Le court d'Emmanuelle Bercot, grand jeu de vérité dans un couple, part d'une bonne intention mais dévie assez vite dans quelque chose de raté notamment du fait de la trop grande propension de la réalisatrice à vouloir surligner dans sa réalisation tout ce qui est dit dans le propos. Ensuite, il y a la trouvaille de ce film avec cette idée des « infidèles anonymes ». Cela donne l'occasion de répliques très drôles et surtout de jeux d'acteurs délirants (Canet, Payet et Kiberlain très en forme). La fin, à Las Vegas, est sans doute le passage le plus mauvais du film, notamment dans la réalisation. Et ce n'est pas plus mal que ce soient les deux (Dujardin et Lellouche) qui l'aient réalisé ensemble parce que, comme cela, on ne saura jamais qui est le plus responsable de ce ratage...

De toute façon, quand on commence à séparer comme cela chacun des segments, c'est qu'il manque vraiment un élément fédérateur qui aurait permis de les relier de façon plus efficace et de faire de ce film un tout et non une succession de scénettes comme c'est le cas ici. Dans l'ensemble, cela manque de finesse et d'un minimum de réflexion. On est dans les clichés parfois les plus éculés et c'est un peu dommage qu'avec différents points de vue comme cela, il n'y ait pas plus de nuances apportées au propos global. *Les Infidèles* est donc plutôt une déception à différents points de vue même si ce n'est pas non plus le pire film de tous les temps. En fait, c'est assez anecdotique et il n'y a finalement pas de grandes raisons de parler plus que ça de ce film, qui, porté par l'« effet Dujardin », risque de faire un gros score pas mérité. Mais bon, c'est ainsi...

VERDICT :

Trop inégal, *Les Infidèles* a le défaut de ne pas tenir véritablement une ligne claire et de partir un peu trop dans tous les sens. Et tout n'est pas vraiment utile...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR : CERTAINS PASSAGES ET QUELQUES IDÉES



POSSESSIONS

Eric Guirado

Date de sortie : **07-03-2012** Vu le : **07-03-2012**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre : DRAME

HISTOIRE :

Un couple quitte le nord de la France avec sa fille pour les Alpes, afin de s'installer dans un chalet. Celui-ci n'est pas encore construit et le constructeur héberge la famille dans un plus grand chalet. Peu à peu, à force d'humiliations, les relations vont se détériorer entre les deux familles.

CRITIQUE :

L'affaire Flactif avait (malheureusement) tout pour être adaptée au cinéma. C'est un faits divers qui, il y a une petite dizaine d'années, a tenu en haleine la France entière qui se demandait si le couple et les trois enfants avaient disparu de leur plein gré où s'ils avaient été froidement assassinés. L'identité du tueur, le fait qu'il soit passé à la télévision suite au meurtre, le côté sulfureux du père de famille et l'horreur du carnage perpétré en font un événement dramatiquement célèbre aujourd'hui. Etant donné que le cinéma d'aujourd'hui est friand d'adaptation d'événements récents, il n'y avait aucune raison que ce cas échappe à la règle. Personnellement, je trouve toujours cela étrange et même dérangeant de faire un film sur des personnes qui sont encore en prison à l'heure actuelle et qui vont en ressortir dans quelques années (pas tout de suite toute de même). Eric Guirado, en prenant quelques chemins de traverse, signe tout de même un film honnête.

Ce qui est assez étrange, c'est que tout se passe finalement assez vite dans ce film. C'est un peu dérangeant ici car, justement, il aurait été intéressant de voir avec plus de précision comment ce couple a de plus en plus l'impression de se faire humilier par leurs propriétaires qui les baladent de chalets en hôtels et surtout comment un homme peut passer de la colère à un acte complètement barbare. La première partie apparaît en effet comme une succession de scènes sans vraiment de suivi. Celles-ci nous permettent de voir l'évolution des personnages mais pas réellement de la comprendre. Globalement, cela manque un peu de finesse dans la façon d'exposer les raisons de la jalousie/colère qui monte peu à peu. C'est particulièrement frustrant car c'est sans doute là que réside le cœur du film (mais aussi du drame en lui-même). Le personnage joué par un excellent Jérémie Rénier (faut-il le répéter ?) est celui qui évolue le plus : alors qu'il semble un peu sans défense en arrivant dans la station, il va se muer en petit voleur, en incendiaire puis en terrible assassin. Sa femme, elle (plutôt bien interprétée par Julie Depardieu), change moins de comportement sur la durée mais participe aussi de la tension qui monte crescendo pendant tout le film entre les deux couples. Et c'est plutôt bien fait de ce côté-là car, même si on connaît la fin, on essaie vraiment de chercher tous les indices qui nous la signale.

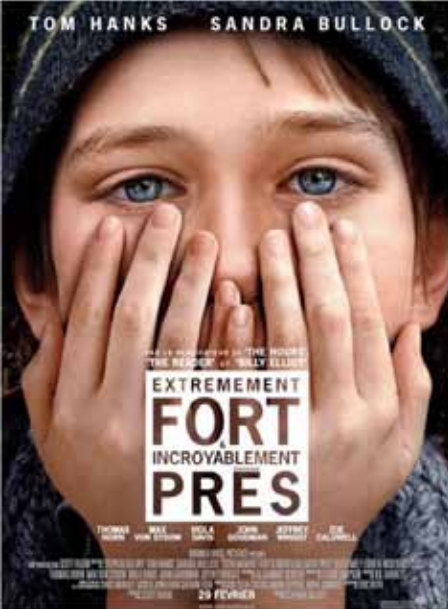
Dans la réalisation d'Eric Guirado, il y a souvent trop d'effets gratuits qui ne servent pas à grand-chose, notamment dans le traitement des transitions (beaucoup d'images floues, de plans un peu étranges). Cela est tellement systématique que l'on pourrait avoir l'impression qu'avec ce traitement superflu, le réalisateur fait tout pour éviter une véritable analyse de ses personnages principaux. Comme si cela le dérangeait un peu plus et qu'il n'avait pas la possibilité (ou l'envie peut-être) d'aller un peu plus loin dans une analyse comportementale. De plus, on sent le scénario comme un peu gêné devant l'horreur du drame en lui-même. Le meurtre à proprement parler n'est pas montré et les conséquences sont traitées de manière très rapide. En ceci, le film a l'immense mérite de se terminer de manière nette, sans aller trop loin dans les suites de l'affaire. Le cinéma 'devait' s'emparer de cette affaire et c'est chose faite avec ce film. Celui-ci n'est pas raté mais il y avait vraiment moyen de faire mieux avec un tel sujet.

VERDICT :

Malgré de réels défauts, Possessions est un film plutôt intéressant autour d'un faits-divers incroyable. Jérémie Rénier prouve une nouvelle fois qu'il est un grand acteur.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :
JÉRÉMIE RÉNIER



EXTRÊMEMENT FORT ET INCROYABLEMENT PRÈS

Stephen Daldry

Date de sortie : 29-02-2012 Vu le : 09-03-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Oskar, un jeune garçon un peu autiste perd son papa dans les événements du 11 Septembre. C'était pourtant ce dernier qui lui donnait goût à la vie en lui faisant toujours résoudre des énigmes. Quand Oskar trouve une clé dans le dressing de son père, il voit là l'occasion d'une quête ultime.

CRITIQUE :

En trois films, Stephen Daldry s'est déjà taillé une belle réputation. Il commence sa carrière de réalisateur avec *Billy Elliot*, film plutôt sympathique, autant que je m'en souviens. Il a ensuite continué avec *The Hours*, film plus étrange mais aussi plus ambitieux qui avait permis à Nicole Kidman de remporter l'Oscar de la meilleure actrice dans le rôle de Virginia Woolf elle-même. Enfin, après six années de pause, il adapte un best-seller mondial, *The Reader*, qui permet à Kate Winslet de repartir elle-aussi avec une statuette. Je n'ai d'ailleurs toujours pas vu ce film... Tout cela donne une réussite plutôt rapide pour un réalisateur à Hollywood, sachant de surcroît qu'il est britannique, ce qui n'est pas forcément un avantage. Là, pour son nouveau film, il s'attache à un scénario assez ambitieux, tiré d'un livre qui a, en son temps, connu un grand succès, et qui raconte la quête d'un enfant dans le New York post-11 Septembre. Et c'est (un peu) raté...

Pendant tout le film, on suit ce jeune garçon, de 10 ans environ, près d'un an après les événements tragiques où son père a perdu la vie. Un long flash-back commence par nous montrer la relation particulière qu'il y avait entre le père et le fils. Ce dernier est un peu autiste et son père fait tout pour l'intégrer dans la société. Le meilleur moyen qu'il trouve est celui de lui concocter toujours des énigmes qui l'obligent à se tourner vers les autres pour les résoudre. En fouillant un jour dans les anciennes affaires de son père, il tombe par hasard sur une clé qu'il croit être le point de départ d'une nouvelle énigme. En tout cas, le jeune Oskar se persuade que cette dernière quête lui permettra de se rapprocher de son père. Ce scénario est vraiment sujet, si l'on n'y prend pas garde, à de grandes envolées qui se voudraient lacrymales. Et le problème est que Stephen Daldry tombe un peu dans le panneau.

Au lieu de livrer un film délicat et plutôt introspectif, ce qui était loin d'être impossible, il choisit plutôt la « manière forte » : flash-backs fréquents et surtout beaucoup trop prévisibles, voix-off envahissante et souvent franchement inutile, musique plus qu'omniprésente (dommage car elle est plutôt de qualité mais vraiment sur-utilisée), scènes où tout est surligné... Cela donne au final un film où tout semble forcé et où l'on se sent presque toujours obligé d'être ému, ce qui a tendance à m'agacer au plus haut point et donc à me braquer... En plus, l'acteur qui interprète le gamin est assez agaçant dans sa façon de jouer et de, lui aussi, toujours surligner ses actions et ses paroles par son jeu. Seul Max von Sydow, dans un rôle assez particulier puisqu'il ne communique uniquement que par l'intermédiaire d'un carnet sur lequel il note ce qu'il veut dire, apporte un peu de finesse et de justesse au jeu d'ensemble. Tom Hanks et Sandra Bullock, eux, ont de trop petits rôles pour être véritablement jugés. Tout cela donne donc un film dont pas grand-chose de positif est à retirer. Ce n'est pas non plus complètement raté car le temps passe plutôt vite, du fait que l'on ne s'embête pas énormément. Mais quand on voit que ce film a été nommé à l'Oscar du Meilleur Film alors que *Shame* ou *Drive* n'y ont pas eu le droit, ça laisse quelque peu rêveur...

VERDICT :

Décevant car le sujet de départ pouvait (et devait) être beaucoup mieux traité. Stephen Daldry manque malheureusement beaucoup de finesse dans sa réalisation.

NOTE : 12

**COUP DE CŒUR :
MAX VON SYDOW**

LES ADIEUX À LA REINE

Benoît Jacquot

Date de sortie : 21-03-2012 Vu le : 12-03-2012

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre : DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

14 Juillet 1789, Versailles. La lectrice de la Reine, Sidonie Laborde, assiste à sa façon aux événements qui vont chambouler l'histoire de France.

CRITIQUE :

J'ai pris connaissance de la sortie de ce film par l'intermédiaire de sa bande-annonce, que j'ai vraiment trouvé très bonne. Pourquoi ? Parce qu'elle m'a donné envie de voir ce long métrage, ce qui est la moindre des choses pour une bande-annonce mais qui est un objectif finalement trop peu atteint à mon goût. Il y avait même une avant-première en présence du réalisateur, qui a pris le temps de répondre aux questions de la salle en fin de séance. Trop belle occasion que je n'ai pas manquée. Et je n'ai pas regretté car *Les Adieux à la Reine* est un film très beau visuellement et, finalement, vraiment intéressant et réussi.

Pendant plus d'une heure et demie, seulement trois journées nous sont montrées : le 14 juillet et les deux jours suivants. Le personnage principal est une jeune femme – Léa Seydoux, qui se voit offrir son premier grand rôle et qui transforme largement l'essai –, lectrice de la Reine mais surtout fervente admiratrice de ce personnage fascinant, interprété là-aussi avec brio par Diane Kruger. D'ailleurs, tout le film est une plongée dans un univers essentiellement féminin, entre les baronnes, les duchesses et les femmes de compagnie. Pendant ces trois jours, le destin de tous les personnages de la Cour va basculer de façon irrémédiable. Ce qui est assez impressionnant dans la construction, c'est cette façon qu'a le scénario de peu à peu tout cloisonner dans les murs du Château pour faire monter la tension dramatique. Alors que dans le premier tiers du film, il y a quelques passages en extérieur, le reste du film se passe uniquement dans les salles, couloirs ou chambres de Versailles. Cette reconstitution est assez impressionnante car elle nous montre tous les aspects différents du Château royal, des salons magnifiquement ornés aux chambres de bonnes beaucoup plus sombres. Cela permet aussi de renforcer le côté profondément intime de l'histoire de cette lectrice, mais aussi de celle de la Reine, prise dans le tourbillon historique.

Ce film a ainsi une façon très intéressante d'insérer la petite histoire dans la grande. En effet, tout le monde connaît l'épisode qui est en toile de fond du film : la prise de la Bastille, symbole du commencement de la Révolution Française. Mais, de cet événement, on ne verra rien du tout. On en entendra parler, par bribes, à travers les rumeurs qui circulent dans le château ou par les pamphlets qui y sont lus. Le long métrage ne s'intéresse pas vraiment à ce bouleversement mais plutôt à la façon dont il a des conséquences sur la vie à Versailles et notamment sur la Reine et sa lectrice. Marie-Antoinette prend conscience de sa condition de Reine de France et donc d'épouse de l'homme que l'on veut voir renversé. Et cela la fait horriblement souffrir. *Les Adieux à la Reine* réussit parfaitement à articuler le lien toujours délicat entre intime et grande histoire. Le personnage de la lectrice, justement, est là pour permettre cette liaison.

Du point de vue de la pure réalisation, il n'y a pas grand-chose à redire tant ce film est formellement magnifique. Certaines séquences sont impressionnantes de maîtrise, que ce soit de la caméra, des lumières ou encore du son. C'est le cas notamment de ce long plan dans les couloirs grouillant d'une agitation frénétique alors que les rumeurs les plus alarmantes circulent. On suit Sidonie dans un même mouvement de caméra, ce qui finit par nous emporter, nous aussi, spectateurs, dans cet émoi. On sent qu'il y a une vraie attention apportée à l'image et aux lumières, ce qui est nécessaire quand presque tout le film se passe en intérieur. Pour ce qui est des costumes et des décors, c'est parfait puisqu'on a vraiment le sentiment de se retrouver en plein cœur de cette époque. Quelques longueurs néanmoins ponctuent ce film, mais on sent qu'aucune scène n'est fortuite. Tout participe de la montée dramatique du film jusque dans les dernières scènes, assez impressionnantes.

VERDICT :

Un long métrage qui, bien plus qu'un simple film d'époque, trouve un réel intérêt dans sa force narrative et sa réalisation. Une belle surprise.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LA QUALITÉ DE L'IMAGE



LE PARADIS DES BÊTES

Estelle Larrivaz

Date de sortie : 14-03-2012 Vu le : 19-03-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Dominique vit avec sa femme et ses deux enfants à Annecy ? il gère avec sa sœur un magasin pour les animaux. Mais Dominique est aussi très violent avec sa femme. Un jour, alors qu'il l'a battue plus que de raison, il s'enfuit avec ses enfants dans un hôtel en Suisse.

CRITIQUE :

Pour son premier film, l'ancienne actrice Estelle Larrivaz ne choisit pas la facilité, loin de là. Elle choisit de traiter à sa façon un sujet particulièrement dur et qui, de façon assez étrange – hasard ou coïncidence ? –, est à la mode en ce moment dans tous les médias : la violence à la fois psychologique et physique d'un homme sur sa femme. C'est ce qu'on voit partout actuellement sous le nom de « pervers narcissique ». Dans le film, cela est renforcé par le fait qu'il y ait des enfants, victimes collatérales du drame qui se joue entre un homme et sa femme. Sujet très compliqué, donc, mais que tenait visiblement particulièrement à cœur la réalisatrice puisqu'elle avait gagné un prix en 2003 pour ce scénario. Presque dix ans plus tard, elle peut enfin sortir son film. Et celui-ci est une vraie réussite.

Ce qui est assez impressionnant dans *Le paradis des bêtes*, c'est la façon dont la réalisatrice s'empare véritablement de son sujet, dès le début, et ne le lâche plus jusqu'à la fin. Elle le fait en montrant différentes facettes de ce personnage central, il faut le dire assez terrible et parfaitement interprété par un Stefano Cassetti, plein d'une violence rentrée et prête à exploser à tout instant. Il n'y a pas de temps mort, et cela est vrai pendant la totalité du long métrage. Tout ce qui est montré a un sens et trouve une résonance, soit immédiatement, soit plus tard. Ce qui est terrible dans la première partie du film, c'est la façon dont on a l'impression, en tant que spectateur, de vivre cela à travers les yeux des enfants et notamment de la fille, plus en âge de vraiment comprendre ce qui se passe. C'est absolument terrifiant de voir la façon dont ces enfants sont directement impliqués. Surtout, que l'on sent dès le départ que Dominique va se déchaîner sur sa femme. Cette scène est particulièrement horrible dans sa violence pure et dans la cruauté que le mari développe. Elle est le point de départ de la fuite du père avec des enfants qui, croyant aux mensonges de leur père, ne comprennent plus bien où ils en sont. C'est aussi la lutte d'une mère pour les retrouver.

Cette deuxième partie est elle aussi très bien réussie notamment dans la façon dont elle mêle très intelligemment plusieurs styles. On est à la fois dans le thriller – comment la mère va retrouver ses enfants –, dans le drame – comment ces deux enfants réagissent à cette situation –, et dans la chronique familial – entre le père et ses enfants, relation compliquée, mais aussi entre le père et sa sœur (une Muriel Robin convaincante) avec qui les relations sont à la fois complexes mais très proches –. Tout cela est réuni sous l'œil d'une caméra tout en maîtrise mais aussi en sensibilité, et d'une réalisation qui sait prendre le temps quand il le faut et accélérer l'action si nécessaire. Le décor, celui des montagnes enneigées, permet de renforcer certains effets. C'est, en ce sens, parfaitement réussi. La dernière séquence est assez formidable, et même si elle est assez attendue dans sa conclusion, elle nous offre un grand moment de cinéma tout simplement magique. Tout cela donne vraiment un film de qualité, qui, malheureusement, va disparaître très vite des écrans. S'il passe encore, allez-y vraiment, ça vaut le détour.

VERDICT :

A partir d'un sujet particulièrement dur, la réalisatrice réussit un très bon premier film, plein de maîtrise et de force. Une très belle surprise.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LA FAÇON DE TRAITER UN SUJET AUSSI DUR



38 TÉMOINS

Lucas Belvaux

Date de sortie : 14-03-2012 Vu le : 20-03-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Louise rentre d'un déplacement et se rend compte que la rue où elle habite a été le lieu d'un crime. Personne n'a rien vu ni entendu, même son fiancé, qui dit ne même pas avoir été là. Mais celui-ci va finalement se confier et avouer avoir entendu un cri...

CRITIQUE :

Le tandem Lucas Belvaux-Yvan Attal revient après *Rapt*, un film plutôt intéressant sur la façon dont un baron de l'industrie était pris en otage puis « revenait à la vie ». Là encore, pour *38 témoins*, le réalisateur s'intéresse à un sujet que l'on pourrait qualifier de « social », puisqu'il s'agit de la façon dont réagissent les habitants d'un quartier par rapport à un meurtre, et notamment l'un d'entre eux, qui va se démarquer de tous les autres afin d'avouer ce qu'il a entendu, et que tous les autres ne peuvent pas ne pas avoir entendu de même. Thème assez original, mais qui semble aussi plutôt compliqué au premier abord à traiter au cinéma. Lucas Belvaux s'en tire plutôt bien puisque le film est prenant et surtout, remue le spectateur et lui fait se poser des questions plutôt fortes autour du thème du mensonge et de l'indifférence par rapport à un drame.

Ce drame, c'est un meurtre que le réalisateur ne nous montre pas. De même, assez vite, l'enquête semble bloquée puisque personne n'a rien vu. Mais un homme va décider de se mettre en face de ses propres responsabilités et avouer sa lâcheté. Oui, il a entendu des cris et oui, il n'a rien fait alors que la victime aurait pu être sauvée. Cette constatation va changer sa vie, notamment dans sa relation avec sa compagne. Celle-ci cherche à le comprendre et à l'aider mais plus rien n'est possible. Il y a aussi une journaliste qui va révéler le scandale dans toute sa cruauté, renseignée par un policier : cet homme n'est pas le seul à avoir entendu mais personne n'a rien fait. C'est toutes ces relations qui vont finalement nous être données à voir, mais aussi la réaction du quartier vis-à-vis de celui qui a relancé l'enquête et qui met donc tout le monde en difficulté.

Le rythme instauré à tout le long métrage est assez bizarre. De fait, il n'y a pas grand-chose à dire et on a parfois l'impression que le réalisateur rallonge un peu la sauce de façon artificielle avec des séquences pas forcément utiles, notamment par rapport au travail du personnage principal, qui est pilote de bateaux dans le port du Havre. C'est surtout le cas dans toute la première partie du film qui, honnêtement, aurait pu un petit peu être raccourcie pour plus insister sur les conséquences des aveux de ce personnage principal. Mais c'est aussi une ambiance qui est instaurée dans ce film, notamment grâce à une musique simple mais de qualité, où deux thèmes accompagnent les personnages et leurs actions. Sinon, la réalisation est particulièrement sobre, sans grands effets. Mais, pour un tel sujet, c'est sans doute ce qu'il fallait faire.

Ce qui est assez marquant dans ce film, c'est la façon dont il prend le spectateur à témoin du drame qui s'est joué : pas le meurtre en lui-même, que l'on ne verra jamais et qui est finalement secondaire, mais celui que 38 personnes n'aient rien fait et que tous ces gens aient menti à propos de ce qu'ils avaient vu ou entendu cette nuit-là. Face à cette incompréhension, on se pose forcément nous-mêmes des questions sur notre propre attitude dans ce genre de cas mais aussi sur la lâcheté humaine. C'est particulièrement le cas lors de la scène assez terrible de la reconstitution : les masques tombent et tous les témoins se retrouvent face à leurs responsabilités. Lucas Belvaux a, là, une vraie maîtrise pour prendre son temps et montrer vraiment les réactions de chacun face au dégoût d'eux-mêmes. Vraiment très impressionnant. On ne ressort donc pas indemne de la séance, et c'est déjà une véritable force d'un film qui, partant d'une idée assez complexe, réussit à développer un propos fort, qui marque. Le cinéma n'est pas toujours là pour cela, mais quand c'est fait comme cela de façon intelligente, on ne peut que s'en réjouir.

VERDICT :

S'il y a quelques longueurs pas forcément très utiles, le long-métrage reste tout de même plutôt intéressant. 38 TémoinS est surtout un film au propos vraiment fort.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA SÉQUENCE DE LA RECONSTITUTION



PROJET X

Nima Nourizadeh

Date de sortie : **14-03-2012** Vu le : **23-03-2012**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Trois « losers » du lycée organisent une fête pour se faire mieux voir des autres élèves mais aussi pour « choper »... Mais, assez vite, ils vont perdre le contrôle des opérations...

CRITIQUE :

Todd Phillips, le réalisateur des deux volets de ce qui s'apparente déjà une marque, *Very Bad Trip*, a ici choisi de produire un film dont le principe n'est finalement pas si éloigné des deux volets dont l'idée de base était ; il faut quand même le dire, assez géniale. Là, c'est beaucoup plus simple, voire simpliste, dans l'esprit : trois jeunes garçons profitent du départ des parents d'un des leurs pour organiser une fête d'anniversaire. Ce sont vraiment trois losers finis dont un, celui qui motive tous les autres (en même temps, ce n'est pas chez lui qu'ont lieu les festivités...), est vraiment la caricature absolue du gars qu'on ne peut pas faire grand-chose pour sauver. Le truc, c'est que l'on sent dès le début que tout va dégénérer, et donc, on n'attend plus que ça pendant une heure et demie.

La seule originalité (et encore) consiste dans cette façon de suivre principalement les aventures des personnages par l'intermédiaire d'une caméra tenue par un de leurs amis, pas plus intégrés que les autres. D'autres images semblent tirés d'autres sources (internet, portables). Le problème, c'est que le scénario ne dépasse jamais vraiment son postulat de départ. Oui, ça dégénère, mais il ne se passe rien de plus. La seule question que l'on se pose en tant que spectateur, c'est la prochaine absurdité qui va être commise par des invités (ou pas) de plus en plus nombreux. C'est vrai que ça part un peu dans tous les sens, au point que c'en est un peu scandaleux par moments. Il y a des personnages vraiment drôles, notamment ces deux jeunes engagés pour la sécurité mais qui très vite vont être dépassés. Pendant une heure, c'est une montée progressive vers la fin où le tout se transforme en émeute générale. La réalisation ne change jamais puisqu'elle alterne de tous petits moments un peu plus calmes avec des périodes de cinq minutes très répétitives où les plans se succèdent à une vitesse vertigineuse avec un son de musique de fête (comme ça, je suis à la page de ce qu'écoutent les américains pendant leurs soirées) et où l'on voit toutes les bêtises possibles et imaginables.

Il n'y a aucune originalité, aucune rupture de rythme, rien pour faire basculer dans le film dans autre chose qu'une aimable plaisanterie. Néanmoins, le scénario arrive à caser une petite histoire d'amour pour la route, pas bien importante, mais quand même. Elle ne sert à rien mais le film réussit à se conclure là-dessus, comme si c'était un passage obligé. Il n'y a donc pas grand-chose à dire sur ce film, si ce n'est qu'on passe une bonne heure et demie, avec quelques moments de rigolade (même si ce n'est jamais extrêmement drôle). Mais avec une telle idée de départ, il y avait sans doute un peu mieux à faire. Pour cela, il aurait fallu un minimum d'originalité et, peut-être, aussi, de prise de risques. Parce que sous ses airs un peu subversifs, *Projet X* est un véritable produit, ciblé pour un public particulier : celui des jeunes. Alors, on dira que j'ai sans doute un peu passé l'âge...

VERDICT :

La réalisation n'arrive pas à transcender une idée de départ plutôt drôle. Tout sur le même rythme, ce film se laisse tout de même regarder. Pas plus,...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

L'IDÉE DE BASE



YOUNG ADULT

Jason Reitman

Date de sortie : **28-03-2012** Vu le : **27-03-2012**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre : COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Mavis est une femme de 37 ans, écrivain de séries pour adolescents et vivant seule à Minneapolis. Bref, c'est pas la joie... A l'occasion du baptême de la fille d'un de ses ex, elle revient dans la ville de son enfance, bien décidée à récupérer ce dernier...

CRITIQUE :

Après s'être intéressé à un jeune adolescente enceinte (*Juno*) puis après avoir montré le cynisme d'un cadre appelé à licencier à la place des patrons (*In the air*), Jason Reitman, l'un des porte-drapeaux actuels d'un cinéma américain plus ou moins alternatif, s'attaque cette fois-ci à une trentenaire qui, voyant que sa vie part un peu à vau-l'eau, décide de retourner dans sa ville d'enfance, un coin paumé du Minnesota, pour reconquérir un des anciens petits amis. Comme pour *Juno*, Diablo Cody est aux commandes d'un scénario qui lui permet de faire la preuve de son humour grinçant et de sa vision du monde pas forcément très joyeuse. Parce qu'il ne faut pas s'arrêter à la bande-annonce ou à l'affiche qui donnent selon moi une mauvaise indication sur le film. Ce n'est pas une comédie potache à l'humour gras, qui se laisse regarder comme cela mais plutôt une comédie plus grave. Ce n'est pas non plus un drame, attention ! En tout cas, c'est plutôt un bon long métrage.

Young Adult commence très fort, en réussissant à montrer en moins de cinq minutes l'état de délabrement de la vie dans son ensemble du personnage principal. Quelques plans, pas vraiment de paroles, mais tout est dit. Du grand art, en somme. A partir de cette situation, il faut bien le dire presque désespérée, Mavis décide de revenir dans la ville de son enfance. Débute alors vraiment le cœur du film : cette jeune femme va tout faire pour récupérer un de ses ex, marié et récemment père. Elle va aussi rencontrer des anciennes connaissances, dont l'ancien souffre-douleur du lycée, qui vont lui permettre de prendre conscience (ou pas) de ce qu'elle est en train de faire. On entend souvent ce sur quoi elle est en train de travailler – une série de romans pour adolescents – et c'est drôle de voir le lien qu'il y a entre ce qu'elle écrit et ce qu'elle vit (d'où le titre). Ce film est aussi intéressant sur la façon dont une « femme de la ville » est perçue quand elle revient dans son lieu d'origine et l'image qu'elle renvoie à ceux qui sont restés : détestation et attirance se mélangent dans les regards et les paroles.

Le scénario ne donne pas tant de surprises que cela. Il y a même quelques facilités et la fin est même (trop) attendue. Il faut noter certaines répliques ou situations particulièrement drôles. Mais, cette histoire permet à Jason Reitman d'accompagner tranquillement, avec sa réalisation toute en douceur et fluidité, une histoire douce-amère, comme il les apprécie tant. Parce que les choses vont quelque peu dégénérer, comme on peut s'y attendre avec un personnage principal aussi décalé. Il y a quelques passages un peu longs et répétitifs, où ça manque un peu de nerfs ou, pourquoi pas, de quelques idées scénaristiques de plus, pour peut-être basculer dans quelque chose de peut-être un peu moins « conventionnel ». Mais, dans l'ensemble, on ne s'ennuie pas. Charlize Theron prouve de nouveau qu'elle est une très bonne actrice. Car le rôle qu'elle a à jouer n'est pas du tout aussi évident qu'on pourrait le penser. Au cours du film, son personnage passe par différents stades, par des émotions diverses, et l'actrice arrive toujours à rendre cela avec brio. De plus, tant dans le regard qu'elle porte sur les autres, que celui que ceux-ci lui renvoient, il y a des variations qu'elle parvient parfaitement à montrer. Ce personnage devient à la longue presque dérangeant pour le spectateur car on finit par s'y attacher alors que c'est une peste, et elle le prouve jusqu'à la fin. Tout cela donne donc un film plutôt plaisant même si Jason Reitman doit faire attention à ne pas toujours faire le même genre de films et donc à se renouveler un petit peu car, tant dans le scénario que dans la façon de le traiter (réalisation globale, prises de vue, musique,...), on trouve de vraies similitudes avec ses précédents films. Ce n'est pas forcément pour me déplaire, mais à la longue...

VERDICT :

Jason Reitman nous offre avec offre avec *Young Adult* un film plutôt sympathique où le personnage décalé de Mavis est parfaitement interprété par Charlize Theron.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

CHARLIZE THERON



PERFECT SENSE

David MacKenzie

Date de sortie : **28-03-2012** Vu le : **28-03-2012**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: INCLASSABLE

HISTOIRE :

Un mystérieux virus fait son apparition partout sur la planète : il détruit un à un tous les sens de ceux qui sont contaminés. Dans cette atmosphère de plus en plus apocalyptique, un chef cuisinier et une épidémiologiste cherchent à vivre un nouvel amour...

CRITIQUE :

Ce film m'intriguait depuis que j'en avais entendu parler. D'abord, le réalisateur a un drôle de pedigree. Son dernier film réalisé est *Toy Boy* qui ne passe pas pour être un chef d'œuvre du Septième art. C'était la première excursion du côté d'Hollywood pour ce réalisateur britannique. Il est donc en partie excusable. Ensuite, le duo d'acteurs est constitué de deux comédiens particulièrement rares au cinéma, et notamment Eva Green qui depuis dix ans maintenant ne tourne qu'un seul et unique film par an. Ewan McGregor, lui, est plus présent même s'il garde une image d'acteur assez mystérieux. Enfin, et c'est sans doute là le plus important, l'idée de départ du film me semblait particulièrement originale et intéressante: comment le monde s'écroule peu à peu avec la perte des sens pour les humains ? Pour toutes ces raisons, il me fallait avoir ce film et j'avais la chance qu'il soit diffusé dans un UGC lyonnais (il ne bénéficie au total que de 27 salles dans le pays...). Et je n'ai pas été déçu. Car *Perfect Sense* est un film intéressant à beaucoup de points de vue.

C'est déjà un film qui oscille entre différents styles : romance déjà car pendant tout le film, on suit la façon dont l'histoire d'amour entre les deux personnages évolue, science-fiction puisque c'est une vraie vision de fin du monde qui est montrée avec ce long métrage. Et l'alliance de ces deux éléments pourraient donc faire pencher le tout du côté du drame. Le réalisateur ne choisit pas vraiment et c'est une des vraies réussites de *Perfect Sense*. Le spectateur est finalement pris par l'émotion qui résulte justement du croisement de tous ces genres. Il y a une vraie volonté dans le scénario d'être particulièrement linéaire. Il n'y a absolument aucune surprise ou rupture narrative : peu à peu, toutes les personnes perdent leurs sens, avec, en plus, des réactions extrêmes aux moments de ces changements. Tout cela a forcément un impact sur leur relation. Cette linéarité renforce le côté absolument inexorable de ce qui arrive au monde entier mais aussi à leur amour. On peut tout de même se dire que certains éléments pourraient être plus développés. Mais, ça a le mérite de se tenir et d'être cohérent.

Là où se situe l'autre réussite de *Perfect Sense*, c'est dans la façon dont s'instille peu à peu un véritable climat anxiogène. Certaines scènes sont vraiment prenantes car on attend de voir la réaction des personnages face aux évolutions de la maladie induite par le virus. Le Glasgow apocalyptique est, lui-aussi, parfaitement rendu. De plus, en faisant quelques séquences très rapides autour du monde (Inde, Kenya et Mexique) qui permettent de montrer la globalisation du virus, le scénario apporte une distanciation avec la simple histoire d'amour. Dans la réalisation même, on a l'impression de « sentir » la perte progressive des repères pour tous ces hommes et femmes. La partie sans l'ouïe est en ce sens plutôt réussie et prenante. Les deux acteurs principaux, sans être exceptionnels, assurent leur rôle. Au rayon des défauts à noter, on peut dire qu'il y a quelques longueurs, une voix-off parfois trop présente et une musique (pourtant de qualité et dans le ton général du film) un peu pesante. Mais, honnêtement, c'est vraiment un film qui mérite un visionnage, du fait d'un sujet initial intéressant et bien traité.

VERDICT :

Malgré quelques faiblesses, *Perfect Sense* reste un film sensible et qui donne une vision originale de la fin du monde. Vraiment pas mal du tout.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LA TENSION PROGRESSIVE QUI S'INSTALLE



MY WEEK WITH MARILYN

Simon Curtis

Date de sortie : 04-04-2012 Vu le : 29-03-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: BIOPIC

HISTOIRE :

En 1956, Marilyn Monroe se rend en Angleterre pour faire un film sous la direction et avec Laurence Olivier. Mais le tournage est compliqué pour elle. C'est un jeune homme, le troisième assistant, qui va l'aider à terminer le tournage, en la comprenant telle qu'elle est.

CRITIQUE :

Cela faisait tellement longtemps qu'on entendait parler de ce film !! Au moins trois ans qu'il est en projet, qu'il y a débat sur l'actrice (Scarlett Johansson était plus que sur les rangs visiblement), que ça fait fantasmer à peu près tout le monde. Bref, ça fait partie de ces quelques films qui font beaucoup de buzz et dont on attend monts et merveilles. Moi, je n'étais pas vraiment dans cet état d'esprit. D'abord parce que Marilyn Monroe, ce n'est pas forcément mon idole. J'ai vu trois ou quatre films avec elle mais pas plus. La personnalité ne me fascine pas non plus. Ensuite parce que, pour moi, avant toute chose, pour un film réussi, il faut un bon réalisateur. Et ce Simon Curtis ne présente pas les meilleurs gages. C'est en effet son premier film après un certain nombre d'années passées

à réaliser des téléfilms. Alors, pourquoi pas ? Il peut se révéler sur un long métrage, mais bon, il y a plus de chances qu'il ne fasse pas beaucoup d'étincelles. Et c'est finalement ce qui se passe ici car ce film, sans être vraiment désagréable, est bien trop plat pour être vraiment réussi.

Il y a d'abord quelque chose que je ne comprends pas dans le scénario. Le film s'appelle *My week with Marilyn*. Cela veut bien dire ce que ça veut dire. Il est tiré d'un livre qui raconte la parenthèse « enchantée » d'un jeune homme avec la plus célèbre des femmes à cette époque pendant le tournage. Mais, en fait de semaine, on voit plutôt quatre mois qu'autre chose. La semaine en question n'est qu'une toute petite partie du film. Et cela est selon moi démonstratif d'un gros souci dans ce film. Au lieu de se focaliser vraiment sur cette période très courte, où il y avait sans doute beaucoup de choses à voir et montrer, le scénario ne peut s'empêcher de montrer le tournage dans sa globalité, ce qui fait perdre de sa force au film. En effet, tout est dilué et rien n'est vraiment traité avec profondeur. Il y a de nombreuses ellipses pas forcément justifiées. Le personnage principal, Marilyn Monroe, n'est finalement que trop peu exploré alors que sa complexité et ses fêlures sont clairement montrées. Le scénario en reste à ce niveau, comme s'il avait peur d'aller vraiment plus loin. C'est dommage car il y a, avec un tel personnage, vraiment de la matière. Et je pense que personne ne s'y retrouve vraiment : les fans absolus seront sans doute déçus et les gens qui voulaient découvrir vraiment la personnalité de cette star mythique le seront tout autant. Tout cela donne à ce long-métrage un côté beaucoup trop anecdotique assez déplaisant.

Dans la réalisation, Simon Curtis n'invente vraiment rien de nouveau. Il a quelques tics (ah, les flashes des appareils photos...) mais pas beaucoup de véritables idées. Il suit une sorte de schéma prédéfini très classique qui lui permet de conter gentiment l'histoire qui se déroule entre les deux personnages centraux. Il n'y a vraiment pas grand-chose à tirer d'une telle réalisation, sans que ce soit non plus déshonorant. Il tombe même dans le panneau battu et rebattu du « film dans le film ». Puisqu'on est sur un tournage, on voit la façon dont le film *Le Prince et la Danseuse* s'est créé, ce qui a un aspect plus ou moins pédagogique (et encore) mais on a l'impression de voir toujours un peu la même chose avec ce genre de séquences : comment les personnages voient la star différemment à l'écran que ce qu'elle est véritablement. En même temps, ce n'est pas une grande nouveauté puisque c'est le principe même du cinéma. Du côté des acteurs, il faut saluer l'immense performance de Michelle Williams qui incarne véritablement un mythe, ce qui n'est jamais évident. Elle est tout à la fois radieuse et fragile, et donc pour ainsi dire complexe comme Marilyn Monroe l'était visiblement. Par contre, mis à part une Judi Dench impeccable, il y a selon moi un souci dans la distribution avec un Kenneth Branagh qui en fait (comme souvent) des tonnes et des tonnes et beaucoup de seconds rôles bien trop effacés. Le problème majeur se situe néanmoins dans le rôle principal masculin. Cet Eddie Redmayne n'a tout simplement aucun charisme. Mis à part sourire béatement, il ne sait pas faire grand-chose. Pour certaines séquences, c'en est même presque dérangeant...

VERDICT :

Trop classique et pas assez fouillé, *My week with Marilyn* ne vaut que pour l'interprétation parfaite de Michelle Williams, bluffante en Marilyn. Sinon...

NOTE : 12

**COUP DE CŒUR :
MICHELLE
WILLIAMS**

AVRIL



SUR LA PISTE DU MARSUPILAMI

Alain Chabat

Date de sortie : 04-04-2012 Vu le : 01-04-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Dan Geraldo est un journaliste obligé de faire un scoop pour sauver sa carrière. Il est envoyé en Palombie, sur la trace du peuple Paya, connu pour la longévité de ses membres. Mais, avec Pablito, son guide attitré, il va aller de découvertes en découvertes...

CRITIQUE :

Plus de dix ans après *Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre*, Alain Chabat continue de revisiter à sa façon les grands « personnages » de la bande dessinée française. Là, c'est donc un animal mythique qui a le droit au « lifting » façon Chabat. Parce que ce qui intéresse le réalisateur (qui est aussi scénariste ici), c'est de s'approprier totalement une base existante et connue en lui surimposant un humour différent et souvent tiré de l'univers Canal+. D'ailleurs, ce n'est pas une surprise si l'on retrouve encore Jamel Debbouze dans un rôle principal mais aussi Fred Testot ou encore Géraldine Nakache, qui font partie intégrante de cette famille. Mais, autant *Astérix et Obélix* était très drôle pendant plus d'une heure et demie, presque non-stop, avec une densité humoristique de très haut niveau, autant les choses sont un peu plus compliquées pour *Sur la piste du Marsupilami*. Tout cela donne finalement un film qui ne répond pas forcément aux attentes initiales. Celles-ci n'étaient pas non plus démesurées, mais quand même, on peut parler de déception.

Il y a dans le long-métrage des passages vraiment hilarants, notamment sur des séquences d'une petite dizaine de minutes où tout s'emballe comme celle où les héros sont prisonniers chez les Payas ou cette mythique scène avec Lambert Wilson (je n'en dis pas plus, mais si vous allez voir le film, vous ne pourrez pas passer à côté). L'humour Canal+ est bien présent avec quelques saillies assez légendaires, des répliques au cordeau et des situations complètement loufoques. Dans le genre, le générique de fin est très costaud avec des blagues disséminées un peu partout. Pour les amateurs, il y a aussi des références assez amusantes à d'autres films (notamment le début du film avec *Spiderman*). L'humour un peu plus transgressif (et pas très fin) est même présent, humour pas vraiment adapté aux enfants qui étaient dans la salle (j'ose espérer qu'ils n'ont pas tout compris, sinon, c'est grave). En résumé, il y a quand même de quoi rire, et parfois beaucoup rire.

Le problème majeur de ce long métrage, c'est qu'il est beaucoup trop inégal. En effet, ces passages drôles restent trop rares et sont surtout inclus dans un ensemble beaucoup plus poussif. Le scénario n'a vraiment ni queue ni tête. En fait, il ne repose sur aucune bande dessinée puisque c'est la recherche de la bête en elle-même qui est décrite ici. Un journaliste part en Palombie pour vivre toutes sortes d'expériences. Alors, pour pimenter le tout, il y a des méchants bien méchants (Fred et Patrick Timsit, qui en rajoutent des tonnes), des méchants moins méchants (un Lambert Wilson en roue libre), des gentils un peu méchants quand même (Jamel Debbouze, qui fait du Jamel, ce qui me le rend agaçant)... Tout cela dans des aventures qui n'en finissent pas autour d'histoires complètement abracadabrantesques. C'est souvent complètement foutraque et pas du tout maîtrisé. Parfois, lors de certaines séquences, on ne comprend plus rien à ce qui se dit, à ce qui se passe,... En fait, c'est fatigant à la longue. De plus, clairement, une suite est annoncée à la fin. Ca sera sans moi, ou au moins, pas au cinéma.

VERDICT :

Mis à part quelques passages vraiment hilarants, *Sur la piste du Marsupilami* peine vraiment à convaincre sur la durée. Pas terrible et même un peu décevant.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

CERTAINES SÉQUENCES VRAIMENT HILARANTES



CLOCLO

Florent-Emilio Siri

Date de sortie : 14-03-2012 Vu le : 03-04-2012

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre : BIOPIC

HISTOIRE :

Claude François est un personnage mythique de la chanson française des années 60 et 70. Ce film nous permet de le suivre, de sa naissance jusqu'à sa mort tragique à moins de quarante ans.

CRITIQUE :

Claude François fait partie de ces personnages un peu à part dans le paysage historico-culturel français. Presque trente-cinq ans après sa mort en 1978, ses chansons passent encore dans de nombreuses soirées, des débats ont encore lieu sur sa véritable place dans l'histoire de la culture populaire française et son style général continue de faire rêver. C'est donc tout naturel qu'il ait droit à son film sous forme de *biopic* comme Edith Piaf avant lui (*La Môme*) ou Gainsbourg (dans une version un peu décalée, pour le coup). Le film *Podium*, lui, ne s'intéressait pas à l'artiste mais plutôt au mythe à travers l'histoire de cet homme qui se veut sosie de la star. Florent-Emilio Siri, lui, choisit une voie beaucoup

plus classique, en se basant sur un scénario parfaitement linéaire et nous propose un portrait assez convenu du personnage. Il faut dire que la présence des deux fils de Claude François en tant que producteurs exécutifs n'a pas vraiment du favoriser une vision vraiment originale autour de ce personnage tout de même particulier.

Ce film a le mérite de nous retracer toute la vie du chanteur, de sa naissance et son enfance en Egypte à sa mort accidentelle alors qu'il est au sommet de sa gloire. On voit les différentes ruptures qui marquent son ascension, notamment son départ forcé d'Egypte ou le conflit avec son père qui ne « veut pas d'un fils saltimbanque ». Cela nous permet un peu mieux de comprendre le personnage, ses obsessions, et sa volonté de toujours faire mieux. Le côté précurseur du chanteur est aussi mis en avant. Premier à créer sa propre maison de production ainsi qu'un magazine, Claude François aura révolutionné les codes de la chanson de l'époque. En suivant les modes, notamment venues d'Angleterre ou des Etats-Unis, il aura aussi toujours été à la pointe de ce que les gens attendaient. Bref, les aspects importants de sa vie, tant personnelle qu'artistique, sont brossés, mais le problème, c'est que le long métrage est beaucoup trop « sage » et manque un peu de vie. En tant que spectateur, on ne s'ennuie pas vraiment mais ce n'est pas non plus l'extase.

Il y a des ellipses assez étranges ou des accélérés troublants sur certains moments de sa vie, comme s'il se passait des choses que l'on ne voulait pas montrer. Des pressions des producteurs associés y seraient-ils pour quelque chose ? Il en est de même avec la problématique du sexe. Loin de moi l'idée de voir Claude François tout le temps au lit, mais étant donné qu'il était connu pour être un grand séducteur, je trouve personnellement cela un peu étrange que cela ne soit qu'évoqué et suggéré (de façon plus ou moins fine, d'ailleurs) mais jamais montré de façon plus explicité. Là encore, c'est un parti pris qui peut s'expliquer par la présence des fils dans l'élaboration de tout le film. Sans être non plus une ode au personnage, puisque certains de ses mauvais côtés sont montrés (jaloux, maniaque,...), *Cloclo* semble tout de même éluder pas mal de choses peut-être un peu plus embarrassantes sur le chanteur, et c'est un peu dommage. De plus, dans la réalisation, Florent-Emilio Siri n'apporte rien de nouveau. Il se contente vraiment d'accompagner sans d'idée forte un scénario peut-être trop linéaire pour être réellement exploité avec force. Là où Joan Sfar cherchait avec *Gainsbourg (vie héroïque)* un axe original autour duquel développer et interroger le mythe (même si ça ne m'a pas plu), Florent Emilio Siri est bien plus dans une illustration assez scolaire, et parfois, presque désincarné. Même Alexandre Desplat, qui signe la musique du film, n'est pas très inspiré avec un thème un peu mollasson repris parfois à satiété pendant le long métrage.

Néanmoins, la performance assez hallucinante de Jérémie Rénier donne tout de même du coffre à ce film. Il incarne réellement l'ancienne idole des jeunes en réussissant à jouer sur le contraste permanent entre le personnage public souriant et charmeur et le personnage privé beaucoup

VERDICT :

Trop linéaire et illustratif, *Cloclo* peine réellement à séduire, si ce n'est pour le travail d'acteur de Jérémie Rénier. Sur ce personnage, il y avait sans doute beaucoup mieux à faire.

NOTE : 13

**COUP DE CŒUR :
JÉRÉMIE RÉNIER**

plus renfermé et nerveux. Pour l'occasion, je vais remettre sur le tapis mon idée de créer assez rapidement une récompense à part pour les imitations de personnages car ce n'est pas du tout la même chose qu'un rôle de composition. C'est même difficilement comparable et, de plus en plus, dans les différentes nominations, on retrouve ces rôles, de surcroît souvent primés. Attention, cela n'enlève absolument rien à la superbe performance d'acteur de Jérémie Rénier, que je considère depuis très longtemps comme un excellent acteur. Un seul bémol (c'est le cas de le dire) dans son rôle, mais ce n'est pas de son fait : la qualité des playbacks qui est insuffisante : il y a trop souvent des décalages, parfois assez grossiers, et cela gâche le tout.



À MOI SEULE

Frédéric Videau

Date de sortie : 04-04-2012 Vu le : 05-04-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Gaëlle est libérée par Vincent, l'homme qui l'enfermait depuis huit ans. Mais, alors que le monde s'ouvre de nouveau à elle, Gaëlle doit réapprendre à vivre sans celui qui était son « tout ».

CRITIQUE :

Frédéric Videau est un réalisateur et scénariste un peu inconnu du bataillon, il faut bien le dire. De fait, il n'avait rien fait depuis plus de huit ans. Il revient donc avec un film au sujet de prime abord assez compliqué et ardu. Il s'inspire en effet d'un fait divers qui a marqué l'Europe ces dernières années : la détention pendant huit ans (un hasard ??) de Natascha Kampusch par un homme qui l'a séquestré dans une cache aménagée chez lui, sans lui laisser la possibilité de s'échapper. Il y a là-dedans une grande part d'horreur, mais aussi de nombreuses zones de mystère. Ici, cette histoire sordide n'est qu'une idée de départ puisque le réalisateur ne cherche pas du tout à raconter cette affaire de façon réaliste mais plutôt à essayer d'en comprendre les mécanismes principaux, que ce soit lorsque la

jeune fille est en captivité mais aussi, et c'est peut-être là le plus intéressant, lorsqu'elle est libérée. Pour cela, il replace dans la France d'aujourd'hui une situation qui, de toute façon, est assez tragiquement intemporelle. *À moi seule* montre en tout cas une façon très intelligente de traiter une histoire connue en la « réinventant ». Et cela donne vraiment un bon film.

Ce qu'il faut dire d'emblée, c'est qu'une des grandes forces de ce long métrage est la façon dont il est construit. On voit toujours à la fois ce qui se passe pour cette jeune fille après s'être délivrée de l'emprise de cet homme mais aussi cette période où elle était contrainte de rester chez lui. Les deux se répondent toujours de façon très intelligente puisqu'on découvre peu à peu certains éléments grâce à l'enchaînement de ces séquences. Ce lien montre aussi la façon dont le personnage central féminin est marqué de façon indélébile par ce qui lui est arrivé. Parce que, ce qui est particulièrement terrible dans ce film, c'est que, peu à peu, on a l'impression que, dans les faits, cette jeune fille était presque plus « libre » chez son ravisseur que dans une nouvelle vie qu'elle n'appréhende pas correctement et où elle a l'impression que personne (ni même ses parents) ne sont en mesure de la comprendre. Cela est du aussi à l'absence de jugement que porte le film sur cette situation. La relation entre le bourreau et sa victime est montrée à différents stades mais elle est toujours empreinte d'une certaine ambiguïté, parfois terrible à voir. C'est cela qui donne une vraie puissance à ce film puisque, lors de certaines séquences, cela atteint un tel point que ça en devient presque dérangeant.

Du point de vue de la réalisation, il y a une vraie volonté d'un certain de dépouillement de la part de Frédéric Videau. Il n'y a pas de chichis, rien n'est vraiment laissé au hasard mais il n'y en a jamais trop. Il prend néanmoins le temps de filmer ce qu'il ressent le besoin de montrer pour faire comprendre son message. On sent chez lui un désir de ne jamais s'écarter de son sujet de départ, de ne pas dévier sur autre chose qui pourrait altérer la force de tout le film. Il évite ainsi de nombreux pièges. Le réalisateur peut aussi s'appuyer sur un couple d'acteurs assez impressionnant, deux « révélations » qui signent avec ce film leur vraie entrée dans l'âge adulte du cinéma. Agathe Bonitzer est assez impressionnante dans la façon de montrer le détachement par rapport à ce que son personnage vit mais aussi la froideur qu'elle a par rapport à ceux qui l'entourent après sa libération. Son bourreau, lui, est magnifiquement interprété par Reda Kateb, déjà repéré dans *Un Prophète* et qui arrive à rendre toutes les émotions et tous les sentiments qui passent dans la tête de cet homme qui ne sait plus trop se situer, au bon d'un moment, par rapport à cette jeune fille qui est devenue plus qu'une prisonnière. Un duo d'acteurs au sommet pour un drame singulier.

VERDICT :

Sur un sujet vraiment pas évident, Frédéric Videau s'en sort particulièrement bien. Un film puissant porté par un duo de jeunes acteurs très performants.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LE DUO D'ACTEURS



LES PIRATES ! BONS À RIEN, MAUVAIS EN TOUT

Aardman Animations

Date de sortie : **28-03-2012** Vu le : **06-04-2012**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Le Capitaine Pirate veut tout faire pour remporter le trophée tant convoité de Pirate de l'Année. Mais autant lui que son équipe ne sont pas vraiment au niveau. Mais, de fil en aiguille, il va peut-être trouver une solution pour arriver à ses fins...

CRITIQUE :

C'est décidé depuis bien longtemps : par principe, j'irai toujours voir les films réalisés par les studios Aardman, même si, comme c'est le cas ici, ils ne font pas forcément très envie. Ce sont ces animateurs qui ont fait *Wallace et Gromit* ainsi que *Chicken Run*, deux films d'animation restés assez cultes dans leur genre, tant par leur graphisme que par leur humour absurde et déjanté. La marque de fabrique de ce studio, c'est l'animation en stop motion avec des personnages et des décors en pâte à modeler mais aussi des répliques et des situations complètement hors de contexte. J'estime qu'il faut défendre cette production encore quelque peu artisanale contre vents et marées (c'est le cas de la dire). Même si pour ce *Pirates* (appelons-le comme cela, c'est plus simple), le studio a été aidé par les équipes de Sony Animations et même si tout le film n'a pas été fait selon leur technique ancestrale puisque le numérique a visiblement largement aidé pour les décors

(et notamment la mer), il y a tout de même dans ce film le charme assez exquis de cette animation en pâte à modeler mais aussi celui de l'humour *british* tellement décalé et parfois vraiment hilarant.

Globalement, ce film s'adresse principalement aux enfants, sans trop d'autres niveaux de lecture. Il y a bien sûr quelques blagues mais aussi des références qui n'échappent pas à un public plus averti, mais la plupart des gags et la simplicité de l'histoire marquent très clairement le public visé. Alors, c'est vrai que ça ne vole parfois pas très haut, que les situations deviennent assez vite complètement irréelles (voir cette poursuite en baignoire dans une maison londonienne dont on a l'impression qu'elle a un nombre infini d'étages) mais les personnages sont plutôt amusants et funs. Je trouve personnellement que les scénaristes auraient plus pu jouer avec les pirates sous les ordres du Capitaine Pirate. Chacun a une caractéristique mais ils sont finalement assez peu exploités et c'est dommage, car, quand c'est le cas, les séquences sont plutôt drôles et assez originales. C'est vrai que sinon, on est dans un scénario extrêmement classique pour ce genre de films : le gentil a les yeux plus gros que la tête et tout le monde le quitte avant qu'il fasse une action insensée pour reconquérir le cœur de tout le monde. C'est donc sans surprise aucune mais bon, on ne s'ennuie guère tellement c'est rythmé. Mais il faut signaler cette esthétique vraiment intéressante apportée par la pâte à modeler. La 3D ne gêne pas du tout cette animation particulière et en renforce même certains traits. Bref, dans l'ensemble, c'est pas mal.

VERDICT :

On ne s'ennuie jamais devant ce film d'animation qui, s'il peine à être vraiment réussi, nous donne au moins à voir quelques scènes vraiment drôles. Et puis, esthétiquement, c'est toujours génial !

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LA PÂTE À MODELER



TITANIC 3D

James Cameron

Date de sortie : 04-04-2012 Vu le : 10-04-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Alors que, de nos jours, des hommes sont à la recherche dans l'épave du Titanic d'un diamant incroyable, Rose, une très vieille femme les contacte et leur raconte son histoire sur ce qui s'appelait alors le « Vaisseau des Rêves » : celle de l'amour fou de cette jeune bourgeoise avec un artiste sans le sou...

CRITIQUE :

Plus de quatorze ans après sa première sortie en France, voilà que *Titanic* ressort sur les écrans, mais dans un format différent puisque la 3D est, là, utilisée. On peut bien sûr se demander s'il n'y a pas là un enchaînement de causes plus marketings qu'artistiques. On va en effet commémorer dans les prochains jours le centenaire du naufrage de ce bateau mythique. De plus, une conversion 3D, même si elle n'est pas gratuite (loin de là) permet de réaliser des bénéfices importants. Conscient de cela, j'ai tout de même choisi de retourner voir ce film. Et oui, j'y étais allé en 1998 (contre l'avis de mes parents, si je me souviens bien) et j'en garde un souvenir assez flou bien que j'ai été à l'époque plutôt impressionné. Depuis, je l'ai revu, jamais vraiment en entier, à la télévision, dans des conditions pas toujours très agréables. Mais *Titanic* fait vraiment partie de ce type de film qui s'apprécie à sa juste valeur uniquement sur grand écran. De plus, James Cameron est

un tel bosseur et un tel perfectionniste que sa conversion en 3D ne pouvait être que réussie. Toutes ces raisons ont fait que je suis donc allé voir *Titanic 3D* et je n'ai pas été déçu, loin de là.

Je me disais tellement depuis que j'ai vu ce film que le début était vraiment horriblement long que j'ai presque été surpris ici. Pourtant, rien n'a été ajouté ni enlevé à la version d'origine (même les erreurs, parfois grossières). Mais, en fait, si, bien sûr, il y aurait possibilité de faire des coupes dans le premier quart du film, ça passe plutôt bien. Puis, quand on rentre dans le vif du sujet, avec ce retour en arrière de plus de 80 ans montré par ce plan magique qui transforme l'épave enfouie en bateau à quai, les choses s'accroissent tout tranquillement. Car ce que je n'avais pas forcément saisi jusque là, c'est l'immense puissance dramatique de ce film. Tout est annoncé depuis le début. On sait bien sûr que le paquebot va couler mais c'est autour de cette relation impossible entre deux être si différents que ce naufrage va se dérouler. Toute leur histoire se cristallise finalement dans ce moment tragique. On peut trouver un peu cucul et pas forcément crédible cette histoire d'amour mais elle a le don d'apporter un véritable enjeu dramatique (parce qu'on s'y attache à Rose et Jack, mine de rien) à un film qui aurait pu se satisfaire de sa dernière partie, saisissante techniquement.

C'est d'ailleurs pour cela que *Titanic* est un film un peu à part dans l'histoire moderne du cinéma et qu'il a rencontré un succès tout simplement incroyable partout dans le monde. Il est en effet assez impressionnant dans la façon qu'il a de mêler de façon très intime des genres comme le côté presque documentaire (notamment dans la première partie), la romance, mais aussi le film catastrophe. C'est donc un drame à part entière, dans toutes les acceptions que l'on peut lui trouver. La musique, par exemple, est particulièrement exceptionnelle dans cette façon qu'elle a de faire se relier tous ces aspects différents. La réalisation assez fine de James Cameron permet aussi de passer très rapidement de scènes presque intimistes à des séquences de panique collective assez incroyables. C'est pour toutes ces raisons-là que ce long-métrage est une très grande réussite et que ce film de plus de 3h15 (quand même) est un objet cinématographique assez unique et exceptionnel, malgré tout ce qui a pu être dit sur ce long-métrage.

Après 15 années, *Titanic* paraît encore particulièrement actuel, ce qui montre bien le côté visionnaire de son réalisateur. James Cameron lui offre tout de même un lifting avec une conversion en 3D, qui n'est jamais une sinécure pour les films tournés en 2D et qui a même souvent tourné à la catastrophe visuelle. Mais là, avec un vrai travail mené par Cameron et ses équipes sur chaque plan, ce passage offre une perspective magnifique avec une profondeur de champ assez incroyable. Beaucoup de scènes en deviennent

VERDICT :

On peut raconter ce que l'on veut sur ce film, mais il reste tout de même un monument du cinéma. La conversion en 3D ne fait qu'en renforcer la beauté et la force narrative et visuelle.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LA CONVERSION EN 3D

plus impressionnantes, comme ces survols très nombreux autour du bateau ou ces vues en plongée (notamment lors du naufrage). Il y a très peu d'« effets » de 3D (pour ainsi dire, ce n'est pas un film du Futuroscope) mais plutôt une vraie volonté de redonner une véritable force visuelle à tout le film dans son ensemble. Ainsi, toute la dernière partie, celle du naufrage est visuellement époustouflante et, parfois, on se sent happé dans ce tourbillon d'eau glacée mais aussi d'émotions fortes. James Cameron prouve en tout cas que son *Titanic* était bien un grand film de cinéma. 15 ans plus tard, il le reste. Tout est dit...



RADIOSTARS

Romain Levy

Date de sortie : 11-04-2012 Vu le : 11-04-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre : COMÉDIE

HISTOIRE :

Les animateurs du morning d'une grande chaîne de radio sont obligés de faire une tournée des villes pendant l'été afin de reconquérir la première place en nombre d'auditeurs qu'ils viennent de lâcher...

CRITIQUE :

L'idée de la très probable réussite de Radiostars en termes de spectateurs monte depuis un ou deux mois comme une lame de fond dans le paysage cinématographique français. Il faut dire que ce film a plusieurs cordes à son arc. D'abord un acteur en plein boom (Manu Payet) et un autre qui tente un peu de se refaire mais qui reste une valeur sûre du box office français (Clovis Cornillac). Ensuite une projection plutôt remarquée au festival du film de comédie de l'Alpe d'Huez, ce qui, ces derniers temps, est plutôt gage de réussite (Tellement proches, Tout ce qui brille ou Une pure affaire ont été récemment récompensés). On peut aussi parler d'un sujet qui parle à beaucoup de monde et qui n'avait pas encore été traité en France (l'explosion des mornings où les animateurs se permettent

à peu près tout). Il y a enfin le buzz gentiment orchestré par les amis ou les amis des amis (Géraldine Nakache est la copine de Manu Payet...). Autant dire que les atouts ne manquent pas, sauf peut-être le plus important : que Radiostars soit une très bonne comédie, ce que le film n'est malheureusement pas vraiment...

Personnellement, je n'ai jamais été touché par cette mode des mornings sur les grandes radios populaires. C'est un univers qui me parle donc assez peu et dont je ne connais pas bien les codes. Il y a certains passages assez drôles qui m'ont sans aucun doute échappé. Mais, Radiostars est surtout un film de potes, ce qui est plutôt à la mode en ce moment (Les petits mouchoirs en est le dernier grand exemple dernièrement). Alors, ça part un peu dans tous les sens, comme toute bande d'amis, d'ailleurs. Il y a des clashes, des vérités que l'on se dit en face et des grands moments de rigolade collective. Radiostars nous offre tout cela en accéléré et de façon parfois un peu trop artificielle à mon goût. Les remises en cause des différents personnages paraissent complètement surfaites et cette volonté d'introduire un peu de « tristesse », n'est pas forcément utile. En plus, quand on a vu la bande-annonce, on connaît d'avance tous les moments qui marquent la transition de ces différents stades dans la relation.

Les dialogues, eux, sont souvent au cordeau, et surfant allègrement sur un style importé des Etats-Unis, notamment avec Judd Appatow : cash, sans tabous,... Le problème ici, c'est que ça ne passe pas toujours pareil selon le personnage qui sort les répliques. Ainsi, honnêtement, dans la bouche d'un Cornillac qui en fait vraiment des tonnes, ça tombe complètement à plat... Les personnages principaux de cette aventure sont vraiment trop caricaturaux pour que l'on s'y attache véritablement. Ils sont parfois drôles, mais le trait est trop marqué la plupart du temps. Et c'est dommage de manquer à ce point de finesse pour ce genre de films. Surtout qu'à certains moments, on sent que les scénaristes et les dialoguistes sont capables de faire des choses vraiment intéressantes.

Il faut quand même avouer qu'il y a des séquences et des situations plutôt très fortes en termes d'humour pur. Mais ce sont en fait souvent des rôles plus secondaires qui provoquent les meilleurs passages (tout le délire autour du chauffeur est vraiment génial, le passage avec le rappeur ne l'est pas moins). Il y a en fait dans Radiostars un véritable manque de densité humoristique. Des passages vraiment très drôles peuvent côtoyer une dizaine de minutes beaucoup plus poussives. C'est notamment le cas d'un premier quart d'heure qui montre vraiment la difficulté du film à trouver son rythme de croisière, puis, par la suite, à le conserver. Par contre, au milieu d'un casting et d'un scénario pas forcément exceptionnels, Manu Payet tire largement son épingle du jeu. Il s'offre ainsi quelques scènes complètement mythiques. Il prouve ici qu'il est bien un grand acteur de comédie en devenir, qui peut jouer sur pas mal de registres et qui a un vrai potentiel pour provoquer les fous rires chez les spectateurs. C'est déjà pas mal, mais avec une telle tête d'affiche et une idée de départ plutôt sympa, il y avait sans doute moyen de faire mieux.

VERDICT :

Un film plutôt foutraque, pas déplaisant mais pas non plus complètement exaltant. Manu Payet y confirme par contre tout son potentiel comique.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR : MANU PAYET



L'ENFANT D'EN HAUT

Ursula Meier

Date de sortie : **18-04-2012** Vu le : **12-04-2012**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Simon, dix ans, habite avec sa sœur dans la vallée. Pour subvenir à leurs besoins, il se rend tous les jours dans la station de ski juste au-dessus où il vole toutes les affaires qu'il trouve, et même les skis, afin de les revendre aux jeunes de son quartier.

CRITIQUE :

Ursula Meier est une réalisatrice franco-suisse, née (je viens de l'apprendre) à Besançon (et oui, ça arrive même aux meilleurs !). L'enfant d'en haut est son deuxième film après Home (non pas le documentaire de Yann Arthus Bertrand), film que je n'avais pas vu mais qui était visiblement, de ce que j'avais pu en entendre dire, assez déroutant. Là, c'est beaucoup moins le cas puisque son dernier long métrage est de facture assez classique dans la réalisation (peut-être même trop...) et reste dans des sentiers plutôt balisés, notamment par les Dardenne. On ne peut pas non plus dire qu'Ursula Meier imite complètement les deux frères belges les plus connus du cinéma mais, par certains aspects, ce film ressemble beaucoup à leurs longs métrages, et notamment leur dernier (Le gamin au

vélo). Néanmoins, L'enfant d'en haut reste une œuvre singulière, plutôt de qualité, comme le prouve d'ailleurs le prix spécial du jury obtenu au dernier festival de Berlin, ce qui est toujours une bonne indication.

Le long-métrage débute vraiment comme un film des Dardenne : on suit ce jeune garçon dans cette station de ski où il vole ce qu'il peut. Puis il redescend dans la vallée, se change et rentre chez lui en trainant ce qu'il a volé dans une luge. En dix minutes, tout est montré, presque sans paroles et à la limite d'une réalisation de documentaire. Vision assez terrible, renforcée par le fait que, à son retour, sa sœur semble complètement absente et vient même de perdre son boulot. On comprend alors que si le garçon vole, ce n'est pas pour son plaisir mais bien pour survivre mais aussi pour subvenir aux besoins de sa sœur. On le voit aussi revendre ses produits, se débrouiller pour les faire passer pour neufs ou, au contraire, pour déjà utilisés. Il est aussi obligé de se mettre en cheville avec un saisonnier anglais qui a compris son manège. Les deux personnages sont plutôt bien joués par leurs interprètes, sans que ce soit non plus exceptionnel. De toute façon, le rôle de la sœur permet à Léa Seydoux de faire la tête la plupart du temps, ce qui lui va visiblement très bien...

Le problème qui se pose alors est que, pendant presque une heure, on reste dans une sorte de faux rythme et on ne voit pas bien comment l'histoire pourra réellement aller vers quelque chose d'autre. Ce n'est donc pas forcément déplaisant, parce que ce n'est pas si mal tourné que ça, mais tout de même un peu long et répétitif. En fait, en tant que spectateur, on attend qu'il se passe quelque chose, sans que ça vienne vraiment. Cependant, L'enfant d'en haut fait partie de ces films qui basculent en une seule réplique. Là, c'est ce que dit le garçon au nouveau copain de sa sœur, qui change toute la perspective que l'on avait depuis le début. Et pour tout dire, elle n'embellit pas forcément le tableau général. Cette scène en particulier est vraiment impressionnante car on sent une montée progressive de la tension dramatique mais, en tant que spectateur, j'ai été vraiment surpris par ce qu'il advient finalement.

Pendant presque une demi-heure, dans la deuxième moitié, le film devient vraiment plus beau avec des passages assez magnifiques. La surprise de cette découverte nous fait voir les relations entre les personnages tout à fait différemment et c'est peut-être pour cela que j'ai eu l'impression que le film était meilleur à ce moment-là. Tout de même, la réalisatrice prend plus le temps de vraiment s'attarder sur la psychologie de ces deux êtres en grande difficulté, notamment lors d'une scène assez marquante, parce qu'extrêmement dure psychologiquement (celle du coucher, je n'en dis pas plus). Cette évolution permet à Ursula Meier de changer de rythme et de sortir d'une réalisation parfois un peu mollassonne et paresseuse qui caractérisait la première heure. Malheureusement, elle y retombe dans la toute dernière partie, qui achemine tran-

VERDICT :

Un film qui manque un peu de vraies idées de réalisation, mais qui est plutôt prenant, notamment dans sa deuxième partie. Pas mal.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA FAÇON DONT UNE PHRASE FAIT TOUT BASCULER

quillement le long métrage vers une fin un peu trop prévisible, même si le dernier plan est plutôt beau et révélateur de ce qui a pu se passer chez les personnages. Une fin un peu à la Dardenne, une nouvelle fois, pour un film qui, s'il ne renouvelle pas le genre d'un cinéma social, en offre une belle illustration.



PLAN DE TABLE

Christelle Raynal

Date de sortie : 11-04-2012 Vu le : 13-04-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Le postulat est le suivant : suite à des ébats fougueux sur une table de mariage, un homme doit refaire le plan de table. Mais le choix qu'il va faire peut s'avérer décisif...

CRITIQUE :

Par un concours de circonstances quelque peu malencontreux (histoires d'horaires, de cinéma,...), je me suis retrouvé à aller voir ce film qui, *a priori*, ne me faisait pas trop envie. Trop d'acteurs que je n'apprécie pas vraiment (Franck Dubosc, Shirley Bousquet,...), une durée très limite (1h24, et encore, ils sont généreux sur le chronométrage) et des teasers qui ne m'avaient pas paru très drôles. Je ne le sentais pour ainsi dire pas trop, mais des fois, on peut être surpris, non ? Et bien, le moins que l'on puisse dire c'est que je n'ai pas été déçu du voyage. Si surprise il y eu, elle est largement négative. Car, disons-le d'entrée

de jeu, *Plan de table* est honnêtement l'un des pires films vus depuis de nombreuses années au cinéma. En arriver à produire ce genre de films (et donc mettre de l'argent) reste pour moi un mystère pas loin de m'être complètement hermétique. Parce que, ce qui est absolument hallucinant dans ce (long)-métrage, c'est qu'il n'y a aucun élément qui peut sauver le reste. Tout est à l'avenant et, la plupart du temps, totalement confondant de bêtise et même parfois, et c'est plus grave, de mépris et d'une certaine condescendance.

Les cinq premières minutes ne laissent déjà augurer rien de bon : voix-off qui explique que des personnes différentes ne sont pas censées se rencontrer (ah bon, je me coucherai moins bête ce soir...) puis plans en parallèle qui montrent comment deux des personnages principaux tombent amoureux l'un de l'autre. Six ans plus tard a lieu le fameux mariage. A partir de là, le principe du film n'est pas si bête que cela : on voit trois prolongements possibles à cette fête en fonction de la place que chacun avait sur cette fameuse table. Pas mal, dit comme cela. Mais, le problème est bien dans l'utilisation qui est faite de ce concept. Les situations qui nous sont données à voir sont battues et rebattues, complètement dans les clichés les plus éculés (le trompeur en série, l'homme stérile et sa femme qui tombe enceinte, le photographe raté qui veut se faire connaître,...). Ce ne sont que des personnages et des situations que l'on a l'impression d'avoir déjà vu un bon millier de fois dans ce genre de comédie, dans des téléfilms ou des séries. Bref, aucune originalité à trouver de ce côté-là. Le problème, c'est qu'en creusant un peu chacune des situations, il y avait peut-être une possibilité d'aller un peu plus loin pour comprendre ces personnages. Mais là, tout doit filer (en une heure et quart, le temps est plus que compté...) et le parti choisi est donc de faire une succession de mini-scénettes, où tout est dans la petite phrase « choc »...

Mais pire, le scénario nous offre des séquences totalement abracadabrantesque (dans le genre, tout le monde se retrouve au même endroit on ne sait pas trop comment), incohérentes ou tout simplement ridicules (la scène de la danse tient quand même le pompon). Tout cela est donc particulièrement raté. Si ce n'était que de la bêtise, cela pourrait passer. Mais, lors de plusieurs scènes, il y a un vrai mépris qui dégouline de ce film. Il suffit de voir tout ce qui dit autour d'un « mariage bien rangé », du « super pavillon de banlieue ». Clairement, les gens qui ont écrit (nous y reviendrons) et réalisé ce film vivent dans un monde un peu à part où choisir d'être propriétaire à la banlieue apparaît presque comme une sorte de maladie totalement incompréhensible. J'ai trouvé cela vraiment complètement détestable et horripilant. Par contre, le moins que l'on puisse dire, c'est que *Plan de table* n'est pas avare en termes de morale. Tout est dans cette phrase, répétée à l'envie : « *il n'y a pas de hasard, on a toujours le choix* ». Philosophie de très haut niveau, en quelque sorte. En même temps, si on regarde d'un peu plus près le profil du scénariste du film, il y a de quoi avoir un peu peur. C'est son premier scénario pour le cinéma et ces faits d'armes principaux étaient jusque-là des scénarios pour les séries *Femmes de loi*, *Les Cordier juge et flic* ou encore pour le dernier jeu vidéo de la série *Tom Clancy's Ghost Recon*. Je ne veux surtout pas être méchant, mais c'est tout de même quelque peu risible...

Quand, en plus, il s'allie à la réalisatrice pour faire les dialogues, ça devient complètement croquignolet. Il n'y a pas, dans le film, une seule réplique drôle. Je dis bien, pas une seule. Je pense même que, en comparaison, *Le jour le plus long* est un film comique. A ce niveau là, c'est quand même du travail d'orfèvre. La plupart du temps, on est même dans de l'humour complètement foireux. Je vous fais part d'une des petites merveilles : « *j'ai couché avec Beethoven... Pas le chien, hein !* ». Si, au moins, c'était dit par des comédiens au top de leur forme, ça pourrait passer sur un (gros) malentendu. Mais non, même pas. En effet, l'un des très gros soucis de ce film se situe du côté des acteurs. Tous sur-jouent complètement, à un point qui en devient totalement insupportable. Dubosc fait du Dubosc puissance 10, Shirley Bousquet confirme qu'elle est donc cantonnée à ces rôles de « chaude de la culotte », Elsa Zylberstein en fait des tonnes et des tonnes (comment a-t-on pu lui donner le prix de la meilleure actrice au festival de l'Alpe d'Huez ?), Audrey Lamy fait du *Scènes de Ménage* et les autres acteurs sont totalement insignifiants. Même Louise Monot semble complètement perdue dans cet univers. Au bout d'un moment, on a vraiment tous envie de leur mettre une bonne claque et de leur demander de se réveiller et de jouer correctement, juste pour voir comment ça fait. Et puis, celui qui a eu l'idée de faire que Louise Monot et Audrey Lamy puissent être sœurs ne devrait même plus être autorisé à travailler sur le moindre film, parce qu'on atteint quand même là des sommets d'in vraisemblance.

Il y a même dans la réalisation quelque chose de totalement agaçant. D'abord, cette voix-off qui nous pourrit la vie. Elle déblatère de la bouche de plusieurs protagonistes des vérités générales très convenues ou veut nous faire rentrer dans la « psychologie » de ces mêmes personnages. Mais ce n'est pas avec ce genre de réflexions (« *s'il couche le premier soir, c'est un salaud ; par contre, s'il ne couche pas le premier soir, c'est un mec bien.* ») que l'on fait avancer le monde, c'est le moins que l'on puisse dire. Sinon, la réalisation dans son ensemble ne présente aucune idée neuve, rien de vraiment drôle. Tout est annoncé de façon complètement téléphonée. Et on sait depuis le début ce qui va se passer à la fin, mais on n'a même pas envie de le voir, agacé que l'on est. A un moment donné, je me suis même surpris à plaindre cette pauvre réalisatrice qui se retrouve avec de tels acteurs, un scénario autant en toc,... Elle a du ramer plus d'une fois. Mais bon, elle a du quand même bien le chercher...

En fait, de *Plan de table*, il n'y a absolument rien à retirer : pas une idée, pas une bonne blague, pas un acteur (surtout pas),... Rien. Le néant complet. Et ça, c'est quand même assez rare pour être souligné. Mais, finalement, parfois, cela a des avantages que les films ne durent que très peu de temps. Parce que là, au bout d'une demi-heure, j'étais vraiment à deux doigts de sortir de la salle... D'ailleurs, quand je vois le très peu de rires dans la salle pendant le film, je me dis que je ne suis pas forcément le seul à qui ça n'a pas plu. La prochaine fois, je me fierai plus à mon instinct et je n'irai pas voir un film que je ne sens vraiment pas comme cela. Et je me souviendrai au moins d'une chose avec ce film : j'ai toujours le choix. Une bonne leçon, parfois, ça remet les idées en place, à défaut de remettre les petits cartons avec les noms au bon endroit, ce qui nous aurait épargné cette petite heure et demie de supplice cinématographique...

VERDICT :

Quand on ne rigole pas une seule fois devant une comédie, c'est forcément qu'il y a un souci. Ici, les problèmes sont trop nombreux pour être énumérés... C'est tout simplement navrant...

NOTE : 7

COUP DE CŒUR :

NON, VRAIMENT, MÊME EN CHERCHANT BIEN...



LA TERRE OUTRAGÉE

Michale Boganim

Date de sortie : **28-03-2012** Vu le : **15-04-2012**

Au cinéma : CNP TERREAUX (LYON)

Genre : DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Le 26 avril 1986, à quelques kilomètres de la centrale nucléaire de Tchernobyl, c'est jour de mariage pour Anya. Son mari est alors appelé pour un soi-disant feu de forêt. Elle ne le reverra jamais. Dix ans plus tard, elle travaille toujours dans la zone, en tant que guide pour les touristes occidentaux...

CRITIQUE :

Cela faisait un certain temps que je me tâtais fortement pour aller voir ce film qui m'intéressait pour plusieurs raisons. D'abord, la catastrophe de Tchernobyl est l'un des événements les plus importants de la fin du siècle pour l'Europe. Elle a marqué durablement les consciences. Mais, au cinéma, c'est un moment qui n'a jamais été évoqué de façon très claire. Il y a eu quelques documentaires mais jamais de long-métrage de fiction autour de cette catastrophe. Comme si le sujet faisait peur à tout le monde. Là, c'est une réalisatrice de documentaire qui relève le défi et tourne donc son premier film de fiction. C'est un autre élément qui me faisait envie. Enfin, c'était l'occasion de voir Olga Kurylenko dans un autre contexte que des films d'action (elle reste la dernière *James Bond Girl* en exercice...). Néanmoins, en raison des horaires et de la perspective de me retrouver dans une salle de cinéma où mes jambes ne puissent pas passer entre deux rangées, je ne m'étais jamais

vraiment motivé. Je me suis tout de même un peu forcé après plus de deux semaines, et je me suis donc rendu dans ce cinéma où il y a tout de même un peu de place pour les jambes (ce n'est pas non plus Byzance, mais sans voisins, ça passe...) pour visionner ce long-métrage. Et j'en suis ressorti plus perplexe qu'autre chose.

En effet, *La terre outragée* est un film assez étrange dont je ne sais vraiment pas quoi penser. Ce que l'on peut commencer par dire, c'est que ce film propose une façon très intelligente de se saisir de la catastrophe en optant pour une forme de compromis. Il n'y a pas vraiment de jugement ou de prise de partie nette de la part de la réalisatrice, notamment sur la question « écologique ». Bien sûr, en tant que spectateur, on ne peut être que touché par ses vues d'animaux morts ou de cette ville absolument fantôme dix ans après les faits. Mais, Michale Boganim, elle, reste dans une neutralité en montrant aussi, notamment dans la première partie, comment cette centrale influait sur la richesse de la ville et des alentours et faisait de Pripiat un des lieux modèles du communisme soviétique de l'époque. Les deux aspects – positifs et négatifs – sont donc montrés et c'est un très bon point, car, partant d'un tel sujet, il y avait matière à faire un film bien plus polémique, comme, d'ailleurs, le titre pouvait le laisser penser. Le long métrage choisit finalement de replacer ce drame au cœur de l'histoire de ceux qui y habitaient mais aussi de la terre qui l'accueillait. Les premiers plans (notamment le tout premier qui m'a fait penser à une séquence de *La ligne rouge* de Terrence Malick) insistent sur cette dimension de la nature.

D'ailleurs, toute la première partie, qui se passe juste avant et pendant le drame est assez magnifique. La réalisatrice parvient tout à fait à retranscrire ce qu'est cette catastrophe : quelque chose de non sensible (si ce n'est l'effet sur la nature, magistralement montré et travaillé), qui est donc, finalement, très compliqué à appréhender pour la population et les personnages principaux. D'ailleurs, dans la réalisation elle-même, cette catastrophe n'est pas vraiment montrée. On ne voit que très peu de plans de fumée sortant de la centrale mais c'est plutôt le son qui est privilégié avec ces bruits d'explosion qui secouent la nuit soviétique. Cette manière de faire est encore plus terrible pour le spectateur car il sait ce qui s'est passé et voit se dérouler cette fête de mariage, sous une pluie forcément horriblement radioactive. Le contraste est saisissant et très bien montré. Puis, peu à peu, tout le monde prend conscience du drame qui s'est déroulée à proximité de leurs habitations. Là encore, la réalisatrice est très forte pour montrer cette façon dont les informations arrivent au compte-goutte, beaucoup trop lentement par rapport à la catastrophe humaine et écologique qui se trame.

Toute la deuxième partie est beaucoup moins réussie selon moi. En voulant embrasser le destin de plusieurs personnages, la réalisatrice (et scénariste) se fait prendre un petit peu à son propre jeu. Il y a trop d'histoires différentes qui sont proposées sans forcément servir le récit global. Toutes les séquences autour de ce fils qui cherche encore son père dans les décombres de sa ville natale ne sont pas forcément utiles et alourdissent quelque peu le long métrage. Pourtant, en restant centré sur le personnage principal d'Anya, il y avait déjà beaucoup de chose à dire. On a trop souvent l'impression que le

scénario propose des idées mais que celles-ci ne sont pas poussées là où elles devraient l'être. C'est notamment tout ce qui tourne autour de la question du lien entre très fort entre la problématique de l'appartenance de la terre ainsi que les maisons, très intéressante, évoquée rapidement mais trop peu exploitée au final. C'est pourtant une problématique centrale de ce film, et cela a deux niveaux puisque si Anya reste, c'est parce qu'elle se sent intimement liée à cette terre qui l'a vue naître et grandir. Mais en même temps, cette zone de non-droit ne connaît plus de notion de propriété comme le montre cette terrible scène où elle est chassée par des immigrants de sa propre maison. Autant de problématiques qui ne sont pas vraiment assez développées dans une deuxième moitié de film qui perd de sa vigueur dans cette dilution progressive des thèmes nécessaires à traiter. Et c'est un peu agaçant à la longue.

Olga Kurylenko, quant à elle, traverse ce film avec grand talent. Son rôle n'est pas forcément extrêmement difficile, si ce n'est les différentes nuances qu'elle doit apporter à un personnage qui, finalement, semble plus se chercher elle-même qu'autre chose. Mais elle s'en acquitte avec beaucoup de maîtrise et porte littéralement les scènes où elle apparaît. De plus, productrice exécutive du film, elle a joué un rôle important pour que celui-ci voie le jour. Ukrainienne de naissance, ce long métrage et le rôle de cette femme lui tenaient particulièrement à cœur. Elle prouve donc qu'elle n'est pas destinée à être tout sa vie une bimbo pour film d'action à gros budgets. Oui, elle sait jouer, et bien, en plus. Comme quoi, c'est toujours la même chose. Quand on donne des bons rôles à des actrices douées, elles peuvent toujours s'en sortir et prouver de quoi elles sont capables. *La terre outragée* est donc en quelque sorte un film en deux temps où certains passages sont vraiment beaux, tant sur le fond que dans la forme, mais côtoient d'autres moments beaucoup plus longs et sans forcément beaucoup d'intérêt. C'est un peu dommage car on a l'impression qu'en gommant quelques défauts, et notamment la trop forte présence de cette voix-off (je crois que j'ai de plus en plus de mal avec cet artifice), et en adoptant un autre rythme et une volonté peut-être un peu moins globalisante pour se concentrer uniquement sur ce personnage féminin très intéressant, il y avait peut-être encore mieux à faire. Mais ce n'est déjà pas si mal. Car ce film a le mérite de rester dans les mémoires avec quelques séquences vraiment marquantes.

VERDICT :

Un film assez étrange qui m'a plutôt laissé sur ma faim. Très beau par moments mais qui donne parfois l'impression de ne pas être assez creusé. Olga Kurylenko y est parfaite.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA FAÇON DE SE SAISIR DE CET ÉVÈNEMENT

VIVA RIVA !

Djo Tunda Wa Munga

Date de sortie : **18-04-2012** Vu le : **16-04-2012**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : THRILLER

HISTOIRE :

Riva revient à Kinshasa, la ville qui l'a vu grandir, bien décidé à en devenir un des rois. Alors que la ville est à sec, lui « possède » du carburant et compte se faire beaucoup d'argent dessus. Mais, il n'est pas seul sur le coup et sa volonté de coucher avec Nora, reine de la nuit, mais qui appartient déjà à un caïd local, n'arrange rien...

CRITIQUE :

Les films sur l'Afrique réalisés et produits par des Africains (même si l'équipe technique est ici à grande majorité française) sont suffisamment rares sur les écrans français pour que l'on puisse se réjouir de cette sortie et du visionnage de ce long-métrage. Il y a bien, parfois, quelques films issus de la production du Maghreb, mais, venant de l'Afrique noire, c'est extrêmement rare. Cela change en tout cas de la vision « occidentale » sur ce continent que des films comme *The Constant Gardener*, *Blood Diamond* ou même, dans une certaine mesure, *Lord of War* peuvent donner. Ces films ne sont pas mauvais, loin delà, et donnent à voir des réalités de l'Afrique contemporaine mais, en tant que spectateur, on a toujours une sorte de réserve par rapport à ce qui nous est montré, de peur que ce soit exagéré ou pas vraiment compris. Là, *Viva Riva !* nous propose une véritable plongée en plein cœur de Kinshasa, capitale de la République Démocratique du Congo, avec un regard forcément réaliste. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que ça décoiffe !

Plus qu'à Kinshasa, le film nous offre une véritable plongée dans un autre monde que je ne connaissais pas du tout, si ce n'est par des sortes d'images d'Epinal qui reviennent dans les reportages ou certains films, et encore. L'action se passe essentiellement pendant la nuit, monde interlope et fascinant où le sexe semble être à la base d'absolument tout. D'ailleurs, sur cette question, le réalisateur décide de montrer un nombre assez important de scènes de sexe parfois plutôt crues. C'est visiblement une grande nouveauté dans le cinéma africain en général (d'ailleurs, le film est interdit dans de nombreux pays d'Afrique noire). Mais ce choix montre la vraie volonté d'exposer, presque de façon documentaire, la vie frénétique et tourmentée de la capitale congolaise. Mais c'est aussi la problématique de l'argent qui est fortement présente au cœur du long-métrage. Tout ce que font les personnages, c'est pour gagner le plus possible d'argent et la corruption est partie intégrante de toute forme de relations (voir cette scène surréaliste avec le commissaire qui négocie à coup de milliers de dollars une libération). Le réalisateur n'hésite vraiment pas à montrer ces différents aspects, aussi durs et complexes soient-ils.

Le cas de la violence est aussi essentiel dans ce film où se forme une sorte de triptyque fatal qui va progressivement décimer tous les personnages (sexe-argent-violence). Celle-ci est brute de décoffrage et certaines scènes sont difficilement soutenables. Mais elle est une composante très forte de cette vie à Kinshasa, notamment la nuit, où tout le monde en est réduit à lutter pour sa propre vie. C'est vrai que ce n'est pas très optimiste, mais je crois malheureusement qu'il y a beaucoup de vrai là-dedans. L'histoire des différents personnages, et notamment de Riva, s'inscrit directement dans cette violence qui monte peu à peu au cours du film. La ligne dramatique a le mérite d'être très nette depuis le début. Il n'y a pas de surprises de ce côté-là et les enjeux sont donc déplacés dans cette façon que les personnages ont de rentrer en relation entre eux avec, toujours, les trois composantes en toile de fond. Ils se cherchent pendant tout le film, pour différentes raisons, et la tension se fait de plus en plus présente. Tout cela pour s'achever dans un dernier quart d'heure assez dantesque où, peu à peu, et de façon plus ou moins horrible, tout le monde va finir par perdre la vie.

La réalisation, elle aussi, est le reflet de cette plongée dans un autre monde. Le rythme instauré est assez particulier, fait de beaucoup de ralentis et de séquences de danse qui ne semblent pas forcément utiles. De même certains dialogues semblent complètement surréalistes, teintés d'un humour (!?) parfois décalé qui ne peut que faire sourire alors que la situation en elle-même n'est pas forcément drôle. Il y a néanmoins quelques séquences, notamment les scènes d'action, où on sent une forte influence de ce qui se fait dernièrement dans les films occidentaux. Beaucoup de personnes dans la salle ont ri à différents moments alors que ça ne s'y prêtait pas du tout. Je pense que c'était plus dû à de la surprise, voire de la gêne, face à une forme de cinéma qu'ils découvraient. Moi-même, j'ai été plutôt interloqué devant plusieurs séquences, mais quand on va voir ce genre de films, il faut accepter de rentrer dans un nouveau « monde » et surtout, en admettre les codes, au risque

qu'ils choquent ou, tout simplement, posent question. Les acteurs, eux-mêmes, la plupart amateurs, permettent de donner aussi ce côté vraiment réaliste. Hoji Fortuna, qui joue le rôle de Cesar, est, lui, assez incroyable : un des méchants les plus flippants et les plus dingues de ces dernières années, tout en colère rentrée et en phrases assassines.

VERDICT :

Déroutant est vraiment le premier mot qui me vient à l'esprit pour caractériser ce film. Violent, prenant, mais parfois moins emballant, *Viva Riva !* ne peut en tout cas pas laisser indifférent.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

CETTE PLONGÉE ASSEZ FASCINANTE DANS UN « MONDE » INCONNU



BLANCHE NEIGE

Tarsem Singh

Date de sortie : 11-04-2012 Vu le : 19-04-2012

Au cinéma : UGC CINÉ CITÉ (LYON)

Genre: FANTASTIQUE

HISTOIRE :

Blanche Neige a perdu son papa, le Roi. C'est une méchante Reine narcissique et fauchée qui l'a remplacé à la tête d'un Royaume en décrépidude. Lorsqu'un jeune Prince fortuné arrive, Blanche Neige et sa belle-mère y voient une occasion de changer le cours des choses...

CRITIQUE :

En y allant, je me doutais bien que je n'allais pas voir le film du siècle. Mais bon, *Blanche Neige* est un tel « mythe » que je me disais qu'il y aurait bien moyen d'en tirer quelque chose de positif en le revisitant plus ou moins. En plus, il va y avoir un autre film dans deux mois qui part de la même histoire (*Blanche Neige et le chasseur* de Rupert Sanders) et il va bien falloir être en mesure de comparer deux longs métrages qui n'ont pas forcément la même approche (l'imagination des scénaristes n'est pas si pauvre que cela) puisque le second nommé a l'air plus « violent » que celui critiqué ici. Enfin, c'était l'occasion de voir pour la première fois une Julia Roberts de plus en plus rare au cinéma dans un rôle de méchante puisqu'elle joue la Reine tyrannique, belle mère de Blanche Neige. Vous ne me croirez peut-être pas, mais je crois bien que c'est la première fois que je visionne un film

avec Julia Roberts au cinéma... Bref, même si ce ne sont pas des raisons très valables (je l'avoue), je me suis laissé à aller voir ce film. Et sans doute aurais-je du me retenir...

Les cinq premières minutes du film (disons le d'entrée, de loin les meilleures) semblent pourtant nous mettre sur une bonne voie. Sous la forme traditionnelle du conte, la Reine raconte les premières années de la vie de Blanche Neige. Pour illustrer un propos assez drôle, car entrecoupé de remarques perfides de ce personnage, c'est une sorte de clip d'animation avec une esthétique vraiment intéressante. On se dit alors qu'avec un tel début, *Blanche Neige* pourrait être une bonne surprise. Mais, malheureusement, assez vite, le sort est rompu... En effet, le scénario se met très vite dans des sentiers très balisés. Clairement, il a été choisi de ne pas tant revisiter que cela le conte. L'histoire change un peu par rapport à la version des Frères Grimm mais chaque personnage reste plutôt dans son rôle « historique ». Cela donne une quantité de dialogues assez lénifiants, sur l'amour et la tolérance, ce qui, à la longue, est tout de même un peu lourd. Seules quelques répliques de la Reine sortent du lot. D'ailleurs, dans l'ensemble, on peut noter que ce film semble avoir été écrit pour ce personnage et, donc, pour Julia Roberts. En effet, c'est la seule à avoir un minimum d'épaisseur (vraiment pas beaucoup plus). Blanche Neige, elle-même, est tellement effacée pendant tout le film qu'au bout d'un moment, elle est si agaçante qu'on en vient à préférer la Reine à cette trop lisse Blanche Neige. C'est un peu gênant, non ?

Les seuls passages qui sont vraiment un peu plus amusants sont offerts par ces nains qui ont chacun une particularité, ce qui permet un humour de répétition parfois assez bien senti. On sourit donc quelques fois mais cela reste tout de même un peu léger dans un film de plus d'une heure et demie qui se veut tout de même un peu comme un conte fantastique tirant du côté de la comédie, plus que du drame, en tout cas. Mais, ce qui est très fort, c'est que si l'histoire est on ne peut plus simple (elle tiendrait dans un court métrage de dix minutes), elle réserve tout de même un lot incalculable d'incohérences plus ou moins graves. On ne va pas en faire la liste ici mais il y a un vrai souci dans l'unité entre l'espace et le temps. Je m'explique rapidement : globalement, en une heure, les personnages peuvent parcourir la même distance qu'en deux jours. Cela donne des séquences où des personnages passent d'un endroit à l'autre, à la manière des plus belles heures d'Harry Potter (sauf que lui, il a le droit...). Au début, c'est marrant, mais au bout d'un moment, ces absurdités deviennent pour le moins agaçantes. Cela permet parfois de rigoler, tout comme certaines séquences qui ne servent pas à grand-chose mais qui sont totalement absurdes.

C'est vrai qu'avec une telle base, il n'y a pas forcément grand-chose à faire quand on est réalisateur. Mais là, Tarsem Singh n'y met quand même pas beaucoup de cœur à l'ouvrage (ou trop, c'est selon) pour que ce film rende vraiment quelque chose de correct. Mises à part les cinq premières minutes et cette dernière scène directement inspirée de Bollywood et totalement lunaire (ça a le mérite d'être original), il n'y a pas grand-chose à sauver dans la réalisation. C'est même pire que cela, car sur certaines séquences, on a l'impression qu'il en fait vraiment beaucoup trop, comme lors de ces deux passages

où il y a un « clignement de dent » terrible. Soit c'est du centième degré (mais je ne suis pas sûr du tout), soit ça devrait être interdit de faire ce genre de choses... Globalement, l'esthétique de tout le film est assez terrible, notamment dans les choix de couleur, mais aussi dans les décors. Tout est beaucoup trop prononcé. Pourtant, on y a droit plus d'une fois au survol du Palais (genre, on a fait une modélisation 3D, alors, rentabilisons-la...). Mais, rien n'y fait, ça ne fonctionne pas, et encore moins la dixième fois... Même les scènes de combat sont moches : mal tournées et mal montées, elles ne procurent aucune sensation au spectateur. La musique a ce mérite d'être dans le ton général du film (sans parler, bien sûr, du dernier morceau), sans être exceptionnelle, loin de là. C'est pourtant Alan Menken qui est aux manettes, un des spécialistes des musiques Disney (*Aladdin*, *La Petite Sirène*, *La Princesse et la Grenouille*). Là, on a plus l'impression qu'il ne se mouille pas plus que cela...

Du côté des acteurs, mise à part une Julia Roberts plutôt drôle et efficace dans son rôle de reine méchante et cassante (et donc pas forcément très compliqué), il n'y a pas grand-chose à sauver chez les deux autres acteurs principaux. On se demande ce que Armie Hammer vient faire dans cette galère. Ces deux précédents films (*The Social Network* et *J. Edgar*) étaient tout de même plutôt sérieux et ils montraient que l'acteur savait faire les bons choix en termes de projet et de réalisateur. Peut-être a-t-on ressenti le besoin pour lui de diversifier son jeu et de plus se faire connaître du grand public. Mais, là, mal lui en a pris car il est plus ridicule qu'autre chose en en faisant des tonnes et des tonnes. Je n'évoquerai même pas ici toute la période où il fait le chien car j'avais trop de peine pour lui et pour les qualités d'acteur qu'il a déjà pu démontrer. Enfin, le rôle titre du film est tenu par Lily Collins (fille de Phil) qui a un vrai problème de charisme. En fait, c'est plutôt simple : elle n'en n'a pas du tout. On a l'impression pendant tout le film qu'elle est une sorte d'automate. En même temps, le personnage de Blanche Neige tel qu'il est écrit dans ce film est tellement pauvre et insignifiant qu'il n'y avait sans doute pas grand-chose à faire d'autre. Mais, quand même, cette actrice ne fait rien pour donner corps à cette héroïne. En gros, je ne sais pas bien ce qu'elle fait dans ce film, mais comme vous le savez, « *c'est beaucoup plus difficile quand il faut se faire un prénom dans le monde du cinéma...* ».

VERDICT :

Presque drôle par moments tant le tout est grotesque, *Blanche Neige* reste une adaptation très limite du célèbre conte. Pas vraiment aidé par les acteurs, le réalisateur ne fait rien pour relever le niveau. Décevant...

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

LES CINQ PREMIÈRES MINUTES



LE PRÉNOM

Matthieu Delaporte et
Alexandre de la Patellière

Date de sortie : 25-04-2012 Vu le : 25-04-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Cinq personnes se retrouvent autour d'un dîner : un frère, Vincent, et une sœur, Babou, ainsi que leurs conjoints respectifs et l'ami de la famille. La discussion autour du choix du futur prénom du fils de Vincent va assez vite dégénérer et lancer les hostilités...

CRITIQUE :

Y a-t-il une mode actuellement au cinéma d'adapter des pièces de théâtre à succès ? C'est quelque chose qui a bien sûr toujours existé (du côté français, il suffit de se rappeler du *Père Noël est une ordure* ou encore du *Dîner de Cons*) mais, en moins de six mois, c'est la deuxième fois (après *Carnage* de Roman Polanski) que l'on voit débarquer au cinéma une pièce qui vient juste de faire un triomphe sur les planches. Est-ce dû à la paresse des scénaristes ou bien à la relative frilosité des producteurs qui s'assurent une base honnête d'entrées en faisant la publicité sur le succès de la pièce de théâtre ? Sans doute un peu des deux. Ici, ce sont les auteurs de la pièce eux-mêmes qui s'occupent de la réalisation (alors qu'ils avaient laissé à Bernard Mural la mise en scène au théâtre). Cela donne un long-métrage assez inégal tout en étant agréable et finalement plus bancal qu'autre

chose... En fait, ce film pose une question pas forcément essentielle mais tout de même utile : toutes les pièces de théâtre, aussi réussies soient-elles, valent-elles le coup d'être filmées et donc de devenir des longs métrages ?

Ce qui est bien avec *Le Prénom*, c'est que, au moins, on s'ennuie très peu. Il n'y a que les vingt dernières minutes qui sont un peu longues, on y reviendra. Le texte est vraiment écrit au cordeau, on est dans une véritable joute verbale et les répliques s'enchaînent bien et même un peu trop bien. En effet, il y a lors de beaucoup de séquences un véritable manque de « naturel ». Le tout fait un peu : « *j'ai dit ma réplique, c'est à toi !* » et on enchaîne comme ça pendant deux ou trois minutes. Le spectateur sent alors trop le côté totalement téléguidé et cela lui fait perdre une bonne partie du charme. Cela vient évidemment du fait que ce texte est au départ fait pour le théâtre où les conventions, tout comme les façons de faire, sont différentes et où une certaine déréalisation des dialogues et des situations est essentielle afin que le public puisse voir et comprendre ce qui se trame. Pour le dire vite, tout est surjoué et surligné. Par contre, au cinéma, ça ne peut pas passer de la même manière. Il y a donc peut-être un petit problème dans l'adaptation, même si je ne connais pas le texte d'origine et je ne sais pas s'il a été beaucoup retravaillé. Il me semble que certains passages auraient pu être réécrits différemment pour éviter ce côté un peu trop « dialogué ». De même, certaines situations font vraiment trop penser à du théâtre, notamment dans la succession d'événements et de révélations, qui s'enchaînent à une vitesse folle. Tout cela est parfois un peu gênant et fait vraiment perdre de son charme à tout le film.

Pourtant, ce qui est dommage, c'est que ce n'est pas la réalisation qui est vraiment à blâmer. Celle-ci est suffisamment alerte et intelligente pour ne pas tomber dans le piège du théâtre filmé. Mais c'est bien du côté du texte en lui-même que le bât blesse. Les dialogues, même s'ils ont tendance à être parfois un peu *too much* et caricaturaux (notamment dans cette confrontation entre les soi-disant bobos de gauche et beaufs de droite), sont plutôt drôles. Il y a des répliques vraiment fameuses. D'autres sont par contre tellement attendues et annoncées qu'elles perdent de leur charme. Mais, dans l'ensemble, on rigole quand même assez souvent, et de bon cœur. Quelques longueurs sont à déplorer dans le scénario, entre des séquences de grand n'importe quoi, comme des pauses entre différents actes... La fin, elle, m'a vraiment déçu. Selon moi, il y a presque vingt minutes de trop. Ça en rajoute de façon assez lourde sur certains sujets et toute cette dernière partie n'apporte pas grand chose si ce n'est donner son *show* à Valérie Benguigui. Car c'est là un des autres défauts du film (toujours en lien avec la pièce de théâtre) : on a l'impression que chaque acteur (et donc chaque personnage) doit avoir son quart d'heure de « gloire » à travers un petit numéro. Parfois, c'est un peu téléphoné, surtout quand les acteurs ont tendance à en faire un peu des tonnes. C'est le cas no-

VERDICT :

Un film qui m'a laissé quelque peu perplexe. Si l'ensemble est plutôt drôle et pas embêtant, on voit trop à mon goût que c'est une pièce de théâtre adaptée. Les acteurs ne font rien pour éviter cela.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

QUELQUES RÉPLIQUES

tamment pour Patrick Bruel et Charles Berling, auxquels on a du mal à vraiment croire. Ils en font tellement trop (comme on doit le faire au théâtre, encore une fois) que leurs personnages deviennent caricaturaux et donc plus vraiment crédible pour le spectateur.

MAI



NOUVEAU DÉPART

Cameron Crowe

Date de sortie : 18-04-2012 Vu le : 01-05-2012

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre : DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Benjamin Mee est un journaliste qui voit sa vie changer du tout au tout lorsque sa femme disparaît. Il doit alors gérer ses deux enfants dont un adolescent de plus en plus difficile à cerner. Il décide alors de changer d'environnement pour refaire sa vie. Mais il ne pensait pas débarquer dans un zoo...

CRITIQUE :

Je n'avais jamais encore vu du film de ce réalisateur qui apparaît comme un peu culte, surtout aux Etats-Unis, grâce à des longs métrages comme *Jerry Maguire*, *Presque Célèbre*, *Vanilla Sky* ou encore *Rencontres à Elizabethtown*. D'ailleurs, depuis ce dernier, datant tout de même de 2005, on n'avait plus vraiment entendu parler de Cameron Crowe. Il revient presque sept ans plus tard, avec dans ses bagages deux acteurs particulièrement en vogue à Hollywood ces dernières années (Matt Damon et Scarlett Johansson) et un scénario « tiré d'une histoire vraie », ce qui est devenu une sorte de « marque » aujourd'hui puisqu'à peu de choses près, la moitié des longs métrages qui sortent actuellement affichent cette notion qui veut tout et rien dire (si on y réfléchit bien, tout ou presque peut être tiré d'une histoire vraie...). Il s'agit en tout cas là de l'adaptation du best-seller écrit

par le journaliste à qui cette histoire est vraiment arrivée, même si, visiblement, le scénario prend quelques largesses avec le roman. J'avais dit qu'en voyant la bande-annonce, j'avais été quelque peu refroidi alors que ce long-métrage me plaisait plutôt sur le principe. Finalement, *Nouveau départ* est un film à la fois particulièrement cucul mais aussi, en un sens, assez charmant, dans la façon dont cela est assumé.

Ce long-métrage est ainsi assez incroyable dans la façon dont le fil dramatique est très net. Le spectateur sait très bien où le réalisateur va l'emmener (l'ouverture du zoo) mais aussi que, pour cela, il devra surmonter un certain nombre d'embûches. Il y a d'abord le zoo lui-même, qu'il faut absolument remettre en état tout en convainquant un inspecteur méchant et borné. Mais il y a aussi la famille que Benjamin (un excellent Matt Damon, tout en contrôle, même si sa coupe de cheveux est assez terrible...) doit gérer et notamment un fils avec lequel les relations sont de plus en plus difficiles. Mais le journaliste va réussir, avec l'aide de fidèles lieutenants (vraiment gentils, eux, pour le coup), toutes ces épreuves pour arriver à la finalité ultime de toute cette histoire. Bref, on est comme dans un conte avec des personnages assez caricaturaux (l'inspecteur de zoo est assez gratiné et Elle Fanning campe avec talent une jeune fille qui semble la bonté incarnée), des rebondissements (tiens, voilà, 85 000\$ sortis d'on ne sait où), des fausses joies et des vraies difficultés que le courage permet de surmonter. Si on analyse à froid, on se dit que le tout est un peu trop gros et vraiment cucul. Même pendant le film, on ne peut s'empêcher de penser ça. Mais il y a un quelque chose qui fait que ça fonctionne quand même et que le tout ne devient pas complètement grotesque. Cela tient sans doute dans la façon dont le réalisateur assume pleinement ce côté « simple » tout en réussissant parfois à le détourner.

Cameron Crowe ne se détourne jamais de son objectif premier : montrer comment un homme peut se reconstruire et de nouveau être heureux, tout en rendant heureux les gens (vaste programme...). Et pour cela, il n'hésite quand même pas à en faire parfois des tonnes. Certaines séquences sont ainsi particulièrement marquantes : images des personnages noyés dans le soleil, avec la musique en fond... D'autres plans sont du même acabit. D'ailleurs, globalement, la bande-son a un peu tendance à toujours surligner les événements. Mais là encore, où ça pourrait être terrible dans certains films, ça passe dans *Nouveau départ*. Dans la construction du film, tout est fait pour que l'on arrive à certains moments clés, mais c'est là que la réalisation est assez intelligente. C'est le cas notamment pour ce baiser tant attendu entre Benjamin et la gardienne en chef du zoo (Scarlett Johansson, en pilotage automatique). Clairement, depuis le début, on sait que ce moment va arriver et alors qu'on pourrait s'attendre à une séquence « sortez les violons », c'est plutôt par surprise et très fugacement que cette scène se produit. Cameron Crowe n'y reviendra pas (et il a bien raison) car cela suffit amplement dans le fil

VERDICT :

Loin d'être exceptionnel, *Nouveau départ* est un long-métrage tout de même assez agréable dans la façon dont il assume complètement son sujet de départ qui paraît à la base un peu « gnangnan ». Un joli film.

NOTE : 14

**COUP DE CŒUR :
MATT DAMON**

de son histoire. L'épilogue du film est bien la marque de cette ambiguïté totale qui est la marque de ce film. Elle est à la fois agaçante dans la façon dont tout est amplifié et vraiment trop mis en scène mais aussi très intelligente dans la manière de replacer le deuil au fondement de cette histoire. Ce n'est donc pas du tout une *happy end* tel que l'on pourrait s'y attendre. Toujours cette dualité, véritable marque de fabrique d'un film finalement assez attachant.



AVENGERS

Joss Whedon

Date de sortie : **25-04-2012** Vu le : **03-05-2012**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM DE SUPER-HÉROS

HISTOIRE :

Alors que Loki, le demi-frère vengeur de Thor, veut s'attaquer à la terre par l'intermédiaire d'une armée d'une autre planète. Le SHIELD réussit à réunir les plus grands super-héros de notre temps afin de stopper cette invasion. Le combat sera sans merci...

CRITIQUE :

C'est le film vraiment attendu depuis un certain temps par les fans des héros Marvel, dont je ne suis pas forcément, disons-le d'entrée, même si je vais souvent voir les films issus de ce studio car ce sont des petits plaisirs qui ne se refusent pas. Les super-héros avaient chacun eu droit à leur film : *Hulk* (dont je n'ai toujours pas vu les films), *Iron Man* (qui lui aussi a déjà eu droit à deux épisodes), *Thor* et *Captain America*. De plus, d'autres personnages apparaissaient dans ces films, notamment la Veuve noire. À la fin de chacun de ces films, une mini-scène post-générique nous annonçait ce long-métrage événement, d'où l'intérêt de rester jusqu'à la fin de la séance. Car là, tous vont se retrouver ensemble pour combattre une menace encore plus grande, qui vient de Loki, et qui menace d'anéantir la terre. D'ailleurs, je me demande comment, dans chacun des films, chaque

héros s'en sort seul et qu'ils ont besoin ici d'être soudés pour sauver le monde... Pour se réunir, en tout cas, ils vont devoir mettre leurs différences de côté et tout faire pour ne former plus qu'une équipe, souhaitée depuis le départ par le SHIELD : ce sont donc les *Avengers*. Et cette équipe de choc dépote, c'est le moins que l'on puisse dire.

La mise en place du film est assez intéressante puisqu'elle nous fait découvrir peu à peu chacun des protagonistes de cette aventure. Ça commence par la Veuve Noire, qui s'en va chercher Hulk (Dr Banner quand il n'est pas en colère), puis c'est au tour d'Iron Man, de Captain America et enfin de Thor qui arrive un peu plus tard. Peut-être un peu longue, cette entrée en matière nous permet de nous rappeler du caractère de chacun de ces personnages. Ainsi, grâce à trois répliques et en un dialogue avec sa fidèle acolyte Pepper Potts, on se rappelle rapidement qu'Iron Man est vraiment le super-héros le plus drôle de toute la galaxie : sens de la répartie intact même si l'autosatisfaction est le revers assez agaçant de cette médaille. Captain America, lui, doit s'adapter à un monde qu'il ne connaît pas vraiment (il a tout de même passé 70 ans congelé au fond de l'océan). Sans forcément beaucoup d'action, si ce n'est par intermittence, cette première heure pose les enjeux principaux. Car si *Avengers* est on ne peut plus un film de super-héros, ce n'est pas non plus de l'action à outrance.

En effet, ce sont tous des humains avec leurs failles, leurs envies mais aussi leurs humeurs. Le scénario insiste beaucoup sur cette dimension psychologique de chacun des personnages. C'est cela qui va parfois les faire trop réfléchir et se battre entre eux dans des combats au corps à corps assez violents (forcément quand on met de telles forces l'une en face de l'autre !). Mais, quand il faudra vraiment se réunir autour d'une cause, ils seront présents. Cela fait que les presque deux heures trente passent plutôt vite et on ne s'ennuie guère. L'histoire part un peu dans tous les sens mais c'est aussi un peu le but recherché. Les dialoguistes se sont vraiment faits plaisir avec des dialogues assez gratinés ainsi que des répliques vraiment drôles dans les situations où elles sont prononcées. Il y a quand même beaucoup de combats avec toujours cette idée de gradation (on se bat contre des sous-fifres avant le combat final contre le chef) et toute la dernière séquence dans les rues et dans le ciel de New York est quand même assez démente. Pendant presque une demi-heure une bataille intense fait rage et les effets spéciaux sont assez impressionnants. Clairement, de ce côté-là, on en a pour notre argent car, au fond, c'est tout de même ce qu'on attend pour ce genre de films, non ?

La réalisation est globalement basée sur l'esthétique propre aux *comics*. On a parfois l'impression, lors de certaines séquences, de voir devant nos yeux une succession de bulles. La 3D et son côté un peu « déréalisant » renforce ce sentiment. D'ailleurs, la 3D, parlons-en rapidement. Elle n'est pas forcément très utile mais elle a le mérite de ne pas déranger. Joss Whedon, dont c'est la première réalisation au cinéma – il a fait beaucoup de séries et reste tout de même l'un des coscénaristes de *Toy Story* – relève le défi d'un genre de films au style tout de même très codifié. Il assure le job sans non plus révolutionner le genre. On pourrait dire la même chose de la musique d'Alan Silvestri. Elle est plutôt dans le ton mais pas du tout exceptionnelle. Le casting, lui, est assez impressionnant puisque tout le monde reprend son rôle sauf Hulk (déjà interprété par Eric

Bana et Edward Norton) mais Mark Ruffalo est comme toujours génial. Jeremy Renner vient même renforcer la troupe. Cette qualité permet de donner une vraie profondeur à certains personnages. *Avengers* est donc un divertissement honnête qui ne transcende pas non plus le film de super-héros.

VERDICT :

Un film de super-héros plutôt sympathique où les scénaristes n'ont pas tout misé sur l'action. Ce sont tout de même les grandes séquences de guerre qui retiennent l'attention.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

QUELQUES DIALOGUES VRAIMENT FAMEUX



TYRANNOSAUR

Paddy Considine

Date de sortie : **25-04-2012** Vu le : **05-05-2012**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Joseph a perdu sa femme il y a cinq ans. Depuis, il vit dans la banlieue de Glasgow et tente de réprimer toute la violence qu'il a en lui. Il croise alors le chemin d'Hannah, une femme très croyante, qui cache elle aussi bien des fêlures...

CRITIQUE :

Ces derniers temps, le cinéma britannique un peu « indépendant » nous offre des films très intéressants mais pas forcément reconnus à leur juste valeur. Plus que le maintenant célèbre et multi-récompensé *Le Discours d'un Roi* de Tom Hooper ou encore toute la filmographie du plus célèbre Ken Loach, il semble y avoir une sorte de renouvellement d'un cinéma pas toujours très florissant. Steve McQueen (*Hunger*, *Shame*) en est l'une des figures actuelles, peut-être plus radicale. Mais d'autres long-métrages comme *Boy A* ou encore dernièrement *Perfect Sense* montraient une capacité à s'emparer de sujets simples ou originaux et d'en faire de bons films, sans qu'ils ne fassent trop de bruit lors de leur sortie en France. *Tyrannosaur* m'a tout de suite semblé s'inscrire dans cette lignée. C'est

en effet le premier film d'un acteur (plutôt de seconds rôles) d'une quarantaine d'années. Il s'empare d'un sujet qui semble assez simple au départ (globalement, c'est le thème de la rédemption qui est traité ici) et parvient à signer un film puissant et plutôt réussi.

Un homme s'énerve seul, visiblement bien éméché, et finit par tabasser à mort son propre chien. Il rentre chez lui, dans les faubourgs de Glasgow et enterre le pauvre animal. L'entrée en matière du film a le mérite d'être claire et nette. Cet homme, c'est Joseph, dont on apprend peu à peu au cours du film l'histoire intime, qui nous permet de « comprendre », ou au moins d'accepter, la colère et la violence qui l'animent. Quand il rencontre Hannah, qui semble au premier abord l'exact opposé de lui-même (elle s'occupe d'un magasin de charité, est très croyante et vit dans les beaux quartiers), c'est un choc. Mais chacun des personnages a ses fêlures et ces deux personnages cabossés par la vie vont apprendre à se découvrir alors que les choses deviennent de plus en plus compliquées pour eux. Il y a là quelque chose de très intéressant car, peu à peu, on va découvrir que celui qui a besoin de l'autre n'est pas forcément celui que l'on croit d'emblée. Cette évolution – sorte de renversement des rôles – est montrée avec beaucoup d'intelligence et de sensibilité. C'est là que se situe en grande partie la force de ce film. La fin, elle, est plus décevante et apparaît un peu trop « formatée avec une ellipse d'un an un peu brutale et la lecture en voix-off d'une lettre de Joseph à Hannah. Cela permet de refermer le film de façon efficace bien qu'un peu trop sèche à mon goût.

Au niveau de la réalisation, on peut forcément voir une filiation avec le cinéma social anglais, celui de Ken Loach notamment, dans cette façon de montrer la misère, plus sociale et affective que véritablement matérielle. Tout le film se déroule par exemple dans une couleur sombre et même sale, les scènes dans les pubs sont nombreuses et la vie n'est globalement pas très joyeuse. Il y a aussi cette façon parfois un peu artificielle de rajouter des problèmes aux problèmes : Joseph voit son meilleur ami mourir du cancer, se dispute avec le copain de sa voisine au sujet d'un chien (encore)... Parfois, ça ne fait pas forcément naturel mais, dans le film, cela permet aussi de montrer les évolutions du personnage. Le réalisateur arrive parfaitement à montrer cette sorte de frontière qui existe entre l'espoir d'une vie nouvelle et le rappel toujours présent de l'ancienne existence, et cela avec une grande pudeur. Il y a aussi des rappels assez intelligents qui nous permettent de voir comment chaque personnage change. C'est le cas notamment de cette séquence où il marche pour rentrer chez lui dans la nuit et on ne voit qu'une ombre. Plus tard dans le film, quand il sera avec Hannah, ce seront deux ombres... Paddy Considine a donc pour lui une vraie sensibilité. Il ne révolutionne pas les codes mais les utilise de façon intelligente et, pour un premier film, on peut considérer cela comme une réussite.

Le réalisateur a enfin la chance de travailler avec deux acteurs assez formidables. Olivia Colman, que je ne connaissais pas, est vraiment formidable, dans cette façon qu'elle a de montrer comment cette femme garde en elle tous les sentiments pour ne pas révéler ses douleurs intimes. Mais ce film est surtout l'occasion de confirmer le talent incroyable de Peter Mullan. Cet acteur, peu connu en France, alterne entre films à petit budget anglais et seconds rôles dans des grosses productions

hollywoodiennes. Dans *Tyrannosaur*, il est tout simplement incroyable, donnant une véritable humanité à son personnage. Il tient le film sur ses épaules puisqu'on le voit presque tout le temps mais il ne faiblit jamais et certaines séquences, silencieuses, sont vraiment fascinantes dans la façon dont il fait tout passer par son regard et ses expressions du visage. Cet acteur gagne vraiment à être connu chez nous car il est vraiment extraordinaire et donne une vraie force à ce film. Rien que pour son interprétation, vous pouvez aller voir *Tyrannosaur*.

VERDICT :

Un film intelligent et poignant, porté par l'interprétation des deux acteurs et surtout de Peter Mullan, vraiment incroyable.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

PETER MULLAN



MARGIN CALL

J.C. Chandor

Date de sortie : 02-05-2012 Vu le : 06-05-2012

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: THRILLER PSYCHOLOGIQUE

HISTOIRE :

Eric Dale, responsable des risques d'une grande firme financière, vient de se faire licencier. Avant de partir, il remet un fichier sur lequel il travaillait à un jeune collaborateur. Très vite, celui-ci comprend les implications des résultats qu'il trouve. C'est vite le branle-bas de combat dans l'immeuble...

CRITIQUE :

Le cinéma américain semble de plus en plus proche des événements qui marquent le monde, et surtout les Etats-Unis. On peut le voir depuis une dizaine d'années avec des films qui sortent deux ou trois ans après que quelque chose d'important se soit passé. Le 11 Septembre a ainsi été une source d'inspiration, la guerre en Irak aussi et ça continue encore aujourd'hui. Il y a par exemple en préparation un film sur la traque de Ben Laden, réalisé par Kathryn Bigelow, projet lancé avant la mort de l'ancien chef d'Al Qaida. Cela répond à la fois au manque de créativité des studios mais aussi, sans doute, à une aspiration des réalisateurs de s'appuyer sur quelque chose de solide afin de ne pas être accusés de faire n'importe quoi. Un événement comme la crise financière qui sévit depuis quatre ou cinq ans dans le monde, et qui a pour origine principale les Etats-Unis, devait avoir son film emblématique. Et c'est J.C. Chandor, tout jeune dans le milieu du cinéma (il était

publicitaire depuis une quinzaine d'années) qui s'attaque à ce morceau en écrivant et réalisant *Margin Call*, un film pas forcément excellent mais qui a le mérite de s'interroger et d'interroger sur cet épisode de façon plutôt intelligente.

Pendant plus d'une heure et demie, on est plongé vraiment au cœur d'une firme (probablement une banque) qui connaît déjà des problèmes. Le film commence en effet par une séquence assez incroyable de licenciements et notamment celui de l'homme qui va tout déclencher : Eric Dale. Rude et cynique, cette scène nous met tout de suite dans le ton. Quand il s'en va et donne les informations à l'un de ses collaborateurs, les choses s'emballent durant les heures suivantes. En effet, presque tout le film se passe durant un laps de temps très court, celui d'une nuit où tout peut basculer pour la firme. Des décisions doivent être prises, qui ne seront pas sans conséquences. Car c'est là que se situe le véritable cœur du film : dans la façon dont est décidé ce que fera l'entreprise pour éviter la banqueroute. Là, plusieurs personnages s'opposent sur les choix à faire, car ceux-ci impliquent des effets dévastateurs, à la fois pour la banque elle-même mais aussi pour ceux à qui elle va revendre les actifs toxiques. Tout le monde n'est pas d'accord sur la façon de procéder et, une fois le choix fait, certains devront irrémédiablement quitter l'entreprise, alors que d'autres réussiront à garder leur poste.

Une lutte sans merci s'engage alors entre les personnages principaux où tous les coups – notamment financiers – sont permis. Ce sont les discussions entre ces hommes et cette femme qui vont faire évoluer leur position mais aussi l'intrigue dans son ensemble puisque tout est lié aux décisions de certains. Justement, ce qui m'a dérangé dans ce film, c'est la façon dont la structure du film est beaucoup trop visible et en devient presque « automatique ». L'information monte peu à peu les étages – au sens propre comme au figuré – de la direction jusqu'à cette réunion où tout le directoire du groupe est convoqué par le grand chef, sorte de point central du film. Cette réunion est assez impressionnante dans la façon dont elle met en relation des personnes qui ne sont pas du tout du même rang de décision (du directeur au simple consultant junior), comme si le bouleversement en cours rebattait toutes les cartes. De plus, ces personnes n'ont pas la même opinion sur la stratégie à adopter. C'est aussi là que se découvre le chef de la firme, un homme sans scrupule et aux méthodes plutôt radicales. À partir de là, il y a une redescente progressive alors que le jour se lève où les discussions deviennent plus personnelles. Celles-ci se font deux par deux : entre chefs et subordonnés, entre collaborateurs,... Ces moments ne sont pas forcément assez liés entre eux et cela donne l'impression que ce n'est pas très naturel. La dernière séquence, plus symbolique qu'autre chose, m'a aussi laissé sur ma faim.

La réalisation a le mérite d'être assez froide et clinique, en lien avec l'univers aseptisé des bureaux dans lesquels l'intrigue se déroule et où seuls les écrans perpétuellement allumés mettent de la couleur. Il y a dans le scénario quelques longueurs dans les dialogues et des fioritures et digressions pas forcément utiles. Mais l'intrigue se tient quand même et une forme de suspense parvient à subsister tout le long. Ce film a aussi le mérite de rester simple alors que le monde de la finance est

normalement assez opaque. Là, il n'y a pas de grands discours compliqués sur telles ou telles données. De plus ; si le long-métrage est rempli de personnes et de répliques particulièrement cyniques, le propos, lui, n'est pas moralisateur. Il replace en effet au cœur du système financier des hommes et des femmes, qui, s'ils sont un peu déconnectés de la vie réelle (voir les dialogues à propos des salaires), prennent des décisions sans forcément avoir véritablement le choix. Des dilemmes se posent à certains, mais la morale a du mal à résister aux millions. Pour incarner ces personnages, le casting est assez incroyable avec un Paul Bettany vraiment crédible en trader, un Jeremy Irons glaçant en directeur sans foi ni loi, un Simon Baker tout en contrôle et un Kevin Spacey en « droopy désabusé ». *Margin Call* n'est donc pas un brulot anticapitaliste mais plutôt un film qui permet de réfléchir à la place accordée à certaines personnes dans le monde financier.

VERDICT :

Un thriller intelligent sur la crise financière qui pêche un peu du fait d'une construction trop marquée et de quelques longueurs. Les acteurs, eux, sont parfaits.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LE CASTING, IMPECCABLE



BARBARA

Christian Petzold

Date de sortie : 02-05-2012 Vu le : 07-05-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : DRAME

HISTOIRE :

Barbara est une médecin qui travaille dans une clinique sur les bords de la Baltique, en Allemagne de l'Est. On comprend qu'elle a sans doute tenté de fuir vers l'Ouest vu la surveillance sévère à laquelle elle est soumise. Elle attend alors une possibilité d'émigrer...

CRITIQUE :

L'Allemagne du cinéma nous avait déjà parlé de différentes façons de la période où deux pays si différents cohabitaient en « un seul ». Par l'humour (le très drôle *Good bye Lenin* !) ou par l'intermédiaire d'un drame policier (l'incroyable *La vie des autres*), il avait réussi à cerner les différentes facettes de cette époque sombre. Mais ce sujet semble inépuisable, notamment pour une nouvelle génération de cinéastes qui, jeunes, ont connu cette période et qui ont sans doute besoin de la raconter pour ne pas qu'on oublie les difficultés qui ont existé pendant tout ce temps. De plus, cette période a quelque chose d'extrêmement « cinématographique » puisqu'elle contient en elle les notions d'enfermement à grande échelle, de surveillance ou encore de mensonges et de manipulations.

Autant de thèmes qui peuvent faire l'objet de traitements très différents dans des longs-métrages et qui seront toujours intéressants à exploiter et à montrer. Christian Petzold, lui, décide de partir de l'histoire d'une femme, médecin dans cette clinique et qui cherche pendant tout le film à sortir du carcan dans lequel elle est enfermée par les autorités.

De cette femme, on ne sait presque rien, mais on le devine par bribes, surtout à travers la façon dont les personnes se comportent avec elle. En effet, ce n'est pas elle qui risque de dévoiler son intimité, taiseuse comme elle est. La seule indication donnée l'est lors de la séquence d'ouverture du film : « Allemagne de l'Est, 1980 ». C'est mince car très peu précis mais cela veut aussi tout dire pour le spectateur : nous nous retrouvons donc en plein cœur, tant géographique que temporel, de cette période noire. Barbara apparaît alors un peu comme une forme de représentation de ce que pouvait produire ce terrible régime. Son interprète est vraiment excellente. Le personnage qu'elle joue n'est pas forcément facile à appréhender, du fait de sa complexité et de son côté renfermé sur elle-même. Nina Hoss, elle, parvient à exprimer beaucoup sans parler, ce qui n'est pas toujours évident et elle s'impose sans aucun numéro de bravoure mais plutôt par une présence constante. En tout cas, elle campe une Barbara à laquelle le spectateur s'attache véritablement.

Elle est seule, dans un logement plutôt spartiate et tout le monde semble épier ses moindres faits et gestes. D'ailleurs, la STASI est clairement dans son dos étant donnée la façon dont la surveillance est sévère et les fouilles régulières tout autant que traumatisantes. Même à son travail, l'intégration semble complexe. Seul son collègue médecin lui prête vraiment attention mais peut-être trop aux yeux d'une Barbara qui le voit plus comme un potentiel espion. Cette relation avec ce médecin est le cœur du long-métrage. C'est autour de celle-ci que s'articule le changement de mentalité de Barbara. Il y a au départ une vraie méfiance qui va peu à peu laisser place à une confiance professionnelle avant que la relation ne devienne autre. Cela est aussi montré par les lieux où cet homme et cette femme se rencontrent : d'un espace public (la clinique) aux espaces privés de chacun de leurs appartements. Le film se conclut sur une scène magnifique entre ces deux personnages : un regard où tout se passe sans que rien ne soit dit. Car si cette femme ne parle pas beaucoup, le réalisateur parvient parfaitement à montrer le mélange de sentiments qui habite cette femme : à la fois l'ennui, l'inquiétude toujours présente, mais aussi une sorte de force intérieure qui la pousse à croire en une possible évasion. C'est autour de ces différentes sensations et de ces rencontres que cette femme va peu à peu voir son univers et ses certitudes évoluer.

Pendant la séance, j'ai eu l'impression qu'il manquait quelque chose à ce long-métrage mais j'ai du mal à vraiment définir quoi : peut-être un enjeu dramatique plus fort ou encore une façon de casser un rythme qui s'installe de façon un peu trop marquée selon moi. Dans la façon de réaliser, Christian Petzold n'hésite parfois pas à rallonger un peu trop certaines séquences de manière artificielle et pas forcément utile, alors que d'autres passages auraient peut-être mérité un peu plus de temps pour se déployer entièrement. Au moins, le film a pour lui une ligne dramatique assez claire : les rebondissements ne sont pas nombreux et on sent venir assez tôt la fin et le réalisateur ne fait rien pour nous en empêcher. Car là n'est pas vraiment l'enjeu mais plutôt dans la façon dont cette femme fait un choix particulièrement compliqué, à la fois pour elle mais aussi pour ses proches qui l'attendent.

Là où le film est très fort, c'est sans la façon qu'il a d'instiller tout du long une forme de pression insidieuse assez intéressante. On ressent véritablement, en tant que spectateurs, la méthode mise en place sur la population et plus particulièrement sur Barbara. On se sent même jusqu'au bout « enfermé » avec elle. Cela passe par le rappel régulier de la surveillance étroite donc le personnage central fait l'objet. Mais dans presque toutes les séquences, un élément visuel ou sonore vient nous rappeler cette tension permanente. Le son a en effet une importance primordiale dans cette mise en place de la pression et donc, dans la mise en scène de Christian Petzold. Bruits d'un vent étourdissant, portes qui claquent, voitures qui démarrent ou ralentissent : tout peut être potentiellement dangereux. La réalisation est, là, suffisamment intelligente pour que cette tension soit soutenue sans vraiment en avoir l'air, plus par bribes qu'autre chose. C'est là qu'elle est la plus terrible. C'est en ce sens un film prenant et qui mérite une place de choix dans la filmographie allemande sur cette période.

VERDICT :

Un beau film sur une période sombre de l'histoire allemande. Tout en délicatesse, le réalisateur parvient à nous faire rentrer dans l'univers assez dur de cette femme, magnifiquement interprétée par Nina Hoss.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

NINA HOSS



W.E.

Madonna

Date de sortie : 09-05-2012 Vu le : 08-05-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Années 30, Edouard, futur Roi d'Angleterre, tombe éperdument amoureux d'une américaine déjà mariée. Le scandale est tel qu'il devra abdiquer. 1998, New York, Wally, une jeune femme vit mal son mariage et se plonge dans cette histoire à travers l'exposition consacrée au couple avant une mise aux enchères. Leur destin est forcément lié...

CRITIQUE :

Le plus compliqué en allant voir ce film, c'est de réussir à se détacher au maximum du nom de sa réalisatrice. Il s'agit quand même de Madonna, aujourd'hui l'une des plus grandes stars planétaires dans le domaine de la musique. Forcément, avant le long-métrage, on a un a priori et il faut lutter pour rester objectif, ce que la presse n'a visiblement pas forcément fait. Pourtant, d'autres artistes ont réussi à franchir avec grand talent la frontière qui séparait leur ancienne « discipline » du cinéma, le meilleur exemple récent étant sans nul doute le plasticien Steve McQueen (*Hunger* et *Shame*) ou encore, dans une moindre mesure, le créateur de mode Tom Ford (*A Single Man*). Mais là, c'est tout de même un peu différent, notamment du fait de la notoriété mondiale de l'artiste... Après une première expérience paraît-il assez compliquée (*Obscénité et vertu* ne valait visiblement pas grand-chose), elle revient en tout cas là avec un projet ambitieux puisqu'elle choisit de conter l'une des histoires d'amour les plus fameuses de l'histoire du vingtième siècle,

tout en y mêlant une partie contemporaine, qui est censée lui faire écho. Sur le papier, ce n'est quand même pas rien... Et si le film n'est pas très bon, c'est sans doute parce que Madonna cherche trop à se « faire bien voir » de la profession, de peur qu'on ne la prenne pas au sérieux. Expliquons-nous.

Comme on l'a déjà dit, le projet est ambitieux, et on ne peut pas reprocher cela à Madonna. Mais le problème, c'est qu'il l'est sans doute un peu trop. Seule, l'histoire d'Edouard et de Wallis Simpson semble déjà assez fascinante pour en faire un film, notamment pour cette simple question : comment cet homme a pu abdiquer du trône d'Angleterre juste par amour ? Justement, là où le film est assez intéressant, c'est dans la façon dont il remet Wallis Simpson elle-même au cœur de cette histoire. Edouard n'est pas le seul à avoir « sacrifié » sa vie puisqu'elle aussi a du choisir de perpétuellement être l'une des femmes les plus détestées dans le monde. Cette dimension est plutôt bien traitée dans le film. Mais, en fait, le problème de *W.E.*, c'est qu'avec cette division entre deux époques, on perd beaucoup de l'histoire d'amour la plus intéressante, celle entre Edouard et Wallis. La mise en place de leur relation est par exemple particulièrement elliptique et ensuite, on a l'impression de voir une succession d'épisodes bien plus qu'une histoire d'amour suivie. Et c'est vraiment dommage car il y a sans doute beaucoup à dire.

Surtout que tout cela est interrompu par la partie moderne qui ne sert pas à grand-chose et qui semble complètement artificielle. C'est là d'ailleurs qu'il y a le plus de longueurs. Madonna a sans doute voulu montrer (car elle est aussi scénariste) le lien qui existe entre ces deux femmes mais, bon, ce n'est pas en faisant de multiples parallèles complètement tirés par les cheveux (les deux dans le bain,...) que l'on montre cela. En plus, l'histoire d'amour « actuelle » est particulièrement fade en rapport à celle que Wallis Simpson a pu vivre. L'amoureux est plutôt drôle (Oscar Isaac en intellectuel russe obligé de travailler comme vigile) mais on ne s'attache guère à cette Wally trop froide. Il y a même des passages où les deux femmes sont réunies et se parlent et alors là, dans le genre grand n'importe quoi, on ne fait pas mieux et ces scènes sont souvent beaucoup trop ridicules pour être vraiment crédibles. Ces aller-retour incessants deviennent en tout cas particulièrement fatigants à la longue et viennent souvent gâcher de bonnes séquences pour d'autres beaucoup moins intéressantes. Il y a donc un vrai souci dans la construction globale du film, qui provient fatalement de l'idée de départ du scénario : faire cohabiter deux femmes à deux époques.

On sent par contre vraiment que Madonna s'applique à donner une véritable vision d'artiste à son film. Il y a notamment une vraie volonté d'esthétiser (les décors et les costumes sont très soignés), parfois à outrance, mais aussi l'utilisation de plusieurs types de caméras et de différents grains d'image. C'est comme si elle se sentait obligée de (se) prouver ce dont elle est capable. Mais l'ensemble du film, s'il contient quelques jolis moments de cinéma, est trop souvent indigeste du fait de

mouvements de caméra trop marqués ou de changements de plans trop rapides. Il y a ainsi certaines séquences qui partent un peu trop dans tous les sens. L'utilisation de la musique m'a aussi quelque peu dérangé (c'est un comble) : la partition d'Abel Korzeniowski (*A single man*) est plutôt de qualité mais elle est trop utilisée (globalement, il y a toujours un fond musical) et les chansons supplémentaires sont souvent trop décalées et « cassent » un peu certaines séquences.

Mais malgré tous ces défauts, ces moments agaçants et les quelques longueurs, l'ensemble se tient quand même à peu près, et on ne s'ennuie pas trop. Si c'est le cas, c'est surtout grâce à l'interprétation assez incroyable d'Andrea Riseborough. Dans le rôle de Wallis Simpson, elle est une vraie découverte en parvenant parfaitement à rendre les facettes de ce personnage complexe qu'était visiblement Wallis Simpson : une grande apparente confiance en elle qui cache en fait bien des fêlures. Actrice initialement de théâtre très peu connue et plutôt cantonnée à des seconds rôles anecdotiques au cinéma, elle se voit offrir là une véritable chance qu'elle saisit parfaitement. C'est juste dommage que le film ne lui fasse pas une part encore plus belle en se basant uniquement sur l'amour entre Edouard et Wallis...

VERDICT :

Film trop ambitieux, *W.E.* se perd parfois du fait d'un scénario trop « compliqué » et d'une réalisation qui manque de sobriété. Andrea Riseborough y est en tout cas une vraie découverte.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

ANDREA RISEBOROUGH



DARK SHADOWS

Tim Burton

Date de sortie : 09-05-2012 Vu le : 12-05-2012

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: FANTASTIQUE

HISTOIRE :

Plus de deux-cent ans après avoir été transformé en vampire et enfermé dans un cercueil par une sorcière en manque d'amour, Barnabas Collins revient dans sa famille. Dans un monde alors totalement nouveau pour lui, il a pour ambition de redonner son lustre d'antan à la lignée Collins.

CRITIQUE :

Tim Burton est de ces réalisateurs qui ont réussi à créer une véritable marque sur leur nom. Depuis dix ans, on peut même parler d'une compagnie à deux têtes puisque chacun de ces films, depuis *Big Fish*, a pour interprète principal Johnny Depp, toujours maquillé à outrance et jouant constamment un rôle complètement décalé. Tim Burton, c'est d'abord un univers toujours assez sombre, peuplé de créatures étranges et de familles complètement dingues. Esthétiquement, on retrouve aussi souvent des éléments semblables, notamment une image presque en noir et blanc, rehaussée de quelques touches colorées. Autant le dire d'emblée, mais je crois que la plupart des gens le savent, je ne suis pas fan du tout de l'œuvre de ce réalisateur. Je n'ai pas vu tous ses films (loin de là) mais ceux que j'ai visionnés m'ont toujours laissés quelque peu pantois, s'ils ne m'ont pas agacé. Pour

Dark Shadows, le réalisateur adapte en fait une série américaine de la fin des années 60 (plus de 1200 épisodes au compteur), tout à fait en accord avec son univers. Johnny Depp, lui, est forcément de la partie, dans un rôle encore taillé pour lui. Et alors, qu'est-ce que ça donne ? De mon côté, pas grand-chose, malheureusement...

Le film commence par toute une partie « historique » de mise en place poussive. Une voix-off nous accompagne pour nous narrer comment Barnabas Collins, alors fils du créateur d'une industrie de poissons florissante et de la ville qui lui est directement liée, perd la femme de sa vie, devient un vampire et, surtout, est enfermé dans un cercueil pour ce qui doit être le restant de ces jours. Si le tout n'est pas bien intéressant, l'esthétique burtonienne est en tout cas déjà en place. Le retour dans les années 70 se fait par l'intermédiaire d'une jeune fille qui souhaite se rendre au château des Collins afin d'y devenir bonne. On découvre alors peu à peu ce qu'est devenue cette famille autrefois si puissante : la demeure est toujours aussi grande mais n'est plus entretenue et, surtout, il ne reste que quatre membres de la famille. D'ailleurs, la présentation des personnages qui peuplent cette maison – en plus des quatre, il y a deux « servants » et une psychiatre en charge du petit – est faite de façon un peu trop formatée et artificielle : lors d'un repas, les personnages rentrent les uns après les autres et on comprend tout de suite le « problème » de chacun. Car, comme dans toute bonne famille chez Burton, il y a de vrais soucis chez chacun de ses membres. Le petit est traumatisé par la perte de sa mère, son père ne s'en occupe pas alors que la sœur de celui-ci essaie tant bien que mal de s'occuper de son adolescente qui n'a qu'une seule envie : partir le plus tôt possible de cet endroit, il est vrai, pas très accueillant.

L'arrivée de Barnabas – qui n'est pas présenté à la maison au départ comme un vampire mais comme un cousin éloigné d'Angleterre – va quelque peu chambouler cet équilibre, il est vrai précaire. Il y a déjà toute une partie que je qualifierais de *Visiteurs bis*. En effet, Barnabas découvre la route (il la renifle presque comme Jacouille), la télévision et les mœurs de sa nouvelle époque... Cela donne lieu à des gags un peu trop vus et revus (surtout parce que, chez nous, *Les Visiteurs* est un film culte) mais surtout annoncés très longtemps à l'avance (le M de McDonalds, on le voit venir de très très loin...). C'est encore renforcé par le langage du personnage de Barnabas, complètement décalé pour son époque. Tout cet « humour », ça va un moment, mais pas beaucoup plus. Le problème, c'est que je n'ai pas bien vu ce qu'il y avait véritablement derrière tout cela car l'histoire est beaucoup trop simple (en fait, il ne se passe presque rien) et ne permet pas vraiment aux personnages d'être développés. D'ailleurs, il y a quelques pistes qui auraient pu être plus intéressantes mais qui sont quelque peu négligées en cours de route. On a l'impression que tout doit absolument tourner autour du personnage interprété par Johnny Depp donc qu'on écarte le reste, même s'il peut y avoir des éléments à mettre en valeur de façon profitable pour donner un minimum d'épaisseur au film. Et au fond, je me rends compte que ce genre d'univers, toujours entre réalité et fantasme, m'ennuie profondément. Quand on n'arrive pas à y insuffler un supplément d'âme, ça me fatigue même très vite. C'est ce qu'il manque véritablement dans ce film.

Si je reconnais le travail effectué sur la photographie – un presque noir et blanc est visible tout du long avec des touches ci et là de couleur (une chevelure, une robe...) –, je dois bien avouer que je n'accroche pas du tout au style visuel dans son ensemble. Le tout est un peu teinté d'une esthétique « gothique » ou, en tout cas, sombre (forcément, en rapport avec les vampires et les sorcières) et j'ai globalement du mal avec ça, surtout dans ce film où tout est un peu trop surligné dans ce genre. Au niveau des acteurs, je trouve vraiment que Johnny Depp en fait des tonnes. C'est typiquement le genre de performances d'acteurs qui m'agacent car on sent vraiment qu'il joue son personnage et non qu'il lui donne corps. Avec lui, tout est dans l'outrance : le maquillage, les mimiques,... et à la longue, c'est un peu fatigant. Face à Depp, les autres acteurs ont un peu du mal à exister – Tim Burton ne leur laisse pas vraiment de place – mais Eva Green fait le boulot dans son rôle de sorcière des temps modernes. La révélation est plutôt à trouver du côté de Bella Heathcote, jeune actrice américaine qui, elle, arrive à donner un peu de sensibilité à son personnage. Cela donne un film dont je suis ressorti plutôt agacé car c'est un peu trop ce que je pressentais voir. Il n'y a pas eu de surprises, alors que j'en espérais, pourquoi pas, une bonne. Bien sûr, je ne m'attends pas forcément à ce que Tim Burton tourne un western ou une histoire romantique « normale » mais, à force, s'il ne se renouvelle pas du tout, ça va commencer à devenir un petit peu ennuyeux. Et même pour ses plus grands fans, je pense. Définitivement, je ne suis pas l'un deux...

VERDICT :

Une nouvelle fois guère convaincu par un film de Tim Burton. L'univers comme l'esthétique générale ne me plaisent pas. Johnny Depp en fait vraiment beaucoup trop selon moi. En définitive, Burton et moi, ça ne s'arrange pas...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :
BELLA HEATHCOTE

MOONRISE KINGDOM

Wes Anderson

Date de sortie : 16-05-2012 Vu le : 16-05-2012

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Dans les années 60, sur une île américaine, un jeune scout et une fille assez malheureuse décident ensemble de fuguer. A leur poursuite, le chef de la troupe, les scouts eux-mêmes, les parents, un policier désabusé, les Affaires sociales... Et ce n'est pas gagné...

CRITIQUE :

Dans ma critique précédente, je parlais du cinéma de Tim Burton comme particulièrement singulier et reconnaissable entre tous, au point que l'on pouvait parler de « marque ». Avec Wes Anderson, on est un peu dans la même problématique. Depuis ses débuts au milieu des années 1990 et dans tous ses films, on reconnaît vraiment sa patte. C'est particulièrement le cas pour ses trois derniers longs-métrages : *La vie aquatique*, *A bord du Darjeeling Limited* ou même le film d'animation *Fantastic Mr. Fox*. Le style Wes Anderson, c'est un propos complètement décalé, des situations souvent absurdes, des dialogues surréalistes et un aspect visuel particulier. Personnellement, j'ai toujours apprécié ses films car c'est un humour qui me plaît et une identité visuelle que je trouve très intéressante. Avec

Moonrise Kingdom, film qui fait l'ouverture du Festival de Cannes, il renoue avec certains de ses acteurs favoris : Bill Murray ou Jason Schwartzman et en fait entrer des nouveaux dans son univers : Bruce Willis, Edward Norton, Frances McDormand ou encore Tilda Swinton. Vu comme cela, le casting donne vraiment envie. Mais, en fait, on ne voit qu'assez peu tous ces acteurs, car ce film est basé sur les enfants et notamment ce jeune couple de fugueurs.

En effet, ce film est avant tout dédié aux jeunes, et à ce passage de l'enfance à l'âge adulte pour deux protagonistes qui ne sont pas bien dans leur peau, rejetés par la famille (pour elle) ou par la bande de scouts (pour lui). Ce sont de véritables personnages en marge, comme toujours dans les films de Wes Anderson. Ce voyage qu'ils vont accomplir, loin d'adultes qui ne les comprennent pas, et dans une vision quelque peu fantasmée de la vraie vie, va leur permettre de se découvrir un amour naissant. Celui-ci va faire qu'ils ne vont pas abandonner leur projet, même quand les adultes parviennent à leur mettre la main dessus. Ce qui est d'ailleurs assez amusant, c'est de voir la façon dont ces deux jeunes enfants sont en réalité presque plus matures que les adultes qui les entourent. Le flic, interprété par un Bruce Willis en grande forme, est complètement dépassé par la situation, sans parler du chef de troupe (Edward Norton, au top) qui, lui, ne comprend plus bien ce qui lui arrive. Les parents de la jeune Suzy sont, eux-aussi, assez formidables dans leur côté complètement déconnectés de ce qu'ils devraient être. Tout cela donne une histoire poétique, souvent très drôle et quelques fois assez touchante. C'est vrai que c'est assez léger dans l'ensemble et que ça ne va pas non plus chercher bien loin. Mais ce n'est pas ce que l'on recherche avec ce film.

Le style de Wes Anderson permet de bien faire passer une histoire simple grâce, d'abord, à un vrai talent dans l'écriture. En effet, les dialogues sont parfois vraiment hilarants, plein de décalages minimes et de malentendus géniaux. Les situations dans lesquelles se retrouvent les personnages sont souvent complètement ubuesques, justement parce que le monde que ce réalisateur met en place ne tourne pas forcément très rond. Il a surtout un véritable don pour mettre, dans toutes les scènes, quelque chose de décalé ou même de complètement fou. Ce sont par exemple de tous petits détails (tout le monde passe en dessous d'une porte avant que le dernier ne la franchisse puisqu'elle est ouverte,...) qui donnent au film une vraie ambiance mais aussi un côté extrêmement drôle et jubilatoire. A ce titre, rien que le fait que l'« Action sociale » soit représentée par un personnage à part entière (Tilda Swinton, en l'occurrence) est une idée assez simple, mais qui s'inscrit dans tout cet univers un brin désaxé. Au niveau de sa réalisation, on reconnaît la patte Wes Anderson, pas de problèmes de ce côté. Les travellings très nombreux (notamment celui du début), ce travail sur la couleur (les pastels, très importants), l'importance de l'univers musical ou encore les interruptions de voix-off pour décrire des éléments factuels : tout cela permet de retrouver l'univers particulier de cet artiste, que j'apprécie plutôt et qui, en tout cas, me fait beaucoup rire.

Mais *Moonrise Kingdom* atteint parfois un point qui est le revers de la médaille du cinéma de Wes Anderson : tellement à la recherche d'un style propre qui se doit de primer sur tout, le réalisateur oublie parfois de véritablement incarner son film. On pourrait presque parler pour quelques séquences, d'un maniérisme un peu trop forcé. Certains personnages passent

plus comme des silhouettes qui, si elles s'insèrent parfaitement dans son univers, ne sont pas véritablement utiles à l'histoire ou au film dans son ensemble. Pour quelques séquences, c'est aussi l'impression que l'on peut avoir : tout est fait pour l'esthétique, uniquement. Ça peut avoir un côté un peu agaçant, mais, assez vite, le réalisateur arrive à revenir à quelque chose de plus « vivant », par un dialogue ou par une image qui permet de se raccrocher à l'histoire. En tout cas, le cinéma de Wes Anderson a ceci de génial qu'il regorge de vraies idées de cinéma, de petites touches délicates en plans vraiment inventifs. Il nous emmène en tout cas véritablement dans un monde à part, finalement pas si loin de la réalité mais qui s'en éloigne toujours grâce à des éléments parfois minimes mais toujours révélateurs de cet état d'esprit particulier. Wes Anderson, c'est avant tout ce décalage permanent, et c'est pour cela que l'on apprécie ses films.

VERDICT :

Parfois un peu trop stylisé, *Moonrise Kingdom* n'en est pas moins très amusant et plein de petites trouvailles. Du Wes Anderson pur jus !!

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

CET UNIVERS TOTALEMENT FOU



DE ROUILLE ET D'OS

Jacques Audiard

Date de sortie : 17-05-2012 Vu le : 17-05-2012

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre : DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

C'est la rencontre entre Ali, un belge venu chercher une meilleure vie dans le sud de la France, et de Stéphanie, dresseuse d'orques qui perd l'usage de ses jambes suite à un horrible accident de travail. Entre eux, une histoire singulière naîtra...

CRITIQUE :

Un nouveau film de Jacques Audiard est forcément un évènement dans le paysage cinématographique français (et même international, n'ayons pas peur des mots !). En effet, il n'a réalisé que six films en dix-huit ans et ces deux derniers longs-métrages (*De battre mon cœur s'est arrêté* et *Un prophète*) ont été de véritables succès à la fois publics – plus d'un million d'entrées – et critiques tout en obtenant la considération de la profession avec huit César du Cinéma en 2006 pour le premier et neuf pour le second en 2010 ainsi qu'un Grand prix du Jury en 2009 à Cannes. Ce réalisateur apparaît aujourd'hui comme une véritable « machine à gagner des trophées ». Mais il faut dire avant toute chose que ces honneurs sont bien mérités car ces deux films étaient particulièrement forts et en tout cas très marquants. Il est donc de retour avec, dans ses bagages, l'actrice française la plus connue dans le monde aujourd'hui. En effet, il a réussi à « faire revenir » Marion Cotillard dont la carrière s'inscrit de plus en plus à Hollywood avec des réalisateurs toujours aussi prestigieux (elle est quand même la tête d'affiche du prochain *James Gray*, avec Joaquin Phoenix...). En face d'elle, un comédien encore inconnu du paysage français mais si talentueux, Matthias Schoenaerts, que j'ai découvert cette année dans le puissant *Bullhead*. Tout cela dans une histoire d'amour impossible entre deux êtres au destin complexe. Evènement, c'est certain, mais *De rouille et d'os* est-il une réussite ?

Ce long métrage fait partie de cette catégorie de films qui se bonifient bien après la fin de leur visionnage. En effet, juste après le générique, on est un peu trop sous le choc pour réellement apprécier ce que l'on vient de voir. Mais, assez vite, la réalité nous rattrape : oui, on a bien assisté à un très grand moment de cinéma. Ce qui est d'abord assez fascinant, c'est la façon dont le scénario est à la fois simple – une histoire d'amour contrariée – et particulièrement complexe. Il y a, dans ce film, beaucoup d'éléments, des histoires singulières qui se télescopent et des éléments différents qui interfèrent. Mais c'est un foisonnement qui se tient toujours. Cela est notamment dû au fait que la ligne dramatique est très claire autour de deux être brisés de manière différente. C'est bien l'évolution de la relation entre Ali et Stéphanie qui est au cœur du film. C'est elle aussi qui le rythme puisqu'il y a de nombreuses ellipses mais elles correspondent toujours à des stades différents dans la manière dont ces deux personnages parviennent à appréhender leurs sentiments. Au départ, cette relation n'est pas vraiment évidente et c'est paradoxalement l'accident de Stéphanie qui va les rapprocher puisque celui-ci « coupe » aussi la jeune femme de son milieu (sauf une amie qui reste et fait tout pour redonner à Stéphanie le goût à la vie). Cette histoire d'amour est, il faut le dire, assez incroyable dans la manière dont elle se déroule et dans ce qu'elle donne à chacun des personnages, changés à jamais par cette expérience.

Là où le film est aussi très intéressant, c'est que la réalisateur semble s'insérer au cœur d'une histoire, plus qu'en construire vraiment une. En effet, on devine qu'Ali a déjà vécu un certain nombre de galères dans son pays d'origine, la Belgique. Mais de cela, on ne saura rien puisque le film commence alors qu'il voyage pour le sud de la France pour aller habiter, avec son fils de cinq ans, chez sa sœur. C'est là, dans ce nouvel univers, qu'Ali va essayer de trouver sa place, en tant qu'agent de sécurité notamment. Mais, très vite, la violence, toujours en toile de fond dans ce film, le rattrape. En effet, c'est lors d'une bagarre à la sortie d'une boîte de nuit qu'il rencontre Stéphanie. Ensuite, il deviendra un combattant clandestin, pour gagner un peu d'argent. Mais, paradoxalement, c'est aussi cette violence qui lui permettra de s'en sortir. Mais cette violence n'est pas que physique, elle est aussi présente partout dans un monde où les difficultés sociales semblent de plus en plus fortes. La misère, elle, n'est jamais loin non plus. Misère matérielle des gens qui vivent de petits boulots mais aussi affective pour cet homme qui n'arrive pas à montrer et à dire ses sentiments. Ainsi, le scénario est âpre, dur, complètement inscrit dans notre époque de « crise ». Si l'histoire est aussi forte, c'est aussi qu'il y a une grande intelligence dans la construction du film. Beaucoup d'éléments se répondent, se complètent ou sont annonciateurs de ce qui va venir. Le générique de début, par exemple, fait directement référence à deux moments clés dans le film, ces séquences qui font basculer de façon irrémédiable la vie de ceux qui les vivent.

La réalisation de Jacques Audiard colle parfaitement à son sujet, à la fois nerveuse et intense quand il le faut et posée quand le propos le demande. Il y a en cela une véritable maîtrise tout le long du film, de vraies idées et beaucoup de force dans tout ce qu'il veut montrer. Dans sa réalisation, on sent bien qu'Audiard n'a pas peur de se confronter à tous les sujets qu'il traite, ceux qu'ils soulèvent comme ceux qui sont induits par son histoire. Il en affronte même frontalement. Le réalisateur est aussi très performant dans sa gestion du rythme, puisqu'il sait parfaitement accélérer certains passages, presque sous forme de clip afin de se concentrer sur les passages vraiment essentiels à l'histoire. On peut vraiment parler en ce sens d'une mise en scène parfaite. C'est notamment le cas pour toutes les scènes clés du film qui sont autant de tableaux et qui sont particulièrement marquantes car toutes ont un aspect singulier et une véritable force. D'ailleurs, Audiard a une façon assez impressionnante d'amener ces événements importants. En tant que spectateur, on les sent venir, comme si une forme de pression s'installait peu à peu. Mais c'est tellement bien fait que l'on est surpris tout de même. Et le long métrage, si bien maîtrisé, est entrecoupé de passages tout simplement extraordinaires que l'on peut même qualifier d'instant de grâce. Que dire de cette scène où Stéphanie « communique » avec un orque à travers la vitre, celle-ci symbolisant la proximité qu'elle a perdu avec son accident.

Il ne peut y avoir de films réussis sans grands comédiens. Ce sont tout de même eux qui parviennent (ou pas) à faire passer ce que souhaite le réalisateur. Et là, Audiard a touché le gros lot, c'est le moins que l'on puisse dire. Je ne suis pas un grand fan de Marion Cotillard, loin de là, mais force est de reconnaître qu'elle est tout simplement grandiose dans ce film. Toute en justesse dans le rôle de cette femme, mélange de force et de faiblesse, elle est vraiment excellente et touchante. C'est sans doute à l'heure actuelle son plus grand rôle au cinéma. Personnellement, je considère que si sa performance était grande dans *La Môme*, elle est dans ce film beaucoup plus impressionnante car c'est un véritable rôle de composition et non une imitation. En plus, elle accepte tout de même de jouer une immense grande partie du film « sans jambes », ce qui ne doit pas être évident du tout. Et ce film est surtout l'occasion de donner une vraie place dans le cinéma français à Matthias Schoenaerts. Il poursuit la longue lignée des acteurs belges qui passent la frontière et se font connaître chez nous. Retenez bien son nom car grâce à ce film, il devrait assez vite devenir une vedette. La raison est simple : il est juste incroyable. Le personnage qu'il incarne est tout de même assez complexe, dans la façon dont il cherche à tout retenir et à ne rien extérioriser, dans la manière aussi dont sa violence est à la fois visible mais toujours contenue jusqu'à des explosions impressionnantes. Tout cela, l'acteur le rend à la perfection et on ne peut que le féliciter. Pour ces deux comédiens, ça peut sentir très bon pour un Prix d'interprétation en fin de Festival. A moins qu'une récompense plus importante ne vienne couronner le film dans son ensemble et ne prive les acteurs de toute possibilité.

De rouille et d'os marque vraiment le spectateur par sa force et son intensité de tous les instants. L'émotion est souvent à fleur de peau, grâce à un regard, à une parole, ou à un plan, jamais plus. On ne peut pas décrocher car on a vraiment l'impression qu'il peut toujours se passer quelque chose. Le dernier quart d'heure, lui, est vraiment très beau et donne à ce film une réelle force. Par séquences, *De rouille et d'os* est tout simplement magnifique. Ce qui est sûr, c'est que ce long-métrage se place dès maintenant comme le film français de l'année, celui qui a les plus grandes chances de rafler les récompenses début 2013. Espérons aussi qu'il puisse toucher un public assez large et qu'il remporte l'adhésion des spectateurs. Et c'est maintenant sans doute parti pour trois ans d'attente avant le prochain Jacques Audiard qui fera de nouveau l'évènement, peut-être encore à Cannes, en espérant que ce soit aussi réussi que celui de cette année. D'ailleurs, même un peu moins bien, on prendra. Il faut dire que *De rouille et d'os* a vraiment placé la barre très haute.

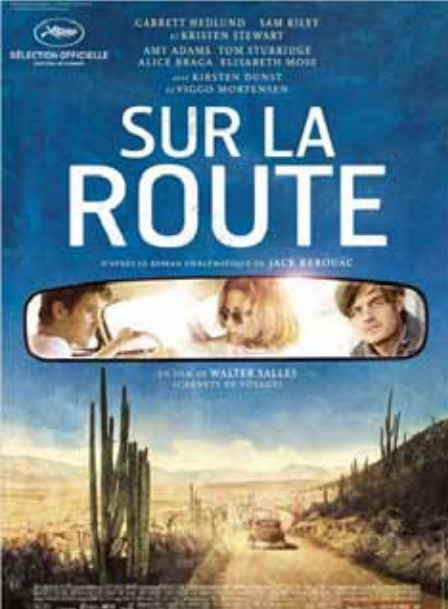
VERDICT :

Puissant, émouvant, extrêmement bien mis en scène, interprété à la perfection, *De rouille et d'os* est une formidable réussite en tous points. C'est en tout cas un véritable uppercut. De rouille et d'or ?

NOTE : 18

COUP DE CŒUR :

MATTHIAS SCHOENAERTS



SUR LA ROUTE

Walter Salles

Date de sortie : 23-05-2012 Vu le : 24-05-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Dans l'immédiat après-guerre, Sal Paradise est écrivain et vit à New York. A la mort de son père, il fait la rencontre de Dean Moriarty, un ancien repris de justice. Avec ce dernier et parfois seul, il va parcourir l'Amérique, à la recherche d'aventures. Ces voyages seront la base de son livre.

CRITIQUE :

Mettons les choses au clair d'emblée, je n'ai jamais lu le « roman culte » de Jack Kerouac duquel est tiré ce film – d'ailleurs, pour tout le monde, ce livre était à peu de choses près inadaptable. Cela semblerait donc presque être le cas pour tous les films avec le mot « route », puisque du magnifique roman de Cormac McCarthy, que je considérais personnellement comme très difficilement adaptable, John Hillcoat avait tiré un film plutôt réussi, dans son genre. En tout cas, je ne pourrai pas faire le grand jeu de la comparaison livre-film, jeu qui risque d'être de plus en plus souvent à effectuer puisque les adaptations se multiplient plus que jamais en ce moment... Mais, finalement, là n'est pas vraiment l'important car un long-métrage a toujours quelque chose de singulier qu'il nous faut analyser, a fortiori quand on ne connaît rien du livre. Présenté en compétition à Cannes,

ce film a surtout fait du bruit pour la présence sur le tapis rouge (et, donc, accessoirement dans le long-métrage) de Kristen Stewart, actrice starifiée de la saga *Twilight*. Passons rapidement sur la grande tristesse de ce traitement médiatique *people* qui est malheureusement trop fréquent dans ce Festival (cette actrice n'a pas non plus le plus grand rôle du film et n'en constitue en tout cas pas le point d'attention central), pour nous intéresser au long-métrage en lui-même. Et justement, le problème, c'est qu'il n'y a pas grand-chose d'intéressant...

Pendant plus de deux heures et quart, on suit les tribulations de ce personnage, au demeurant pas déplaisant, de Sal Paradise. On le voit avec ses amis, en train de boire, de fumer et de prendre toutes sortes de substances illicites. C'est bien, car cela montre le milieu des intellectuels new-yorkais de cette époque, même si le personnage de Dean Moriarty introduit un côté encore un peu plus borderline. Mais tout cela se répète tellement souvent que ça en devient, à la longue, quelque peu fatigant. Walter Salles parvient néanmoins parfaitement à montrer l'ambiance qui pouvait exister avec ce type de personnes (musique à la mode, discussions plus ou moins philosophiques, relation aux filles assez simplifiée). Le problème majeur de ce film se situe dans cette façon dont on a l'impression que c'est toujours un peu la même chose qui se déroule sous nos yeux. Il n'y a aucune évolution chez ces personnages, et notamment Sal et Dean, les deux meilleurs amis qui vont parfois se séparer mais finalement toujours se retrouver. Ils font ensemble plusieurs fois le trajet entre l'Est et l'Ouest des Etats-Unis en passant par La Nouvelle-Orléans ou encore Denver afin de rencontrer, déposer ou récupérer d'autres de leurs amis. Ces voyages sont un peu tous similaires, même si les protagonistes changent parfois. C'est toujours la même vie de débauche, faite de petits vols et de rencontres un peu étranges. De nombreux personnages sont ainsi abordés, et alors que beaucoup d'entre eux pourraient être intéressants, le scénario préfère ne pas les creuser mais plutôt continuer ce voyage sans fin et, surtout, sans but. Il y a pourtant un vrai potentiel inexploité et c'en est d'autant plus frustrant. On pourrait dire presque la même chose des acteurs puisque Sam Riley, par exemple, ne semble pas vraiment incarner son personnage mais lui-aussi se contente de l'« accompagner » sans lui donner une véritable consistance. C'est un peu mieux pour Garrett Hedlund, même s'il n'y a pas de quoi tomber de son siège...

Au fond, après la séance, on se demande un peu ce que le réalisateur a voulu montrer avec ce film car il n'y a pas véritablement de fond et pas de point de vue non plus. Walter Salles semble se contenter de suivre ses personnages à la trace sans forcément prendre de recul sur ce qu'ils font, ce qu'ils cherchent et sur la façon dont ils pourraient évoluer. C'est juste une succession de scènes – une soirée, un voyage en voiture, une soirée, un... – sans que les personnages évoluent véritablement puisqu'ils font toujours les mêmes bêtises et les mêmes blagues tout au long de leur histoire. Tout cela est accompagné d'une voix-off, ce qui montre une nouvelle fois la difficulté pour scénaristes et metteurs en scène de se séparer de cet artifice quand il s'agit d'adapter un roman.

Pourtant, formellement, on peut considérer ce film comme réussi puisqu'il est visuellement plutôt beau avec une photographie cohérente et de qualité tout au long du film (sorte de filtre un peu jaunissant, qui plonge encore plus dans cette époque) et une réalisation qui épouse plutôt bien son sujet. L'idée de mouvement perpétuel, très présente dans la philosophie de ces jeunes-là, est bien présente. Mais, en même temps, ils en reviennent toujours au même point, comme la musique (par ailleurs assez agaçante) en est le symbole : un même thème se répète inlassablement pendant leurs trajets. Malheureusement, sans un véritable propos, tout cela reste assez vain. Par conter, ce qui est assez étrange, c'est que l'on ne s'embête jamais vraiment, sans que ce soit non plus exaltant, loin de là. Il y a une sorte de rythme imprimé à ce film, qui fait que l'on ne s'y ennue pas. Mais ça ne va pas beaucoup plus loin et c'est dommage. Et si tout, finalement, se retrouvait dans cette première séquence : on suit des pieds qui avancent sur une route, en restant au niveau du sol, sans prendre de hauteur. C'est bien le problème de ce film qui n'arrive jamais à décoller. Souvenons-en-nous : il faut toujours se méfier d'un premier plan...

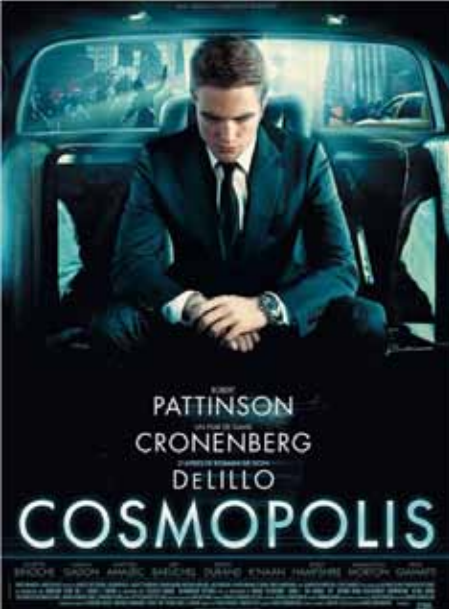
VERDICT :

S'il est formellement plutôt réussi, *Sur la route* manque clairement de souffle. Jamais vraiment ennuyant mais pas plus exaltant, ce film ne restera pas dans les mémoires.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LA PHOTOGRAPHIE



COSMOPOLIS

David Cronenberg

Date de sortie : 25-05-2012 Vu le : 25-05-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Eric Packer est un jeune multi-milliardaire. Alors qu'il décide de traverser New York pour se rendre chez le coiffeur dans sa limousine, il va être confronté à l'écroulement d'un monde, de son propre monde...

CRITIQUE :

Après une virée un peu déconcertante il y a moins de six mois du côté de la « naissance » de la psychanalyse (*A Dangerous method*), David Cronenberg revient particulièrement vite – d'habitude, il y a de deux à trois ans entre chacun de ses long métrages – avec l'adaptation d'un roman de Don DeLillo (que je n'ai pas lu) : *Cosmopolis*. Comme pour ma critique précédente, je parlerai le moins possible des « mauvaises » raisons pour lesquelles ce film a fait l'évènement à Cannes, même si c'est moins le cas que pour *Sur la route*. Si David Cronenberg, parce qu'il est un réalisateur renommé, a fait un minimum de bruit, c'est tout de même une nouvelle fois un évènement people qui a visiblement inté-

ressé principalement les médias. Pour le coup, Robert Pattinson – objet, donc, de l'intérêt en tant qu'autre moitié starisée de *Twilight*, qui plus est en couple avec Kristen Stewart, imaginez le bazar... – est vraiment au cœur du film, acteur principal et figure centrale (avec la limousine, nous en reparlerons) autour de laquelle tout s'articule et se noue. Mais si le précédent film de David Cronenberg était plutôt dur à juger, alors que dire de ce *Cosmopolis* ?

Le film débute par un mouvement de caméra qui « entoure » une immense limousine blanche, avant d'arriver sur Eric Packer. On tient là en un plan les deux véritables personnages centraux de *Cosmopolis*. En effet, une bonne partie du long métrage se passera à l'intérieur de la confortable voiture, dans un univers confiné duquel Cronenberg arrive à tirer le meilleur en multipliant les points de vue et les angles de caméra. Ainsi, cette voiture de luxe paraît soit plus grande et impressionnante, soit plus petite et presque oppressante. Ainsi, cette limousine a une grande importance dans le déroulement de tout le film, en plus d'en « dicter » le rythme en le ponctuant de ses arrêts. Car il y a tout de même quelques séquences qui se déroulent à l'extérieur : dans un restaurant, une librairie, ... Mais c'est bien autour de cette voiture qui avance doucement dans les rues de New York que se situe l'essentiel du film et que la plupart des dialogues ont lieu. Car *Cosmopolis* est en fait une suite de discussions de durée variable avec, à chaque fois, des personnages différents. Eric Packer est toujours l'un des protagonistes et il parle de diverses choses avec un de ses « associés », une collègue, une prostituée, sa femme (qui elle, ne rentre jamais dans la voiture), ou même des personnages assez difficiles à définir... On retrouve véritablement le goût de Cronenberg pour les dialogues sans fin. En effet, parfois, on ne voit pas bien où peuvent finir ces joutes verbales puisqu'elles partent dans tous les sens (vie privée, vie professionnelle, analyse sur le monde), sans forcément de fil conducteur évident. Cela a fait que j'ai eu du mal à véritablement rentrer dans le film et à vraiment comprendre son intérêt. Parfois, lors de certaines séquences, on se demande ce qui se passe et si ce qui est dit est vraiment utile à tout le film. Cela m'a rendu quelque fois assez perplexe et décontenancé.

Ce qui constitue le véritable lien dans ce film, en plus de la présence continue de Robert Pattinson qui ne m'a pas beaucoup convaincu, c'est plutôt l'ambiance qui habite la ville de New York au moment de sa traversée puisqu'il y a une visite du Président américain en même temps que l'enterrement d'une grande star du rap. La voiture va fatalement passer dans ces points chauds. Elle va par exemple se rendre à un endroit où il y a une manifestation de personnes annonçant la fin du monde, et notamment du capitalisme. Ce qui est assez intéressant, c'est la façon dont, tout en restant à l'intérieur de sa voiture, Eric Packer interagit avec l'extérieur par l'intermédiaire des dialogues qu'il a avec les différents personnages. David Cronenberg a aussi un vrai talent pour faire monter une tension progressive tout au cours de *Cosmopolis*, qui se finit dans une scène de dialogue très longue et assez impressionnante. Il y a quelques micro-explosions de violence pendant le film mais le réalisateur insufflé une

VERDICT :

Film pour le moins étrange – succession de dialogues plus ou moins longs – pour lequel j'ai vraiment du mal à me faire une idée. Je ne suis en tout cas pas bien convaincu par Robert Pattinson.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LA TENSION QUI HABITE TOUT LE FILM

petite musique, grâce à une excellente gestion du rythme et à une réalisation formellement très réussie, qui fait grimper peu à peu une forme d'« angoisse » pour le spectateur qui sent toujours que quelque chose va se passer – « une menace est contre vous » ne cesse de répéter le garde du corps – mais qui ne voit rien vraiment venir au premier abord. Le problème, c'est qu'au bout de plus d'une heure et demie de film (et même encore trois jours plus tard), je ne sais toujours pas quoi penser de *Cosmopolis*. Je ne dirais pas que c'est un mauvais film, loin de là, mais il m'a tout de même laissé une drôle d'impression, une de celle qui ne me plaît pas trop, en fait.

JUIN



MEN IN BLACK III

Barry Sonnenfeld

Date de sortie : 23-05-2012 Vu le : 02-06-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Les fameux agents J et K continuent encore de travailler ensemble mais, un soir, après une mission délicate, K disparaît et J se rend compte que celui-ci semble en fait être mort depuis 40 ans. Un de ses anciens ennemis a réussi à remonter dans le temps pour le tuer et déclencher une invasion terrible. J va devoir retourner dans le passé et régler tout cela. Il y découvrira aussi peut-être d'autres choses...

CRITIQUE :

Je me souviens très bien avoir vu il y a dix ans *Men In Black 2* au cinéma, un jour de rentrée scolaire (en classe de troisième) et j'avais trouvé cela assez drôle, funky et plutôt original. Le premier opus, je suis en train de me rendre compte que je ne sais même pas si je l'ai déjà visionné. En même temps, cette saga commence à dater d'un certain temps (voire même d'un temps certain) puisque les deux films datent respectivement de 1997 et 2002. Dix ans plus tard, Sony a décidé que ça serait bien de se faire un peu d'argent en faisant une nouvelle suite, même si je pense que la majorité de la population mondiale avait juste oublié l'existence de cette saga (je suis un peu méchant, là). Le projet lancé, le studio a réussi le plus important, à savoir réunir les deux acteurs principaux (Will Smith et Tommy Lee Jones). Ensuite, écrire un scénario à peu près correct devenait plus accessoire. D'ailleurs, celui-ci fut long à terminer et a nécessité une longue interruption de tournage car il était trop mauvais. Le réalisateur, lui-même, n'avait pas fait grand-chose depuis *MIB*. Dix ans après, voilà les deux agents de retour, avec tout leur attirail et notamment leurs neurolasers légendaires. Mais, tout ce beau monde n'a-t-il pas pris un coup de vieux ?

Ca commence très fort avec une séquence qui mixe tout à la fois le côté complètement décalé de cette saga qui part d'une base loufoque (de nombreux aliens vivent sur la terre et sont « protégés » par une brigade spéciale), un humour assez particulier et la présence d'une « guest-star » en la personne de Nicole Scherzinger, chanteuse du groupe de « musique » (facilement oubliable) *Pussycat Dolls*. En deux coups de cuillère à pot, le méchant (très méchant et très pas beau) est libéré et, forcément, après 40 ans enfermé dans une prison, il va s'acharner sur notre bonne vieille Terre (il n'a que ça à faire, en plus). De toute façon, c'est toujours pareil dans ce genre de films, donc pas de surprises. La question qui se pose alors est de savoir comment les gentils vont s'en sortir pour éviter le carnage. Et alors là, le scénario n'y va pas de main morte car il propose ni plus ni moins qu'un saut dans le temps de presque 40 ans dans le passé. Avant cela, on a pu voir les relations toujours aussi « compliquées » entre les deux camarades : ça vanne à tout va et les deux acteurs s'en donnent à cœur joie. Chacun est dans son style : Will Smith surjoue le gars cool et marrant (en mode « vannes sur vannes », il n'est quand même pas loin d'être parfait) alors que pour Tommy Lee Jones, c'est plutôt austérité de rigueur et façons de faire à l'ancienne. Normal, quoi, on retrouve les bonnes vieilles habitudes des précédents opus.

Bizarrement, si ce saut dans le passé paraît à première vue une idée un peu saugrenue et tirée du chapeau pour avoir quelque chose à raconter, cela permet surtout de redonner une certaine vitalité à l'ensemble. En découvrant son partenaire quarante ans auparavant (Josh Brolin est une excellente idée en Tommy Lee Jones jeune même si lui donner 29 ans, c'est quand même un peu limite), l'agent J essaie de comprendre comment il a pu devenir ce qu'il est de nos jours. Ces quarante ans de différence offrent surtout la possibilité d'un humour de situation qui change un peu des vannes habituelles. Il y a par exemple de nombreuses références assez drôles (Andy Warhol comme agent en couverture, c'est assez fort), des situations assez ubuesques (toute la blague sur le noir et la voiture) et ça rend finalement pas mal du tout même si ce n'est pas toujours ni très fin ni extrêmement drôle. Après, si cette idée n'est pas mauvaise, le scénario en lui-même n'est pas pour autant exceptionnel puisque le tout est complètement alambiqué entre ce que chacun des personnages sait de l'autre ou pas, sur ce qu'il va devenir ou pas...

Parfois, on ne sait plus bien ce qu'il en est, mais bon, l'important et on l'a bien compris, c'est d'arrêter le méchant. Après, le reste n'est sans doute que littérature. De plus, certains concepts avancés par le scénario sont un peu trop poussés (comme cet extra-terrestre qui voit dans le futur, à la longue, c'est un peu fatigant) et les absurdités scénaristiques sont trop nombreuses pour être relevées. Mais bon, il ne fallait pas non plus s'attendre à autre chose et en prenant le tout à la rigolade, ça

passé tranquillement et on ne voit pas trop le temps passer. Le dénouement de cette course contre la montre temporelle offre un moment un peu moins conventionnel même si tout cela est un peu trop annoncé et attendu. Techniquement, il n'y a pas grand-chose à redire si ce n'est que la 3D est un pur gadget ici : elle n'apporte pas grand-chose mais a le mérite de ne pas être ratée. Une dernière chose qui m'a un peu agacé : ce thème musical qui revient sans cesse, comme s'il n'y en avait qu'un qu'il fallait absolument caser le plus possible. A la fin, il devient un peu fatigant. Sinon, tout le reste est honnête.

VERDICT :

Il faut vraiment le prendre au moins au douzième degré. Et, dans cet esprit, c'est plutôt drôle. Mais ça ne va pas chercher beaucoup plus loin...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

WILL SMITH



LE GRAND SOIR

Gustave Kervern et Benoît Delépine

Date de sortie : 06-06-2012 Vu le : 07-06-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Deux frères que tout oppose (l'un est punk et l'autre est un employé bien sage d'une marque de literie), un licenciement qui tourne mal, des révélations familiales... Tout pour essayer de faire le grand soir.

CRITIQUE :

Trois ans après un film – *Mammuth* – qui, sans m'avoir complètement plu, m'avait plutôt touché, l'un des duos les plus déjantés du cinéma français (si ce n'est le plus) revient avec *Le grand soir*. Celui-ci a provoqué un gros *buzz* le mois dernier à Cannes. Normal étant donné que ces deux réalisateurs viennent de la famille Canal+, et même « plus que ça », puisqu'ils font partie prenante de l'aventure grolandaise, son monde décalé et son humour loufoque. Il est tout de même reparti avec le Prix spécial du jury dans la sélection *Un certain regard*, preuve que le grabuge autour du long-métrage n'est pas totalement immérité. Cette fois-ci, plus de Gérard Depardieu (si ce n'est une mimi-apparition lunaire) mais un couple d'acteurs plutôt rôdé aux films un peu décalés : Benoît Poelvoorde d'un côté et Albert Dupontel de l'autre. Comme toujours dans les films de ces deux réalisa-

teurs, ils sont entourés par une galerie de personnages secondaires au premier rang de laquelle on trouve Brigitte Fontaine ou encore Miss Ming (sorte d'égérie du duo) pour des apparitions souvent improbables. Mais est-ce que tout cela donne *le grand film* ?

Le grand soir est, encore plus que *Mammuth*, un film à sketches. En effet, de nombreuses séquences se suivent avec des rencontres de personnages différents, sans qu'il y ait forcément une évidence dans la continuité des événements. S'il fallait trouver un fil conducteur, ce ne serait pas forcément dans l'histoire entre ces deux frères, mais plutôt dans l'endroit où presque tout le film se passe : une sinistre zone commerciale de banlieue comme la France sait si bien en faire. C'est là que les deux personnages principaux auront la plupart de leurs aventures, dans certains magasins mais aussi à l'extérieur. Seule une petite virée hors de cet espace « clos » leur permettra de prendre un peu d'oxygène dans une campagne qui semble l'exacte opposée de cette zone commerciale, même si ce qui s'y déroule n'est pas forcément plus gai, loin de là. Ainsi, *Le grand soir* pourrait presque être assimilé à un « film de décors », puisque cet endroit est filmé comme un personnage à part entière. Il semble en tout cas avoir une réelle influence sur chacun des protagonistes. Il est source de rébellion pour l'un des frères, de « socle » pour l'autre ou encore de désenchantement pour les parents... Sinon, l'histoire en elle-même est tout de même beaucoup trop foutraque à mon goût.

En effet, ça part clairement dans tous les sens. Il y a un enchaînement de mini-scènes plus ou moins loufoques et sans forcément de lien évident entre elles. On ne voit pas bien où ça veut en venir et c'est, sur le principe, assez agaçant. Il y a une succession de passages plus ou moins « sérieux » dont certains sont tout simplement lunaires. On ne sait parfois pas bien ce qu'ils font dans ce film. C'est par exemple le cas de tous les passages de concert des *Wampas*. Ils n'apportent absolument rien au film dans son ensemble, sauf à être la preuve de l'esprit punk de l'un des frères. Mais il n'y a pas besoin de cela pour s'en rendre compte. Il faut dire aussi que les deux réalisateurs aiment faire évoluer de sacrés personnages dans leurs films. Cela donne une couleur souvent un peu surréaliste à des scènes qui pourraient être normales si ce n'était pas eux qui les mettaient en scène. Il faut avouer que c'est parfois extrêmement drôle. Mais je trouve que, par rapport à leur film précédent, il manque, en plus d'un fil conducteur un peu plus tenu, une vraie tendresse à la fois pour les situations mais aussi pour tous ces personnages. Là, on n'a pas forcément envie de s'y attacher comme à cet homme parti à la recherche de ses documents d'emploi, figure centrale de *Mammuth*. En voulant peut-être un peu trop aller du côté de l'« idéologie » punk, les

VERDICT :

Un film qui part dans tous les sens et qui manque parfois de maîtrise. On peut aussi estimer que c'est fidèle à la mouvance punk. Les deux acteurs y sont assez géniaux et notamment un Benoît Poelvoorde en très grande forme.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

BENOÎT POELVOORDE

deux réalisateurs se sont, à mon sens, un peu égarés et ont perdu justement ce qui pouvait faire leur force : cette forme de tendresse dans l'absurde. Et c'est quelque peu dommage. Malgré tout, ce film se laisse regarder et on ne s'y ennue (presque) pas. C'est surtout dû à la présence de deux acteurs assez formidables avec Benoît Poelvoorde et Albert Dupontel. Ils s'inscrivent parfaitement dans cet univers assez étrange et le comédien belge est vraiment incroyable en « punk sur le retour » pas du tout adapté à la société actuelle.



MADAGASCAR 3 : BONS BAISERS D'EUROPE

Dreamworks animation

Date de sortie : **06-06-2012** Vu le : **12-06-2012**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Les quatre animaux les plus barrés de toute la savane essaient toujours de rentrer chez eux, dans leur zoo new-yorkais. Alors que les manchots sont partis à Monaco en leur promettant de revenir les chercher, rien ne se passe. Ils décident alors d'aller eux-mêmes en Europe les retrouver...

CRITIQUE :

Je suis certain d'avoir vu le premier *Madagascar* (je crois même que c'était au cinéma) et je me souviens avoir plutôt rigolé devant les aventures de ces quatre animaux lâchés dans la nature après avoir été les attractions d'un important zoo. Ils découvrent alors que ce qu'ils voulaient vivre n'est pas forcément fait pour eux. Chacun a son caractère et on se dit qu'ils n'ont rien pour s'entendre mais c'est justement grâce à cette différence qu'ils réussissent à s'en sortir, pour le meilleur et pour le pire. Par contre, du deuxième, je n'ai aucun souvenir. C'est sûr que je ne l'ai pas visionné au cinéma mais je ne saurais même pas dire si j'en ai vu un bout un jour à la télé. C'est dire qu'il ne m'a pas marqué du tout... En tout cas, j'avais bien envie de voir ce troisième « épisode » qui emmène cette fois-ci la folle équipée à travers Europe. Parce que ce *Madagascar 3* est une vraie aventure.

En effet, pendant 90 minutes, on reste sur un rythme complètement fou. Partant d'Afrique, les quatre animaux se retrouvent à Monaco pour retrouver les manchots qui sont en train de se faire beaucoup d'argent en trichant au casino. On ne sait pas trop comment ils sont arrivés là, suivis des légendaires lémuriens, mais si on commence à trop réfléchir,... A partir de là, le film n'est qu'une vaste course poursuite puisqu'ils ont à leurs trousses le capitaine Dubois, chef de la « Police anti-animaux de Monaco », rien que ça. Elle n'a qu'une envie : avoir la peau d'un lion. La première poursuite dans les rues de Monaco est assez géniale, dans sa façon dont elle fait intervenir tous les personnages, de l'humour à peu près tout le temps et des éléments plus réalistes (les connaisseurs de Formule 1 reconnaîtront certains passages du fameux Grand Prix). C'est forcément loufoque mais ça a le mérite d'être particulièrement drôle et funky. Tout cela se termine par un départ en avion (il faut voir l'avion !). Mais le problème c'est que celui-ci n'ira pas bien loin, obligeant toute la troupe à prendre le train avec un cirque itinérant pas forcément en très grande forme, tout en faisant croire à ses membres qu'ils sont eux-mêmes animaux de cirque...

Commence alors un long trajet à travers une Europe de carte postale (lignes de train serpentant à travers les montagnes, grandes plaines verdoyantes entourées de sommets enneigés, « visite » de Rome en trois ou quatre lieux,...). Forcément, ça ne fait pas dans la dentelle de ce côté-là et on est presque surpris que le cirque itinérant ne fasse pas arrêt à Paris pour qu'on puisse voir des hommes avec béret, moustache de rigueur et baguette au bras... Ce cirque doit être leur possibilité de rentrer aux Etats-Unis puisqu'un producteur américain doit venir le voir à Londres et décider s'il les fait venir chez lui. A partir de là, commence la partie la moins intéressante parce que la plus attendue du film : le cirque n'est pas bon (mais alors pas du tout) mais Alex le lion va leur redonner la foi grâce à ses grands discours sur l'amitié, la confiance en soi, la volonté, l'amour... Bref, le laïus qu'on entend dans à peu près tous les films d'animation maintenant et qui font plaisir aux parents qui emmènent leurs enfants et qu'ils se disent que ces derniers retiendront peut-être ça (ce dont je en suis pas forcément persuadé, mais on peut en discuter). Toujours-est-il que, comme prévu, le spectacle devient en quelques semaines (ou jours, on ne sait plus bien) une véritable réussite avec pyrotechnie et tout le bazar (d'ailleurs, ça fait bizarre d'entendre la même chanson que pour la scène du Marineland dans *De rouille et d'os*). Mais les autres animaux vont découvrir le pot-aux-roses, les rejeter,... Rien de bien surprenant, en somme puisqu'on est dans un schéma (trop) classique.

Madagascar 3 ne peut décemment pas être considéré comme un grand film d'animation car il manque trop de choses pour ce que ce soit vraiment réussi, notamment un peu d'originalité dans la trame globale. Clairement, il ne faut pas s'attarder sur toutes les incohérences du film car, sinon, on ne s'en sort plus du tout. De plus, je ne suis pas un grand fan du style de graphisme, qui donne un aspect visuel pas toujours très réussi. Mais le but principal de ce film est de retrouver son âme d'enfant et se laisser porter à la fois par un rythme assez dément mais aussi par la multitude de petites choses qui sont drôles un peu tout le temps et un peu partout. Il y a aussi des répliques qui font mouche, un certain second degré par rapport à ce

côté très caricatural (exemple avec le producteur américain), et surtout une galerie de personnages secondaires tout simplement géniaux avec mention spéciale aux manchots qui sont vraiment extrêmement drôles. C'est pour rigoler un peu qu'on va voir ce genre de films, et, honnêtement, on s'amuse même s'il n'y a pas non plus de quoi sauter au plafond.

VERDICT :

Un film d'animation qui, s'il ne m'enchante pas vraiment par son aspect visuel, est porté par un rythme très soutenu. Malgré une histoire à la fois attendue et incohérente, on ne s'ennuie pas devant les aventures de tous ces animaux en Europe.

NOTE : 12**COUP DE CŒUR :****LES PERSONNAGES SECONDAIRES**

JOURNAL DE FRANCE

Raymond Depardon et
Claudine Nougaret

Date de sortie : 13-06-2012 Vu le : 14-06-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DOCUMENTAIRE

HISTOIRE :

Pendant que Raymond Depardon effectue un tour de France afin de photographier ce qu'il a envie, sa femme, Claudine Nougaret, s'attelle à un travail de recherche d'images inédites de son mari qu'elle classe chronologiquement.

CRITIQUE :

Raymond Depardon, c'est l'un des photographes français les plus réputés, si ce n'est le plus. Ses photographies de la prise d'otage de Munich en 1972 ont fait le tour de la planète et l'ont rendu mondialement célèbre. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le nouveau Président de la République l'a choisi pour sa photo officielle, dont on peut d'ailleurs penser ce que l'on veut. Mais, toute sa vie a aussi été marquée par le fait qu'il a réalisé de nombreux documentaires, d'abord d'actualité puisque c'était son métier, mais aussi plus d'observation par la suite. Parmi ses films les plus connus, on peut évidemment citer *1974, une partie de campagne*, film sur l'élection de Valéry Giscard D'Estaing, longtemps censuré et qui ne sortira qu'en 2002 ou encore *10^e chambre, instants d'audience*, que j'avais vu au cinéma en 2004 et qui m'avait plutôt marqué. Depuis, j'ai raté ses deux derniers longs-

métrages sur le monde paysan et notamment *La vie moderne* qui est, paraît-il, de grande qualité (il faudra donc que je me rattrape). Là, c'est à un exercice de « bilan » que lui et sa femme, se plient. Et c'est plutôt pas mal du tout pour ce qui peut s'apparenter à un « film somme ».

J'avoue que j'ai toujours un peu du mal avec le style documentaire au cinéma. Je n'en n'ai pas vu tant que ça, loin de là, mais je trouve personnellement que ce n'est pas vraiment le rôle du cinéma de proposer ce genre de films. Le documentaire, est, pour moi, presque un art différent du cinéma « classique », et il me demande en tout cas une autre façon de juger, ce qui n'est pas toujours facile. Mais, justement, ce qui est vraiment intéressant dans ce *Journal de France*, c'est qu'il ne semble pas vraiment un documentaire comme les autres. En effet, il y a un vrai point de vue puisque c'est la femme de l'artiste qui raconte ce dernier par la voix mais aussi et surtout par l'image. Raymond Depardon lui-même, explique beaucoup sa façon de faire une photographie, à la fois d'un point de vue technique, mais aussi plus intuitif – quand prendre la photo ? et surtout : que prendre en photo ? Il y a dans ce film un aspect binaire assez étrange car ces deux « segments » (images d'archive d'un côté et voyage à travers le pays pour photographier d'un autre) sont complètement entremêlés dans le film, sans qu'il n'y ait véritablement de lien entre eux. On passe ainsi de l'un à l'autre sans qu'une logique l'impose. Mais cela permet de garder un certain rythme et de rarement s'ennuyer. C'est aussi et surtout une vraie source de découvertes.

En effet, *Journal de France* est avant tout un film de voyages. On peut même parler d'un *road movie* réinventé. Voyage spatial puisque le photographe se déplace en France à bord d'une camionnette aménagée, mais aussi voyage temporel puisque tous les fragments de films qui sont présentés le sont de manière chronologique. S'ils nous permettent aussi de nous évader dans l'espace (Depardon a été à peu près partout dans le monde, et surtout en Afrique), ils sont surtout source d'un « retour vers le passé » puisque les premiers extraits datent du début des années 1960, au commencement de sa carrière. Claudine Nougaret explique aussi bien l'objet des reportages que le style visuel de Depardon (de longs plans ininterrompus, une volonté d'aller assez près des personnes filmées). C'est en ce sens extrêmement intéressant car, en tant que spectateur, on redécouvre des fragments d'histoire vus du point de vue du documentariste et on voit aussi l'évolution de l'artiste à la fois dans les sujets traités mais aussi dans la manière de les aborder. Il y a quelques petites longueurs dans certains des extraits choisis mais, cela reste dans l'ensemble assez agréable car un rythme assez important est préservé par cette « double narration ». Les dix dernières minutes sont, elles, absolument magnifiques : enchaînement de prises de vues filmées presque comme des tableaux pho-

VERDICT :

Documentaire pas vraiment comme les autres et plutôt intéressant, *Journal de France* permet de découvrir tout en même temps une partie du travail et de la vie de Raymond Depardon, de façon assez originale.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LES DIX DERNIÈRES MINUTES

tographiques à travers le monde, avec la musique composée par Alexandre Desplat pour *The Tree of Life* en fond. C'est en tout cas là que le lien entre les deux passions de Depardon est le plus évident. *Journal de France* apparaît donc comme un film qui, tout en parlant de façon croisée de la photographie et du documentaire filmé, traite principalement et de façon assez originale de deux notions absolument essentielles au cinéma : le temps et l'espace. C'est en ce sens que ce n'est pas un documentaire ordinaire et qu'il mérite vraiment un coup d'œil.



LES FEMMES DU BUS 678

Mohamed Diab

Date de sortie : 30-05-2012 Vu le : 16-06-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Dans l'Égypte d'aujourd'hui, le harcèlement sexuel des femmes est une réalité malheureusement trop fréquente et impunie. Trois femmes, de milieux sociaux totalement différents vont s'unir pour combattre ce fléau devenu normal dans cette société.

CRITIQUE :

Cela faisait un petit moment que j'entendais dire de ce film qu'il était pas mal du tout et que c'était typiquement le genre de longs métrages qu'il fallait encourager en se rendant dans les salles le visionner. Profitant d'un petit moment de libre, j'y suis donc allé même si je suis par nature de plus en plus réticent à aller voir des longs-métrages venant des pays « orientaux » dans leur ensemble (d'Afrique du Nord ou israélo-palestiniens). C'est souvent un genre de film qui m'agace plutôt et qui, dans tous les cas, me plaît rarement. Il y a une façon de faire qui a tendance à me déranger (dans la construction et la manière de filmer) et, la plupart du temps, des dialogues assez vifs qui se terminent en cris de part et d'autre, ce qui, à la longue, me fatigue plus qu'autre chose. Mais bon, des fois, il faut savoir dépasser un peu ses « appréhensions » et retourner voir ce genre de

films en espérant que ça nous change l'idée qu'on se fait de ces longs-métrages. Si *Les femmes du bus 678* est loin d'être un mauvais film, j'y ai tout de même retrouvé les défauts principaux auxquels je m'attendais. Mais, honnêtement, j'étais si peu confiant avant la séance, que je trouve finalement que c'est un film plutôt correct.

Dans une société égyptienne traversée par une crise politique et institutionnelle très importante depuis plus d'un an, Mohamed Diab a le mérite de ne pas s'intéresser aux immenses bouleversements qui ont lieu actuellement, mais plutôt de traiter le plus efficacement possible d'une question plus culturelle et beaucoup moins conjoncturelle : celle du machisme ambiant dans cette société. Machisme qui peut même conduire à des agressions sexuelles de tous types (les attouchements dans le bus semblant quand même être une spécialité cairote). Là où le film est vraiment intéressant, c'est dans sa manière de montrer comment des femmes de différentes couches de la société sont impactées par cette ambiance générale assez délétère. Ainsi, trois destins se rencontrent, tous trois très bien interprétés : une femme voilée qui subit des violences à chaque fois qu'elle prend le bus et que le mari semble ne considérer que comme un objet sexuel ; une autre qui vient de la haute société mais qui a subi des attouchements dans une scène de liesse et que son mari « abandonne » ; enfin une dernière qui est la première à porter plainte pour agression sexuelle malgré l'opposition de sa famille et de sa belle famille. Les cas sont vraiment différents et les réponses qu'elles donnent selon leur situation sont, elles aussi, diverses et plus ou moins violentes. Car, plus que ces destins individuels, ce sont aussi les réactions des entourages qui sont particulièrement prenantes et parfois tout simplement horribles. La notion de réputation est au cœur de tout le film : pour le mari, pour la famille, vis-à-vis de la société, ... Mais dans une telle façon de penser, la femme en elle-même, la vraie victime, est vite oubliée et parfois presque accusée. Ces trois visions permettent aussi une vraie plongée dans la société égyptienne actuelle à travers des niveaux de vie très différents, société quelque peu dérégulée. De plus, on retrouve parfaitement tout au long du film ce mélange toujours assez improbable d'un humour très bien senti et de scènes où tout le monde se crie dessus.

Là où le film ne remplit pas toutes ses promesses, c'est dans sa construction. Celle-ci est assez intéressante dans la première moitié, puisque les histoires s'entremêlent (avec des scènes qui se recoupent), à la fois dans le temps et dans l'espace. Un peu comme dans un film d'un ñarritu de la grande époque, on a vraiment l'impression de suivre tous ces destins en même temps. Mais, après 45 minutes, le soufflé retombe. En effet, une fois que ces trois femmes se sont « retrouvées », le film devient beaucoup plus linéaire et perd par la même occasion une grande partie de sa force. On entre dans une forme d'enquête policière avec l'arrivée d'un nouveau personnage, un commissaire assez étrange (mais plutôt drôle) et dont on ne comprend pas bien les motivations profondes. Les choses deviennent alors à la fois plus claires (on voit à peu près où le film va aller) mais aussi beaucoup moins car les histoires se succèdent et ont tendance à se surajouter les unes aux autres. Le tout manque parfois un peu trop de clarté. De même, le message que veut faire passer ce film a tendance un petit peu à se brouiller puisque les visions se confrontent de manière trop directe. Mais c'est aussi un des mérites du film de ne pas présenter une vision trop manichéenne des choses mais d'essayer aussi de comprendre ce que peuvent ressentir les différents

personnages, en fonction de leur vécu. La réalisation est plutôt une réussite avec un style assez nerveux qui colle bien notamment à la première partie et qui sait un peu plus se « détendre » et se poser dans la suite du long-métrage. Certaines séquences sont même assez formidables dans cette façon de faire monter une forme de pression en quelques plans.

VERDICT :

Un film au sujet fort, pas toujours traité de la façon la plus efficace qui soit, mais qui recèle quelque beaux moments, notamment dans une première moitié plus emballante. Au final, c'est plutôt une bonne surprise.

NOTE : 14**COUP DE CŒUR :****LE SUJET**

BLANCHE NEIGE ET LE CHASSEUR

Rupert Sanders

Date de sortie : 13-06-2012 Vu le : 16-06-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FANTASTIQUE

HISTOIRE :

Alors que Blanche Neige est retenue captive, sa « belle-mère » fait régner la terreur sur le royaume en n'ayant qu'une seule obsession : l'immortalité. Quand la jeune héroïne va réussir à s'échapper, une terrible chasse va être lancée...

CRITIQUE :

Après les deux *La guerre des boutons* (et le « succès » que l'on connaît), voilà que c'est au célèbre conte *Blanche Neige* de connaître deux adaptations qui sortent à des dates rapprochées au cinéma. Après une première version un peu cucul il y a deux mois, voici venir l'adaptation plus « guerrière ». Il est vrai que, de la trame principale du conte, on peut faire à peu près ce que l'on veut, surtout que les scénaristes ne se privent pas pour partir un peu dans tous les sens tout en gardant les marqueurs principaux et indispensables. Deux choses m'inquiétaient un peu avant d'aller voir ce film : d'abord, le pedigree du réalisateur pour qui c'est le premier film (il faut bien commencer un jour me direz-vous). Ce n'est

jamais rassurant pour un tel blockbuster car on peut être à peu près sûr que le réalisateur ne sera qu'une pièce pas forcément majeure du processus cinématographique mais qu'il sera plutôt là pour appliquer ce que lui disent les producteurs. D'ailleurs, la mention sur l'affiche n'est pas pour me rassurer d'avantage : « par le producteur d'*Alice au Pays des Merveilles* ». Si, d'abord, ce film ne m'avait pas énormément plu, notamment par son aspect visuel, cela confirme mes craintes quant à la place du réalisateur qui ne serait donc qu'un exécutant. Finalement, on a malheureusement un peu ce à quoi on pouvait s'attendre. C'est-à-dire un film qui n'est pas bon...

Le problème principal de ce long métrage, c'est que l'affiche dit à peu près tout : une esthétique très sombre et, je trouve, particulièrement moche. De plus, les deux personnages (les gentils) qui entourent la Reine (la méchante) ont des armes à la main : preuve que le combat sera violent. Voilà, une fois qu'on a dit cela, il n'y a plus vraiment grand-chose à rajouter. Au niveau de l'aspect visuel, je dois avouer que j'ai énormément de mal avec ce genre de paysages complètement désolés, très sombres, auxquels se surajoutent des éléments comme des corbeaux, ou des bêtes en tout genre... Mais, en même temps, on ne peut pas reprocher au film de ne pas assumer cette esthétique. Par exemple les décors ou les costumes sont parfaitement dans le ton. D'ailleurs, tout un passage se déroule dans le « sanctuaire », lieu enchanteur où tout est joli (les petits serpents recouverts d'herbe ont l'air tellement mignons). Là, clairement, la réalisation en fait des tonnes pour bien montrer le contraste, jusqu'à saturation parce que le spectateur n'est pas non plus complètement débile et comprend vite qu'il y a une différence. Cela est même marqué dans la musique, comme souvent dans ce genre de films, beaucoup trop présente et, en plus, pas forcément de qualité.

De plus, l'affiche annonce aussi le côté violent de ce film. Enfin, ce n'est pas non plus d'une violence extrême, loin de là. C'est juste que tout le scénario est construit autour de temps forts que sont les combats entre les différentes armées puis les protagonistes eux-mêmes, selon toujours le même schéma de focalisation sur les personnages principaux qui finissent par se combattre en un contre un. Alors, c'est vrai qu'il y a de l'action, que toutes les scènes de bataille ont le mérite d'être pas trop mal réussies et que, rien que pour cela, on ne s'ennuie guère. Le scénario dans son ensemble est, lui, plutôt cousu de fil blanc (en même temps, on connaît la fin) et si on occulte toutes les incohérences (sinon, on ne s'en sort plus), l'histoire est tellement simple qu'elle se tient à peu près. De la réalisation de Rupert Sanders, il y a quelques petites choses à dire, la première étant qu'il n'a pas peur des clichés les plus éculés, notamment au niveau des ralentis, où il ne laisse pas sa part au chien. Parfois, on se demande quand même comment on peut encore faire ça maintenant (genre le ralenti du bonhomme sortant de la fumée ou celui du cheval au galop). Ça a été fait tellement de fois que je me dis que les réalisateurs devraient maintenant s'autocensurer, mais visiblement, non. Ensuite, le problème du travail de Rupert Sanders lui-même, c'est qu'il est complètement occulté par un déluge d'effets spéciaux. Que ce soient des vieillissements, des transformations de tous types ou encore des scènes de combat, il n'y a presque pas une seule séquence qui semble véritablement « naturelle » et c'est, il faut l'avouer, un peu embêtant à la longue. Alors, le travail du réalisateur là dedans, il est toujours en discussion.

Au niveau des acteurs, ce sont pour moi trois confirmations. Charlize Theron, même si elle en fait un peu trop sur certaines séquences, est tout de même plutôt convaincante dans le rôle de cette méchante assumée. Elle prouve en tout cas qu'elle est bien une grande actrice, capable de se fondre dans des rôles toujours différents avec la même réussite. J'ai beaucoup plus de mal avec Kristen Stewart que je trouve assez peu crédible dans ce rôle. Mis à part faire une moue boudeuse tout le long du film, elle ne donne pas vraiment vie à un personnage qui n'apparaît pas non plus extrêmement intéressant puisque, bien que très courageuse et guerrière, elle est toujours en recherche de l'aide de compagnons d'infortune. Et quand elle décide de prendre les choses en main, là, la crédibilité d'actrice en prend un coup. Le discours d'appel aux troupes est ainsi presque risible tant cette Blanche Neige ne motiverait pas la moindre personne avec cette voix et ces intonations. Mais bon, tout le monde la suit quand même, sans doute parce qu'elle est « la fille de son père ». Chris Hemsworth, lui, fait du Chris Hemsworth. Avec sa taille et sa dégaine, cet acteur peut-il vraiment faire d'autres rôles que ceux du gentil bourrin qui casse à peu près tout ce qui se présente à lui. Là, en plus, son personnage n'est pas vraiment fouillé donc, forcément, il n'a pas vraiment l'occasion de faire autre chose.

VERDICT :

Tout ou presque est résumé dans l'affiche : c'est sombre, assez moche, violent et Kristen Stewart tire la gueule. Tout cela ne donne pas un grand film, loin de là...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

CHARLIZE THERON



DIAS DE GRACIA

Everardo Gout

Date de sortie : 13-06-2012 Vu le : 17-06-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Mexico. 2002, 2006, 2010. Trois années où se jouent des Coupes du Monde de football. Trois histoires où la survie est en jeu. Trois destins qui ont aussi des liens les uns avec les autres.

CRITIQUE :

Ces dix dernières années, le cinéma mexicain a offert beaucoup de talents, tant chez les réalisateurs (Alfonso Cuarón ou Guillermo Del Toro, pour ne citer qu'eux) que dans la caste des acteurs (Gael García Bernal ou Diego Luna par exemple). Ceux-ci sont découverts dans des films du cru avant de migrer à peine plus au nord, à Hollywood, où les budgets et les possibilités sont beaucoup plus importants. Mais ce cinéma a surtout « donné naissance » à Alejandro González Iñárritu, un réalisateur dont les deux premiers films m'avaient beaucoup marqué (*Amours chiennes* et *21 grammes*). Les deux suivants

(*Babel* et *Biutiful*) sont beaucoup plus discutables même si, pour *Babel*, il faut vraiment que je le revois car je suis persuadé que j'avais été plus déçu par ce que j'en attendais que par la qualité du film en elle-même. Lors du Festival de Cannes 2011, un film mexicain avait été présenté hors compétition, un peu dans l'indifférence générale. Ce film, il sort en France plus d'un an après. Et on se demande un peu pourquoi il a fallu attendre si longtemps. Parce que *Dias de Gracia* est vraiment le genre de films qui marque les esprits.

La séquence d'introduction nous plonge d'emblée dans une ambiance assez contrastée : alors qu'une voix-off énonce les « règles du jeu » du Mexique actuel, en lien avec le football, véritable fil rouge de tout le film, la caméra survole un Mexico au soleil levant avant de s'arrêter sur trois hommes qui se tiennent en joue mutuellement. Le ton est donné. *Dias de gracia* est un film sombre qui s'intéresse à trois histoires terribles, impliquant des couches différentes de la société et tout cela pendant des Coupes du Monde, période considérée au Mexique comme un peu à part car les gangsters tout comme les policiers relâchent leur attention. Le récit qui apparaît centrale est celui qui se passe en 2002. Il ouvre véritablement le long-métrage (séquence assez impressionnante) et c'est surtout elle qui en donne véritablement le rythme : il s'agit de l'histoire d'un policier qui va peu à peu être entraîné dans des histoires le mettant, lui et ses proches, de plus en plus en danger. Il va finir par mener une véritable vendetta personnelle. En ce sens, ce personnage me rappelle un peu le héros de *Drive*, qui voit lui aussi peu à peu sa vie basculer dans le chaos à mesure que son « enquête » avance. Les deux autres récits, eux, sont un peu moins intéressants car plus statiques. Ils ont rapport à un enlèvement, l'un vu du côté du kidnappé lui-même et l'autre du côté de sa famille.

Mais c'est véritablement dans l'imbriquement des trois histoires que se trouve la force du film, alors que c'est un défi quand même assez complexe (trois temporalités sont en jeu). Ainsi, en plein cœur du long-métrage, une séquence est particulièrement marquante : il s'agit d'une libération de prise d'otage lors de deux époques (2002 et 2006), libération qui n'aura pas le même impact sur les personnages principaux. Il y a une façon chez le réalisateur de faire monter la tension qui est incroyable, et qui est véritablement symbolisée dans ce passage assez exceptionnel. Ces trois époques sont différenciées de façon assez claire au niveau technique puisque le format de l'image de l'histoire en 2002 n'est pas le même que celui des deux autres. La musique, elle aussi, n'est pas identique suivant la période avec trois artistes différents. Elle a peut-être le défaut d'être un peu trop présente mais sa qualité et l'intelligence de son utilisation sont tels que ça ne dérange finalement pas plus que cela. Il y a donc une véritable couleur à chacune des histoires et chacune a ses personnages emblématiques. Par contre, il y a une vraie constante, c'est dans la façon dont le réalisateur est doué pour faire des plans assez incroyables. Si on doit en retenir un seul, c'est cette intervention des policiers sur le lieu d'un braquage. Ça se poursuit par une course poursuite dans les rues de Mexico, puis enfin, par une arrestation pour le moins violente. Tout cela dans un seul plan séquence d'une beauté et d'une maîtrise techniques tout simplement sidérantes. De même, tout le film repose sur cette force qu'a le réalisateur de ne plus lâcher le spectateur jusqu'à la fin. Pourtant, c'est étrange car on sent un peu trop venir les événements (on comprend assez vite qui sont les traîtres et les méchants) mais là ne semble pas vraiment l'important pour le réalisateur qui préfère se focaliser sur ses personnages et leurs actions.

Attention, ce film est loin d'être parfait. On peut en effet reprocher au réalisateur d'en faire parfois un peu trop, notamment dans une façon de filmer un peu toujours à la recherche de l'effet plus que l'efficacité. Cet Everardo Gout pourrait même passer pour prétentieux mais la maîtrise de certaines séquences montre bien qu'il a un vrai talent dans la réalisation. Talent qu'il a peut-être tendance à un peu trop surestimer et mettre en avant. Au niveau du scénario et de la façon de la mettre en scène, il y a parfois quelques passages embrouillés, notamment entre les histoires des années 2006 et 2010. Celle de 2002 est beaucoup plus distincte et ne pose pas vraiment de problèmes. Par contre, pour les deux dernières, on ne sait plus vraiment où on est réellement. C'est là que s'y connaître en football peut être utile puisqu'en fond, on entend ou on voit souvent les Coupes du Monde se dérouler. En fonction des matchs qui ont lieu, j'ai réussi à me repérer du mieux possible. Globalement, ça a tendance à manquer un peu de clarté. Mais c'est aussi sans doute quelque chose de recherché par le scénario : embrouiller un peu le spectateur pour qu'il voit que ces histoires sont complètement imbriquées et ne forment finalement qu'une vision de la société mexicaine contemporaine.

D'ailleurs sur ce point, on peut aussi dire que ce film n'est pas vraiment dans l'analyse de la situation actuelle du pays mais plutôt dans une forme de démonstration par l'image. Malgré tout, les ponts qui existent entre les différentes histoires nous font prendre conscience que certains événements peuvent faire basculer des personnes de façon durable. Mais je ne suis pas persuadé qu'il faille reprocher au réalisateur de ne faire que montrer cette violence quotidienne. En effet, il n'a pas le souhait d'en chercher les explications et son film se situe donc plus sur le registre du thriller et de l'action, bien plus que sur l'analyse sociologique (l'un n'empêchant pas l'autre me direz-vous). Dans tous les cas, *Dias de gracia* fait vraiment partie de ces films qui prennent aux tripes le spectateur d'entrée et qui ne le lâchent plus jusqu'à la fin, réussissant lors de certaines séquences plus fortes à faire monter la tension et l'excitation à des niveaux vraiment intéressants. Pour cela, on ne peut que féliciter le réalisateur et je serai particulièrement attentif à la suite de sa carrière qui devrait logiquement se trouver du côté américain, comme ses illustres aînés. Il a peut-être besoin de canaliser un peu sa fougue et de calmer un peu sa caméra, mais on sent qu'il y a une véritable maîtrise derrière tout cela et on ne peut que le remarquer et l'apprécier. Il a dans tous les cas offert avec son *Dias de gracia* un des grands moments cinématographiques de l'année et c'est déjà pas mal du tout.

VERDICT :

Un film assez impressionnant qui, s'il n'est pas exempt de tout défaut, a le mérite d'être vraiment prenant pendant plus de deux heures et d'offrir quelques moments de cinéma tout simplement virtuoses.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

QUELQUES PLANS SÉQUENCES INCROYABLES



THE DICTATOR

Larry Charles

Date de sortie : 20-06-2012 Vu le : 22-06-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Le général Aladeen tient d'une main de fer son pays, la Wadiya. Lorsqu'il doit aller à New York pour prononcer un discours, il est victime d'un complot, est remplacé par un sosie et doit tout faire pour retrouver sa place...

CRITIQUE :

Depuis plus de quinze ans, Sacha Baron Cohen se met dans la peau de personnages inventés qu'il se met à incarner complètement, jusqu'à parfois presque dépasser la frontière entre lui-même et ce personnage (il ne fait par exemple aucune interview en son nom propre). Il y a eu le rappeur *Ali-G*, le journaliste Kazakh *Borat* ou le journaliste de mode homosexuel *Brüno*. A chaque fois, le point final à l'« aventure » entre lui et ce personnage est un film, sorte de conclusion et de reprise de tout ce qui a pu faire le sel de son avatar du moment. Depuis un an, il s'est mis dans la peau du général Aladeen, souverain d'une province inventée d'Afrique du Nord. Il surfe sans doute sur la vague des révolutions qui secouent le monde arabe depuis le début de l'année 2011. Toujours est-il que les

hapennings n'ont pas manqué, notamment depuis janvier 2012 : que ce soit aux Oscars ou au Festival de Cannes, l'acteur a fait à chaque fois son show, de façon plus ou moins fine, afin d'assurer la meilleure promotion à son film. Il a même adressé un message de félicitation fictif au nouveau président français juste après son élection. Mais, après une telle débauche d'énergie avant le film, ne peut-on pas être que déçu en voyant le long-métrage lui-même ? De mon côté, c'est ce qui s'est passé car j'ai trouvé que *The Dictator* était vraiment une comédie d'un niveau très moyen.

Le film est annoncé comme durant 1h24, mais les producteurs ont été très larges sur le coup et, en plus, le générique est particulièrement long. On peut donc estimer que le long-métrage en lui-même ne dure qu'une heure et quart, à peine. Pour moi, on est quand même à la limite de l'arnaque, parce que payer une place pour voir 75 minutes de film, ça doit énerver. C'est surtout vrai quand le film n'est pas très bon. Car, il faut le dire, *The Dictator* n'est pas une grande réussite. Ce qui est assez « drôle », c'est le fait que vous pouvez à peu de choses près vous contenter de la bande-annonce. En effet, les meilleures blagues s'y trouvent quasiment toutes et, mieux encore, il y'en a certaines très drôles dans la BA et que l'on ne retrouve même pas dans le film. C'est pour dire. D'ailleurs, l'humour, parlons-en, car c'est quand même ce qui doit être la base de tout le film. Et bien, mis à part quelques passages et certaines répliques vraiment drôles, on rigole tout de même assez rarement. Il y a beaucoup de blagues trop attendues ou qui sont annoncées de tellement loin qu'elles en perdent tout leur « charme ». Et puis, en mode plaisanteries très lourdes, les scénaristes se posent là. J'ai même été choqué par pas mal d'humour assez *trash*, parfois à la limite du supportable et je me demande comment un enfant de huit ans peut aller voir ça (la politique d'avertissement et d'interdiction du CSA reste pour moi une forme de mystère). Globalement, ça manque beaucoup de densité, la donnée indispensable pour tout film qui se veut drôle.

En plus, *The Dictator* ne s'appuie pas sur un scénario en béton armé, c'est le moins que l'on puisse dire. Il est d'une simplicité tellement enfantine que c'en est presque scandaleux : le « héros » part aux Etats-Unis, se fait couper la barbe et remplacer par un sosie qui va signer un accord de paix permettant à l'oncle du Général de vendre le pétrole du pays. Le « vrai » général va devoir se retrouver et se faire comprendre dans un nouvel univers afin de déjouer ce « complot ». Cela donne forcément des situations plus que cocasses car il ne comprend pas tout ce qui lui arrive, notamment dans la relation aux autres. Mais, le tout est complètement loufoque et il y a de vrais problèmes de temporalité (tout est censé se passer en deux ou trois jours). De plus, beaucoup de passages sont tout simplement escamotés parce qu'ils étaient sans doute la preuve que l'histoire ne tenait pas debout. Le problème, c'est que, par rapport à *Borat* qui avait un côté un

VERDICT :

Certains bons passages et quelques blagues drôles sauvent l'ensemble. Mais le tout reste plus que moyen, notamment du fait d'un scénario qui n'est pas du tout poussé.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LA BANDE-ANNONCE

peu irrévérencieux et fou du fait que les scènes n'aient pas été écrites à l'avance et que les acteurs n'en étaient pas vraiment, *The Dictator* est beaucoup plus prévisible et, malheureusement beaucoup moins drôle. La fin du film, où le personnage d'Aladeen semble se repentir et fait une longue tirade sur la dictature en visant clairement chacun des pays occidentaux (« un pays où le premier ministre possède tous les médias », « un pays où les prisonniers politiques sont enfermés sur une île »,...) est un peu vaine et beaucoup trop téléguidée pour être honnête. Elle met même un peu mal-à-l'aise car elle semble tellement en dehors du côté beaucoup moins sérieux de tout le film qu'on se demande un peu ce qu'elle fait là et ce qu'elle signifie vraiment. Symbole d'un film qui se prend un peu trop au sérieux alors que, justement, la dérision et le recul sur ce qu'on raconte étaient censés être ses qualités principales. Dommage.



PROMETHEUS

Ridley Scott

Date de sortie : **30-05-2012** Vu le : **23-06-2012**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: SCIENCE-FICTION

HISTOIRE :

A la fin du vingt-et-unième siècle, après avoir découverts des hiéroglyphes concordant à travers le monde, des scientifiques prennent part à une mission visant à découvrir qui sont ces extra-terrestres qui sont dessinés partout. C'est aussi une quête des origines, quête qui va les mener vers de terribles dangers...

CRITIQUE :

Ca y est, j'ai vu *Prometheus* ! Presque un mois après sa sortie, je me suis enfin décidé à y aller, même si je savais d'avance que ce genre de films (entre science-fiction et épouvante) est loin d'être mon préféré. Mais il fallait tout de même que je le visionne. On ne peut pas aller voir beaucoup de films et ne pas se rendre à une séance de l'un des deux ou trois plus attendus de l'année. En effet, le buzz qui accompagne ce long-métrage depuis plus de deux ans est tout de même assez incroyable. Tous les fans de la saga *Alien* voulaient un nouvel épisode, qui s'est très tôt annoncé comme un préquel par le réalisateur mythique du premier volet de la saga, avant que Ridley Scott lui-même ne tempère les ardeurs de tout le monde en disant qu'il s'agirait d'un film assez indépendant. Il y a eu infos, contre-infos, rumeurs, ... Le plus grand exploit de *Prometheus* aura sans aucun doute été de réussir à garder de nombreux secrets (notamment sur son scénario) alors que c'est

devenu de plus en plus difficile de ne pas voir les informations partir dans tous les sens pendant le tournage. Autour de ce mystère, une vraie attente s'est créée. Peut-être celle-ci était trop forte car les déceptions ont visiblement été à la hauteur des espérances. Personnellement, je n'ai jamais vu aucun des films *Alien* et je dois bien dire que ça ne me tente pas beaucoup. En fait, je déteste avoir peur de façon « gratuite » au cinéma. Mais ne jamais avoir mis le nez dans la saga a un avantage pour aller voir *Prometheus* : je peux vraiment le juger de façon totalement indépendante, comme un film qui n'a rien à voir avec quoi que ce soit.

Comme je le disais précédemment, je sais que ce genre de films n'est pas du tout mon préféré. Quand on commence à aller sur des planètes parallèles, dans le futur et qu'il y a plein de bêtes très méchantes et qui ne ressemblent pas à grand-chose de connu, ça ne me plaît pas bien beaucoup. Là, au moins, avec *Prometheus*, on est vraiment dans ce cœur de cible. Mais je le savais pertinemment et je m'y étais donc préparé. D'ailleurs le film commence par une séquence assez énigmatique, qui nous met tout de suite dans le bain de cette ambiance plutôt étrange qui flottera au dessus de tout le film. Après un survol assez impressionnant de paysages désolés, on voit une créature ressemblant plus ou moins à un humain boire un liquide alors qu'un vaisseau spatial s'en va. Cette substance la tue et cette créature répand son ADN dans l'eau, jusqu'à ce qu'un nouvel ADN (ressemblant fortement à celui des humains) se forme. Partant de là, on sait que le film aura pour sujet principal la création de la race humaine, rien que ça !! Très vite, on se retrouve dans un méga-vaisseau en partance pour une planète où il est possible que de la vie extra-terrestre existe. Les dix premières minutes sont assez intéressantes, presque sans paroles puisque c'est un humanoïde (Michael Fassbender, glaçant) qui gère seul le vaisseau et qui exécute différentes tâches. Au réveil de tout le monde, le vrai but de la mission est révélé et le vaisseau se pose sur cette planète.

C'est là que commence véritablement le film, et, en fait, pendant plus d'une heure et demie, il ne va pas se passer grand-chose. Puisqu'entre les différentes explorations et les recherches qui s'en suivent sur ce qui est trouvé, le temps passe assez vite. De fait, le scénario est assez simple et basique. Il s'agit de découvrir ce qui se passe vraiment sur cette planète mais on comprend rapidement le rôle de chacun, les surprises sont trop peu nombreuses et les coïncidences beaucoup trop importantes pour être honnêtes. Tout cela fait perdre de la crédibilité à l'ensemble. Sans parler de l'un des éléments finaux qui est tout simplement absurde, mais je n'en dis pas plus. Je pense que ceux qui ont vu le film voient de quoi je veux parler (un indice : ça a un rapport avec l'humanoïde). En plus, le tout est un peu bavard puisque de multiples théories ne cessent de s'affronter. Enfin, comme dans tout bon film d'épouvante, on assiste à une sorte de jeu de massacre puisque sur les 17 personnes qui composent l'équipage au début de l'aventure, peu vont survivre. Tout cela mis bout à bout donne un divertissement plutôt honnête même si un peu longuet par moments, avec des scènes de tension et d'action qui sont clairement « fléchées », ce qui m'a plutôt plu. En gros, on sait quand on peut avoir peur (ce qui fait qu'on n'a plus peur, je vous l'accorde). Le tout se tient, même si, comme je l'ai déjà dit, je ne peux pas juger du réalisme ou de la crédibilité par rapport aux autres films *Alien*.

Par contre, ce que je peux évaluer, c'est la beauté intrinsèque du film et, de ce côté-là, on n'est pas déçu. Clairement, Ridley Scott ne se rate pas sur ce point essentiel. Il arrive à créer de véritables univers. En effet il y en a deux qui cohabitent toujours : celui du vaisseau, qui est assez impressionnant par son aspect épuré et par la lumière qui le berce (lumière artificielle, bien sûr) et celui de l'extérieur, beaucoup plus sombre (surtout qu'ils passent une majorité de leur temps sous la roche). C'est très intéressant la manière dont il travaille différemment ces deux univers opposés. La 3D est plutôt bien utilisée, en offrant profondeur de champ mais aussi quelques éléments de relief bien trouvés, notamment dans des scènes d'action assez splendides. Pour ce qui est de l'esthétique de toutes les différentes bêtes qui s'attaquent aux humains, je suis beaucoup plus dubitatif, mais je le suis un peu toujours. Et puis, de toute façon, ce sont des méchantes bêtes, donc, de base, elles sont moches, non ? Bref, dans l'ensemble, *Prometheus* est vraiment réussi visuellement. Cette belle image est renforcée par la partition assez impressionnante de Marc Streitenfeld. Celle-ci constitue comme un fond, presque un grondement, qui participe complètement de l'ambiance sur cette planète. C'est vraiment le type de musique que l'on remarque assez peu mais qui donne une vraie identité au film. Enfin, au niveau des acteurs, Ridley Scott a frappé fort avec Charlize Theron et Michael Fassbender, deux acteurs qui incarnent parfaitement des personnages complètement robotiques, qui font presque peur dans la façon dont ils ont toujours la même posture et les mêmes expressions. Noomi Rapace, elle, donne de la vie à un personnage bien plus contrasté, celui de la chercheuse qui veut absolument trouver ce pour quoi elle est venue, au point de risque constamment sa vie. De vie, justement, c'est paradoxalement ce qui manque sans doute à un film plutôt réussi formellement mais dont le fond m'a plus déçu.

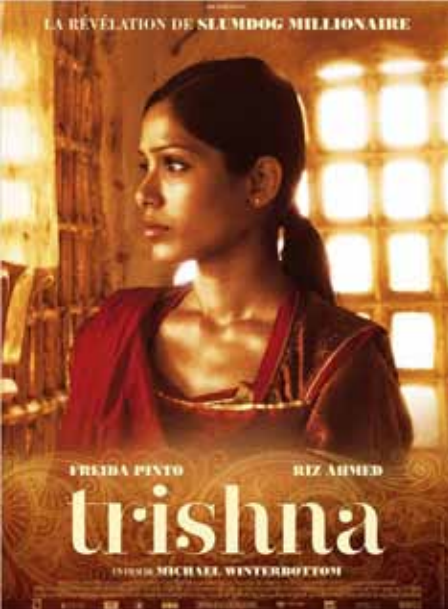
VERDICT :

Si ce genre n'est définitivement pas ma tasse de thé, *Prometheus* est un film plutôt honnête même si le scénario est un peu simple. Il est surtout magnifié par une très belle image.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA BEAUTÉ VISUELLE DU FILM



TRISHNA

Michael Winterbottom

Date de sortie : **13-06-2012** Vu le : **24-06-2012**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Dans le Rajasthan profond vit la jeune Trishna qui travaille dur pour sa famille. Lorsqu'elle rencontre un jeune homme fortuné qui lui offre un emploi dans son hôtel, c'est le début d'une histoire d'amour contrariée par le poids de la société...

CRITIQUE :

J'avoue que j'ai un faible pour tout ce qui touche au monde indien, et notamment quand c'est montré au cinéma. Les films qui se passent dans ce pays connaissent de surcroît en ce moment un regain de mode, sans doute en grande partie du au succès planétaire de *Slumdog Millionaire*. De nombreux réalisateurs, notamment britanniques, semblent trouver dans le fait de tourner en Inde une sorte de source de « jeunesse » pour leur cinéma car le paysage, l'ambiance ou les couleurs leur permettent de renouveler leur style sans trop prendre de risques. Bref, tout film sur l'Inde m'intéresse potentiellement. En plus, j'avais été assez troublé par le précédent film de Michael Winterbottom que j'étais allé voir, *The killer inside me*. Bien que « choqué » par ce long-métrage, j'avais trouvé la

volonté du réalisateur vraiment intéressante et donc le geste cinématographique assez osé. Là, on sent clairement que Winterbottom voulait tourner en Inde puisqu'il adapte lui-même (il est scénariste ici) le « vieux » roman de Thomas Hardy, *Tess d'Urberville*, pour créer une histoire d'amour impossible dans la société indienne contemporaine. Mais le tout s'avère malheureusement être une véritable catastrophe.

Ce qui marque dans les dix premières minutes, c'est le côté très « découvrons l'Inde » qui se manifeste par une musique – que je qualifierais ici d'« indianisante » – omniprésente, beaucoup de plans sur des paysages, des visages, et tout cela en mouvement puisque c'est un véhicule (rempli de jeunes fortunés) qui nous « guide » à travers villes et campagnes. On se croirait vraiment dans les pubs pour les pays que l'on voit sur *Eurosport* avec le slogan à la fin : « *Incredible India* » ou « *Come to Romania, it's great* ». Le spectateur se dit que c'est normal, que le réalisateur a besoin de bien ancrer son film dans ce contexte et que c'est un peu facile comme technique, mais que, bon, dix minutes, passe encore. On peut donc penser que ça va s'arrêter assez vite, mais non. Parce qu'en fait, c'est comme ça pendant tout le film. A la fin, on est vraiment à la limite de la nausée tellement ces mêmes images ou ces mêmes plans se répètent, avec toujours cette même musique de fond. En plus, Winterbottom fait presque toujours cela à travers les yeux d'un personnage sur un véhicule en mouvement (combien de fois voit-on Trishna pensive devant une vitre ?). En gros, la moitié du film ou presque est consacrée à ce genre d'images, ce qui les fait devenir tout simplement horripilantes après 90 minutes de ce que l'on peut considérer comme une longue publicité pour l'office de tourisme indien.

Le problème principal, c'est qu'avec ce déluge d'images d'« ambiance », le réalisateur cache en fait l'immense vide de son scénario. En effet, j'ai rarement un film où ce dernier était aussi ridicule et surtout creux. L'histoire en elle-même – une jeune fille de la campagne un peu naïve va vivre une histoire d'amour compliquée avec un riche héritier – n'est pas forcément absurde même si on est dans une forme de cliché un peu éculé. Mais, alors ce qu'en fait Winterbottom est incroyablement mauvais. S'il a choisi de déplacer en Inde un scénario déjà connu, on pouvait penser que c'était pour l'inscrire réellement dans une société assez particulière, faite de castes et de divisions en tous genres (ethniques, religieuses, linguistiques). Il y avait là un terreau vraiment intéressant à cultiver car, pour une histoire d'amour réussie, c'est quand même un peu la base de partir sur de grandes différences. Mais, dans le genre « zéro analyse du contexte », *Trishna* se pose sacrément là. Le film pourrait se passer au Groenland ou en Papouasie-Nouvelle-Guinée qu'il se déroulerait pareillement et c'est vraiment fou d'en arriver là alors qu'on a une telle base de travail et de réflexion qu'est l'Inde d'aujourd'hui. Quelques toutes petites pistes sont lancées, de façon imperceptible et ouvrent des portes qui pourraient être intéressantes. Mais celles-ci sont refermées aussi vite, comme si le scénario avait peur de se compliquer la vie. Le tout est en fait incroyablement superficiel. Le scénario semble juste survoler son sujet dans un univers qui n'est même pas vraiment pris en compte, si ce n'est pour son aspect folklorique, qui permet donc de faire quelques jolis plans (et, en plus, Winterbottom n'en réussit pas tant que ça...).

L'histoire d'amour, qui est quand même le centre névralgique du film et ce qui devrait le soutenir, est, elle, traitée de façon complètement ridicule. En même temps, les deux personnages principaux ne sont pas du tout fouillés. Ils agissent un peu de façon automatique, sans que l'on comprenne bien pourquoi. Les événements s'enchaînent (ils se rencontrent, il l'invite dans son hôtel, il l'invite à Bombay, il l'abandonne plus ou moins, il revient,...) sans qu'il y ait le moindre soupçon d'explication ou de volonté de compréhension de ce qui se passe chez chacun de ces deux personnages. Ça se passe comme ça, parce qu'il faut que ça se déroule comme ça, et puis c'est tout. C'est notamment le cas pour ce personnage féminin qui est vraiment inintéressant au possible. Bien sûr, on peut dire qu'elle subit le poids de la société (et encore, ça se discute), ce qui l'empêche d'avoir une véritable mainmise sur sa propre vie. Mais, premièrement, le scénario ne montre jamais cette emprise sociale et, de plus, on pourrait attendre un minimum de rébellion chez cette femme qui se fait finalement complètement trimballer par un homme qui semble, lui, immature au possible. Ce « voyage » (tant géographique que mental) permet à la jeune femme de découvrir Bombay et ses fastes, le fait qu'elle aime vraiment danser et qu'elle est plutôt douée, mais aussi que les hommes sont « tous des salauds ». Grandes révélations en somme. Cette Trishna est interprétée par une Freida Pinto qui a l'air complètement ailleurs pendant tout le film. En même temps, son rôle est si peu intéressant que je comprends qu'elle s'en désintéresse un peu. Mais là, c'est quand même un peu choquant.

On croit avoir tout vu mais les cinq dernières minutes réussissent l'exploit d'être encore pire que les autres et font sombrer le film dans le pathétique avec une construction assez horrible qui fait se correspondre la prière que font des élèves (dont le frère et la sœur de Trishna) avec ce que va accomplir le personnage central lui-même (je n'en dis pas plus même si vous comprendrez bien vite). C'est confondant à la fois de cliché et de bêtise d'en arriver à un tel point d'impuissance dans la réalisation pour qu'il faille montrer les choses de façon si nette. C'est vraiment prendre le spectateur pour un demeuré, ce qui n'est jamais agréable pour ce dernier (en tout cas, moi, ça m'énerve prodigieusement). Ironiquement, le film se termine sur une image qui devient peu à peu tout blanche. Page blanche symbole que le long-métrage n'a pas vraiment commencé et que tout y est à écrire et à construire. Décidemment, Michael Winterbottom s'est raté à tous les points de vue pour *Trishna*. Espérons juste qu'il revienne à la raison et puisse refaire un film au moins correct, ça sera bien suffisant. Moi, je prendrai en tout cas.

VERDICT :

***Trishna* est bien l'un des films les moins réussis de ces derniers temps. Mal réalisé mais surtout complètement superficiel dans ce qu'il veut montrer, ce long-métrage n'est même pas sauvé par Freida Pinto qui semble complètement perdue là au milieu. Pour un ratage, c'est un ratage...**

NOTE : 9

COUP DE CŒUR :
NON, VRAIMENT...



ADIEU BERTHE – L'ENTERREMENT DE MÉMÉ

Bruno Podalydès

Date de sortie : **20-06-2012** Vu le : **28-06-2012**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

A la mort de sa grand-mère, Armand, pharmacien doit se débrouiller pour l'enterrement alors que son père a perdu la boule, que sa femme s'attache à lui alors qu'elle voulait divorcer, que sa maîtresse prend un peu trop de place et que sa belle-mère est vraiment envahissante...

CRITIQUE :

J'avais vu pas mal de papiers (dans des magazines ou sur des sites un peu bobo, il faut le dire d'emblée) qui disaient que c'était vraiment un film à voir, une bonne surprise, une comédie qui relevait le niveau moyen du genre en France. Pourtant, au fond, cela ne me rassurait pas beaucoup et je n'étais moi-même guère enthousiaste devant ce long métrage qui a tout de même reçu le label *UGC M* (quand on sait que le film est distribué par UGC, ça peut faire sourire). J'avais vu la bande-annonce un nombre incalculable de fois (c'est l'un des inconvénients d'aller très souvent au cinéma) et il n'y avait pas grand-chose qui me donnait vraiment envie, si ce n'est la présence de Valérie Lemercier que je trouve toujours hilarante. Sinon, je m'attendais à voir une comédie un peu loufoque, pas forcément extrêmement drôle et donnant à voir de façon satirique la petite société de la banlieue parisienne. Au moins, je n'ai pas été déçu et *Adieu Berthe* a le mérite d'être par-

faitement conforme à ce que je pensais qu'il serait. C'est au moins ça mais s'il m'avait surpris positivement, je n'aurais pas été contre...

Le film se passe en fait dans une ambiance toujours assez étrange puisque tout semble réaliste (décors, personnage) mais, dans les faits, tout est un peu décalé puisqu'il y a de multiples touches d'absurde qui donnent sa couleur au film. C'est par exemple le cas dans les deux entreprises de pompes funèbres qui se « battent » pour enterrer (ou incinérer, le choix est compliqué) cette fameuse grand-mère. Entre une qui fait tout en grande pompe (quel jeu de mot !), avec renfort d'un grand nombre croquemorts et un chef d'entreprise complètement loufoque interprété par Michel Vuillermoz, et une autre bien plus spécialisée dans l'enterrement de bêtes en tous genres et dont l'employé s'avère être de la famille de Haroun Tazieff, il est clair que les deux sont complètement décalées, chacune dans leur genre. Tout le film est dans la même veine et le personnage central semble un peu perdu dans un univers qu'il ne maîtrise pas vraiment. Lui, justement, c'est un peu le banlieusard moyen, qui vit une petite existence un peu tranquille et qui est plutôt en réaction par rapport à ce qui lui arrive. Pour jouer ce type de rôle, il faut bien avouer que Bruno Podalydès est assez génial. Mais le problème de ce long métrage, c'est qu'il se déroule un peu toujours sur le même rythme. Il n'y a pas vraiment de changements en cours de film et le scénario se déploie de façon un peu formatée.

A aucun moment on sent une réelle volonté dans la réalisation de faire quelque chose d'un peu plus osé ou plus poussé. Justement, l'absurde pouvait être une bonne solution mais les quelques bonnes idées qui sont lancées ne sont pas forcément poussées au maximum de leur possibilité et le réalisateur choisit plutôt de jouer sur cette frontière ténue entre réalité et absurde. C'en est parfois un peu frustrant. En plus, le scénario est globalement assez paresseux puisque de nombreuses séquences durent un peu trop en longueur, sans que ce soit forcément très utile. Cela offre des dialogues parfois assez magiques dans leur côté totalement décalé mais, la plupart du temps, ce sont plus des bavardages qu'autre chose. On s'ennuie même de façon assez ferme à certains moments, notamment dans tout ce passage dans la maison de retraite où a vécu en fin de vie cette grand-mère. En fait, je me rends compte que j'ai beaucoup utilisé le mot « parfois » dans cette critique et je crois que c'est un terme qui caractérise assez bien ce film. Il est donc parfois très bon mais la plupart du temps trop quelconque pour avoir un véritable intérêt. Et ça, c'est le plus frustrant.

VERDICT :

Une petite comédie française à l'humour parfois absurde mais qui manque clairement de densité pour être beaucoup plus drôle et donc plus réussie. Les acteurs s'en donnent à cœur joie.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LES ACTEURS PRINCIPAUX



BEL AMI

Declan Donnellan et Nick Ormerod

Date de sortie : **27-06-2012** Vu le : **30-06-2012**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

L'ascension d'un jeune homme dans le Paris de la fin du dix-neuvième siècle. En se servant notamment de ses relations avec les femmes, George Duroy va peu à peu gravir toutes les échelles de la société et se sortir de toutes les situations compliquées qui se présentent à lui.

CRITIQUE :

Je suis un très grand amateur des écrits de Guy de Maupassant et notamment de son livre *Bel-Ami*. J'ai toujours trouvé ce roman assez impressionnant dans la façon qu'il a de décrire l'ascension vertigineuse d'un homme qui réussit en partant de rien. Ce George Duroy est le symbole même de l'arrivisme, mais, pour autant que je m'en souviens, Guy de Maupassant arrive à faire que ce personnage ne soit pas antipathique à la lecture du roman. Après une adaptation très ancienne au cinéma (dans les années 50), il était étonnant que personne n'ait entrepris le projet de refaire un film sur un héros tout de même plutôt intéressant. Et voilà qu'il y a un an, j'apprends que ce sont des Anglais qui se sont emparés du scénario pour en faire un nouveau long-métrage. Personnellement, je trouve

cela un peu dommage qu'aucun réalisateur français n'ait souhaité redonner une nouvelle jeunesse à cette histoire, qui, en plus, peut passer pour incroyablement moderne. Surtout que, quand on voit le résultat, il y a vraiment de quoi se dire qu'il était possible de faire beaucoup mieux. En même temps, ce n'est pas très dur tant cette adaptation est ratée à tous les points de vue.

C'est marrant comme en une minute et deux plans, on est à peu près fixé sur ce qu'on va voir. Tout est en effet condensé dans la première séquence du film : l'aspect totalement illustratif de tout le film, la musique beaucoup trop présente, une volonté de styliser et un Robert Pattinson pitoyable. Partant de là, il y a assez peu d'espairs pour la suite du film et, malheureusement, pendant une heure trente défile devant mes yeux à peu près tout ce que je peux redouter au cinéma, surtout pour l'adaptation d'un livre que j'apprécie beaucoup. Ce qui est particulièrement marquant dans ce film, c'est la façon dont il est complètement démonstratif : tout est montré, remontré et surligné. Au bout d'un moment, on voit arriver les plans de loin puisque c'est toujours construit de la même manière. Rien n'est fin, rien n'est vraiment intelligent puisque les réalisateurs prennent le « soin » de toujours en rajouter une couche pour être sûr que le spectateur comprenne bien le propos. Ce sont par exemple des plans resserrés inutiles sur des visages, des mouvements de caméra bien plus parasites qu'autre chose, et des séquences totalement ineptes... Parfois, on ne peut même qu'en rire tant le trait est grossier (le premier repas avec George Duroy et les trois femmes dont il se servira pour grimper dans la hiérarchie offre un immense numéro de grotesque).

Tout ce côté bien trop illustratif masque le fait que les scénaristes n'ont pas du tout réussi à tirer la substance de ce livre pourtant vraiment intéressant. Le tout est complètement plat et c'est même à s'interroger sur la façon dont on peut s'y prendre pour autant passer à côté d'un sujet. La seule chose qui semble véritablement intéresser le scénario, c'est le fait qu'il couche avec trois femmes en même temps à un certain moment. Jamais, on ne va véritablement plus loin que cela. En même temps, dès que le film s'essaie un peu à un minimum d'explication ou de profondeur, on voit vite que ça ne colle pas dans la réalisation. En fait, *Bel-Ami* apparaît comme une adaptation complètement bâclée parce que le fond du roman n'est pas du tout mis en scène. Les événements importants passent de façon beaucoup trop rapide. Seul le côté superficiel reste, notamment dans cette vision du Paris de la fin du dix-neuvième siècle qui n'est pas si mal rendue, même si entendre parler anglais avec sans cesse des noms français a quelque chose à la fois d'agaçant mais aussi de terriblement absurde. Les personnages, eux, par contre, sont tout complètement vidés de leur substance et apparaissent comme des sortes de pantin dont on ne sait trop qui tire les ficelles.

En plus, le moins que l'on puisse dire, c'est que ce n'est pas la performance des acteurs et actrices qui sauvent le tout. De mémoire, comme ça, je ne me souviens pas d'une performance d'ensemble aussi pitoyable. Il y aurait bien *Nine* mais le fait que ce film était une comédie musicale change un peu la donne. Là, si on prend les quatre interprètes principaux, il n'y a absolument rien à en tirer. Kristin Scott Thomas en fait des caisses à chacune de ses apparitions et Christina Ricci passe son

temps à minauder bêtement. Ca, c'est pour les deux « meilleures » performances. Parce que Uma Thurman et Robert Pattinson placent la barre très très haut dans les sommets du ridicule. L'actrice, elle, en rajoute tellement dans tout ce qu'elle entreprend que c'en devient souvent très drôle. Et Robert Pattinson me prouve une nouvelle fois qu'il n'est pas un bon acteur. Il ne donne son personnage aucune « vie », aucune réalité. Il n'est pas aidé par le scénario, c'est vrai, mais quand même... En arriver à un tel niveau alors qu'on doit interpréter un héros comme celui-ci, c'est quand même particulièrement désolant...

Pourtant, ce qui est le plus fascinant, c'est que le roman *Bel-Ami* offre vraiment une histoire intéressante et surtout un personnage très fort. Il y a donc vraiment de quoi faire un bon film. Mais quand, à tous les niveaux, il y a défaillance, c'est compliqué de s'en sortir, même avec le meilleur sujet du monde. Je lance donc un appel solennel à un cinéaste sérieux : s'il vous plait, faites une adaptation de ce roman bien plus réussie et je serai le premier à y aller pour effacer en partie le souvenir funeste de ce *Bel-Ami* impitoyablement mis en pièce par nos amis d'outre-Manche... Guy de Maupassant ne méritait pas ça, et les spectateurs que nous sommes non plus...

VERDICT :

Ou comment massacrer dans les grandes largeurs une œuvre littéraire assez incroyable. Parmi tous les défauts de ce film, il faut quand même retenir particulièrement le jeu d'acteurs, à la limite du supportable.

NOTE : 9

COUP DE CŒUR :

LA RECONSTITUTION DU PARIS DE LA FIN DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (ET ENCORE...)

JUILLET



THE AMAZING SPIDER-MAN

Marc Webb

Date de sortie : **04-07-2012** Vu le : **03-07-2012**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre : FILM DE SUPER-HEROS

HISTOIRE :

Peter Parker, élève un peu à part dans son lycée, vit avec son oncle et sa tante depuis que ses parents ont disparu alors qu'il était enfant. Lorsqu'il retrouve dans la cave une mallette ayant appartenu à son père, il y voit une occasion de comprendre son passé. Peu à peu, sa vie va basculer...

CRITIQUE :

La saga *Spider-Man* de Sam Raimi avec dans le rôle titre Tobey Maguire ne m'avait pas fait trop d'effet lors de la sortie des trois longs-métrages (en 2002, 2004 et 2007), c'est le moins que l'on puisse dire. Je n'en n'ai vu aucun au cinéma et je pense avoir vu le premier et peut-être le troisième un soir, à la télé, mais je n'en suis pas plus certain que cela. Ce dont je suis persuadé, c'est que, à l'époque, ça ne me faisait pas trop envie. Depuis, je vais quand même beaucoup plus souvent au cinéma et j'avoue trouver de plus en plus sympathique d'aller voir de temps en temps des grosses superproductions hollywoodiennes avec des héros déguisés prêts à sauver la veuve et l'orphelin. En plus, là, il y avait deux raisons supplémentaires qui me poussaient à aller voir ce film. La première tient dans le nom du réalisateur : Marc Webb, ancien réalisateur de clip, qui est passé au cinéma avec le plutôt mignon *(500) jours ensemble*. Cela confirme la tendance prise depuis quelques

années par les studios de confier de grosses productions à des réalisateurs que l'on n'attendrait pas forcément là (le meilleur exemple étant à venir avec ce James Bond signé Sam Mendes). La seconde raison vient de l'acteur qui a été choisi pour « remplacer » Tobey Maguire. Il s'agit d'Andrew Garfield que j'avais découvert il y a quatre ans dans l'un de ses premiers films (*Boy A*) et qui, depuis, confirme tout le bien que j'en avais pensé à ce moment là. Avec ça, je pouvais y aller un peu tranquille, et je n'ai pas été déçu du voyage car *The amazing Spider-Man* peut être considéré plutôt comme un bon film.

Une fois n'est pas coutume, commençons par les choses qui fâchent un peu et qui font que ce long-métrage n'arrive pas à atteindre un stade supérieur. Et, comme malheureusement souvent avec les films de super-héros, c'est principalement du côté du scénario qu'il faut aller voir. En effet, celui-ci est convenu et correspond beaucoup trop à une structure qu'on a vraiment l'habitude de voir et revoir avec les super-héros (le passé complexe, la découverte des pouvoirs, le choix d'en faire quelque chose ou pas et enfin, la bataille finale contre l'ennemi ultime). Là, clairement, les scénaristes ne se sont pas plus foulés que cela pour aller vers quelque chose d'autre, de plus complexe mais aussi peut-être de moins attendu. Les rebondissements se voient arriver de loin et les coïncidences sont trop nombreuses pour être honnêtes. C'est là que l'on se rend compte que c'est aussi cela qui fait la force des derniers *Batman* réalisés par Christopher Nolan et écrits avec son frère. Eux arrivent justement à réinventer complètement un mythe et à lui donner une histoire singulière. D'ailleurs, cette digression (pas tant que cela quand même) est aussi l'occasion de dire que j'ai enfin vu la bande-annonce du prochain au cinéma, et qu'elle est vraiment incroyable (d'ailleurs, le silence dans la salle pendant sa projection en disait long sur l'attente chez les spectateurs). Le problème pour *The amazing Spider-Man*, c'est que, parfois, la réalisation se met un peu au diapason de ce scénario en étant particulièrement « scolaire » et convenue. Alors qu'on pouvait attendre de Marc Webb un petit plus de ce côté-là, ce n'est pas forcément en ce sens qu'il a le mieux réussi.

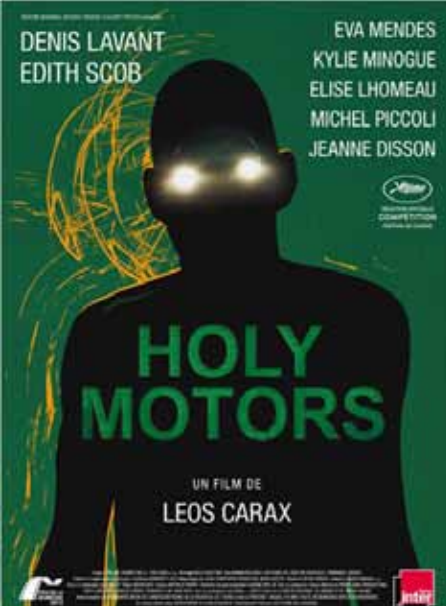
Par contre, là où le film est tout de même assez fort, c'est dans la façon dont le super-héros est rendu véritablement humain. Ainsi, toute la partie où il découvre ses pouvoirs est plutôt pas mal du tout, car elle parvient à montrer parfaitement l'évolution qui se fait dans sa tête dans son appréhension de cette nouveauté qui peut, potentiellement complètement modifier son existence. Et là, s'il faut rendre hommage au réalisateur d'avoir réussi à mettre à l'écran quelque chose d'assez intime, il est surtout nécessaire de tirer un grand coup de chapeau à celui qui interprète l'homme araignée, à savoir Andrew Garfield. Cet acteur a quelque chose qui correspond tout à fait à l'image que Marc Webb voulait semble-t-il donner à son héros : une sensibilité visible continuellement. En effet, on a toujours l'impression que ce comédien est sur la « corde raide ». Sa voix, notamment, est assez caractéristique puisqu'elle semble prête à tout moment à se briser. Cet acteur est donc vraiment excellent dans cette application du rôle de Spider-Man, notamment dans toute sa partie « humaine ». En face de lui, il a Emma Stone que j'ai toujours autant de mal à juger. Ce que je peux dire avec certitude, c'est que c'est une actrice qui vraiment quelque chose de particulier. Par contre, elle a 24 ans, et est censée jouer une jeune fille de 16 ans, ce qui est toujours assez énervant mais ce n'est ni la première ni la dernière fois dans le cinéma américain...

Là où on attend aussi ce genre de films, c'est tout de même sur le côté « grand spectacle ». et, au moins, pour cet aspect-là, il est difficile d'être déçu. Il n'y a rien de vraiment extraordinaire mais Marc Webb signe des scènes d'action de bonne voire très bonne facture. Il joue notamment beaucoup sur l'effet de vertige avec beaucoup de plans à la verticale d'un New York vu comme une sorte de canyon où l'on doit toujours plonger avant de remonter « à la surface ». Pour toutes ces séquences, la 3D est très bien utilisée et permet vraiment de rajouter du spectacle à des scènes qui n'en manquaient déjà pas. On peut donc dire sans problèmes que ce long-métrage est plutôt réussi de ce côté-là. Finalement, *The amazing Spider-Man* permet de passer un bon moment de cinéma même s'il manque au film une étincelle qui pourrait lui faire atteindre des sommets. Ça sera pour la suite, qui sait...

VERDICT :

En donnant à son héros un visage plus humain, notamment grâce à la grande performance d'Andrew Garfield, Marc Webb réussit à transcender un peu le genre. Mais ce sont aussi les scènes d'action parfois vraiment réussies qui sont vraiment marquantes.

NOTE :14**COUP DE CŒUR :****ANDREW GARFIELD**



HOLY MOTORS

Leos Carax

Date de sortie : **04-07-2012** Vu le : **09-07-2012**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: INCLASSABLE

HISTOIRE :

Une journée dans la vie de M. Oscar, un homme mystérieux qui voyage à bord d'une limousine et de vies en vies : il est tour à tour tueur à gages, grand patron, vieille mendiante,...

CRITIQUE :

Aucun film n'a fait autant de bruit au dernier Festival de Cannes que celui-là. Et cela pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'il constitue le grand retour de l'un des enfants terribles du cinéma français. Depuis treize ans, Leos Carax n'avait tourné aucun long-métrage et se faisait plutôt discret. Cannes a été l'occasion de le voir revenir à la lumière. *Holy Motors* y a été accueilli avec les critiques les plus dithyrambiques depuis longtemps, particulièrement dans la presse française qui en a fait le film de la quinzaine et l'a propulsé au rang de favori logique pour obtenir la Palme d'Or. Visiblement, la presse internationale, elle, a été un peu plus réservée. Au final, lors de la cérémonie de remise des prix, le film n'a

jamais été cité et est donc reparti bredouille, au grand étonnement (et parfois à l'indignation certaine) de la presse spécialisée. En allant le voir, je n'étais pas bien rassuré. Ce que j'avais pu rapidement en voir ou en lire me laissait l'impression que *Holy Motors* était pour le moins étrange. Et la séance de presque deux heures n'a fait que confirmer ce sentiment de départ.

Le film commence par un plan assez long d'une salle de cinéma devant la projection d'un film dont on n'entend que le son. Un homme se réveille dans une salle à côté et se rend dans cette salle. Il est précédé par des chiens de grande taille. C'est à partir de là, après un prologue déjà assez bizarre, que le film commence vraiment avec l'apparition de ce personnage central, joué par Denis Lavant, celui que l'on appelle M. Oscar. On ne sait rien de cet homme et on découvre peu à peu au cours du film qu'il vit en fait plusieurs existences en même temps, autant de vies qu'il appelle « rendez-vous » et auxquelles il se rend dans sa limousine (c'était vraiment le Festival de la limousine, après celle de *Cosmopolis*). Celle-ci est en fait à la fois un sas mais aussi le lieu de sa transformation. Car l'homme s'investit pleinement (c'est le moins que l'on puisse dire) dans chacune de ses interprétations. Finalement on ne sait pas bien s'il est un acteur ou autre chose, une incarnation,.... De toute façon, on ne sait pas grand-chose de rien du tout tant ce film part à certains moments en grand n'importe quoi. Je crois qu'il ne faut pas beaucoup chercher à mettre une quelconque logique derrière ce qui se passe, sinon on ne s'en sort pas. Et mon esprit (trop) rationnel a eu beaucoup de mal pendant tout le long-métrage.

Certains « rendez-vous » sont tout simplement lunaires (à peu près tous en fait) comme ce passage où il tue un homme lui ressemblant avant de lui-même se faire tuer de façon identique ou cette séquence finale complètement loufoque et qui, selon moi, n'a aucun sens (il faut vraiment que j'arrête d'en chercher, du sens, dans ce film, sinon, je n'y arriverai vraiment pas...). Mais s'il ne fallait retenir qu'un seul « rendez-vous », ça serait celui de « Monsieur Merde ». On atteint des sommets de très grand n'importe quoi entre cet homme qui mange des fleurs ou les doigts de l'assistante d'un photographe et la berceuse de cette top model recouverte d'un voile (Eva Mendes qui signe une apparition solaire) alors que lui s'endort nu comme un vers. Je me rends compte que, dit comme ça, ça doit vraiment paraître étrange... Ne vous inquiétez pas, ça l'est encore plus à l'écran. Je dois bien avouer que, au bout du compte, cela m'a donné quelques difficultés à véritablement rentrer dans *Holy Motors*. La plupart du temps, je n'en comprenais ni les tenants et les aboutissants, et me disant que la séquence allait changer du tout au tout cinq minutes plus tard, je ne faisais pas trop l'effort de m'investir totalement. Pourtant, au détour de quelques scènes, il y a de vraies belles idées de cinéma avec des images parfois magnifiques et des petites séquences très jolies. Mais cela est un peu trop perdu dans une masse beaucoup moins digeste.

Peut-on pour autant considérer ce film comme novateur ? Pour moi, non car Leos Carax, s'il signe un film unique et qui n'ap-

VERDICT :

Très déroutant, *Holy Motors* offre quelques jolis moments de cinéma et une grande performance d'acteurs. Mais sinon, j'ai eu beaucoup de mal à vraiment rentrer dans ce long-métrage. Etrange film !

NOTE : 11

**COUP DE CŒUR :
DENIS LAVANT**

partient qu'à lui, ne réinvente pas non plus le cinéma. Il se sert de pas mal de recettes déjà existantes en les arrangeant à sa façon. L'ensemble reste tout de même « exceptionnel » dans le sens où on ne voit pas un film comme cela tous les jours et qu'il faut saluer ce travail de véritable artiste. Personnellement, *Holy Motors* ne m'a rien fait du tout et j'en suis ressorti plus pantois qu'enthousiaste. Je comprends tout à fait que l'on puisse apprécier ce genre de films et que l'on puisse trouver cela complètement dingue. Je ne suis pas de cet avis. Par contre, je suis tout à fait d'accord pour saluer la performance d'acteur assez exceptionnelle de Denis Lavant qui incarne tous ces personnages de façon incroyable. Tous ont une vraie personnalité, parfois extrêmement différente et l'acteur est très fort pour, en dix minutes et parfois moins, toujours donner une vraie consistance à chacune des personnes qu'il incarne. Mais à part cela,...



MAINS ARMÉES

Pierre Jolivet

Date de sortie : 11-07-2012 Vu le : 11-07-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM POLICIER

HISTOIRE :

Lucas Scali est commissaire de police à Marseille et plus particulièrement chargé du trafic d'armes. Maya, elle, est une jeune flic affectée aux stupéfiants, à Paris. Leurs enquêtes vont se croiser, mais leur vie aussi puisqu'un lien intime les unit...

CRITIQUE :

Le film policier français, ça a toujours un côté un peu inquiétant. En effet, rares sont les longs-métrages de ce genre qui ont vraiment réussi à tirer leur épingle du jeu chez nous. Soit on est dans quelque chose qui se veut un peu trop « hollywoodien » et qui se rate car les moyens, mais aussi le talent, ne sont pas les mêmes. Ou sinon, c'est plutôt le côté « artistique » que veut trop faire ressortir le réalisateur et le film passe alors complètement à côté de son sujet initial. La plupart du temps, on a en fait droit à des films assez moyens, dont il n'y a finalement pas grand-chose à retirer. Autant de longs-métrages que l'on oublie assez vite car il n'y a rien de bien marquant. En allant voir *Mains armées*, je ne pensais pas forcément sortir de ce schéma là même si voir aux manettes Pierre Jolivet, plutôt habitué aux comédies sociales (son plus grand succès est *Ma petite entreprise*) pouvait être le signe de quelque chose d'un peu original ou, pourquoi pas, réussi. Peine perdue,

Mains armées n'est ni un très bon polar, ni un très bon film... Mais, en même temps, ce n'est pas non plus un mauvais long-métrage. Un film bien moyen, en somme...

Le problème principal de ce film réside dans le fait qu'il veut traiter en un peu plus d'une heure et demie un scénario beaucoup trop fourni. En effet, entre deux enquêtes qui se rejoignent à Paris, une histoire de « famille » qui se surajoute encore et d'autres petits événements ou personnages qui créent de nouveaux points de tension, il est compliqué de s'en sortir convenablement. Le film aurait beaucoup gagné à épurer un peu le tout, en se concentrant sur des événements plus nets, plus précis. On a un peu l'impression que le scénariste et réalisateur (c'est ici la même personne) s'est laissée emporter dans quelque chose qu'il ne pouvait plus maîtriser au bout d'un moment. Toutes les enquêtes manquent de clarté, les coïncidences sont trop grosses pour être honnêtes et les rebondissements un peu trop prévisibles. On ne sait parfois plus bien qui est qui, qui sait quoi, qui fait quoi... En plus, le film aborde beaucoup de personnages dont un certain nombre sont vraiment intéressants mais pas du tout assez creusés car, justement, trop de choses interfèrent et doivent font avancer le film de manière irrémédiable. C'est le cas notamment de ce chef des Stups qui semble à la fois terriblement véreux mais aussi très protecteur envers Maya. On aurait vraiment envie d'en savoir un peu plus. Mais ce n'est pas le seul protagoniste seulement évoqué par touches. Tout cela donne un aspect plutôt frustrant.

Pourtant, ce qui est assez paradoxal, c'est que malgré le trop grand nombre d'éléments qui traversent ce film, j'ai trouvé que *Mains armées* manquait d'un élément absolument essentiel pour n'importe quel film policier : le rythme. Il y a quelques petites montées de tension mais, dans l'ensemble, le long-métrage pourrait être considéré comme assez « pépère ». Pierre Jolivet prend son temps sur certaines séquences comme s'il n'était pas pressé, alors qu'il en « bâcle » d'autres. Là encore, on a l'impression que le réalisateur est trop dépendant de cette histoire qui se surimpose à tout le film et qui lui fait malheureusement perdre une bonne partie de son intérêt. S'il avait mieux construit son film, sans doute aurait-il pu mieux gérer cette notion de rythme tout de même très importante. Il y a aussi quelque chose dans sa réalisation d'assez « scolaire ». Aucune idée véritablement inventive n'est à retenir et, la plupart du temps, on peut se douter du plan suivant. Cela suit une logique prédéfinie qui est imprimée dans l'esprit d'un spectateur régulier et un minimum attentif. Le duo d'acteurs principaux, lui, remplit plutôt bien sa tâche. En même temps, Roschdy Zem, fait du Zem et il est rarement mauvais. Leïla Bekhti s'en sort plutôt pas mal même si elle n'est pas forcément la plus crédible en jeune flic... À côté d'eux, les seconds rôles sont tenus de façon correcte.

Enfin, au niveau technique, il y a tout de même un vrai souci et ce n'est pas la première fois que cela arrive dans un film français. Et c'est le son. Je veux bien que l'on me dise que je deviens de plus en plus sourd mais là, il y a vraiment des passages où on ne comprend absolument rien à ce que se disent les personnages. Pourtant, Pierre Excoffier, l'ingénieur son, est

loin d'être mauvais et il a d'ailleurs gagné un César il y a deux ans (pour *Le Concert*). J'en viens donc à me demander si ce n'est pas parfois une demande des réalisateurs d'avoir quelque chose qui fasse « plus réaliste ». C'est bien, mais si on n'entend pas la moitié des conversations, cela devient quelque peu compliqué de suivre le film. En fait, c'est plus énervant qu'autre chose, car, dans les grandes lignes, on peut à peu près imaginer ce qu'ils se racontent mais être obligés de faire la démarche est plus qu'embêtant... Si tout le monde pouvait faire un effort de ce côté-là, ça ne serait pas de refus pour ma part !!

VERDICT :

Un polar qui n'est pas assez cadré et qui part un peu en n'importe quoi. L'histoire qui se rajoute par-dessus les enquêtes est un peu trop artificielle et plombe en grande partie le tout. Vraiment moyen...

NOTE : 12**COUP DE CŒUR :****ROSCHDY ZEM**

TO ROME WITH LOVE

Woody Allen

Date de sortie : 04-07-2012 Vu le : 18-07-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Dans celle qu'on appelle « la ville éternelle », on suit le destin de plusieurs personnages, à la fois des Italiens et des Américains. Il est sous-jacent question d'amour, sous différentes formes...

CRITIQUE :

Le nouveau Woody Allen, c'est devenu un concept dans le monde actuel du cinéma. À la régularité d'un coucou, il sort un film par an, qu'il neige, qu'il pleuve ou qu'il vente. Et moi, depuis *Match Point* (2005), avec la même régularité, je vais voir ses films, qu'il neige, ... Pourtant, bien peu m'ont plu et aucun ne m'a enthousiasmé depuis qu'il vient filmer en Europe, en faisant escale dans chacune des capitales intéressantes du vieux continent (Londres, Barcelone, Paris et, donc, Rome). Cela pourrait presque s'apparenter à du tourisme cinématographique plus qu'à de véritables films. D'ailleurs, le long métrage que j'ai peut-être trouvé le plus réussi est justement celui où il s'appuie le moins sur cet

aspect touristique (*Vous allez rencontrer...*) pour plus s'intéresser aux personnages à proprement parler. Mais, en même temps, depuis huit ans, la seule fois où il est « revenu » dans la ville où son cinéma a presque toujours pris place, ça a été une vraie catastrophe (*Whatever works*). Donc, c'est comme ça, le tour d'Europe continue et Rome ne pouvait être oublié dans ce « trip touristique » (avant, qui sait, Prague ou Budapest). Et, malheureusement, c'est peut-être l'étape de trop... De celle dont on se dit qu'on aurait largement pu l'éviter et passer directement à la suivante. C'est aussi le genre de films dont on ressort en pensant que sans idées directrices fortes, même un scénariste et un réalisateur de talent comme Woody Allen (il l'a assez prouvé) a du mal à s'en sortir honorablement.

Car le grand problème de *To Rome with love* est bien dans ce cruel manque d'imagination. Woody Allen fait s'enchaîner de multiples histoires mais il n'y a aucun fil directeur, si ce n'est la question de l'amour (pas le point de vue le plus original du siècle, vous l'avouerez). Là où son film précédent (*Minuit à Paris*) avait comme point de départ une idée assez originale et plutôt drôle, *To Rome with love* n'a rien de tout cela. L'introduction est faite par un « vrai » romain, policier de son état, et qui dit tout voir depuis l'endroit où il fait la circulation. Partant de là, ça ne peut pas non plus casser des briques... C'est donc ensuite une succession de scènes autour de la problématique amoureuse avec des personnages à la fois italiens mais aussi américains. Il n'y a aucun rapport entre les différentes histoires et celle qui met en scène Roberto Begnini (un homme tout simple devient tout d'un coup une célébrité connue dans tout le pays, sans aucune raison) est même complètement en dehors de tout le reste du film. Les autres personnes sont impliquées dans des histoires d'amour plus ou moins compliquées, avec l'apparition d'individus perturbateurs comme les beaux-parents, une amie un peu névrosée et terriblement attirante ou un acteur « séduisant ».

Cette succession de scènes n'a souvent ni queue ni tête et c'est bien dommage. En plus, il y en a trop et le film aurait gagné à en choisir quelques unes et à plus les développer et ne pas les faire rester au simple rang de l'anecdote sans intérêt. Car il faut dire qu'il n'y a pas forcément de quoi faire un film de telles histoires qui sont pour la plupart ni très originales, ni très amusantes. Elles donnent l'occasion de dialogues à la fois humoristiques et théoriques, une des grandes spécialités de Woody Allen mais, là aussi, il se rate avec un nombre assez impressionnant de blagues qui tombent à plat et un petit côté parfois moralisateur qui est un peu énervant (notamment avec ce personnage joué par Alec Baldwin, sorte de « caution morale » de celui interprété par Jesse Eisenberg). Et puis le problème, c'est que, quand Woody Allen croit tenir un gag un peu plus drôle que la moyenne (bien que cette notion reste à discuter), il ne se gêne pas pour le faire revenir trois ou quatre fois. C'est notamment le cas de toute cette histoire d'homme qui ne chante bien que sous la douche. La première fois qu'il arrive sur scène dans sa cabine de douche pour un concert, c'est plus ou moins drôle, mais je vous assure que la troisième fois, ce ne l'est plus du tout... Il y a aussi un grand nombre de clichés sur l'Italie et les Italiens ou encore sur Rome et les Romains. Et là où, dans *Minuit à Paris*, Woody Allen essayait d'évacuer l'aspect purement touristique par cette succession de clichés de la capitale française, il s'en donne plutôt à cœur joie ici, sans aucune retenue, en faisant passer ses personnages devant tous les bâtiments et endroits célèbres. Ça en devient au bout d'un moment un peu risible...

Enfin, pour « parfaire » le tout, du côté des acteurs, il n'y a pas non plus grand-chose à sauver. Roberto Begnini a été embauché pour « faire du Roberto Begnini » (à ce niveau-là, c'est un peu le Fabrice Lucchini italien). Donc il crie et il gesticule, comme n'importe qui pourrait s'attendre qu'il fasse. Penélope Cruz joue, elle, une prostituée, cause d'un quiproquo avec la famille d'un jeune marié. Ce genre de rôle qu'elle commence un peu à accumuler (voir dans *Nine*) ne rend aucunement mérite à son talent qu'elle a pu maintes fois démontrer (et notamment avec ce réalisateur dans *Vicky Cristina Barcelona*). Là, son rôle est si peu intéressant qu'elle se contente vraiment du service minimum. Seuls les jeunes Jesse Eisenberg et Ellen Page essaient de mettre un peu de folie dans le film mais leurs rôles respectifs ne sont pas vraiment assez poussés pour qu'ils puissent véritablement se donner à fond. Et c'est bien dommage... En somme, *To Rome with love* peut être considéré comme un film raté qui n'est sauvé en partie par le fait que Rome, sans doute ma ville préférée, est le cadre de tout le long-métrage et qu'une bonne partie du film se déroule en langue italienne. Car sinon, c'est une déception à presque tous les niveaux. Je me demande s'il n'est pas l'heure que Woody Allen se pose une bonne fois pour toutes et nous fasse enfin un vrai film auquel il consacrerait du temps tant dans l'écriture que dans la réalisation. On attend maintenant celui-ci depuis trop longtemps. Sinon, je vais peut-être arrêter d'aller par principe voir ses films. Car ça devient un peu lassant, à la longue... Mais, ça ne fait pas trois critiques que je dis ça ??

VERDICT :

Plus qu'inutile, cette escapade romaine ne mérite pas de rester dans les mémoires bien longtemps. Sans idées, Woody Allen semble en roue libre dans un film où presque tout est surjoué.

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

LE FAIT QU'IL Y AIT LA MOITIÉ DU FILM EN LANGUE ITALIENNE



LES KAÏRA

Franck Gastambide

Date de sortie : 11-07-2012 Vu le : 99-07-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Mousten, Abdelkrim et Momo sont amis d'enfance et ils n'ont jamais quitté leur cité de Melun. En fait, ils passent leur temps à ne rien faire. Quand ils découvrent une annonce pour tourner dans un film porno, ils y voient une chance d'avoir facilement une vie faite de filles et d'argent...

CRITIQUE :

Ce film est l'adaptation d'une web-série qui fait, paraît-il, un carton depuis trois ans sur internet (*Kaïra Shopping*) et que, personnellement, je ne connaissais pas du tout. En signant un futur film avec Mandarin Cinéma (à qui l'on doit notamment les deux OSS 117), les trois compères, et notamment Franck Gastambide, le « cerveau » de la troupe, s'assuraient à la fois une bonne visibilité et des producteurs de talent (les frères Altmayer, en l'occurrence). Encore fallait-il que ça suive derrière pour donner un long-métrage au moins correct. Si je suis allé voir ce film, c'est parce que j'ai vu et lu un nombre plutôt important de critiques positives. En plus, personnellement, cette ambiance de banlieue de laquelle s'amuse les interprètes a tendance à me faire beaucoup rire. Et puis, c'était un soir où j'étais un peu fatigué et où je n'avais donc pas forcément envie de voir un film

trop compliqué. Et bien, au moins, avec *Les Kaïra*, on est servi car ce n'est vraiment pas complexe du tout, mais par contre, on passe un bon moment car le film est souvent drôle, même s'il n'est pas exempt de tout défaut.

Le risque avec une adaptation au cinéma d'un programme court, c'est de tomber dans le travers assez prévisible de la suite de sketches sans trop de cohérence. Si le film n'évite pas complètement ce travers, il ne s'en tire pas trop mal en réussissant à accrocher tous ces passages à une trame à peu près correcte. Bon, avouons-le honnêtement, ce n'est quand même pas le scénario du siècle mais cela permet de garder une cohérence d'ensemble tout de même nécessaire. On s'attend un peu à tout ce qui va se passer dans la globalité, mais, finalement, là n'est pas l'important. On peut aussi reprocher à cette histoire le fait que certains personnages ne soient pas assez creusés (notamment celui de la sœur d'un des trois lascars). Ce qui semble vraiment être cher au réalisateur, ce sont plutôt les petites scènes qui se raccrochent à ce scénario et qui font véritablement vivre le film. Plusieurs passages, notamment avec les acteurs invités (François Damiens, Elie Semoun, Axel Lutz ou encore Eric Cantona) sont assez incroyables. Il y a beaucoup de petites touches d'humour, parfois assez osées, qui parsèment le film de façon plutôt intéressante. Les trois compères nous donnent une vision de la banlieue à la fois très drôle mais aussi, en contrepoint, triste et sans espoir. C'est dans ce regard plutôt décalé sur un objet fort de débat en France que se niche une des grandes forces du film. Il permet en tout cas de bien s'amuser et de passer un bon moment de rigolade.

L'humour utilisé dans le film est par contre parfois très limite (limite du vulgaire, limite du grossier). Certains passages, notamment, ne sont pas à montrer à tous. J'en profite donc pour m'interroger une nouvelle fois sur la politique de censure du CSA par rapport aux films. En effet, je ne comprends pas comment un tel long métrage a pu sortir sans au moins recevoir la mention « avertissement ». Il y avait dans la salle où j'étais plusieurs enfants de dix ans ou peut-être moins et, je suis sans doute « vieux con », mais j'estime que certains passages sont choquants et ne devraient pas pouvoir être montrés à cet âge-là. Un dernier mot sur le langage utilisé pendant tout le film. En effet, il faut le dire, ils ne parlent pas vraiment le français comme vous ou moi (encore que, je ne sais pas comment vous vous exprimez, me direz-vous...). Le verlan est en fait la base de toute discussion. Et ce qui est drôle, c'est que l'on s'y fait finalement assez vite et que, au bout d'un moment, on ne comprend presque plus les gens qui parlent normalement. C'est donc que ces *Kaïra* ont réussi à nous emmener dans leur monde. Celui-ci ne se veut aucunement une dénonciation ou une critique des banlieues mais plutôt une vision pleine d'humour et décalée de ces quartiers. En ce sens, c'est plutôt réussi. On n'en demandait pas beaucoup plus...

VERDICT :

Un film qui, dans son genre, tient plutôt la route. Très drôle par moments, un peu trash à d'autres, *Les Kaïra* suit de façon constante le style dans lequel il s'engage. Une bonne tranche de rigolade...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LES TROIS INTERPRÈTES PRINCIPAUX



THE DARK KNIGHT RISES

Christopher Nolan

Date de sortie : 25-07-2012 Vu le : 24-07-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM DE SUPER-HÉROS

HISTOIRE :

Huit ans après la mort de Harvey Dent, Bruce Wayne a rangé son costume de Batman et vit reclus chez lui. Mais l'arrivée d'une nouvelle menace, en la personne de Bane, va le pousser à réapparaître et souffrir pour mieux revenir.

CRITIQUE :

The Dark Knight rises s'avance depuis un certain temps comme l'évènement cinématographique de l'année 2012. En effet, Christopher Nolan avait annoncé depuis la fin du tournage de *The Dark Knight* que le prochain film autour de Batman serait le dernier de ce qui serait alors sa trilogie autour de ce personnage mythique. Depuis quatre ans, on peut sentir l'excitation qui agite tous les fans, dont je ne suis pas forcément, autour de ce film. Les premiers noms du casting, les ébauches de scénario, les photos de tournage,... Tout cela faisait l'objet de nombreuses informations exclusives, de démentis officiels, de commentaires en tous genres ou de rumeurs plus ou moins farfelues. 2012 était donc l'année de sortie de ce film évènement et la Warner n'a pas hésité à y aller fort sur le marketing

avec un nombre impressionnant de bandes-annonces, de nombreuses affiches et une vraie volonté de conserver une part de mystère autour de l'intrigue. On a enfin pu découvrir ce qui se cache derrière ce qui pouvait apparaître au premier abord comme une sorte de produit marketing. Et, on peut le dire, *The Dark Knight rises* est bien plus que cela. C'est un grand film qui prouve une nouvelle fois le génie de Christopher Nolan pour mettre en scène des films à la fois grands publics mais vraiment singuliers.

Dès la séquence d'ouverture, on sait qu'on est complètement chez Christopher Nolan. Cette libération de Bane dans un avion en plein vol est vraiment incroyable et montre avec force le talent du britannique pour réaliser des scènes d'action géniale, mélange assez particulier de classicisme (début habituel de ce genre de films, découverte du méchant,...) et d'ingéniosité (scène qui se passe en haute altitude avec l'ouverture par l'extérieur d'un avion en plein vol, prises de vue assez incroyables). Bane, le méchant en question, n'a vraiment pas l'air commode du tout et il donnera du fil à retordre à Batman et ses alliés. Pendant les 165 minutes que compte ce film, on va avoir droit à un nombre conséquent de grandes scènes d'action et, il faut le dire, quand il s'agit d'orchestrer ce genre de séquences, Christopher Nolan n'a pas vraiment son pareil dans le monde actuellement pour l'égaliser. On pourra toujours dire qu'il est un peu mégalomane (ce qui n'est pas forcément faux) mais il a aussi et surtout une aptitude assez incroyable à nous offrir des séquences hallucinantes. C'est souvent du très très grand spectacle (poursuites, explosions, combats,...). Avec la musique de Hans Zimmer toujours présente, certains passages valent vraiment le détour tant ils sont techniquement parfaits. Les effets spéciaux, sans doute très présents ici, ne font pas tout et Nolan a un vrai don de la réalisation pour ces séquences avec une gestion parfaite du rythme et des prises de vue. C'est en ce sens un formidable faiseur de scènes qu'il faut saluer une nouvelle fois ici.

Ce *Dark Knight rises* a sans aucun doute un côté beaucoup moins « dingo » que l'opus précédent où le Joker irriguait tout le film de sa folie démente. Là, le méchant est plus classique (la force brute est sa principale arme) bien que potentiellement tout aussi destructeur. On peut d'un certain côté regretter l'absence d'un tel personnage mais il faut se rappeler que c'est Batman qui doit rester le héros du film, ce que l'on avait peut-être un peu tendance à oublier devant *The Dark Knight*. Mais ce qu'il perd en folie, *The Dark Knight rises* le gagne *a contrario* en densité et en puissance. En effet, s'il y a quelque chose de plus « normal » dans ce long-métrage, le scénario va chercher beaucoup plus loin du côté du personnage principal. Il ne faut pas oublier que le titre met au centre du film la notion d'« élévation » et le long métrage dans son intégralité est irrigué par ce concept, que ce soit dans les images ou dans la symbolique qui y est lié. Batman repart de très bas, une première, puis une seconde fois. Il doit sans cesse se remettre en question, se relever et repartir au front afin de combattre un ennemi toujours plus fort et qui sème un véritable chaos dans toute la ville. L'atmosphère particulièrement sombre qui habite tout le long-métrage colle parfaitement à cette vision du héros qui ne verra que peu la lumière du jour. Mais cette ambiance apocalyptique doit aussi être vue en contrepoint de notre société actuelle puisqu'il s'agit en fait d'une révolution (encouragée par Bane) qui pousse le peuple à juger les riches accusés d'exploiter le reste de la population. Ainsi, Nolan souhaite placer son film dans une dimension sociale, même s'il ne faut pas, à mon avis, trop tirer de plans sur la comète à ce niveau-là.

Ce film a en tout cas une vraie singularité dans le scénario par rapport à tous les films actuels de super-héros. En effet, alors que, d'ordinaire, on a une structure « pyramidale » (pour arriver à un combat final), ici, c'est au cœur du film qu'a lieu la première rencontre directe entre Bane et Batman. Une confrontation âpre, rude et dont le personnage principal ne ressort pas forcément vainqueur. La deuxième renaissance, la plus importante car celle qui va décider du destin de la ville, a lieu à partir de là. C'est aussi la plus compliquée et celle qui demandera le plus d'efforts. S'il peut être attendu, le dénouement final, ainsi que les rebondissements qui vont avec, n'en restent pas moins intéressants dans leur construction et leur réalisation. Ainsi, *The Dark Knight rises* est bien plus qu'un simple film de super-héros. Il fait atteindre à ce genre une dimension à la fois sociale et presque philosophique. Là où le scénario de Nolan est aussi particulièrement réussi, c'est dans cette manière d'introduire peu à peu de nouveaux personnages en leur donnant une véritable place dans tout le dispositif. Par rapport au dernier épisode, il y a tout de même en plus Catwoman, Miranda Tate ou encore ce jeune policier du nom de Blake, ce qui n'est pas rien. En effet, chacun de ces individus aura une vraie importance dans le récit. Chacune de ces personnes est creusée en peu de temps, par quelques éléments mais le spectateur peut comprendre très vite quelles sont les principales caractéristiques profondes de chacun d'entre eux. Il faut dire aussi que Nolan prend réellement le temps de s'en occuper, notamment dans la première partie du film, un peu plus lente et qui ressemble vraiment à une mise en place des événements à venir. Pour autant, on ne s'ennuie jamais car on a toujours le sentiment que tout a de l'importance et que rien n'est laissé au hasard. Ce qui s'avère finalement être le cas. Ainsi, en presque trois heures (des films d'une telle durée sont rares aujourd'hui), il y a une véritable densité qui est plutôt incroyable.

Du côté des acteurs, à côté des habitués Bale, Freeman, Caine ou Oldman, qui sont comme toujours très bons, d'autres nouveaux viennent compléter un casting qui, au final, s'avère très impressionnant. Tom Hardy exécute plutôt bien la tâche du méchant même si ce n'est pas forcément le rôle qui donne le plus de possibilités d'exprimer son talent. J'ai personnellement plutôt été surpris par la performance d'Anne Hathaway, qui n'est pas une actrice que j'apprécie habituellement. Ici, dans le rôle de Catwoman, elle est particulièrement efficace dans le costume de cette femme qui, entre séduction et malice permanentes, va aussi avoir des choix importants à effectuer. Joseph Gordon-Levitt, lui, est aussi plutôt très bon dans la sensibilité qu'il arrive à donner à son personnage avec un seul mouvement ou un seul regard. Pourtant, son personnage n'est pas forcément le plus intéressant à la base mais avec un tel acteur, on peut à peu près tout réussir.

En conclusion de cette critique, on peut se demander ce qu'il manque vraiment à ce film pour lui permettre d'atteindre un niveau réellement exceptionnel. J'ai moi-même du mal à le définir mais il me semble qu'il y a un petit quelque chose qui est absent, peut-être un peu de folie ou d'émotion supplémentaire. Dans tous les cas, il ne manque tout de même pas grand-chose... La fin du film, sorte d'épilogue en deux ou trois séquences, permet d'ouvrir vers une multitude de possibles (nouveaux personnages, nouveaux événements...). Ce qui est aujourd'hui sûr, c'est que Christopher Nolan ne reprendra pas le flambeau. *The Dark Knight rises* marque bien la fin d'une ère de sept ans débutée en 2005 avec la sortie de *Batman begins*. Pendant ce temps, Christian Bale aura porté à trois reprises le costume d'un Batman souvent mis en difficulté mais qui aura toujours su se dépasser pour sauver les habitants de sa ville des dangers qu'ils couraient. Trois films pour autant de réussites de la part de Christopher Nolan qui aura, avec cette trilogie, redéfini, sans doute de manière durable, les contours du film de super-héros. Ce dernier long-métrage est en tout cas impressionnant et conclut de belle manière une trilogie qui a toutes les chances de devenir un classique.

VERDICT :

S'il n'est pas le film exceptionnel attendu, *The Dark Knight rises* n'en reste pas moins un long-métrage de très grande qualité, à la fois dense, sombre et puissant. Christopher Nolan y prouve une nouvelle fois sa capacité à orchestrer des séquences impressionnantes.

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

CERTAINES SÉQUENCES VRAIMENT INCROYABLES



LES SAVEURS DU PALAIS

Christian Vincent

Date de sortie : 19-09-2012 Vu le : 26-07-2012

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Hortense Laborie est appelée depuis son Périgord natal afin de devenir la cuisinière privée du Président de la République. Celui-ci semble apprécier ses talents, mais, au sein du Palais, elle ne fait pas forcément l'unanimité, notamment à cause de son caractère bien trempé.

CRITIQUE :

Deuxième expérience du *Label des spectateurs UGC* et, là, honnêtement, pendant dix minutes, je ne savais pas du tout ce que j'avais devant les yeux. Je m'étais un peu renseigné sur ce qui sortait le mois prochain mais je n'étais pas allé beaucoup plus loin... Et puis le titre s'est affiché et j'ai été surpris devant ce film dont je n'avais pas du tout entendu parler. C'était donc la première fois que j'assistais à la projection d'un long métrage en ne sachant absolument rien dessus. Voir Catherine Frot au générique m'a plutôt rassuré, car c'est une actrice que j'apprécie et que je trouve toujours très juste, mais le premier quart d'heure a vite refroidi mes (maigres) espoirs. Ce film est basé sur la cuisine, comme son titre peut le laisser deviner avec ce jeu de mot assez discutable. Actuellement, la cuisine est à la mode dans tous les médias : magazines, émissions de télévision, et même cinéma

(*Le goût de la vie*, *Julie and Julia* ou encore *Comme un chef*)... Ca s'apparente aujourd'hui presque à un phénomène de société. Christian Vincent (réalisateur qui n'avait plus réalisé depuis son précédent film datant de 2005, *Quatre étoiles*) s'empare du « sujet » et pas qu'un peu, pour faire un film librement inspiré d'une histoire vraie. Mais le problème est que le film tourne au bouillon. Et, autant le dire, la critique va être salée.

La première question que l'on se pose en sortant de la séance est la suivante : comment des producteurs ont pu décider de faire un film avec si peu ? Parce qu'en fait, *Les saveurs du Palais* repose sur presque rien : deux ans de la vie d'une cuisinière au service privé du Président de la République. Les seuls rebondissements qu'il y a, ce sont : les crises avec le chef voisin qui s'occupe des cuisines centrales, la modification de l'organigramme de l'Elysée ou encore le changement des habitudes alimentaires du Président de la République. Et avec ça, vogue la galère, on fait un film de 90 minutes... C'est quand même plus que limite et d'ailleurs, le réalisateur (scénariste aussi) s'en rend assez vite compte puisqu'il ne cesse de multiplier des scènes totalement inutiles, qui semblent sorties d'une émission culinaire à la mode. Et vas-y que je te montre des tartes, des Saint-honoré, des viandes en sauce... Oui, mais dans quel but ? Car, en fait, le principal souci avec ce film, c'est qu'on ne voit vraiment pas ce qu'il veut montrer. Il n'adopte pas vraiment de point de vue, reste neutre, un peu extérieur à la vie de cette femme. D'ailleurs, on ne sait presque rien d'elle si ce n'est ce qu'elle fait dans la cuisine avec les aliments : sa spécialité est de faire une bonne cuisine française, bien rustique. D'ailleurs, les notions de « cuisine de grand-mère », « cuisine de terroir »,... reviennent souvent au cours du film, notamment dans la bouche du Président de la République. En ce sens, ce film m'a paru assez « vieille France » dans cette façon de magnifier de façon un peu trop idéalisée cette cuisine à l'ancienne. Au bout d'un moment, c'en est presque gênant.

Je pense que l'autre « intérêt » de ce film est la volonté de faire découvrir au spectateur les dessous de l'Elysée. A la manière d'une émission comme *Des racines et des ailes*, nous voilà partis pendant une heure et demi dans une visite presque exhaustive du lieu central du pouvoir en France. Il y a une séquence absolument incroyable de dix minutes en début de film où c'est vraiment ça, de façon complètement caricaturale. Alors, ce n'est pas forcément inintéressant de savoir comment fonctionne le Palais, mais réalisé comme ça, de façon aussi « didactique », cela fait perdre tout le peu de charme qui pouvait subsister. De plus, *Les saveurs du Palais* ne s'arrête pas là et, après l'aspect « géographique », il a l'intention de montrer les hommes qui composent ce monde à part qu'est l'Elysée. Et là, c'est presque pire puisque tous les clichés possibles et imaginables sont de sortie. Rien qu'à voir la tête des personnages, on comprend où on est. Bien sûr, je veux bien que le Palais soit un lieu différent mais, là, tout de même, tout le monde semble venir d'une autre planète. Et puis, on a le droit aussi à un petit laïus sur les hommes politiques français qui « aiment beaucoup avoir des relations avec la gente féminine, notamment les journalistes ou assistantes ». Très fin mais surtout complètement inutile par rapport au reste du film. Le Président en lui-même, interprété par un Jean d'Ormesson dont on a l'impression qu'on l'a sorti du formol pour les besoins du film, a lui aussi un côté totalement caricatural, empli d'un côté nostalgique sur la France d'antan... La seule réussite de ce film réside dans son

actrice principale puisque Catherine Frot se démène comme elle peut pour éviter le naufrage. Elle est parfaite dans ce rôle d'une femme très forte car capable de tout pour obtenir ce qu'elle veut mais aussi à la merci de ce qui se passe au-dessus d'elle. Heureusement qu'elle est là pour donner un tout petit intérêt au film.

En contrepoint de l'essentiel de l'histoire qui se passe à l'Élysée, on voit, trois ans plus tard, le dernier jour du travail suivant de cette femme, devenue pendant un an cuisinière sur une base française dans les terres australes. Honnêtement, l'intérêt de ces séquences est assez mince et si ce n'est permettre de souffler entre deux recettes (et encore...), tous ces passages sont loin d'être utiles. Ils n'éclairent même pas réellement le personnage central de l'histoire. Finalement, mis à part la cuisine proprement dite, le film passe complètement à côté de son sujet. Cette femme n'apparaît que comme une forme de pantin toujours prête à se rebeller et dont les relations aux autres ne sont pas creusées. En ce sens, ce film est très loin de répondre aux exigences minimales d'un vrai film de cinéma. C'est un sujet qui pourrait aller pour un téléfilm, à la limite, mais pas plus. En plus, ce film donne faim car on voit pendant la moitié du temps de la nourriture qui, il faut le dire, a l'air assez appétissante. Si vous y allez (ce que je suis loin de conseiller, vous l'aurez compris), mangez un bout avant sinon, ça va ressembler à une heure et demie de torture... Mais il donne aussi faim de bon cinéma, de films qui ont de vraies idées de départ et une volonté de les traiter de façon originale et singulière. Là, ce n'est pas du tout le cas et c'est bien dommage d'en arriver là. S'il reçoit quand même le *Label des spectateurs UGC*, je n'y comprends plus rien. Mais là, ça serait quand même un peu « fort de café ».

VERDICT :

Film sans goût, d'une fadeur sans nom, qui manque de liant et qui utilise des recettes déjà vues un nombre incalculable de fois. Seule Catherine Frot, particulièrement savoureuse dans son rôle, relève un peu le tout. Pas loin d'être lame-en-table...

NOTE : 10

**COUP DE CŒUR :
CATHERINE FROT**



REBELLE

Pixar

Date de sortie : **01-08-2012** Vu le : **29-07-2012**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Merida est la fille du Roi d'Ecosse. Alors que sa mère souhaite tout décider de sa vie, elle a plutôt envie de choisir son existence, qui ne sera pas celle d'une princesse habituelle. Pour convaincre sa mère, elle va aller jusqu'à faire une très grosse bêtise...

CRITIQUE :

Cette année, sur l'affiche du dernier *Pixar*, on a le sentiment que l'inscription *Disney* est inscrite en plus grosse que d'habitude. C'est vraiment une impression car, pour avoir vérifié sur les affiches des anciens films, c'est toujours marqué de la même taille. Mais, peut-être parce qu'on voit une princesse et que le graphisme nous fait vraiment penser à du *Disney*, on a cette perception. Pourtant, comme pour tous les films d'animation des années précédentes, c'est bien un film d'animation de la maison *Pixar* et qui est soutenu par la maison-mère, à savoir *Disney*. Mais, tout de même, assez vite, quelque chose m'a mis la puce à l'oreille sur ce rapport entre le studio et la maison-mère. Sur les cinq réalisateurs « historiques » de *Pixar* (j'ai nommé John Lasseter, Pete Docter, Andrew Stanton, Lee Unkrich et Brad Bird), aucun ne se trouve à la réalisation, ce qui n'était jamais arrivé jusque

là. Il semble donc bien y avoir pour ce film une volonté d'aller vers quelque chose de « nouveau » pour le studio d'Emeryville, peut-être de moins créatif et inventif mais de plus en phase avec l'image que les studios *Disney* veulent donner maintenant. De fait, à la sortie du film, on a un peu l'impression d'avoir assisté à un film *Disney*, magnifié par le génie graphique de *Pixar*. C'est donc pas mal, mais tout de même un peu décevant.

Rebelle a un mérite important : celui de plonger véritablement le spectateur dans les contrées reculées de l'Ecosse. Le film commence par un survol de ces terres désolées et qui semblent inhabitées. Pendant tout le film, ce paysage aura une importance et apportera vraiment quelque chose à l'histoire. Les différents personnages impliqués dans l'histoire correspondent aussi complètement à cette « mythologie » autour des terres écossaises. La musique, elle aussi, est une composante essentielle de tout cet univers mis en place. Et de ce côté-là, c'est très plaisant. D'ailleurs, d'un point de vue graphique, *Pixar* nous en met une nouvelle fois plein la vue. Personnellement, j'ai vraiment apprécié à la fois la finesse des détails, l'intelligence du trait mais aussi le travail autour des couleurs (avec, notamment, cette chevelure rousse qui ressort tout le temps sur des paysages à majorité gris et vert sombre). Mais de ce côté-là, honnêtement, je n'étais pas vraiment inquiet. Les studios *Pixar* ont démontré depuis plusieurs années qu'ils n'évoluaient pas vraiment dans la même catégorie que leurs principaux concurrents. Mais ce qui fait aussi normalement la force de ce studio, ce sont les scénarios qui associent de façon assez virtuose humour et moments plus tragiques, différents niveaux de lecture...

Et là, malheureusement, *Rebelle* est loin d'être à la hauteur de ses prédécesseurs. C'est sans doute là que l'on sent le plus une influence forte venant du côté de *Disney*. En effet, si le film n'est pas non plus une histoire de princesse habituelle, elle se veut tellement inverse à un schéma classique que tout, dans le scénario, s'y rapporte invariablement. Cette jeune femme se veut indépendante, libre de ses choix et particulièrement bagarreuse. Mais, assez vite, elle va être obligée de revenir dans le droit chemin, de façon presque décevante et la fin est un peu bêtement moralisatrice de ce côté-là. Pour cela, elle va passer par différentes aventures, dont je ne dévoile pas la teneur mais qui font appel à des ressorts un peu trop connus et attendus (sorcières, sorts, batailles épiques...). Le scénario se sert aussi, plus ou moins habilement d'un grand nombre de références, dont les plus évidentes sont *Blanche-Neige* ou encore *Robin des Bois* (pour ce tournoi d'archers). Le problème principal de ce scénario est qu'il manque singulièrement de différents niveaux de lectures. Il n'y a pas vraiment grand-chose à titre de ce côté-là puisque le tout est assez « plat » et à prendre au premier degré. Signe définitif que cette histoire n'est pas des plus réussies selon moi et qu'elle ne prend pas assez de recul : elle permet de faire des chansons un peu cucul (dans la grande tradition *Disney*), ce qui n'est pas un bon signe... Bref, au final, de ce scénario, il n'y a pas grand-chose à retenir.

Si les grandes lignes du scénario sont, comme vous l'avez compris, quelque peu décevantes, *Pixar* reste très doué dans l'emballage global de tout le film. Tous les personnages qui accompagnent les deux principaux (la Princesse et sa mère) sont complètement dingos avec une mention spéciale aux trois petits frères de la Princesse, toujours prêts à faire une bêtise.

Cela permet au rythme insufflé dans ce film d'animation de ne jamais retomber. Il y a même quelques séquences assez dantesques, complètement déjantées avec un humour qui peut être ravageur et qui, lui, s'adresse parfois directement aux adultes présents dans la salle. Ça part tout de même parfois un peu trop dans tous les sens, mais bon, au moins, on ne s'ennuie pas et, devant ce genre de film, c'est aussi quelque chose d'important car, comme cela, tous les enfants dans la salle ne commencent pas à parler chacun de leur côté. Il est quand même temps que *Pixar* en revienne aux fondamentaux et nous ressorte un film de grande qualité. J'ai pas mal d'espoirs dans celui de l'an prochain, une nouvelle « suite » puisqu'il s'agit en fait plutôt d'un *préquel* à *Monstres et compagnie*. En retrouvant ces personnages anciens, on peut s'attendre à une forme de « retour aux sources ». C'est tout ce que l'on peut souhaiter...

VERDICT :

***Rebelle* est un Pixar moyen, qui a trop tendance à regarder du côté de Disney. Visuellement magnifique, ce film manque d'un peu de ce qui faisait la force de Pixar, c'est-à-dire plusieurs niveaux de lecture.**

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

L'AMBIANCE QUI HABITE TOUT LE FILM

AOÛT

JUSQU'À CE QUE LA FIN DU MONDE NOUS SÉPARE

Lorene Scafaria

Date de sortie : **08-08-2012** Vu le : **28-08-2012**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE ROMANTIQUE

HISTOIRE :

La fin du monde est prévue pour dans trois semaines avec le crash annoncé d'un astéroïde. Dodge, en pleine crise de la quarantaine, se fait larguer par sa femme et ne parvient pas à « profiter » comme tout le monde des derniers jours qui lui reste. Sa rencontre avec sa jeune voisine, Penny, va tout changer...

CRITIQUE :

Vous ne pouvez pas savoir comme ça fait plaisir de retourner au cinéma tout juste un mois après sa dernière séance. Pour diverses raisons, le mois d'août a été sinistré en termes de séances, comme je m'y attendais, malheureusement. Je voulais recommencer avec ce film qui m'intriguait depuis un certain temps. D'abord le titre avait fait tilt. Il est assez étrange, vous en conviendrez. Mais c'est surtout le duo d'acteurs principaux qui m'intriguait au plus haut point. Steve Carell associé à Keira Knightley (toujours aussi rare au cinéma), c'est forcément un événement car c'est le type de couple sur lequel on n'aurait pas forcément parié. Du côté de la réalisation, c'est le premier passage derrière la caméra d'une jeune scénariste, Lorene Scafaria. Autant d'ingrédients qui donnaient à ce long métrage un intérêt tout particulier. Et, finalement, ce *Jusqu'à ce que la fin du monde*

nous sépare m'a en partie déçu, notamment du fait de la différence de niveau entre sa première partie et le reste du film.

Dès le début du film, la fin du monde est annoncée, il n'y a pas de surprise de ce côté-là. C'est d'ailleurs assez « amusant » de voir comment le cinéma actuel s'empare de la question de la destruction de la terre et de la race humaine. Sans doute le fait que l'on soit en 2012 (année fatidique selon le calendrier Maya) n'y est pas pour rien. Dans *Perfect Sense* ou même dans *Contagion*, les réalisateurs s'attelaient vraiment à montrer quelles pouvaient être les réactions devant une fin imminente. Dans ce film, c'est fait un peu différemment même si on retrouve les mêmes scènes d'émeutes et de paniques collectives. Sinon, Lorene Scafaria s'attarde plus sur le fait que les gens cherchent au maximum à « profiter » de leur existence. Cela donne une première demi-heure assez incroyable où le personnage incarné par Steve Carell erre dans une société qui est devenue complètement folle (les relations entre humains sont vraiment différentes et plus rien n'est comme avant). L'humour déployé par le scénario est assez incroyable et certaines séquences pourraient rentrer dans la postérité par leur côté absurde et décalé (voir la séance où un employé propose à ses collègues les postes qui restent après la défection des chefs dans la boîte où travaille Dodge). En somme, cette première partie est vraiment réussie et Steve Carell y déploie son talent pour interpréter un quarantenaire *looser* en quête de quelque chose de différent du reste de ses congénères. Cela passe notamment par ses expressions du visage assez incroyables.

Malheureusement, à partir de sa rencontre avec sa voisine, jouée, donc, par Keira Knightley, le film va sensiblement baisser de niveau. En effet, l'histoire entre les deux prend le dessus, bien plus que le contexte dans lequel elle se déroule même si celui-ci constitue toujours une toile de fond. Ils vont partir à la recherche de l'amour de jeunesse de Dodge et d'un avion pour permettre à Penny de retrouver sa famille pour que celle-ci puisse vivre la fin du monde ensemble. Tous les aspects du *road-movie* sont alors convoqués et le film perd clairement en rythme mais ne gagne pas en densité, loin de là. Les dialogues entre les deux personnages principaux, eux, se font un peu nian-nian. On comprend bien qu'entre eux une histoire d'amour assez étrange est en train de naître mais, honnêtement, le film ne nous l'explique pas bien (même si « expliquer » l'amour reste une notion de l'ordre du concept). Le tout est donc beaucoup plus convenu avec la rencontre successive de personnages dans diverses situations. Il y a quelques bons passages, soyons honnêtes (et notamment dans ce restaurant où « *tout le monde est ami* ») mais, dans l'ensemble, c'est tout de même bien plus décevant que dans les trente premières minutes. C'est sans doute aussi moins bon du fait de la perfor-

VERDICT :

Un film trop binaire pour être pleinement réussi. A une première demi-heure assez incroyable répond une heure beaucoup moins intéressante. Dommage car Steve Carell est parfait tout le temps...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA PREMIÈRE DEMI-HEURE

mance de Keira Knightley qui, là, en rajoute un peu trop dans son rôle de fille compliquée. Je ne vous dis pas si les objectifs du voyage seront remplis, mais par contre, ce que je peux affirmer, c'est que la fin du film est un peu, voire beaucoup, bâclée. On a la fâcheuse impression que la réalisatrice (et scénariste) ne savait plus vraiment comment se dépatouiller de ce qu'elle avait mis plus d'une heure trente à tenter de construire. Et c'est pour le moins dommageable car cela conclut mal un film qui se délite peu à peu après un excellent démarrage.

À PERDRE LA RAISON

Joachim Lafosse



Date de sortie : 22-08-2012 Vu le : 29-08-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre : DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Murielle et Mounir s'aiment et décident de se marier. Ils vivent chez le docteur Pinget qui accueille Mounir depuis qu'il est petit et lui offre une vie aisée. Peu à peu, alors que des enfants naissent, l'atmosphère devient de moins en moins saine et Murielle voit sa vie lui échapper. Jusqu'à commettre l'impensable.

CRITIQUE :

Après un premier film pour se remettre en condition, voilà que j'attaque un long-métrage beaucoup plus rude, plus âpre et surtout, beaucoup plus dérangeant. Inspiré librement d'un fait divers sordide, celui d'une femme ayant mis fin à la vie de ses cinq enfants, *À perdre la raison* est de ces films qui mettent vraiment mal à l'aise le spectateur ou qui, dans tous les cas, ne peuvent pas le laisser indifférent. Joachim Lafosse, réalisateur belge qui s'intéressait déjà dans ses précédents films aux rapports compliqués qui peuvent exister au sein des familles, a décidé d'adapter cette histoire pour en faire un film. Un tel procédé pose toujours question. En effet, de plus en plus souvent, aujourd'hui, des faits divers sont la base de longs-métrages, comme si les cinéastes n'avaient pas vraiment d'idée ou qu'ils cherchaient par ce moyen à toucher un public. Honnêtement, je ne crois

pas que ce soit l'intention de ce réalisateur puisque son film, *À perdre la raison*, se base vraiment sur la façon d'arriver à l'extrémité à laquelle cette mère s'est soumise et non sur le faits-divers en lui-même.

D'ailleurs, d'emblée, cette question est évacuée puisqu'il n'y a pas de mystère sur la finalité du film. En cinq minutes et deux séquences particulièrement fortes, on sait qu'une mère a tué ses quatre enfants. Ce n'est finalement pas là que réside l'enjeu du film (et tant mieux car cela aurait donné lieu à un macabre suspense). Non, ce que cherche à montrer Joachim Lafosse, c'est le processus tout entier qui a conduit une femme et une mère aimante à commettre une telle horreur. Au départ, c'est l'amour qui unit Murielle et Mounir, mais on comprend très vite qu'un troisième personnage est omniprésent dans ce couple : il s'agit du « père » adoptif de Mounir, médecin assez fortuné. Il n'hésite pas à accueillir les jeunes mariés et à leur permettre de vivre confortablement. Mais, peu à peu, les relations entre les trois personnages centraux vont se dégrader notamment parce que ce médecin prend une place de plus en plus importante au sein de la famille. De plus, son attitude est toujours trouble, entre une générosité parfois débordante et une volonté presque non dissimulée de contrôler totalement ce couple, notamment par l'intermédiaire de Mounir, avec qui la relation est assez étrange puisqu'il lui fait toujours comprendre que, sans son aide, ce dernier ne serait rien.

Là où le film est particulièrement réussi, c'est dans sa façon de montrer par petites touches l'évolution dans le cadre familial mais surtout chez cette femme qui commence, au fil des naissances, à ne plus vraiment tout contrôler dans sa vie. Ces changements sont montrés à travers différentes séquences, soit avec ses enfants, soit avec Mounir ou encore avec le docteur Pinget. A chaque fois, c'est une pierre de plus dans les tourments de la jeune femme et c'est suggéré de façon très intelligente car le spectateur sent que rien n'est laissé au hasard et que tout, absolument tout, participe de l'horreur du dénouement. Mais c'est aussi à travers les changements physiques et dans la façon de s'habiller que l'on peut percevoir les changements. Peu à peu, elle se renferme, prend de moins en moins soin d'elle et s'habille dans des tenues toujours plus informes, notamment de grandes robes qui font furieusement penser à des habits de religieuses. Je me demande si c'est fait exprès mais je trouve personnellement cela trop gros pour ne pas être voulu par le réalisateur.

Pendant plus d'une heure et demie, c'est en fait une longue descente aux enfers dont on connaît les conséquences qui nous est donnée à voir et c'est pour le moins gênant. Parfois, on a envie de secouer les protagonistes de ce drame et leur dire qu'il faut que leurs comportements changent au plus vite. En tant que spectateur, on se sent impuissant et c'est un sentiment assez terrible puisqu'on voit véritablement ce qui se joue sous nos yeux et on ne peut rien faire. On n'en n'arrive pas à l'extrémité de « soutenir » cette femme mais, au moins, ce film nous permet de la comprendre et de prendre conscience les mécanismes qui l'ont conduit à ce qu'elle finira par faire. D'ailleurs, cette « séquence de l'horreur » est tout simplement incroyable car tout se passe dans le hors-champ et c'est encore pire que si on nous le montrait de façon claire et nette. On sait ce qui se passe derrière la cloison et c'est en ce sens particulièrement dur. *À perdre la raison* soulève quelques autres

questions, notamment celle de l'identité (les enfants sont-ils plus belges que marocains) et celle des mariages arrangés, qui sont monnaie courante dans le film et qui participent au climat de plus en plus dégradé qui accompagne cette famille. Mais ce n'est pas vraiment le cœur du récit.

Pour que soient montrées au mieux les relations de ce trio, il fallait de bons acteurs et c'est plutôt le cas même si je reste assez circonspect devant la performance de Tahar Rahim. Son rôle de père de famille effacé mais capable de vraies crises de colère est assez difficile à appréhender. Tout comme l'est d'ailleurs celui joué par Niels Arestrup. Ce dernier s'en sort tout de même très bien pour interpréter ce médecin qui renforce peu à peu son emprise sur le couple, quitte à l'étouffer de plus en plus. Enfin, c'est le rôle de cette femme qui est le plus important et on peut vraiment dire qu'Emilie Dequenne le joue de façon incroyable. Pourtant, sa performance est très difficile à juger du fait de la personne qu'elle interprète. En tant que spectateur, on sait ce qu'elle a fini par faire et on fait inconsciemment tout pour la repousser. Mais, au cours du film, l'actrice belge découverte par les frères Dardenne impose sa présence à la fois discrète et forte, jusqu'à une séquence hallucinante, celle de la voiture, où sa vraie nature. C'est vraiment le type de plan qui peut faire gagner un César ou au moins une nomination. D'ailleurs, elle a remporté le Prix de la meilleure interprétation à Cannes dans la catégorie *Un certain regard*. Cela me paraît tout à fait mérité. Tout cela donne au final un film qui mérite plus qu'un coup d'œil même s'il ne laissera pas le spectateur indifférent, loin de là. Mais c'est aussi le rôle du cinéma de ne pas toujours laisser celui qui va voir un long-métrage dans une forme de confort...

VERDICT :

Un film assez impressionnant dans la façon qu'il a de montrer tous les rouages qui ont pu pousser une femme à commettre un acte ignoble et cela sans porter de jugement. Dans le rôle de la mère, Emilie Dequenne est excellente.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

EMILIE DEQUENNE



MAGIC MIKE

Steven Soderbergh

Date de sortie : 15-08-2012 Vu le : 30-08-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Mike a des journées bien remplies. Il a beaucoup de petits boulots le jour et, surtout, stripteaseur la nuit. Lorsqu'il rencontre Adam, il le voit tout de suite comme un possible collègue. Mais la sœur de celui-ci va lui faire ouvrir les yeux sur son existence.

CRITIQUE :

Actuellement, la carrière de Steven Soderbergh est quelque peu difficile à lire. En effet, depuis deux ou trois ans, il annonce toujours vouloir arrêter de réaliser des films,... Etrangement, depuis la même période, il n'a jamais été aussi productif. Et, il faut bien le dire, c'est très compliqué de trouver une sorte de cohérence dans sa filmographie récente. Entre un film sur la vie d'escort girl (*Girlfriend experience*, 2009), une comédie sur le FBI (*The Informant !*, 2009), un film catastrophe (*Contagion*, 2011) et un d'action (*Piégée*, il ya moins de deux mois), ça part tout de même un peu dans tous les sens. Sans oublier non plus qu'il a été entre-temps réalisateur de la seconde équipe pour *Hunger Games*. Et ce n'est pas son dernier long-métrage, *Magic Mike*, qui va nous aider à cerner le Soderbergh de ces derniers temps.

En effet, il s'attaque là à une histoire de striptease masculin, sujet il est vrai assez peu traité au cinéma. Mais le problème dans ce film, c'est qu'il ne dépasse jamais véritablement le simple niveau de l'anecdote.

Il faut reconnaître à Steven Soderbergh un certain talent pour nous mettre dans l'ambiance en deux plans, trois mouvements : un premier qui montre le patron du club de striptease en train de chauffer la foule (féminine, bien sûr) de façon plus ou moins vulgaire et un autre avec le personnage principal qui se réveille après une nuit visiblement agitée en compagnie de deux filles. On comprend assez vite que le niveau du film ne va pas forcément voler bien haut. De fait, pendant presque deux heures, il y aura une succession de scènes de danse plus ou moins réussies et kitsch et d'autres, dans le monde « réel », sans grand intérêt, si ce n'est de faire passer le temps. L'obstacle majeur à la réussite de ce film est la façon dont il ne parvient jamais à transcender son sujet. C'est bien de faire un film sur le striptease masculin, mais si ça n'en reste pas qu'à ce simple objectif. C'est pourtant clairement ce qui se passe là puisque les histoires connexes sont sans aucun intérêt et tout revient toujours dans cette salle où les spectacles se déroulent. Au total, presque un quart du film doit être consacré à des scènes de danse, ce qui est à la fois logique mais aussi un peu réducteur.

L'histoire entre les deux personnages principaux ne fonctionne pas vraiment parce qu'elle n'est pas assez creusée. On sent bien que Mike a pour Adam une affection particulière mais elle ne nous est pas réellement expliquée. Est-ce le frère qu'il n'a jamais eu ? L'ami qui lui a toujours manqué ? Autant de questions qui restent sans réponses. Il en est de même de tout ce qui se passe avec la sœur (une Cody Horn, jeune actrice, assez incroyablement insupportable tant elle en rajoute dans le côté antipathique). Que ce soit Adam ou Mike, il y aurait forcément eu des choses plus fortes et intéressantes à montrer que ces dialogues souvent assez creux et inutiles. La fin est en ce sens assez pathétique car à la fois attendue mais assez illogique puisque tout est superficiel pendant la durée du film au niveau des relations et on ne voit pas bien pourquoi c'est évident qu'il se passe cela. Cela est du en partie au fait que l'on a du mal à s'attacher véritablement aux personnages qui sont assez peu charismatiques et intéressants. Sans doute parce qu'ils ne sont pas du tout assez approfondis. Après, ils font plutôt bien bouger leur corps qu'ils ont l'air d'avoir plutôt beaux et attirants, vu les réactions de mes voisins de rangée... Seul Matthew McConaughey, en patron de club exubérant et ambitieux, est un personnage vraiment intéressant et bien interprété (même s'il en fait un peu des tonnes quand même) mais il n'est, lui non plus, pas vraiment exploité.

VERDICT :

Le problème, c'est que *Magic Mike* ne va malheureusement pas beaucoup plus loin que son sujet de départ. Après, si vous aimez voir des hommes bien foutus danser presque nus, alors ce film est fait pour vous. Moi, ce n'est pas mon truc...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

MATTHEW MCCONAUGHEY

Au final, *Magic Mike* ne va pas chercher bien loin, pas plus loin en tout cas que son sujet de base, et c'est un peu dommage. On espère pendant plus d'une heure et demie que les choses se mettent à avancer véritablement et qu'on quitte ce rythme de croisière. Mais non, on reste toujours dans les mêmes façons de faire et les mêmes enchaînements de scènes. Il y a quelques petites péripéties, mais, dans l'ensemble, ça n'avance quand même pas beaucoup. Steven Soderbergh possède tout de même suffisamment de talent pour orchestrer quelques jolies séquences même si je trouve qu'il ne brille pas particulièrement pour filmer la danse. Ces scènes sont souvent assez répétitives et, à la longue, il faut le dire, assez ennuyeuses. Il y a aussi certains passages plus que discutables dans leur réalisation (comme celle avec le passage du rouge au bleu, esthétiquement complètement ratée). Bref, *Magic Mike* fait vraiment partie de ce type de films excessivement frustrants. Et c'est bien dommage.



BROKEN

Rufus Norris

Date de sortie : 22-08-2012 Vu le : 31-08-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Skunk a douze ans et est diabétique. Elle vit avec son père, son grand frère et une jeune femme qui s'occupe d'eux. Dans son pâté de maison, la vie est plutôt violente et Skunk va peu à peu perdre son innocence.

CRITIQUE :

Ah, le cinéma social anglais... Tout un poème ! On a parfois l'impression que les réalisateurs britanniques ne savent faire presque que cela. J'exagère un peu, bien sûr, mais tout de même, il y a une vraie tradition d'un cinéma qui prend racine dans les quartiers durs des villes anglaises, à la suite notamment du travail de Ken Loach. Dernièrement, *Boy A* ou encore *Tyrannosaur* nous prouvaient cette réalité en s'intéressant à des personnages pourtant très différents, mais toujours dans le même type de milieu. *Broken*, premier film de Rufus Norris, s'inscrit complètement dans cette veine en plaçant son « intrigue » dans un quartier typique d'une agglomération anglaise. D'ailleurs, son scénariste est le même que celui de *Boy A*. D'ailleurs, on ne saura jamais véritablement où on est, comme si cet

endroit était une forme d'incarnation même de la banlieue de classe moyenne britannique (on n'est pas non plus ici dans les bas-fonds parfois montré). Rufus Norris s'intéresse à une jeune fille qui, dans cet univers assez particulier, va perdre tous ses repères et devoir s'habituer à une nouvelle vie. Et alors, qu'est-ce que ça donne ?

Ce que l'on peut dire premièrement, c'est que *Broken* n'est pas le genre de films facile à résumer. En effet, beaucoup d'éléments s'entremêlent et sont liés les uns aux autres. En effet, dans ce pâté de maison, trois familles cohabitent et les relations sont pour le moins bizarres entre celle dont le fils est un peu dérangé, celle où un père élève trois jeunes filles insupportable seul et est prêt à tout pour les défendre et enfin celle où vit Skunk avec son père, son frère et une sorte de gardienne. Celle-ci est aussi en couple avec un jeune professeur, ce qui nous introduit aussi dans le milieu de l'école. Et il y a une mini-histoire d'amour parallèle pour la jeune fille... Bref, vous l'aurez compris, ça part dans pas mal de directions et le petit problème, c'est qu'en 90 minutes, c'est souvent compliqué de tout suivre véritablement de la même façon et, surtout, de vraiment s'attacher aux différents personnages. De fait, c'est parfois un peu frustrant de voir des pistes lancées mais aussitôt refermées, surtout que ce manque de temps donne un peu trop l'occasion de tomber dans certains clichés. Mais, tout de même, le film arrive à faire vivre pas mal d'histoires dans le temps « imparti », avec presque toujours au centre de celles-ci ce personnage de Skunk, jeune fille à travers les yeux de laquelle on voit cette petite société évoluer. Autour d'elle gravitent des personnages qu'elle ne comprend pas toujours et qui ont avec elle une relation pas toujours facile.

Broken me laisse au final vraiment une drôle d'impression car, pendant plus d'une heure, il y a eu chez moi un vrai agacement devant les façons de faire du réalisateur. Contrairement à certains de ses congénères britanniques plus fidèles à une réalisation assez classique et à une temporalité respectée, Rufus Norris n'hésite pas à faire des ruptures dans celle-ci (c'est très fouillis de façon volontaire) et à utiliser beaucoup d'effets dans sa réalisation. C'est parfois assez énervant car on sent vraiment qu'il veut un peu trop en faire et ça n'arrive pas « naturellement » au cœur du film. Mais, en même temps, cette façon de faire culmine dans un dernier quart d'heure que j'ai trouvé très réussi. On peut là aussi dire que Rufus Norris en fait trop mais, pour le coup, avec toutes les histoires qui s'entremêlent bien plus, cela prend plus de sens et représente un « point culminant » pour la jeune fille et ses proches. L'émotion est en tout cas vraiment au rendez-vous en fin de long-métrage. Et c'est assez fort car, en tant que spectateur, on sent bien ce vers quoi le réalisateur veut nous emmener (ce qui m'agace toujours) mais c'est très difficile d'y résister, ce qui prouve tout de même le talent de Rufus Norris. En se cadrant un peu plus et en ne cherchant pas à trop en faire, tant au niveau de sa réalisation que de ses scénarii, cet Anglais peut vraiment nous offrir de belles choses. Et c'est déjà tout de même en partie le cas avec ce *Broken*.

VERDICT :

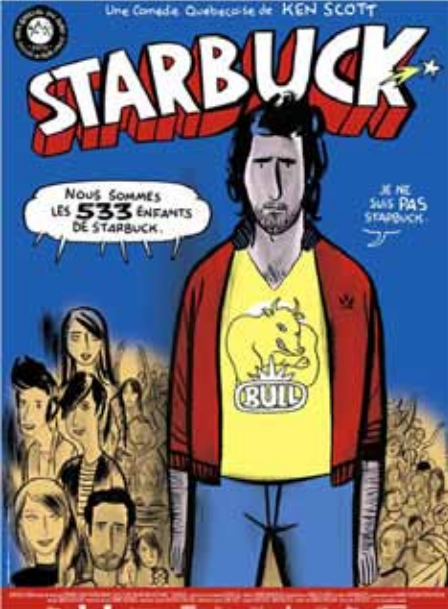
Un peu trop fouillis et surfait pendant trois bons quarts du film, *Broken* est « sauvé » par son dernier quart d'heure et l'émotion qu'il procure.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LE DERNIER QUART D'HEURE

SEPTEMBRE



STARBUCK

Ken Scott

Date de sortie : 22-06-2012 Vu le : 03-09-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

David Wosniak est l'un des plus gros loosers que le Québec connaisse. Livreur de viande pour la boucherie familiale, il a surtout d'énormes problèmes d'argent et doit pour cela cultiver de la drogue chez lui. Quand il apprend qu'il est le père biologique de 533 enfants, les affaires se compliquent encore un peu plus...

CRITIQUE :

Depuis le milieu de l'été, la moitié des gens avec qui je parle de cinéma me demande : « Mais t'as vu Starbuck ? ». J'étais bien obligé de répondre non car j'étais passé à côté, assez étrangement d'ailleurs, et je me sentais presque un peu mal. J'avais l'impression que c'était LE film de l'année et que la plupart de ceux qui me lisent m'en voulaient de ne pas l'avoir vu. J'exagère peut-être un peu mais on ne doit pas être si loin que ça de la vérité... Profitant d'une ressortie exceptionnelle à Lyon, je suis allé voir ce qui s'apparente à un petit phénomène en « avant-dernière ». Et vu le monde dans la salle (c'était très surprenant), je n'étais pas le seul à vouloir profiter de la dernière séance de rattrapage pour visionner ce film québécois. Il faut préciser cette provenance car j'ai tendance à penser que cela joue beaucoup dans le succès rencontré par *Starbuck*. En effet, dernièrement, beaucoup de films québécois ont été de vraies réussites en France (*Le déclin de l'empire américain*

et *Les invasions barbares*, *La grande séduction*, *C.R.A.Z.Y.*). On peut se demander si c'est du au fait qu'est sorti dans notre pays que le meilleur de la production ou si le relatif « exotisme » est aussi un gage de succès. Pour *Starbuck*, il doit y avoir un peu des deux car si c'est une comédie plutôt amusante, on ne peut pas enlever le fait qu'elle se passe au Québec et que ça la fait rentrer dans une autre dimension.

Il faut reconnaître que l'idée de base du film – un homme qui a donné beaucoup de sperme quand il était jeune découvre à quarante ans qu'il est le père biologique de 533 enfants – est assez géniale. Elle est, en plus, plutôt pas mal exploitée tout au long du film, sur le registre pur de la comédie, bien sûr, mais aussi en soulevant quelques questions plus existentielles ou, au moins, sociétales. Ken Scott et son co-scénariste cherchent à ne pas se contenter de ce qui peut s'apparenter à première vue à un vrai gag. Je ne vais pas jusqu'à dire qu'il y a dans ce film une vraie analyse sociologique ou psychologique mais, tout de même, ce n'est pas une « simple » comédie. Le revers de la médaille est qu'il y a, notamment dans le cœur même du film, quelques longueurs un peu trop prononcées et des séquences qui peuvent être un peu redondantes. Toutefois, dans l'ensemble, on ne s'ennuie pas car c'est assez rythmé et la densité en moments drôles (la base de toute comédie) est plutôt honnête. La mise en place du film (soit le premier quart d'heure) est par exemple réussi avec, en quelques séquences, tout ce qui fait de ce David Wosniak un quarantenaire complètement à côté de ses pompes. Tant dans son travail, sa vie personnelle qu'en amour, tout part à vau-l'eau et le réalisateur arrive vraiment à nos faire saisir cela très rapidement. Et puis son interprète, Patrick Huard, est vraiment génial.

Ensuite, à partir du moment où on lui annonce la vérité sur son compte, je trouve que le film rentre un peu trop dans un schéma prédéfini et qui a tendance à se répéter : David va rendre visite à ses enfants sans leur dévoiler son identité. Il se trouve alors dans des situations plus ou moins cocasses. Surtout qu'il arrive à se fourrer tout seul dans un certain nombre de problèmes qui semblent assez inextricables. Pour le procès que lui intente tous ces enfants afin qu'il dévoile son identité, il est aidé par un ami à lui, avocat raté (lui aussi) qui ne sait pas bien comment s'y prendre. Bref, c'est un peu complexe, surtout qu'il doit essayer de continuer à gérer sa vie amoureuse et, autant que faire ce peu, son travail (là, il faut le dire, celui-ci passe un peu au quatrième, voire au cinquième plan). Ce qui est fort dans *Starbuck*, c'est le nombre de personnages secondaires particulièrement amusants et bien « croqués » (l'ami avocat, les frères et le père, tous les enfants,...). Mais il y a aussi des passages plus émouvants (notamment avec ce fils handicapé) qui

VERDICT :

Malgré quelques petites longueurs, notamment au cœur du film, *Starbuck* est une comédie vraiment sympathique avec un sujet de départ très fort. Le charme québécois fait le reste, notamment grâce à l'acteur principal, assez formidable dans ce rôle de loser.

NOTE : 15

**COUP DE CŒUR :
PATRICK HUARD**

cherchent un peu à contrebalancer le rire qui nous habite souvent. Et puis, il ne faut pas sous estimer le charme absolu de ces films québécois : leur accent chantant, leurs expressions uniques et leur plongée dans cette société fortement inscrite dans une logique « américaine ». Tout cela donne donc une bonne comédie, qui mérite bien un coup d'œil.

DES HOMMES SANS LOI

John Hillcoat

Date de sortie : 12-09-2012 Vu le : 13-09-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : FILM D'ACTION



HISTOIRE :

En pleine période de la prohibition aux Etats-Unis, les frères Bondurant distillent de l'alcool dans les campagnes et approvisionnent les grandes villes. Mais leur commerce est en danger avec l'arrivée d'un nouvel agent fédéral. La guerre sera sans merci.

CRITIQUE :

Présenté à Cannes en mai dernier, le nouveau film de l'Australien John Hillcoat (l'homme qui avait osé s'attaquer à une adaptation du chef d'œuvre de Cormac McCarthy, *La Route*) avait reçu un accueil assez mitigé de la part de la presse (mais aussi du Jury puisqu'il est reparti sans aucun prix). Pourtant, sur le papier, on tient sans aucun doute là l'un des films les plus excitants de la rentrée. Il y a d'abord un sujet fort et très peu traité au cinéma (la fabrication et le trafic d'alcool dans l'Amérique de la prohibition), un scénariste (Nick Cave) qui fait aussi la musique du film et un casting vraiment intéressant avec de nombreux acteurs encore « jeunes » dans le métier mais super talentueux (Tom Hardy, Jessica Chastain ou Mia Wasikowska) et des pointures confirmées (Gary Oldman, Guy Pearce ou encore Shia LaBeouf). Avec tous ces éléments, il était a priori difficile de

passer à côté. Mais, moi aussi, j'ai finalement été un peu déçu par un film qui promettait beaucoup au départ mais qui, dans l'ensemble, est beaucoup moins enthousiasmant au visionnage.

Des hommes sans loi a un grand mérite : celui de s'appréhender très facilement. Il n'y a ni période d'attente, ni faux-semblants. C'est à un vrai film de gangsters auquel on va avoir droit et la séquence avant le générique nous informe de sa violence et celle après le générique, avec la voix-off de l'un des protagonistes nous l'annonce clairement. Après, pendant presque deux heures, il y aura une succession de séquences où ce fond de violence est toujours présent car c'est cette dernière qui régit tous les rapports : entre brigands et police, bien sûr, mais même au sein de cette famille assez étrange qu'est celle des Bondurant. En effet, le petit dernier (Shia LaBeouf) semble assez faible et peu impliqué mais il veut tout faire (notamment des bêtises, en l'occurrence) pour se faire remarquer et obtenir la reconnaissance de son grand frère (Tom Hardy). Seul le début de relation entre ce petit frère et une jeune fille du village (celle du pasteur) apporte un peu de douceur dans ce monde de brutes. Mais le souci principal de ce film est qu'il manque de souffle. Si les scènes s'enchaînent plutôt efficacement, on peine à voir véritablement une idée directrice qui transcende tout le long métrage.

En fait, ce qui est assez étrange, c'est qu'on a l'impression de voir des bouts d'une série dans la façon dont le réalisateur prend son temps, ne change jamais de rythme et passe d'un événement à l'autre sans autre forme de procès. C'est parfois assez gênant de ne pas sentir la moindre ligne réellement forte dans le film, même si l'ensemble se laisse tout de même regarder. C'est comme si, satisfaits de leur sujet, réalisateur et scénariste avaient décidé de ne pas aller beaucoup plus loin, peut-être de peur de le dénaturer. Mais en prenant aussi peu de risques, ils lui font aussi paradoxalement beaucoup perdre de sa force. On aurait vraiment envie d'aller plus profondément à certains moments, de ne pas être portés par un rythme qui devient à la longue un peu ennuyeux. Pourtant, il y a de nombreux personnages, des histoires fortes qui en découlent, mais John Hillcoat et son scénariste ne semblent pas vraiment choisir sur laquelle vraiment insister, ce qui fait que tout est mis un peu sur le même plan. On peut alors reprocher le trop grand nombre de destins qui s'entrechoquent. C'est notamment le cas des deux personnages féminins qui, pourtant très intéressants, sont trop laissés de côté pour être jugés à leur juste valeur. De plus, il y a pendant tout le film un petit côté un peu trop démonstratif et calibré avec des scènes qui en annoncent d'autres et un manque de finesse pour amener certains éléments importants, comme si, en voulant se conformer à certains codes du genre, John Hillcoat oubliait presque de réaliser son propre film. Pourtant, le réalisateur est loin d'être un manche et certaines séquences sont vraiment de qualité, tant dans les montées de violence parfois spectaculaires que dans des scènes moins « fléchées » (notamment cette scène assez géniale dans l'église). Mais, à force de faire trop de séquences qui se ressemblent, cela se perd un peu.

En plus, le réalisateur dispose d'un casting vraiment détonnant puisque la qualité de l'interprétation est plutôt à souligner comme un point positif dans ce long-métrage avec une mention spéciale à Tom Hardy, une nouvelle fois assez formi-

dable dans ce rôle du frère aîné, taiseux et violent, mais aussi très protecteur par rapport à sa famille. Ses regards, notamment, disent beaucoup plus que tous les mots possibles. Face à lui, il a du répondant avec un Guy Pearce magistral dans le rôle de l'agent sadique, violent et prêt à tout pour arrêter le trafic ais aussi construire sa propre gloire. Leur face-à-face est vraiment détonnant. On peut quelque peu encore regretter la sous-utilisation des deux rôles féminins car leurs interprètes sont, chacune à leur façon, excellentes. Jessica Chastain dans cette manière qu'elle a de se fondre avec naturel son personnage dans ce monde masculin. Mia Wasikowska, elle, trimballe pendant ses quelques scènes son air lunaire et son apparente désinvolture. Tous donnent une vraie crédibilité à *Des hommes sans loi* mais ne parviennent pas à transcender un scénario et une réalisation finalement trop académique.

VERDICT :

Un vrai film de gangsters, ponctué de quelques montées de violence spectaculaires. Formellement plutôt réussi, et dans l'ensemble bien interprété, *Des hommes sans loi* manque de souffle pour être vraiment une réussite.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

TOM HARDY



CAMILLE REDOUBLE

Noémie Lvovsky

Date de sortie : 12-09-2012 Vu le : 16-09-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Camille a quarante et un an, une fille et est en instance de divorce. Après une soirée de nouvelle année bien arrosée, elle se réveille l'année de ses seize ans, avec ses parents, ses amies de lycée, et va revivre la naissance de son grand amour avec l'espoir d'en modifier le cours.

CRITIQUE :

Noémie Lvovsky est une actrice que l'on a énormément vu depuis un an au cinéma puisqu'elle a joué un grand nombre de petits rôles, mais toujours avec justesse (*L'Apol- lonide*, *Le Skylab*, *17 filles*, *Les adieux à la Reine* ou encore *A moi seule*). C'est en tout cas une comédienne qui a la faculté de se fondre à peu près dans tous les long-métrages avec la même aisance et le même talent. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'elle est avant tout réalisatrice et je n'avais jamais eu l'occasion d'aller voir un de ses films même si on m'a toujours dit plutôt du bien des *Sentiments*, son troisième long-métrage datant de 2003. En même temps, quand on voit les remerciements (on y trouve notamment le producteur à succès Pascal Caucheteux ou encore le réalisateur de documentaire Barbet Schroeder, en plus de pas mal d'autres figures du cinéma français), on peut se dire qu'elle

a su prendre de bons conseils. *Camille redouble*, son nouveau film, avait visiblement fait son effet lors de la dernière *Quin- zaine des Réalisateurs* du Festival de Cannes puisqu'il avait globalement enthousiasmé la presse présente. Personnellement, je n'étais pas forcément rassuré avant de me rendre à la séance, ayant peur de me retrouver devant ce que j'appelle un peu méchamment un « film Télérama », c'est-à-dire très apprécié par la critique en général mais, au final, très décevant. Là, ce n'est pas le cas puisque *Camille redouble* est à plusieurs égards un film à la fois frais et plutôt émouvant. Un joli petit long- métrage en somme.

L'idée de départ est assez originale puisqu'au bout d'un petit quart d'heure, on se retrouve plongé au plein cœur des années 80, vues en plus à travers les yeux d'une adolescente. Autant dire que cette période est sans doute en grande partie fantasmée. La réalisatrice et scénariste s'y replonge visiblement avec délectation. Mais tout y est (habillement, voitures, décoration intérieure) et la réalisatrice parvient rapidement à donner le ton de cette époque, notamment en donnant une grande importance à la musique de ces années-là, extrêmement présente, parfois en fond de certaines séquences, mais aussi comme véritable marqueur de certains événements importants. Tout ce côté « retour dans le passé » est plutôt une réussite dans ce film et c'est pour le moins important puisqu'il en constitue une très grande majorité. Ce qui est assez étrange là-dedans, c'est le fait que le personnage de Camille garde son apparence et son expérience d'adulte tout en faisant tout pour ressembler à une adolescente (même si elle semble vue par les autres comme quand elle avait seize ans). Le scé- nario s'amuse beaucoup de tous les décalages qui en découlent nécessairement et certains passages sont ainsi très drôles. Parce que, dans l'ensemble, ce long-métrage est bien écrit même s'il y a quelques éléments un peu plus discutables dont nous reparlerons plus bas. Tout cela donne à *Camille redouble* un aspect assez singulier et non formaté qui est loin d'être désagréable. De plus, Noémie Lvovsky a quelques bonnes idées de metteur en scène et n'en rajoute globalement pas trop dans sa réalisation, tout en réussissant à garder une vraie vitalité.

Ce que l'on peut reprocher principalement à ce film, c'est la façon dont il insiste un peu trop sur le côté « et si on chan- geait quelque chose dans sa jeunesse, quelles en seraient les conséquences dans le présent ? ». Bien sûr, c'est l'un des objets de *Camille redouble* de poser ces questions, mais ça a tendance à être fait de manière pas très fine. Il y a un grand nombre de questions un peu bateau que l'on a l'impression d'entendre tout le temps qui sont posées ici de manière un peu trop nette, notamment autour des réflexions sur le temps qui passe ou l'amour originel que l'on a perdu. C'est même assez surprenant, car, de façon globale, le film est plutôt finement écrit, mais, sur certaines séquences, on sent vraiment que l'idée que veut faire passer Noémie Lvovsky ne peut pas l'être sans un dialogue un peu pompeux. De même, dans le côté « émotion », je trouve que la réalisation en rajoute un peu et flèche trop toutes les séquences (notamment vers la fin). C'est bien sûr assez émouvant mais me faire prendre par la main de cette façon m'agace toujours un peu. Je suis peut-être un peu sévère mais ça m'a vraiment choqué à certains moments, sans doute car le reste est plutôt réussi et que j'ai du mal à comprendre ces aspects.

Noémie Lvovsky, en plus d'être la réalisatrice du film, est de presque tous les plans en tant qu'actrice (Camille, c'est donc elle). Elle s'acquitte plutôt bien de sa tâche, prenant manifestement un vrai plaisir à se replonger dans l'époque qui a été celle de sa jeunesse. Elle joue parfaitement sur le côté décalé des différentes situations. En face d'elle se trouve Samir Guesmi qui, lui aussi, joue son mari aux deux époques (mais ce changement physique est plus net). Je ne sais pas vraiment d'où sort cet acteur (même s'il a déjà joué dans des films que j'ai vu, sans que je ne le remarque trop...) mais, dans *Camille redouble*, il est une vraie révélation : drôle et sensible, il donne une vraie consistance à son personnage d' amoureux éconduit mais tenace. Sa performance permet d'ailleurs à l'ensemble du film de se tenir puisqu'il offre un véritable contrepoint au personnage central de Camille. Sans sa présence, le film aurait eu beaucoup moins d'intérêt. Même si ce n'est pas le long métrage du siècle, ni de l'année d'ailleurs, *Camille redouble* est une comédie agréable, qui se laisse bien regarder et qui offre même quelques jolis moments. On n'en demande pas beaucoup plus, en fait...

VERDICT :

D'une très bonne idée de départ, Noémie Lvovsky parvient, grâce à une réalisation enlevée et à quelques très bonnes idées, à créer un film assez singulier et plutôt agréable. Un peu *too much* par moments mais quand même plutôt réussi.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

SAMIR GUESMI

CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT

Alexandre Arcady

Date de sortie : 12-09-2012 Vu le : 17-09-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Dans les années 1930, en Algérie, Younes est encore un jeune enfant quand il est confié à son oncle. Il va alors être élevé comme un pied noir, dans un petit village à proximité d'Oran. Des amitiés vont se créer mais l'arrivée d'une fille et les événements extérieurs vont tout changer.

CRITIQUE :

J'avais dit lors de ma critique du livre *Ce que le jour doit à la nuit* que j'avais une certaine appréhension avant d'aller voir l'adaptation qui en serait faite au cinéma. En effet, dans ce roman, il y a de quoi faire à peu près dix autres romans tant tout est parfois un peu trop survolé. Forcément, au cinéma, le problème est le même puisqu'il faut ici raconter presque trente ans de la vie de ce jeune homme, avant un saut temporel pour le voir quarante ans plus tard, à la fin de son existence. En plus, Arcady et son scénariste décident d'en faire une adaptation tout de même assez fidèle même s'il y a quelques petites modifications, à la marge et qui, en plus, s'expliquent assez difficilement. On pourrait dire qu'ils n'avaient pas vraiment le choix, étant donné la densité de départ de l'ouvrage et surtout le fait que presque tout se réponde. Un événement survenu trente ans plus tôt peut avoir

ici une influence à un autre moment. Il n'y avait donc pas grand-chose à enlever. Mais, malgré ses plus de deux heures et demi, le film ne parvient pas vraiment à rendre correctement le destin de ce jeune homme et sombre assez vite dans une succession de scènes qui se suivent sans vraiment former un tout. Le résultat est vraiment très décevant mais pouvait-on attendre vraiment mieux ? Le problème est que je n'en suis même pas persuadé.

J'ai tout de même l'intime conviction qu'en mettant un autre réalisateur, il y aurait peut-être eu le moyen de faire autre chose. Parce que dans le genre « j'y vais avec de très gros sabots », Alexandre Arcady est quand même un maître en la matière. Je n'avais jamais vu auparavant l'un de ses films mais, pour *Ce que le jour doit à la nuit*, ça m'a vraiment choqué. Déjà que le livre a une petite tendance à en faire un peu trop, alors, quand c'est transposé à l'écran avec aussi peu de délicatesse, je ne vous dis pas le travail. Ça donne un nombre incalculable de séquences où, en plus d'un propos déjà un peu caricatural, car peut-être trop rapidement exposé, la réalisation en rajoute une couche non négligeable dans le même sens. C'est même parfois assez désespérant de voir des réalisateurs ne pas se rendre compte que ça ne sert à rien d'en faire des tonnes et des tonnes, si ce n'est à dénaturer le message d'origine qui aurait pu passer à la fois plus efficacement et bien plus sobrement. En fait, Arcady tombe dans à peu près tous les pièges que tend cette adaptation puisque tout est survolé, encore plus que dans le livre et que le côté un peu *too much* du roman se retrouve à l'écran, puissance dix. Les personnages sont vraiment trop peu creusés, notamment ceux qui ont une véritable importance dans le parcours du jeune Younes. Par exemple, ses amis défilent sans que l'on puisse vraiment les différencier les uns des autres alors que, dans le roman de Yasmina Khadra, chacun a un « rôle » bien précis et fait véritablement évoluer le personnage central. Le rôle de l'oncle de Younes est lui aussi trop minime et ce n'est pas en une séquence – en plus assez grotesque – que le film peut espérer lui rendre son importance.

En fait, Arcady insiste beaucoup sur l'histoire d'amour contrariée entre Younes et Emilie. C'est un peu logique, en un sens, car c'est un vrai sujet de cinéma. Mais, d'après moi, ce n'est pas forcément l'objet central du livre où c'est un aspect de plus qui fait se distendre peu à peu les liens entre ces quatre amis et fait évoluer Younes. Par contre, le contexte est beaucoup plus mis de côté. Bien sûr, on voit en toile de fond la deuxième guerre mondiale (et encore, très peu) mais aussi la guerre d'indépendance mais, honnêtement, cette histoire pourrait se passer à une autre période que, fondamentalement, dans le film, ça ne serait pas si différent. Les seuls passages qui y font vraiment référence sont trop caricaturaux pour être honnêtes. Je trouve cela très étonnant et décevant car j'y voyais justement là l'une des forces du livre. C'est en fait en très grande partie décontextualisé, au profit de cet amour qui devrait rapprocher de façon évidente les deux personnages centraux. Sans doute le film aurait-il gagné à ne s'intéresser qu'à une partie du livre, quitte à en changer plus fortement quelques passages, afin d'avoir quelque chose qui se tient de façon plus correcte et ne survole pas tous les sujets ainsi. Dans sa réalisation, Arcady ne fait rien pour sauver son film puisqu'il a un vrai « talent » pour faire des scènes vraiment terribles : ralentis, musique, ... Tout y est. Globalement, d'ailleurs, la musique est beaucoup trop présente puisqu'il ne doit pas y avoir plus de deux minutes de suite sans qu'on l'entende en fond... A la longue, c'est vraiment épuisant.

Et quand rien ne va... Au niveau de la distribution, il y a un vrai problème. Déjà l'acteur principal (Fu'ad Aït Aattou) joue comme un pied, honnêtement. Sa voix n'est jamais naturelle et on a toujours l'impression qu'il fait la même tête. Il ne rend rien de ce qui pourrait se passer à l'intérieur de lui, alors que le roman de Khadra est justement riche de ces bouleversements intérieurs. En face de lui, Nora Arnezeder a à peu près autant de charisme qu'une huitre. Je suis peut-être un peu méchant mais, là, ce n'est pas possible de donner aussi peu de vie à un personnage qui ne demanderait pourtant que cela. Et le pompon est atteint avec Anne Parillaud. D'abord, elle en fait des tonnes et des tonnes en ne cessant de minauder ou en surjouant la colère froide. Et puis, celui qui a eu l'idée de faire d'Anne Parillaud la mère de Nora Arnezeder mérite un prix en terme de d'absurdité car il en tient là une sacrée couche. Non, mais, il suffit de les mettre les unes à côté des autres pour se dire que ce n'est pas possible... C'est un peu gênant à la longue car c'est tout de même l'un des aspects essentiels dans le film et là, ça perd toute crédibilité... Même si je m'attendais pas à grand-chose de cette adaptation, j'ai sans doute trop jugé ce film au travers du livre que je venais de lire. Je me demande si j'aurais été aussi sévère en étant vierge de toute idée préconçue. Je pense malheureusement que oui...

VERDICT :

A partir d'un livre honnêtement dur à adapter, Arcady ne s'en sort pas bien du tout en tombant dans tous les pièges possibles. En en faisant des tonnes, il coupe toute émotion et déçoit beaucoup trop souvent. Quand, en plus, l'interprétation n'est pas au rendez-vous...

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

ANNE CONSIGNY, PARCE QU'ELLE SURNAGE UN PEU, MAIS PAS BEAUCOUP...

JASON BOURNE – L'HÉRITAGE

Tony Gilroy

Date de sortie : **19-09-2012** Vu le : **18-09-2012**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : FILM D'ACTION

HISTOIRE :

Aaron Cross est un jeune agent d'un programme secret – Outcome –, sorte de Treadstone amélioré. Alors que l'affaire Jason Bourne menace de tout révéler, les services secrets décident d'éradiquer ce programme. Mais, avec Aaron Cross, ils ont affaire à un vrai dur à cuire...

CRITIQUE :

Reprendre le flambeau d'une trilogie comme celle devenue mythique du personnage Jason Bourne est tout de même une opération quelque peu risquée et presque un peu suicidaire. Bien sûr, dans le contexte cinématographique actuel, surtout à Hollywood, ça permet d'assurer une bonne rentrée d'argent, sans prendre des risques démesurés, loin de là, puisque le succès en salles est promis avant même la sortie du film. Mais les trois volets de la saga Bourne (*Mémoire*, *Mort*, et *Vengeance dans la peau*) formaient un ensemble vraiment cohérent, avec un personnage central charismatique, un fil conducteur scénaristique qui animait les trois films et une identité visuelle marquée (au moins des deux derniers, réalisés par Paul Greengrass). Ces films ont de plus sensiblement réinventé

les codes du film d'action moderne et il n'est qu'à voir le virage pris par les deux derniers *James Bond* (dont j'attends avec impatience le nouvel épisode réalisé par Sam Mendes) pour mesurer l'impact de ces longs métrages sur le milieu hollywoodien, qui reste quand même la référence en termes de films d'action.

Ce qui est assez étonnant, c'est que *Jason Bourne : l'héritage* n'est pas vraiment une suite mais apparaît plutôt comme un « complément », pas forcément utile, nous y reviendrons. D'ailleurs, son action se passe en parallèle de la dernière partie de *La vengeance dans la peau* et on voit quelques éléments du film précédent. Matt Damon, lui, n'est plus là, si ce n'est en photo) et son personnage non plus, remplacé par un autre agent, interprété par Jeremy Renner, plutôt bon, notamment dans le côté clinique et brut de décoffrage du personnage. C'est presque une machine et seules quelques touches nous rappellent sa condition d'humain. En fait, c'est un peu comme si on faisait un *James Bond* avec comme personnage principal l'agent 006, ce qui est sur le principe un peu étrange, mais bon, pourquoi pas, après tout. Et, du point de vue de la réalisation, Tony Gilroy, scénariste des trois premiers épisodes, prend les choses en main. Cela montre bien la volonté de continuité recherchée par les studios Universal. Mais, le problème, c'est que ce nouveau *Jason Bourne* n'atteint à aucun moment la qualité des premiers épisodes. Il manque en fait à peu près tout : un scénario vraiment correct, plus de scènes d'action et une meilleure gestion des quelques séquences les plus explosives. Même si ça reste un bon film d'action, *Jason Bourne : l'héritage* est une déception, n'ayons pas peur de le dire.

La première demi-heure est vraiment très bizarre car elle instaure un faux rythme qui, finalement, va nous suivre tout le long du film. On voit en parallèle, par séquences de trois ou quatre minutes, d'un côté Aaron Cross seul au cœur des montagnes de l'Alaska, et de l'autre, différentes discussions entre les hautes autorités du pays pour savoir que faire pour gérer le cas Bourne et ses probables conséquences. Ça n'avance pas et on s'ennuie même par moments, ne voyant pas vraiment où cela veut en venir. Quand la chasse à l'homme est lancée, on croit que les choses vont changer. Mais elles ne le font pas tant que cela, finalement. Ce début se donne surtout des airs très complexes en multipliant les lieux, les organismes (on fait le tour des différentes agences de renseignement américaines) et les personnages... Mais, en fait, assez vite, on se rend compte, que, derrière une façade qui se veut alambiquée, le scénario est particulièrement simple, voire même simpliste : Aaron Cross échappe à la destruction de son programme – et donc à sa propre mort. Il cherche alors à tout prix un médicament afin de continuer à avoir les mêmes facultés physiques et mentales. Car c'est là la différence fondamentale entre *Treadstone* et *Outcome* : les membres de cette dernière opération sont suivis médicalement et complètement dopés par différentes substances. D'où la rencontre avec cette femme médecin qui va l'aider dans sa quête.

Parce qu'Aaron Cross n'est pas seul dans sa quête. Il est accompagné pendant une bonne moitié du film par Marta Shearing, qui l'a ausculté durant tout le programme et qui a accès aux fameux médicaments. Celle-ci est jouée par une Rachel Weisz qui a un tout petit peu tendance à en faire trop, notamment dans le côté apeurée par ce qui lui arrive. Ce personnage féminin, s'il ne se réduit pas uniquement à une présence, comme trop souvent dans les films d'action, n'est pas non plus le

intéressant que l'on ait vu au cinéma. Elle est surtout dans une position de suiveuse de ce que fait Aaron Cross, bien plus que de décideuse. Elle n'apparaît presque au final que comme une « clé d'accès » à ce que cherche l'agent. Par contre, elle est au cœur de ce que sont sans doute les deux meilleures scènes du film : celle de la tuerie au laboratoire, froide et clinique et celle de la maison, pas mal du tout dans la tension qu'elle instaure peu à peu. Face à Aaron Cross, on trouve principalement Eric Byer, chef de services secrets et responsable du programme. Il est interprété par un Edward Norton qui m'a semblé en pilote automatique et détaché du film. En même temps, son rôle n'est pas évident car il reste constamment enfermé dans des bureaux...

Il y a dans ce film un nombre de scènes d'action très limité, puisqu'elles peuvent se compter sur les doigts d'une main, et encore... C'est assez étrange, car, justement, les épisodes précédents avaient construit leur intérêt et leur renommée sur une montée progressive des scènes d'action au cours du film (Ah... l'enchaînement Moscou, Waterloo, Tanger ou New York dans *La vengeance dans la peau*...). Là, presque rien, si ce n'est de toutes petites montées de violence, mais sans plus. Tout semble gardé pour le dernier quart d'heure et cette poursuite sur les toits et dans les rues de Manille. La première partie de cette séquence rappelle beaucoup celle de Tanger dans sa construction, mais la fin est quand même différente. Ce qui est assez « drôle », c'est que, comme le film dans son ensemble, cette scène me aussi du temps à trouver son rythme de croisière. En effet, le début est assez embrouillé et je trouve que le réalisateur a du mal à gérer la notion d'espace. Il décide de changer de plans six fois par secondes mais, en tant que spectateur, on ne sait plus bien où on en est et c'est dommage, car c'est vraiment le plus important dans n'importe quelle scène d'action.

Bref, ce *Jason Bourne* : l'héritage ne restera malheureusement pas dans les annales des films d'action moderne, même si on a vu largement pire, attention. Et dire qu'une nouvelle suite est prévue... J'ai un peu du mal à voir dans quelle galère ils vont aller s'enfermer, en continuant à mettre Aaron Cross aux prises avec ses propres employeurs... Mais bon, c'est malheureusement la loi du genre aujourd'hui quand un film marche bien... En ce sens, ça me fait un peu penser à la série de bande-dessinée *XIII* dont les cinq premiers albums constituaient un ensemble assez magistral mais dont on a décidé qu'elle devait continuer coûte que coûte, et qui, peu à peu, a sombré dans quelque chose de beaucoup moins excitant et même de franchement inquiétant pour les deux ou trois derniers épisodes. Espérons que la saga *Bourne* ne prenne pas le même chemin. Mais j'ai bien peur que si. On pourra toujours se repasser à la suite les trois premiers, parce qu'ils envoient quand même du très lourd et surtout, constituent un tout cohérent et au scénario complexe mais compréhensible. De vraies réussites, quoi. Pas comme ce dernier, malheureusement...

VERDICT :

Trop long à démarrer, avec un scénario qui complique inutilement les choses, et une réalisation pas forcément à la hauteur, ce nouveau *Jason Bourne* déçoit plus qu'il ne séduit. Pourtant, Jeremy Renner campe de son côté un agent d'élite crédible.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

JEREMY RENNER



UN PLAN PARFAIT

Pascal Chaumeil

Date de sortie : 31-10-2012 Vu le : 19-09-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : COMÉDIE ROMANTIQUE

HISTOIRE :

La famille d'Isabelle a une malédiction : le premier mariage n'est jamais le bon et finit en divorce. Pour passer sa vie avec l'homme qu'elle aime, la jeune femme a trouvé une solution : trouver quelqu'un pour se marier et divorcer aussitôt. Mais, malheureusement, elle n'a pas forcément choisi la bonne personne avec Jean-Yves Berthier, rédacteur de guides touristiques...

CRITIQUE :

Pascal Chaumeil est de retour, deux ans après le succès (mérité) de *L'Arnacœur*, comédie romantique très bien trousseée et qui m'avait bien plu et surtout surpris. Elle était aussi portée et produite par la maison de production qui, aujourd'hui, est dans tous les bons coups du cinéma français, QUAD. A peu de choses près, les trois dernières meilleures comédies hexagonales (*L'Arnacœur*, donc, mais aussi *Une pure affaire* et, bien sûr, *Intouchables*), ont été (co)produites par ces équipes, et notamment Laurent Zeitoun. Lui est aussi scénariste du film ici (comme pour le précédent Chaumeil mais aussi *Prête moi ta main* et, mais c'est un peu moins glorieux pour le coup, *Les 11 commandements*). Pour dire les choses rapidement, à peu près tout ce que touchent ces producteurs se transforme en or. D'abord, ils choisissent des films au potentiel assez important, avec des têtes d'affiche réputées mais ils soutiennent surtout des long-métrages réalisés par des cinéastes de qualité, qui ne font pas de la comédie seulement pour faire rire mais qui font de leurs films de vrais moments de cinéma. Et, à mon avis, ce n'est pas avec *Un plan parfait*, que la

réussite va les fuir. Pourquoi ? D'abord parce que Dany Boon est maintenant une très grosse tête d'affiche, mais surtout (et c'est le plus important), parce que le film est dans l'ensemble très bon, même s'il n'est pas exempt de tout défaut.

En fait, pour ce film, il y a un vrai pari. Mais il est d'importance. C'est celui de donner à Diane Kruger un premier grand rôle populaire en France. En effet, on a pu l'avoir assez souvent, mais dans des films un peu plus confidentiels (elle était par exemple très intéressante dans *Les adieux à la Reine*) ou dans des tout petit rôles pas forcément évidents pour se mettre en valeur. Et ce n'est pas facile pour une actrice comme elle, qui a l'image d'une comédienne froide et distante, d'être choisie pour incarner ce genre de rôle car, finalement, producteurs et réalisateurs ne connaissent pas son potentiel. Laurent Zeitoun nous a dit avoir écrit le rôle pour Diane Kruger, donc, lui avait visiblement idée de ce que ça pouvait donner. Et, honnêtement, j'ai été plutôt surpris par sa performance. Elle rend une Isabelle à la fois attachante et particulièrement énervante à certains moments et lui donne pendant tout le film une belle consistance. C'est suffisamment rare d'avoir de vrais personnages féminins de comédie (le dernier en France devait être Vanessa Paradis dans *L'Arnacœur*) et il faut donc le souligner. En face d'elle, elle a aussi un très bon guide en la personne de Dany Boon qui est quand même une sacrée machine à faire rire. Quand il s'y met, il peut vraiment être désopilant, notamment dans les imitations. Son personnage est à la base déjà plutôt drôle mais l'acteur en fait vraiment quelque chose de très amusant, comme il sait si bien le faire. Et, sans doute le plus important dans une comédie romantique de ce type là, l'alchimie fonctionne plutôt bien entre les deux personnages principaux et on a envie de croire à leur histoire, enfin jusqu'à un certain point quand même.

Car il y a un nombre non négligeable de petites incohérences qui, parfois, peuvent agacer. Par exemple, en un jour, ils vont au Danemark, à Nairobi qu'ils visitent et au Kilimandjaro, ce qui fait tout de même un peu beaucoup. Ce ne sont pas de grosses choses mais le scénario utilise quand même quelques facilités et des raccourcis qui ne sont pas toujours justifiés. Les sentiments, notamment, évoluent très vite entre les personnages. Mais, en même temps, cela permet de garder un vrai rythme à cette aventure. Car c'est l'une des caractéristiques de ce long-métrage : il n'y a presque aucun temps mort. Cela est permis par différents éléments agencés intelligemment. Il y a déjà la très bonne idée de faire raconter cette histoire par la famille autour d'un repas de Noël en présence d'une inconnue (la première scène est vraiment hilarante). Ces personnages secondaires sont tous extrêmement drôles, notamment le beau-frère (Jonathan Cohen, déchaîné). A certains moments, on revient vers ce repas qui permet de relancer le rythme de façon efficace mais aussi (et c'est très pratique pour les scénaristes) de pratiquer de belles ellipses. L'histoire entre les deux personnages, qui est quand même le cœur du film, nous emmène notamment au Kenya ou à Moscou, ce qui permet de nous dépayser un peu et ouvre un joli champ des possibles pour de la comédie. En plus, chaque voyage constitue une sorte d'élément indépendant puisqu'il est une partie du plan d'Isabelle, bien que toutes soient bien sûr reliées.

Par rapport à *L'Arnacœur*, il y a tout de même de nombreuses similitudes. Déjà, le fait que tout tourne autour de l'histoire d'un couple improbable au départ mais qui, finalement, va se trouver malgré un départ compliqué. Il y a aussi une scène de danse décisive (il y'en a même deux ici qui ont les deux un vrai rôle). Sur la vision de l'amour en général, la même idée traverse les deux films : il ne faut pas rester dans quelque chose de « plan-plan » et rechercher l'aventure. La réalisation, elle aussi, propose des choses qui se ressemblent (mais c'est en bien, donc on ne va pas s'en plaindre) avec un montage rythmé et une importance donnée à la musique. Il y a par contre dans ce film un côté qui, personnellement, me dérange un peu plus et que l'on ne retrouvait pas dans le film précédent de Pascal Chaumeil. C'est le fait de voir un personnage se faire « pigeonner » de la sorte. En effet, je n'aime vraiment pas voir ce genre de situation où une personne qui met toute sa bonne volonté se sert d'une autre en lui mentant tout le temps. Ca doit être mon côté un peu moral, je ne sais pas... C'est un vrai ressort de comédie, forcément, mais je n'en jamais été très fan. Ici, ça passe quand même car le personnage de Jean-Yves a une vraie consistance qui lui permet de ne pas seulement apparaître comme le débile de service. Tout cela donne au final une très bonne comédie française, qui va mériter le succès qu'elle obtiendra sûrement.

VERDICT :

Ce n'est pas un film parfait mais tout de même particulièrement réussi et plutôt drôle dans l'ensemble. Pascal Chaumeil confirme qu'il est bien aujourd'hui l'un des tout meilleurs faiseurs de comédie en France.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

DIANE KRUGER



QUELQUES JOURS DE PRINTEMPS

Stéphane Brizé

Date de sortie : **19-09-2012** Vu le : **21-09-2012**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Après dix-huit mois de prison, Alain Evrard est obligé de revenir vivre chez sa mère. Mais leur relation est loin d'être simple, pleine de non-dits et de colère passée. Il découvre alors que sa mère est condamnée par la maladie. Quel impact cela aura-t-il sur leurs sentiments l'un envers l'autre ?

CRITIQUE :

Stéphane Brizé est un réalisateur dont j'entends parler depuis un certain temps et je n'étais bizarrement jamais allé voir l'un de ses films. Pourtant, on m'a vraiment toujours dit du bien de *Je ne suis pas là pour être aimé* (surtout) ou encore de *Mademoiselle Chambon*. Je m'étais donc promis d'aller voir son nouveau film. Et le moins que l'on puisse dire c'est qu'avec *Quelques heures de printemps*, Stéphane Brizé s'attaque à un sujet à la fois compliqué et polémique : l'assistance à la fin de vie. Sur ce type de problématique, il y a d'immenses chances de passer à côté et de se planter dans les grandes largeurs, soit en en faisant trop dans le côté lacrymal, soit en cherchant « bêtement » à exposer une thèse, sans véritablement s'interroger sur l'inverse. Le réalisateur, lui, face à une question aussi complexe, choisit de ne jamais prendre parti mais de donner à voir au spectateur

un exemple singulier que l'on ne doit aucunement voir comme une généralité mais qui permet de nous faire réfléchir à ces thématiques. C'est bien sûr la bonne solution, surtout que le long-métrage est magnifique et, tout en restant neutre sur la problématique de la fin de vie, provoque inévitablement un grand nombre de questions et de réactions chez le spectateur. La grandeur de ce film tient à plusieurs éléments qui se complètent et ne forment finalement qu'un tout : un immense long-métrage, à la fois très simple dans la forme et pudique dans le fond.

Il y a d'abord une très grande intelligence dans l'écriture du film (Stéphane Brizé est ici coscénariste). Par de petites touches, des gestes infimes, une seule parole parfois, le scénario fait évoluer les relations entre les personnages et fait comprendre au spectateur ce qui se passe dans leur tête. Ainsi, les sentiments qui unissent la mère et son fils sont retranscrits avec finesse. Plusieurs scènes sont particulièrement révélatrices de sentiments vraiment compliqués, notamment celle où ils se livrent une « bataille » de son : télévision contre radio. C'est tout simple, mais ça montre de façon claire ce qui anime chacun des personnages par rapport à l'autre. On sent vraiment que les non-dits et que les rancœurs cachées ternissent durablement leur relation. Mais rien n'est jamais dit clairement, tout est toujours suggéré. Seules quelques vraies montées de colère chez le fils (saisissantes et glaçantes) font ressortir de façon nette tout ce qui est plus ou moins enfoui. On sait par contre dès le début que cette mère est condamnée, mais ce qui change la face du film, c'est quand le fils découvre cette réalité. Deux histoires se rejoignent alors, se complètent et ne font finalement plus qu'une. Les deux personnages principaux, étant donnée leur relation très compliquée, gardent forcément une vraie indépendance l'un par rapport à l'autre. Ainsi, la mère passe beaucoup de temps à regarder la télé, faire son ménage et jouer au puzzle, parfois avec son voisin. Le fils, lui, fait la rencontre d'une femme. Ces passages-là m'ont moins convaincu car je les trouve pas forcément dans le ton du reste du long-métrage. Mais ils permettent aussi de montrer que cet homme est à la fois perdu et dans une très grande misère affective.

Quelques heures de printemps évoque donc en même temps deux problématiques assez terribles, qui, ici se complètent et s'interpénètrent intimement. Mais peut-on dire pour autant que ce film est triste ? Pour moi, ce n'est pas vraiment le cas. Il est dur, âpre, parce qu'il nous questionne tous directement sur nos choix, sur notre « morale » ou encore sur notre relation avec les autres. Mais la décision de cette femme n'est pas montrée comme quelque chose de terrible ou d'irréversible mais bien comme un choix qu'elle fait et qu'elle décide d'assumer. D'ailleurs, cette femme dit elle-même cette phrase qui, elle, est terrible : « Pour une fois que je pourrai choisir quelque chose dans ma vie. ». D'ailleurs, de cette vie ancienne, on ne sait presque rien et, là encore, les choses sont suggérées bien plus qu'elles ne sont dites. Il y a par rapport à cela une vraie pudeur qui habite tout le long-métrage. Ce sont quelques scènes clés, qui séquent le film et qui sont la plupart du temps saisissantes et sensibles, qui donnent le plus d'informations « factuelles ». Le dernier quart d'heure, lui, est vraiment très impressionnant car on s'attend à ce qui va se passer mais c'est bien plus fort et émouvant que ce que l'on pouvait imaginer.

Mais si ce long-métrage est aussi magistral, malgré un sujet vraiment âpre, c'est en grande partie du fait de la réalisation de Stéphane Brizé qui donne avec ce film une vraie leçon de cinéma dramatique. Le réalisateur utilise une sorte d'économie de moyens : c'est extrêmement sobre, voire même parfois un peu austère (les décors intérieurs et extérieurs le sont aussi et renforcent cet aspect) ; le rôle des silences est extrêmement important et la musique est finalement assez peu présente. Celle-ci a néanmoins une importance non négligeable, puisqu'elle permet de séquencer un peu le film. De plus, elle est assez magnifique, même si elle n'a pas été composée spécifiquement pour ce long-métrage. Elle est composée par le duo Nick Cave Warren Ellis et est tirée de la bande-originale du beau *L'assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford*. Néanmoins, *Quelques heures de printemps* ne tourne jamais non plus à la « démonstration de faiblesse » ou au « processus pour le processus ». Si Stéphane Brizé réalise de cette façon, c'est pour coller directement à son sujet, rien de plus. Et il a un grand mérite : c'est celui de laisser vivre ce qui se passe devant la caméra. D'aucuns trouveront que c'est lent et je ne suis pas vraiment de cet avis. Personnellement, je dirais plutôt que c'est du cinéma qui prend son temps, qui laisse vraiment la place au jeu pur, avec de très longues séquences (parfois de dix minutes), une très grande importance des silences et un montage très sobre. C'est en lien direct avec le sujet mais c'est aussi une façon d'éviter les pièges du misérabilisme ou du trop plein d'émotions. D'ailleurs, dans le même ordre d'idées, ce que j'ai aussi trouvé remarquable dans *Quelques heures de printemps*, c'est la distance que met le réalisateur entre la caméra et les personnages. Il y a très peu de gros plans. Toutes les scènes clés sont filmées avec une certaine pudeur, là encore pour éviter tout excès de sensiblerie.

Ce film est également autant réussi du fait de l'immense performance des principaux acteurs. Avec ce type de cinéma, qui laisse beaucoup vivre la caméra, une grande place est laissée au jeu brut, se rapprochant presque d'une composition de théâtre. Passons plus rapidement sur celle d'Emmanuelle Seigner, avec laquelle j'ai eu plus de mal, ayant l'impression qu'elle en rajoutait un peu trop, mais que dire des trois autres comédiens ? Olivier Perrier, lui, campe un voisin tout en délicatesse, à la fois très proche et très éloigné de la femme qui vit à côté de lui. Vincent Lindon est vraiment excellent. Sa présence et ses silences donnent une vraie force à tout le film. Un prix au César (enfin, pour lui) pourrait venir récompenser ce rôle vraiment fort. Du côté féminin, par contre, on tient sûrement la prochaine lauréate en la personne d'Hélène Vincent, actrice sous-utilisée dans notre cinéma (si elle fait un film tous les deux ans, c'est le bout du monde). Dans *Quelques heures de printemps*, elle est tout simplement magistrale : de présence, elle aussi, mais surtout de justesse. Son jeu est à la fois d'une incroyable sobriété et d'une vraie sincérité. Honnêtement, c'est l'une des plus grandes performances d'actrice qu'il m'ait été donné de voir au cinéma et, pourtant, il m'arrive d'y aller... Avec un tel trio magique, et une réalisation qui utilise parfaitement le jeu des trois comédiens, Stéphane Brizé ne pouvait guère faire mieux pour un tel film.

Quelques heures de printemps fait vraiment partie de ce type de longs métrages qui marquent profondément et dont on ne ressort pas vraiment pareil qu'avant d'être rentré dans la salle. C'est bien sûr un film dur, éprouvant, parfois bouleversant. Mais c'est aussi le rôle du cinéma de confronter le spectateur à des choses auxquelles il n'a pas forcément envie de penser. Et quand c'est fait de cette manière, avec tant de délicatesse mais aussi de maîtrise, on ne peut que s'incliner et remercier le réalisateur. Il paraît que le film a été présenté au chef de l'Etat. Je ne suis pas persuadé que ce soit une excellente chose et, en tout cas, la meilleure façon de parler de ce long métrage car, bien sûr, *Quelques heures de printemps* traite d'un sujet qui, aujourd'hui, pose de vraies questions dans le pays, mais ce n'est pas un long-métrage qui doit permettre d'ouvrir le débat. Stéphane Brizé pose son regard personnel sur une histoire particulière et ne veut en aucun cas (il l'a dit lui-même en interview) faire de ce film un objet de débat sur une question très compliquée. Ce qu'il faut, par contre, c'est accueillir ce film comme il est, c'est-à-dire un superbe moment de cinéma, émouvant et plein de pudeur, porté par des comédiens au sommet de leur art. Un très grand long métrage, en quelque sorte, qui mérite un public très large et enthousiaste et non pas les débats qu'il risque de susciter.

VERDICT :

Un film vraiment très impressionnant dans la façon qu'il a d'attaquer un sujet très compliqué d'une façon digne et pudique. Et quel numéro d'acteurs : les trois principaux sont vraiment époustouflants. *Quelques heures de printemps* m'a mis une claque, une vraie.

NOTE : 18

COUP DE CŒUR :

HÉLÈNE VINCENT



MONSIEUR LAZHAR

Philippe Falardeau

Date de sortie : 05-09-2012 Vu le : 22-09-2012

Au cinéma : LES VARIÉTÉS (BELLEGARDE-SUR-VALSERINE)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Suite au suicide d'une enseignante, Bachir Lazhar, immigré algérien, se présente pour la remplacer et est embauché. Le fossé culturel est grand avec ses nouveaux élèves et l'homme doit aussi gérer son histoire personnelle...

CRITIQUE :

Monsieur Lazhar s'avance auréolé d'une belle réputation. Bardé de titres divers et variés dans des festivals tout aussi divers et variés (il suffit de regarder le haut de l'affiche), ce film figurait surtout dans les cinq derniers nominés pour l'Oscar du Meilleur film étranger l'année dernière (pour le Canada). En plus, le groupe UGC a offert au long-métrage son plus beau label UGC M. Celui-ci a une crédibilité que nous qualifierons de légère puisque, dès que la lumière de la salle s'éteint et que le film débute, on se rend compte que c'est UGC qui a distribué le film... Toujours est-il que ce long-métrage m'intriguait plutôt car un drame québécois, ce n'est pas forcément ce que l'on voit le plus vers chez nous.

Cette contrée du monde a plutôt l'habitude de nous faire voir ses comédies (et plutôt les meilleures, visiblement). Honnêtement, je m'attendais un peu à un truc drôle (j'avais regardé d'un œil la bande-annonce et pas vraiment lu ce qui s'écrivait sur ce film), mais c'est bien à un drame auquel j'ai été confronté. Et, sincèrement, j'aurais largement préféré voir une bonne vieille comédie où, au moins, on aurait rigolé un peu... Parce que ce film est loin d'être une réussite et que ma critique sera courte parce qu'il n'y a pas grand-chose à dire sur ce film.

Le problème principal de *Monsieur Lazhar* réside dans son objet même : au bout d'une heure et demie, on a toujours pas véritablement compris où le film voulait en venir. D'après le titre, il devrait être centré principalement sur cet homme, Bachir Lazhar, qui devient instituteur dans une école québécoise. Mais, dans les faits, ce n'est pas seulement le cas et, par exemple, la réaction des enfants par rapport au drame qui a touché leur classe (l'enseignante s'est quand même suicidée dans le lieu même où les enfants vont en cours) est beaucoup montrée. Un garçon et une fille, au départ amis, vont avoir des réactions différentes par rapport à ce qui s'est passé mais vont finir par se retrouver à la fin. Ce film est aussi une sorte d'étude (à taille minimale) sur le système éducatif actuel au Québec. Bref, cela fait tout de même beaucoup de sujets différents qui sont traités de manière pas toujours très efficace. Le film ne dure que 90 minutes, le réalisateur (et scénariste) est bien obligé de faire des choix et après avoir lancé des pistes qui pourraient être intéressantes (notamment sur la question de l'identité de ce personnage déraciné), il les abandonne aussi vite, victime du trop grand nombre d'idées déjà en cours. En fait, ce qui est particulièrement marquant dans ce long-métrage, c'est son aspect étonnement fouillis puisqu'on peut vraiment dire que ça part dans tous les sens. Fellag essaie de s'en sortir au mieux, ce qu'il fait plutôt pas mal même si son rôle manque trop de consistance. Par contre, je trouve que les enfants en général jouent vraiment mal, ce qui ne renforce pas vraiment le film dans sa globalité.

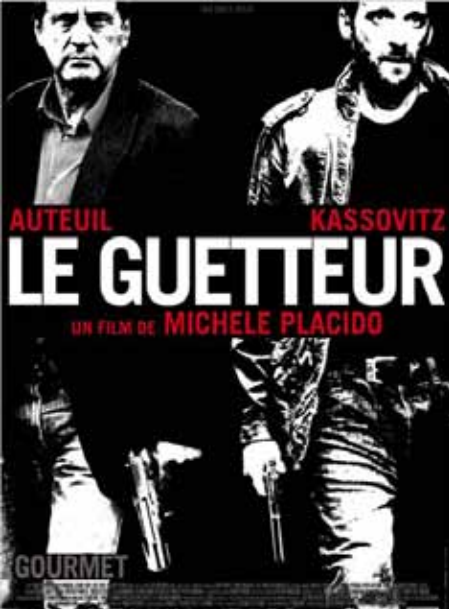
VERDICT :

Film plutôt décevant qui, en multipliant les histoires et les points de vue, a tendance à plus se perdre qu'autre chose. Vraiment pas très bon, malgré un Fellag intéressant.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

FELLAG



LE GUETTEUR

Michele Placido

Date de sortie : 05-09-2012 Vu le : 24-09-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM POLICIER

HISTOIRE :

Informé d'un braquage, la police se rend sur place mais ne peut arrêter les fuyards puisqu'un sniper fait un carton dans leur rang. Alors que le commissaire Mattei lance une vraie chasse à l'homme pour retrouver ce mystérieux homme, le gang commence lui aussi à être décimé...

CRITIQUE :

Il y a six ans de cela, je me souviens avoir pris une sacrée claque devant *Romanzo Criminale* de Michele Placido, film assez incroyable qui, en deux heures trente, suivait le parcours criminel d'une bande d'amis d'enfance qui, peu à peu, allaient contrôler les réseaux de la drogue, du jeu et de la prostitution à Rome. C'était assez brillant, violent, et prenant. Depuis, le réalisateur est resté en Italie pour réaliser deux films, dont l'un (*L'ange du mal*) était basé sur l'histoire du plus grand gangster italien, ce qui montre sa vraie attirance pour les films noirs. En 2012, c'est en France qu'il décide de tourner son nouveau film, encore autour d'histoires de truands, avec un casting de qualité : Daniel Auteuil, Matthieu Kassovitz, Olivier Gourmet comme acteurs principaux, ça fait tout de même un

trio vraiment intéressant. *Le guetteur* promettait donc sur le papier et je m'attendais vraiment à un long-métrage de qualité ou au moins, pas trop mauvais. Mais, assez vite, j'ai déchanté, et j'ai compris plus tard que le début du film était encore ce qui était le meilleur... C'est comme si le fait de tourner en France avait complètement débousolé le réalisateur. Mais où est donc passé le Placido de *Romanzo Criminale* ?

Pourtant, ça ne commence pas si mal que cela. Si on excepte la mini-introduction un peu trop démonstrative pour être honnête – on pose clairement le face-à-face entre le commissaire et le sniper –, la première scène d'action – ce braquage qui tourne à la boucherie – est plutôt bien réalisée. Toute en rythme (celui des coups de fusil du sniper), elle donne un bon tempo au film. En tout cas, c'est ce que l'on croit. Car, très (trop) vite, le scénario commence dangereusement à s'égarer. Les pistes se multiplient et les personnages aussi. Très vite, le sniper est retrouvé, emprisonné, interrogé, mais il parvient à s'évader. Toute la bande à laquelle il appartenait est peu à peu décimée par un mystérieux tueur qui s'avère être en fait un dangereux psychopathe qui retient une jeune femme en captivité. Le sniper, lui, croit à une trahison dans son propre camp et va mener sa propre enquête. Tout cela pendant que le commissaire continue, de son côté, ses investigations on ne sait trop dans quelle direction tant tout s'embrouille au bout d'un moment. S'y rajoute en plus l'histoire personnelle de son fils tué en Afghanistan... On navigue alors à vue entre tous ces différents éléments, dans le fouillis le plus complet.

Parce qu'en une heure, les scénaristes réussissent l'exploit de balayer tout cela, dans un galimatias étonnant et surtout, complètement indigeste. J'ai rarement vu un film – policier de surcroît – qui avait aussi peu de ligne directrice et qui lançait autant de pistes sans vraiment les développer. Alors, bien sûr, cela permet un grand nombre de scènes violentes d'exécution de différents types, mais aussi quelques poursuites et séquences de suspense. Mais, honnêtement, quand on voit de quoi on est parti et où on est arrivé (ainsi que la manière dont on y est parvenu), il y a franchement de quoi se poser des questions sur les scénaristes de ce film. Et d'ailleurs, ce qui est assez étonnant, c'est que du face-à-face initial entre le commissaire Mattei et celui qui est suspecté d'être le sniper, rien n'est véritablement tiré puisque, jusqu'à la dernière séquence (et encore), ce n'est plus vraiment cette histoire-là qui importe. Entre-temps, *Le guetteur* s'est complètement perdu. Là où *Romanzo Criminale*, en se tenant au parcours de cette bande criminelle, avait justement pour lui un vrai fil directeur auquel venaient s'accrocher tous les épisodes, le nouveau film de Placido n'est qu'une succession sans queue ni tête de séquences plus ou moins violentes.

Et, en plus, ce n'est pas la réalisation qui sauve le film. Peut-être parce qu'il sent que le scénario n'est pas assez crédible, Michele Placido décide de contrebalancer en en faisant trop dans le côté polar. C'est par exemple le cas avec cette esthétique beaucoup trop marquée. C'est simple, tout est gris, tout le temps : que ce soient les bâtiments, le ciel ou la tête des bandits. Une heure trente avec un filtre gris, à la longue, je vous assure que c'est fatigant. De même, la musique ressemble vraiment à celle que l'on entend toujours pour ce genre de films. Pour faire monter le suspense, le réalisateur utilise aussi un peu toutes les ficelles que l'on a déjà vues maintes et maintes fois. A trop vouloir se conformer aux codes du polar, Michele

Placido en perd un peu de son talent propre, qu'il avait pourtant si bien exploité dans *Romanzo Criminale* (ou sinon, c'est que je mythifie peut-être ce film). En ce sens, le film dans son ensemble se prend un peu trop au sérieux dans la forme alors qu'il n'y a vraiment pas de quoi quand on regarde rapidement le fond du long-métrage. Au niveau des acteurs, je trouve qu'Auteuil n'est pas vraiment crédible dans ce rôle de grand flic qui cherche aussi des réponses à des questions personnelles. Olivier Gourmet, lui, est, comme toujours, très bon dans un rôle trouble. Matthieu Kassoitz, lui, est vraiment intéressant pour ce personnage un peu double.

S'il était plus creusé par le scénario, il y aurait vraiment quelque chose d'intéressant à en tirer. Mais, malheureusement, ce n'est pas le cas. Et c'est bien le film dans son ensemble qui finit par plonger dans une médiocrité assez déconcertante quand on sait de quoi est capable le réalisateur. Mais bon, on a le droit à l'erreur. Une fois, mais pas deux.

VERDICT :

Un film policier qui multiplie les pistes, jusqu'à obtenir au final un scénario qui s'enfonce peu à peu dans le loufoque. La réalisation trop pompeuse ne parvient pas à sauver le tout. On n'est pas très loin du naufrage...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

MATTHIEU KASSOVITZ



SAVAGES

Oliver Stone

Date de sortie : 26-09-2012 Vu le : 25-09-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Ben et Chon sont deux petits génies de la production de marijuana qui ont la particularité de partager la même copine, Ophelia. Alors qu'ils décident de ne pas se laisser faire par un cartel de la drogue ultra-violent, celui-ci enlève Ophelia. La bataille n'en sera que plus violente...

CRITIQUE :

Oliver Stone est encore l'un de ces réalisateurs dont je n'ai jamais vu un seul film (ça commence à faire beaucoup, il va quand même falloir que je remédie à cela...). Pourtant, il fait partie de la liste des quelques « grands » réalisateurs hollywoodiens de ces trente dernières années. Le problème, c'est que depuis quelques temps, ses films ont plutôt l'air beaucoup moins bons que ce qu'il a pu faire dans les années 80 ou 90 et qui est plutôt bien considéré (*Platoon*, *Né un 4 juillet* ou encore *JFK*). Je n'avais pas plus envie que ça d'aller voir ses derniers longs-métrages qui ne me disaient pas grand-chose (*World Trade Center* ou *Wall Street 2*). Avec *Savages*, les choses changent pour moi puisque ce film est, sur le papier, l'un des plus excitants de cette rentrée. Le casting vraiment détonnant entre jeunes comédiens en devenir (Taylor Kitsch, Aaron Johnson et Blake Lively notamment)

et d'autres beaucoup plus réputés mais rares (Benicio del Toro, Salma Hayek ou John Travolta) ainsi que le pitch de départ ne pouvaient que donner envie d'aller le juger sur pièce. Et, honnêtement, je n'ai pas été déçu. Même si *Savages* comporte ses défauts, c'est aussi un long-métrage assez singulier qui a le grand mérite de ne pas ressembler à grand-chose d'autre.

Les dix premières minutes sont assez formidables pour nous mettre dans une ambiance pour le moins étrange. Sur un fond d'images de plages californiennes paradisiaques, Ophelia annonce en voix-off (c'est tiré d'un roman, donc...) : « *si je vous raconte cette histoire, ça ne veut pas forcément dire que je suis en vie à la fin.* » Le ton est alors clairement donné. Elle explique ensuite les grandes lignes de sa vie et de celles de ceux avec qui elle partage son amour : Ben et Chon. Ceux-ci sont aussi proches qu'ils sont différents. Le premier est botaniste de formation et voit aussi dans le trafic de drogue et l'argent qu'il se fait un moyen de développer d'autres pays qu'il aide avec sa fondation. Le second est un ancien soldat, toujours prêt pour se battre et plutôt du genre « pas là pour plaisanter ». C'est lui qui s'occupe des basses œuvres du trafic. Et entre les deux, donc, Ophelia, qui vit avec eux, le plus naturellement du monde. Il faut avouer que la base de l'histoire est à la fois assez intrigante mais aussi source potentielle de problèmes en tout genre. Ceux-ci viendront, bien sûr, mais pas forcément de la façon dont on le pense. Toute cette introduction, très stylisée, est racontée avec un ton un peu ironique, ton qui perdurera en fait pendant tout le film, *Savages* jouant bien habilement sur le mélange des genres et l'humour côtoie allègrement des scènes beaucoup plus violentes. On est toujours entre comédie et pur thriller, même si globalement, c'est quand même ce dernier aspect qui l'emporte...

Pendant plus de deux heures, on sera un peu toujours dans ce mélange des genres, avec une réalisation elle aussi assez disparate mais plutôt réussie dans l'ensemble. Parfois, ça part un peu dans tous les sens et quelques passages sont plutôt mieux (avec quelques bonnes idées) que d'autres. Il y a certaines séquences honnêtement un peu ratées, notamment du fait d'une trop grande envie d'en rajouter du réalisateur. Mais, au moins, on a vraiment l'impression qu'Oliver Stone réalise son film comme il le souhaitait vraiment. *Savages* est tout de même un film violent, on ne peut pas le nier. Le cartel auquel est confronté le duo magique n'est pas vraiment là pour « jouer au domino » et l'une des premières séquences – l'exécution horrible de sept personnes – nous le montre d'emblée. Ils tuent et torturent sans retenue et pas grand-chose ne nous est épargné. Ils auront une attitude un peu différente avec un otage comme Ophelia, qu'ils sont obligés de traiter correctement car c'est leur seul vrai moyen de pression sur les deux jeunes dealers. De leur côté, Ben et Chon vont aussi devoir sortir le bleu de chauffe pour sauver leur vie et celle de leur copine. Cette guerre sans merci que se livre le duo et le cartel nous tient en tout cas en haleine car *Savages* est vraiment rythmé – il se passe quand même pas mal de choses qui font évoluer la situation – et il y a très peu de temps mort. Les deux heures passent très rapidement et on ne s'ennuie que rarement.

Là où *Savages* est vraiment intéressant, c'est qu'il assume complètement un côté malpoli, assez incorrect et même parfois irrévérencieux. En somme, c'est un film qui est un peu à la limite, notamment dans la morale qu'il véhicule. Mais, en tant

que spectateur, il faut plus le voir comme un bon divertissement (ce que c'est, au final) qu'autre chose, et c'est très bien ainsi. En plus, *Savages* offre de vraies performances aux acteurs. Ce n'est pas forcément la « jeune génération » qui m'a le plus conquis même si, chacun dans leur style, Aaron Johnson et Taylor Kitsch assurent plutôt leur partition. Non, ce sont plutôt les « vieux de la vieille » qui m'ont fait la meilleure impression avec notamment un Benicio del Toro tordu à souhait en exécuteur des basses œuvres du cartel. Il est vraiment excellent dans un rôle, qui, il est vrai, lui convient à merveille. Salma Hayek, elle, campe une baronne de la drogue assez incroyable : femme à la fois très forte avec tous ses hommes qu'elle traite de tous les noms (il y a vraiment des scènes mythiques) mais aussi affaiblie par son rôle de mère. Enfin, John Travolta, en flic complètement ripoux et baragouineur, est lui aussi formidable. Ces trois-là donnent vraiment une vraie consistance à des personnages qui prennent alors toute leur place dans un film au final assez réussi.

VERDICT :

Violent, sexy et par moments assez foutraque, *Savages* est un film assez étonnant qui a une tendance à un peu tout mélanger . Mais il faut avouer que c'est aussi particulièrement jouissif. Les comédiens, et notamment le duo Hayek-Del Toro, y sont en tout cas très bons.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

SALMA HAYEK ET BENICIO DEL TORO



LES SEIGNEURS

Olivier Dahan

Date de sortie : 26-09-2012 Vu le : 27-09-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Patrick Orbera, ancien grand joueur de l'équipe de France de football, en est arrivé à un point où il doit aller entraîner l'équipe de Molène, qui doit absolument se qualifier en Coupe de France pour sauver la conserverie. Orbera va alors faire appel à des anciens coéquipiers...

CRITIQUE :

Après le succès planétaire de *La Môme*, un film tourné aux Etats-Unis avec Forest Whitaker et Renée Zellweger (*My Own Love Song*), et la mise en scène de la comédie musicale *Mozart, l'Opéra Rock*, Olivier Dahan revient au cinéma français pour tourner son nouveau long-métrage. Il choisit la comédie, genre auquel il ne s'était encore jamais frotté. Et, sans doute pour assurer son coup, il se barde de ce qui est considéré comme la fine fleur actuelle de l'humour en France. Et il y en a pour tous les goûts : Franck Dubosc et José Garcia pour les personnes un peu plus âgées ; Gad Elmaleh et Omar Sy un peu pour tout le monde ; Ramzy pour les plus jeunes et JoeyStarr pour le côté un peu *bad boy*. Il y a même une caution plus sérieuse avec la présence assez incroyable de l'inénarrable Jean-Pierre

Marielle. Du côté du sujet, le football est un sport universel, populaire (encore aujourd'hui), sur lequel il est facile de taper actuellement et qui, finalement et de façon assez étrange, n'est pas tant exploité que cela au cinéma (français ou étranger, d'ailleurs). Avec une telle armada et un sujet comme cela, on soit se dire forcément que rien ne peut nous arriver, que l'on va faire rire la France entière, même avec un scénario en carton. Oui, mais, en fait, non... Ce n'est encore pas cette année que le football aura droit à un film digne de ce nom. Parce que, ce n'est pas *Les Seigneurs* qui va remplir cette tâche, loin de là.

Ce qui est incroyable avec *Les Seigneurs*, c'est qu'il a peut-être une des toutes meilleures première séquence d'un film cette année. On voit le fameux Orbera fêter une victoire sur la pelouse puis rentrer dans le couloir des vestiaires, félicité par ses coéquipiers, son staff et les journalistes. Des titres de presse (bien connus des amateurs de ballon rond) apparaissent ça et là, nous montrant la gloire du joueur à l'époque. Puis on suit le destin (assez terrible) de cet homme, toujours grâce à ces titres de presse (entraîneur viré, poursuivi par le FISC) alors que le couloir se fait de plus en plus glauque et sombre et qu'Orbera marche à présent seul. Il y a dans cette séquence quelque chose qui ressemble très étrangement au fameux plan-séquence de *La Môme* où Piaf passe de la mort de Cerdan à la scène à travers un couloir. C'est honnêtement assez brillant et, en une ou deux minutes, on a tout compris de la déchéance de cet homme. On se dit alors que l'on peut avoir un film de qualité. Mais, en fait, le problème, c'est que ces deux minutes sont, et de loin, les meilleures du long-métrage. Et l'espoir, s'il a existé un instant, est très vite douché... Parce que les dix suivantes sont absolument terribles et nous montrent de façon caricaturale comment mettre sur de (très) mauvais rails une comédie.

C'est assez fascinant de voir la façon qu'a le scénario de nous amener les principaux enjeux qui vont être développés dans le film. En cinq temps, six séquences, voilà que le bonhomme se retrouve sans boulot, sans la garde de sa fille et avec un poste obligatoire d'entraîneur à Molène. Séquence suivante : le directeur de la conserverie s'est suicidé et on découvre que l'entreprise est en faillite et va devoir fermer. Puis : Orbera rencontre la fille du maire et président du club ; regards appuyés, musique à l'avenant : on sait qu'il va se passer quelque chose et qu'une intrigue amoureuse va se rajouter au reste (comme si ça ne suffisait pas). Emporté dans le tourbillon, on peine à vraiment comprendre ce qui nous arrive. Après cinq minutes sur l'île (territoire montré de façon caricaturale comme arriéré, alcoolisé et déprimant) où le nouvel entraîneur découvre son équipe (ils boivent tous à la buvette, normal), on est reparti pour un tour d'Europe effectué par le coach tambour battant pour aller chercher ses anciens compagnons qu'il veut faire revenir pour gagner les matchs permettant de ramasser de l'argent pour la conserverie (c'est quand même le concept à la base). C'est en fait dans ce voyage d'un quart d'heure que vrai problème du film se noue. Par tranches de deux ou trois minutes, on voit Orbera avec chacun de ces hommes qui ont chacun une spécificité très marquée. On a donc droit à un mini-sketch pour chacun et, le problème, c'est que chaque acteur essaie d'en faire des tonnes et des tonnes pour amuser la galerie. Et c'est souvent navrant. Mais, le problème, c'est que cette manière de faire va perdurer pendant tout le film et même de façon assumée (chacun aura son interview par la presse locale). D'une supposée équipe, on passe finalement à une somme d'individualités, idée que le film veut forcément combattre dans le fond (« on y arrivera tous ensemble ») mais qu'elle entérine largement sur la forme.

Les Seigneurs ne sera plus qu'une longue litanie de séquences assez indépendantes les unes des autres où le but pour les personnages (et les acteurs, c'est l'impression qu'ils donnent) est de se mettre en valeur par rapport aux autres. Alors ça crie plus fort les uns que les autres, ça part dans tous les sens... Et c'est assez désolant. Toutes ces scènes sont censées s'enchaîner par la grâce d'un scénario qui, lui, n'a ni queue ni tête. Les incohérences sont beaucoup trop nombreuses pour être toutes détaillées ici mais c'est quand même assez hallucinant. En gros, pour remettre ce qui se passe dans un semblant de réalité, c'est comme si Zidane devenait entraîneur à Chemaudin (à côté de Besançon, pour ceux qui ne situent pas) et prenait dans l'équipe Ronaldo (le vrai), Barthez, Dugarry, Thuram et Vieira mais personne dans le pays ne serait au courant. Toutes les ficelles de la comédie bien lourde sont utilisées et le but n'est pas vraiment d'avoir ni une crédibilité, ni une cohérence d'ensemble, mais bien de donner aux acteurs l'occasion de faire rire. Mais ce n'est pas le cas car le niveau des dialogues n'est vraiment pas élevé et les blagues ont tendance à être vraiment redondantes. Les personnages n'évoluent presque pas et font toujours les mêmes mimiques (à la longue, Gad Elmaleh est vraiment lourd) ou disent les mêmes choses en boucle. C'est sûr, en ce moment, c'est très facile de jouer des clichés sur les footballeurs à la retraite ou en fin de carrière (violents, amateurs de coke et de filles faciles, faux acteurs,...). Les producteurs et scénaristes se sont dit que le public, qui en a un peu marre de ce qu'il voit des footballeurs actuels, sera bien content de se payer leur tête à travers un film. Mais quand on atteint un tel niveau de clichés et parfois de bêtise, ça devient plus gênant qu'autre chose. En plus, il y a aussi une petite histoire de matchs truqués qui, par rapport à l'actualité toute récente d'autres sports, est tout de même assez cocasse.

Les matchs de foot, eux, ne remontent pas le niveau, c'est le moins que l'on puisse dire. Forcément, l'équipe gagne à la dernière seconde ou subit des coups du sort (je ne vous raconte pas celui du dernier match car il vaut tout) mais tout va quand même toujours pour le mieux, ou presque... Je trouve personnellement que ces parties sont très mal réalisées et on ne voit rien à ce qui se passe. Ils sont beaucoup trop dramatisés avec une foule d'actions absurdes, des ralentis terribles et une musique à l'avenant. Et puis le film n'hésite pas à aller chercher, de façon opportuniste et presque indécente, du côté de la lutte sociale, façon sans doute d'avoir la sympathie du public en ces périodes économiques quelque peu troubles dans notre pays. Si ces anciens joueurs de haut niveau jouent à Molène, c'est bien pour sauver la conserverie qui doit trouver 600 000 €. Là encore, c'est un peu désolant de voir la façon dont c'est utilisé et, en voulant faire des bons sentiments, le film se plante plutôt qu'autre chose car on n'y croit pas une seule seconde, du fait de la lourdeur du propos et de son manque de recul. Mais tout se finira bien, je vous rassure, pour la conserverie comme pour le personnage principal. Tous ses collègues auront même, en à peine deux mois, retrouvé le droit chemin. Si c'est pas beau la solidarité et le football ? Bref, *Les Seigneurs* n'est vraiment ni une bonne comédie, ni même un film et on sort de la salle assez dépité et en jurant de ne plus jamais se faire avoir par un tel attrape-nigaud (presque comme après un bon vieux France-Uruguay...) mais avec tout de même une question en tête : qu'est-ce que Jean-Pierre Marielle est allé faire dans cette galère ? Et, là, je n'ai toujours pas de réponse...

VERDICT :

Souvent hors-jeu, *Les Seigneurs*, n'est qu'une succession de sketches rarement drôles, contenus dans une histoire où les bons sentiments côtoient de trop près le grotesque. Les acteurs en font tous des tonnes... Carton rouge !

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :
LA PREMIÈRE MINUTE



ROBOT AND FRANK

Jake Schreier

Date de sortie : 19-09-2012 Vu le : 28-09-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Dans un futur proche, les robots ont pris une grande importance. Frank, ancien cambrioleur de haut vol, voit sa mémoire peu à peu s'en aller et vit reclus chez lui. Son fils décide de lui offrir un robot qui sera là pour s'occuper de lui. Ce dernier va changer la vision qu'il a du monde.

CRITIQUE :

Le thème de la relation entre l'humain et le robot n'est pas nouvelle au cinéma, ni dans l'art en général, loin de là. Beaucoup se sont posé la question, notamment de la place que peut prendre un robot dans la vie de quelqu'un ou de ce qu'il peut rapporter mais aussi des dangers inhérents à une trop forte présence des robots dans nos vies. C'est vraiment le point de départ du premier film de Jake Schreier qui place son intrigue dans un « futur proche », moyen assez habile de ne pas focaliser le film sur tous les changements de société possibles (le monde dans lequel ils évoluent est très semblable au nôtre) mais bien sur un seul : l'importance prise par les robots. Comme ça, au moins, le spectateur n'est pas parasité par d'autres éléments et se concentre vraiment sur la relation qu'a cet homme

avec ce robot que son fils lui a imposé et dont il ne voulait pas du tout au début. Tout cela pour que l'on s'occupe de cette personne qui, sinon, passe son temps à grogner dans son coin contre tout ce qui se passe dans sa vie, sauf quand il se rend à la bibliothèque pour essayer de séduire la gérante du lieu. Bonne idée au départ, on ne peut pas le nier et quelques fils intéressants sont tirés pendant le film. Mais le problème, c'est que le scénario se perd dans des problèmes beaucoup plus parasites et, en moins d'une heure et demie, il devient très compliqué de faire un film vraiment sérieux et cohérent avec un tel sujet de départ quand s'y ajoute trop d'autres questions. *Robot and Frank* rejoint la longue liste des films frustrants. De ceux dont on se dit qu'il y avait vraiment beaucoup mieux à faire...

Le vrai problème de ce film, c'est que ce monde (un peu décalé) montré par le réalisateur est intéressant sur le principe mais ce dernier n'en sert pas vraiment assez, puisque le scénario décide d'explorer d'autres voix un peu moins excitantes. La relation pure entre le robot et cet homme n'est, en elle-même, pas vraiment traitée. On la voit par bribes mais elle n'est pas réellement interrogée. Il y a juste un moment décisif qui est quand Frank décide de se servir du robot pour réaliser ce qu'il a toujours fait de mieux : des cambriolages. A partir de là, ça part honnêtement un peu dans tous les sens et le scénario ne plus vraiment se contrôler. Et c'est vraiment dommage car c'est plein de promesses dans le premier quart d'heure... Après, soyons honnêtes, il y a quelques bons moments, notamment cette scène assez surréaliste où deux robots se rencontrent et leurs « maîtres » veulent les faire discuter entre eux. Discussion qui tourne court car les robots ne sont pas programmés pour cela. C'est une chouette idée, mais, là encore, pas vraiment exploitée et rangée au rang d'anecdote alors que, sur le principe, il y a vraiment quelque chose à fouiller d'une telle évolution de la société. Au niveau de la réalisation, Jake Schreier ne s'en sort pas trop mal avec quelque chose d'assez classique, mais correspondant bien au ton général du long-métrage. La musique, elle, est plutôt de qualité et bien dans le ton.

Dans le rôle de ce vieil homme acariâtre, Frank Langella est plutôt pas mal. Il est assez rare au cinéma ces derniers temps donc, autant en profiter un peu. Face à lui, seule Susan Sarandon arrive un peu à émerger, en dehors du fameux robot, bien sûr. Mais le peu de place laissé à son personnage (alors qu'on découvre quand même à la fin qu'il est plus important qu'on le croit) ne lui laisse pas la possibilité d'exprimer vraiment son talent. Les rôles des enfants, eux, sont tenus de façon correcte, sans plus, par James Madsen et Liv Tyler. Là encore, leur rôle n'est pas suffisamment creusé pour se faire réellement une idée de leur potentiel dans un tel film. Par contre, le robot, lui, est vraiment raté et manque totalement de crédibilité. On a presque l'impression de voir le bonhomme qui se cache dans le déguisement, c'est pour dire... Tout cela est un peu à l'image de ce film, pas bête dans l'idée mais finalement un peu survolé et même parfois bâclé. Il faut parfois savoir prendre son temps et ne pas ouvrir, par son scénario,

VERDICT :

Un film assez étrange qui, à partir d'une idée de départ plutôt intéressante, n'arrive pas vraiment à décoller. La faute à un scénario qui part trop dans tous les sens et qui, finalement, n'exploite pas assez bien le sujet même du film.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :
FRANK LANGELLA

un nombre incalculable de pistes différentes quand on fait un film qui ne dépasse pas une heure et demie. J'espère que Jake Schreier saura faire mieux la prochaine fois, car ce n'est pas la réalisation en elle-même qui est en cause ici mais plutôt la façon de traiter le sujet de départ...

OCTOBRE



ELLE S'APPELLE RUBY

Jonathan Dayton et Valerie Faris

Date de sortie : 03-10-2012 Vu le : 03-10-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE ROMANTIQUE

HISTOIRE :

Calvin est un auteur à succès en total manque d'inspiration. Lors d'un rêve, il imagine la vie d'une jeune femme parfaite et commence à écrire sur elle. Mais, le rêve va devenir réalité et Ruby va réellement apparaître dans sa vie...

CRITIQUE :

En 2006, Jonathan Dayton et Valerie Faris avaient frappé très fort pour leur coup d'essai dans le cinéma après un passé assez important comme réalisateurs de clips. Et cela avec un film qui était devenu progressivement presque un phénomène de société, et cela aux Etats-Unis comme en France. C'était l'époque bénie de l'assez incroyable *Little Miss Sunshine*, tribulation d'une famille complètement barrée en direction d'un concours de beauté pour la petite dernière, pas jolie pour un rond. C'était funky, touchant, très bien interprété, et par-dessus tout, extrêmement drôle. Je me souviens aussi de ce film pour l'avoir vu absolument seul dans une salle. Cela m'arrivait pour la première fois et, à

l'époque, j'avais été un peu traumatisé !! Depuis cette époque, je n'ai pas souvenir d'une comédie américaine aussi réussie. Les deux compères ont donc mis un certain temps avant de revenir sur le devant de la scène, peut-être par peur de décevoir un public qui les attendait de pied ferme. Pour leur nouveau film, ils ont décidé de mettre en image le scénario de la jeune Zoe Kazan (petite-fille de qui vous savez et, aussi, fiancée de Paul Dano, acteur génial apparu, justement, dans *Little Miss Sunshine*). Ce script est plutôt sympathique sur le papier, même si l'idée n'est pas forcément des plus originales. Et de fait, les deux réalisateurs en font un film que l'on qualifiera gentiment de mignon mais, honnêtement, loin d'être exceptionnel.

Ca commence même assez mollement avec dix premières minutes faites pour que le spectateur perçoive le mal-être qui habite cet auteur qui a connu très tôt le succès avec son premier roman mais qui n'arrive plus à écrire (ah, le fameux syndrome de la page blanche). Ce n'est ni très fin (le bonhomme se pose devant sa machine à écrire et attend), ni très drôle (après tout, on est dans une comédie et on a le droit de se marrer un peu, aussi). C'est en fait l'arrivée de cette jeune femme qui va, comme on pouvait s'y attendre, redonner un petit élan à l'ensemble qui commençait déjà gentiment à ronronner. Mais, malheureusement, assez vite, on va retomber dans une forme de faux-rythme qui va nous accompagner jusqu'à la fin. Ce n'est pas forcément déplaisant et ça se laisse regarder mais il n'y rien de vraiment extraordinaire, ni dans le scénario – on peut à peu près prévoir ce qui va se passer –, ni dans une réalisation qui ne propose aucune idée véritablement transcendante. Il n'y a pas vraiment de surprises, et c'est vraiment décevant de la part de réalisateurs qui, avec leur film précédent, nous emmenaient justement dans un voyage où l'inattendu était la norme. Alors, ça avance tranquillement, à son rythme, et déroule un programme bien trop attendu pour être vraiment intéressant. *Elle s'appelle Ruby* propose quelques passages un peu plus drôles que d'autres mais, dans l'ensemble, il n'y a pas non plus de quoi véritablement s'amuser. C'est dans l'ensemble assez moyen et même parfois moins que ça. Globalement, je dirais que « paresseux » qualifierait assez bien ce film, et cela à tous les niveaux. Même dans l'interprétation, il n'y a pas grand-chose à tirer. Paul Dano semble un peu perdu dans le rôle pas forcément très fort de cet auteur qui voit débarquer dans sa vie la femme parfaite qu'il a créé sur le papier. Il assure tranquillement sa partition mais ne donne pas vraiment une consistance intéressante à cet homme qui se retrouve un peu perdu. Face à lui, il a une Zoe Kazan pétillante (on ne peut pas lui ôter cela) mais qui en fait peut-être un peu trop. Son interprétation permet en tout cas souvent de sortir le film d'une forme de torpeur dans laquelle il a tendance à s'installer. Mais ça ne sauve pas vraiment un ensemble tout de même plutôt décevant.

VERDICT :

***Elle s'appelle Ruby* est de ce genre de films qui se laissent regarder mais qui ne laissent qu'un pâle souvenir. Le scénario est sans grand intérêt et n'est pas si bien exploité par une réalisation sans imagination. Même Paul Dano est un peu effacé...**

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

ZOE KAZAN



DO NOT DISTURB

Yvan Attal

Date de sortie : 03-10-2012 Vu le : 08-10-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : COMÉDIE

HISTOIRE :

Ben a une vie bien rangée : une maison, une femme avec qui il essaie de faire un enfant. Quand Jeff, un vieux pote perdu de vue s'installe chez lui, ses repères vont assez vite changer. Et quand ils vont décider de tourner un porno gay,...

CRITIQUE :

Il aura quand même mis neuf ans avant de repasser derrière la caméra. En 2003, Yvan Attal réalisait *Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants* (que je n'ai d'ailleurs jamais vu et qui ne m'a jamais tenté plus que cela) et, depuis, il n'a fait que tourner un sketch de *New York, I Love You*. Par contre, entre temps, il n'a pas délaissé sa carrière d'acteur, en étant notamment très bon chez Lucas Belvaux (*Rapt* ou *38 témoins*). Pour son nouveau film, il y a, comme toujours, sa femme (l'inénarrable Charlotte Gainsbourg, qui n'a pas un grand rôle ici) mais aussi et surtout François Cluzet, acteur toujours formidable et qui a le talent de donner une vraie consistance à chacun des personnages qu'il joue, même si leur

temps de présence n'est pas importante et que le personnage en question n'est pas très intéressant. C'est *Intouchables* qui lui a offert une notoriété nationale (voire internationale) mais il a toujours été très bon. Enfin, pour introduire ce film, il faut souligner, car c'est suffisamment rare, que *Do not disturb* est en fait le remake d'un film américain assez récent (*Humpday*). Pour une fois que ça se passe dans ce sens-là, il est nécessaire de le noter. Mais, malgré tout cela, ce long-métrage ne peut pas être considéré comme une réussite, loin de là. Ce n'est pas mauvais, mais on ne peut vraiment pas dire que *Do not disturb* soit un bon film, et cela pour plusieurs raisons.

Il y a déjà dans ce long-métrage un vrai problème de rythme. Il ne dure qu'à peine 90 minutes mais on s'ennuie beaucoup trop souvent. Yvan Attal laisse trainer certaines scènes qui ne mériteraient pas autant d'attention. C'est notamment le cas pour la séquence de la première fête, où les trois-quarts sont inutiles, de même qu'une autre de boîte de nuit, elle aussi un peu trop longue. Ce ne sont pas les seules et, au final, on a presque l'impression qu'un bon quart du film pourrait être enlevé sans dommage aucun. Cela souligne donc l'extrême insuffisance du scénario. En effet, il y a de quoi faire un moyen-métrage, mais, traité de cette façon, pas vraiment un long-métrage. Pourtant, il y a de bonnes idées lancées, des pistes à creuser, mais le scénario en reste à un niveau désespérément superficiel. L'« évolution » de ce couple, qui voit un élément perturbateur dans sa vie bien rangée, est traitée par des séquences riquiqui et quelques dialogues beaucoup trop généraux pour être crédibles et vraiment significatifs. On reste dans des banalités peu intéressantes. C'est vraiment dommage car c'est là que se cache (pas tant que ça) un des vrais enjeux de cette histoire tout de même pas banale. L'amitié, ce que l'on est prêt à faire par honneur ainsi que l'homosexualité sont aussi des thèmes abordés par le film, mais jamais véritablement frontalement. A la longue, ça devient un peu lassant d'avoir l'impression que le scénario cherche toujours à fuir ce qu'il a installé juste auparavant.

A contrario, j'ai trouvé la réalisation beaucoup trop « démonstrative » en ce sens qu'il y a un besoin de tout montrer deux ou trois fois au spectateur afin qu'il comprenne véritablement ce qu'il se passe. On trouve ainsi de nombreuses scènes où on voit en parallèle, de façon successive, ce qui se passe pour Ben, et ce qui se passe pour sa femme. Forcément, cela aura un impact sur leur couple et c'est intéressant de le montrer. Mais un fois, pas trois ou quatre. Car on a un peu l'impression, en tant que spectateur, d'être pris pour un débile. Et ça, je n'aime pas. Dans le même ordre d'idée, la scène dans le commissariat avec la chanson de Dalida (icône gay si l'en est) est trop forcée et pas vraiment naturelle. Elle sort un peu de nulle part et est oubliée juste après. Au niveau des acteurs, si j'ai plutôt apprécié le jeu de Laetitia Casta, qui a un personnage avec un peu plus de nuances que les autres, j'ai trouvé que Yvan Attal et François Cluzet en faisaient un peu trop, chacun dans leur style. Ce qui est « amusant », c'est que tout ce que j'ai pu dire précédemment se cristallise dans la séquence que l'on attend le plus, forcément, celle de « l'acte ». Elle est parti-

VERDICT :

Quelques bonnes idées mais, c'est plus décevant qu'autre chose. On s'embête beaucoup trop souvent, notamment du fait d'une réalisation qui laisse beaucoup trop de temps mort et à un scénario qui délaisse beaucoup d'aspects intéressants.

NOTE : 12

**COUP DE CŒUR :
LAETITIA CASTA**

culièrement étrange car elle est tout à la fois très longue (presque vingt minutes) et en grande partie bâclée. Là encore, on a l'impression que le scénario se « bride » un peu. Tout le film nous emmène vers cette scène et celle-ci ressemble plus à une promesse non tenue qu'à autre chose. Bon résumé d'un film qui ne se donne pas véritablement les moyens de son ambition de départ. C'est donc forcément décevant.

VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU

Alain Resnais

Date de sortie : 26-09-2012 Vu le : 09-10-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : INCLASSABLE

HISTOIRE :

A la mort d'un dramaturge célèbre, un certain nombre de ses acteurs se retrouve dans sa dernière maison. Ils vont alors devoir juger une interprétation de la pièce Eurydice. Mais tous ont déjà joué cette pièce et ils vont alors la revivre...

CRITIQUE :

Vous n'avez encore rien vu est peut-être le film qui a fait le plus de buzz lors du dernier Festival de Cannes. Lors de sa projection d'abord, où une grande majorité des critiques a crié au génie toujours présent de ce réalisateur qui a tout de même aujourd'hui 90 ans, j'ai nommé Alain Resnais. Ensuite, le long-métrage a encore fait du bruit du fait de son absence remarquée du palmarès alors que certains le donnaient comme candidat très crédible à la récompense suprême. Moi, je dois bien avouer que ça m'inquiète quelque peu quand toute la profession des critiques commence à dire de concert qu'on tient là un film extraordinaire. Surtout que les derniers longs-métrages d'Alain Resnais ont connu

un accueil un peu similaire (même si tout de même moins enthousiaste) sans connaître un réel succès auprès du public (et auprès de moi, puisque je n'en n'ai vu aucun). Mais, je me suis laissé tenter quand même, parce qu'il faut bien, parfois, aller voir des films qui ne nous motivent pas forcément de prime abord. Et, en fait, j'ai plus été dérouté qu'autre chose, ce qui n'est pas une mauvaise chose en soi. Le problème, c'est que le lendemain du visionnage, je ne sais toujours pas véritablement quoi penser de *Vous n'avez encore rien vu*.

Le film commence d'abord par une idée assez originale : celle d'un « faux » générique. En effet, après un générique de début déjà assez étrange (à la fois très cheap et avec une musique pas vraiment dans le ton), on voit l'annonce du décès du fameux dramaturge au téléphone de chacun des acteurs qui tourne dans le film, toujours appelés par leur vrai nom, ce qui a une véritable importance ici. Puis, on arrive sans trop de transition dans cette fameuse maison où les acteurs se retrouvent peu à peu, retrouvailles joyeuses sous le regard amusé de l'ancien majordome de ce dramaturge. Tous vont s'installer dans le salon, devant un écran et c'est là que débute véritablement le film. Cette petite introduction, ou prélude, permet de mettre en tout cas au cœur de *Vous n'avez encore rien vu* les acteurs, dans toute leur dimension : théâtre, cinéma et (presque) vie privée. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si la bande-annonce du film avait comme musique « *Viens voir les comédiens* » de Charles Aznavour. C'est bien sur eux que porte principalement ce film. C'est une forme d'hommage à leur travail.

Au fur et à mesure que se déroule la pièce *Eurydice*, interprétée par une troupe, sous nos yeux (et donc les leurs aussi), les acteurs, qui ont tous joué l'un ou l'autre des personnages pour une mise en scène du dramaturge décédé, se remettent à interpréter leurs rôles. Il y a ainsi par exemple deux couples Eurydice-Orphée (Azéma-Arditi d'un côté et Consigny-Wilson de l'autre) qui vont, peu à peu, prendre le pas sur ce que l'on voit à l'écran. Un vrai jeu se met en place entre ces trois interprétations. Elles se retrouvent parfois, se font face, se répondent, ... C'est au départ assez déroutant car il y a forcément des répétitions, des éléments que l'on retrouve et des personnages interprétés par des acteurs différents. Pour moi, la première partie (en gros, le premier acte) a été assez compliquée. J'ai vraiment eu du mal à me mettre dans ce rythme assez particulier, parce qu'en plus, le théâtre, ce n'est pas vraiment mon truc. J'ai ainsi souffert pendant une bonne demi-heure et puis, peu à peu, je m'y suis fait. Et, une fois qu'on prend le pli, on commence presque à trouver tout ce petit jeu plutôt amusant. Ce n'est pas pour l'histoire, au demeurant assez peu intéressante, qu'il y a un intérêt mais bien pour la manière dont elle est développée et véritablement mise en scène.

Parce que c'est bien cela qui fait de ce long métrage un très drôle d'objet. Il y a en fait une triple mise en abyme avec trois interprétations différentes de la pièce, ou du moins ce qui en a été fait puisqu'elle a été en partie mélangée avec une autre pièce d'Anouilh (*Cher Antoine ou l'Amour raté*). Comme ces deux pièces sont mises ensemble, il y a aussi et surtout un vrai mix entre cinéma et théâtre. On ne peut pas dire que ce soit du théâtre filmé car il y a une grande importance accordée par le réalisateur au cadre, au champ et à la mise en scène purement cinématographique. De plus, les personnages s'échappent parfois dans des endroits un peu en dehors de l'espace temporel et spatial. Mais, en même temps, les décors « font » vraiment théâtre et certaines séquences sont tellement tournées d'un seul tenant que c'est au théâtre auquel la performance

d'acteur fait penser. Il y a donc une véritable interpénétration des deux et c'est assez vivifiant de ce côté-là. On sent vraiment qu'Alain Resnais s'amuse véritablement dans ce mélange des genres savamment orchestré à la fois par le scénario mais aussi par la réalisation qui choisit de ne jamais choisir. Les acteurs aussi, eux, prennent un malin plaisir à se fondre dans cet entre deux, à être toujours à la limite de surjouer (ils la franchissent tout de même parfois). Je suis tout de même resté assez hermétique à cette façon de faire, mais, au moins, je n'ai pas vraiment vu le temps passer. Et c'est déjà ça car j'avais vraiment peur de m'ennuyer sévère. Ça ne m'a pas enchanté, loin de là, mais bon, ça ne peut pas marcher à chaque fois...

VERDICT :

Film pour le moins étrange dont je ne sais vraiment pas quoi penser. On ne s'ennuie jamais véritablement mais c'est beaucoup trop rarement exaltant.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

L'ORIGINALITÉ DU PROJET

mark
wahiberg mila
kunis seth
macfarlane

ted

Meilleur ami de l'homme,
Pire ennemi du couple !

10 octobre

www.facebook.com/TED.lefilm

TED

Seth MacFarlane

Date de sortie : 10-10-2012 Vu le : 10-10-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : COMÉDIE

HISTOIRE :

Un soir de Noël, le jeune John, huit ans, fait le vœu que son nouvel ours en peluche devienne son meilleur ami. Au réveil, le vœu est exaucé et l'ours s'est éveillé à la vie. Mais, vingt-cinq ans plus tard, Ted est toujours dans la vie de John, ce qui ne l'aide pas beaucoup à évoluer...

CRITIQUE :

Seth MacFarlane passe enfin du petit écran au grand. En effet, ce dernier s'est surtout fait connaître pour avoir créé pas moins de trois séries, dont *American Dad*, série animée un peu dingue dont j'avais vu quelques extraits en son temps (il faut dire que mes voisins d'internat ne juraient que par ça...). C'était, autant que je m'en souviens, très drôle, avec un humour décalé et assez satirique. A presque quarante ans, il était temps pour MacFarlane d'essayer de transposer son talent dans l'écriture et la réalisation de séries à un film, ce qui est tout de même très différent, à la fois dans la gestion du rythme mais aussi dans l'écriture du scénario, qui permet beaucoup moins de se reposer uniquement sur les gags et demande plus de « suivi » d'une seule et même intrigue. Le succès monstre qu'a connu *Ted* cet été aux Etats-Unis (sixième au box-office de 2012 devant des films comme

Madagascar 3, *MIB III* ou encore *Prometheus*) confirme qu'il a réussi son coup, au moins sur le plan financier. Il a pour l'instant gagné plus de dix fois ce qu'il a coûté. Je me disais qu'un tel succès signifiait forcément un bon film car c'est le bouche à oreilles qui l'a permis. Et les premiers échos qui m'arrivaient aux oreilles ne faisaient que confirmer ces supputations. Et de fait, si *Ted* n'est pas un long-métrage exceptionnel, c'est une comédie de plutôt bonne facture, qui recèle quelques moments vraiment géniaux.

Ted commence par un vrai prélude de conte – musique, voix de la narration, personnages caricaturaux, magie – mais on sent déjà en arrière-plan un humour grinçant et même parfois assez corrosif. Les données sont en tout cas posées : John a enfin un meilleur ami, qui s'avère être une peluche qui parle et se déplace comme un humain, rien que ça. On retrouve les deux compères bien plus tard, alors que l'on a pu voir l'évolution de leur relation à travers des photos pendant le générique (procédé ô combien utilisé mais toujours efficace) : ils sont tous les deux sur un canapé à fumer ou inhaler de la drogue, en regardant la télé et en dissertant sur les mérites comparés des filles de Boston par rapport à celles d'autres endroits des Etats-Unis. C'est le premier dialogue complètement loufoque où se mêlent grossièretés, références récentes et blagues plus ou moins vaseuse. Et ce n'est pas le dernier du genre, loin de là, puisque Seth MacFarlane et ses co-scénaristes ont un vrai sens du dialogue et de la réplique qui tue. Le film en est parsemé et certaines valent vraiment le détour, bien qu'elles ne soient pas très sympathiques pour certaines personnalités ou films célèbres de ces dernières années. C'est en tout cas souvent complètement barré. Et là où *Ted* est très fort, c'est de nous faire souvent oublier que Ted est un ours en peluche. Il agit tellement comme tout le monde (bon, un tout le monde quand même un peu agité du ciboulot, je vous l'accorde) qu'il devient presque « normal ». Il faut qu'il mette un costume (pour chercher du travail, scène hilarante) pour que le décalage soit de nouveau flagrant. Du côté des situations absurdes – avec des apparitions lunaires (Ryan Reynolds, c'est vingt secondes, mais peut-être les plus drôles du film) – et des dialogues hilarants, il n'y a pas de soucis, on a notre compte sans aucun problème. Les acteurs, eux, sont dans le coup et assurent tranquillement leur partition, sans non plus être exceptionnels. Ils semblent presque s'effacer devant le comique en lui-même puisque ce n'est pas vraiment eux qui le provoque mais bien ce qu'ils disent (et surtout ce que l'ours dit, en fait).

S'il faut reprocher quelque chose à *Ted*, c'est plutôt du côté de son scénario qu'il faut aller voir. En même temps, s'annonçant d'emblée comme un conte, il est d'une certaine façon assez logique qu'il y ait des méchants, une jolie fin et tout ce qui va avec. Mais, quand même, après une première demi-heure vraiment irrévérencieuse et qui s'éloignait des sentiers battus, s'effectue peu à peu un retour un peu décevant à quelque chose de plus convenu. L'histoire avec le méchant sort complètement de derrière les fagots et s'impose de façon artificielle au reste du film. Ces passages n'apportent pas grand-chose (sinon quelques blagues de plus) mais permettent au film de s'insérer dans un schéma complètement classique de dessin animé (faux rebondissement et on sait que ça finira bien). Personnellement, je trouve cela un peu dommage et je ne m'attendais pas vraiment à ça, surtout après la première demi-heure. En plus, le rythme est drôlement ralenti dans l'affaire.

Ce film pose aussi certaines questions, notamment sur le passage à l'âge adulte (enfin, le bonhomme a quand même 35 ans dans l'affaire) et la capacité à s'assumer. Oh, ce n'est pas non plus l'objet principal du fil, mais, en filigrane, il y a tout de même un peu de ça. Le plus important reste tout de même l'aspect comique de *Ted* et, vraiment de ce côté là, c'est difficile d'être déçu. Jusqu'à l'ultime réplique, dernière référence au cinéma d'aujourd'hui, on rigole. Et pour une comédie, c'est quand même ce qui est le plus important, non ?

VERDICT :

S'il est une bonne comédie, très drôle par moments, *Ted* pêche un peu par un scénario qui n'évite pas certaines facilités et qui manque parfois de rythme. On tient quand même sans contester là l'un des films les plus drôles de l'année.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

CERTAINES RÉPLIQUES



DANS LA MAISON

François Ozon

Date de sortie : 10-10-2012 Vu le : 11-10-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER PSYCHOLOGIQUE

HISTOIRE :

Germain Germain est un professeur de français désabusé. Il retrouve goût à son métier grâce à un élève qui lui propose des rédactions assez étranges. Celles-ci racontent ce qui se passe dans la maison de l'un de ses camarades. Peu à peu, ce jeu va devenir de plus en plus malsain...

CRITIQUE :

François Ozon commence vraiment à être un auteur qui compte dans le paysage cinématographique français. Depuis la fin des années 1990, il a créé une filmographie assez singulière, faite d'une douzaine de long-métrages dont j'ai vu quelques uns. Je me souviens avoir été assez interloqué devant *Swimming Pool*, film assez compliqué à aborder et même à expliquer. Ces deux dernières œuvres m'ont toutes deux en partie plu, bien qu'elles soient extrêmement différentes tant dans le genre que dans le traitement qui est apporté entre un vrai drame intimiste – *Le refuge* – et une comédie presque vaudevillesque avec un casting d'enfer – *Potiche*. Là, pour son nouveau film, c'est un peu à une forme d'entre-deux qu'il se plie avec un scénario (de sa main) assez étrange, à la fois simple et beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord, mais aussi une bro-

chette d'acteurs non négligeable – Lucchini, Scott-Thomas, Emmanuelle Seigner et Denis Ménochet en tête de liste – ainsi qu'une jeune découverte : Ernst Umhauer. A première vue, même s'il me faisait vraiment envie, je m'attendais à un film vraiment intrigant, et même assez bizarre. Ce n'est pas forcément faux car *Dans la maison* ne ressemble pas à grand-chose d'autre. Mais, assez vite, on se met dans l'ambiance et, finalement, j'ai vraiment eu la sensation d'assister à un très bon film, à la fois intéressant, prenant et même parfois assez brillant.

La première séquence vaut déjà le détour. C'est la réunion de rentrée pour les professeurs d'un lycée et on comprend très rapidement que M. Germain est plus désabusé qu'autre chose. Au dernier rang, un croissant à la main, il semble complètement dépité devant ce que raconte le proviseur sur les nouveautés de l'établissement. De retour chez lui, ce n'est pas beaucoup mieux. Il dit avoir les élèves les plus nuls qu'il n'a jamais eus, sa femme lui rappelant gentiment qu'il entonne le même refrain chaque année. Mais, assez vite, un événement, et plus particulièrement un écrit, va lui redonner le goût de son métier. C'est celui de Claude qui narre avec beaucoup de détails et de jugements personnels comment il rentré dans la maison de l'un de ses camarades de classe et quel effet cela lui a procuré. Le professeur est alors peu à peu pris dans un jeu assez malsain de voyeurisme et de manipulation. Il se rend bien compte du danger potentiel de tels écrits mais cette « aventure » qu'il va vivre avec les rédactions de cet élève lui redonne aussi goût à la fois dans l'enseignement (enfin, surtout pour cet élève en particulier) mais aussi dans la création littéraire. Un véritable jeu démarre entre ces deux personnages et la façon dont il est écrit et mis en scène est assez brillante. Au fil des rédactions, le jeune homme s'introduit de plus en plus dans la famille de son camarade et le professeur l'aide aussi en commettant des actes qu'il n'aurait jamais faits dans d'autres conditions. La situation est pour le moins malsaine et elle est encouragée par un professeur un peu aveuglé par le pur aspect littéraire de la chose. En effet, il donne des conseils, reprend, fait réécrire certains passages.

Si *Dans la maison* peut être particulièrement réussi par moments, c'est dans la façon dont la tension monte peu à peu. Une véritable ambiance se dégage des récits qui sont narrés par le jeune homme ou lus par le professeur. On n'a jamais peur mais c'est plutôt une forme de malaise qui s'installe progressivement chez le spectateur qui voit bien que ce qui était au départ une forme de jeu est en train de se transformer doucement en une certaine forme de manipulation. La frontière entre la réalité et le fantasme n'est jamais très nettement établie et le film avance peu à peu dans un entre-deux dont s'accommode très bien la réalisation, à la fois élégante et assez intimiste. François Ozon réussit aussi à ne pas tomber dans le piège de l'exercice de style, pourtant bien tendu avec un tel scénario. La petite histoire de la femme du professeur – sa galerie d'art menace de fermer – ne sert pas à grand-chose mais elle s'inscrit plutôt bien dans tout le processus du long-métrage. En tout cas, elle ne le dérange pas. Elle permet quelques tranches de rigolade car, il faut le dire, *Dans la maison* est un film extrêmement drôle. Certaines situations, des dialogues et surtout des remarques douces-amères de M. Germain donnent parfois un aspect éminemment amusant à tout le long-métrage. On est loin d'être dans du comique mais, de façon intelligente, par petites touches, le scénario sait vraiment nous faire rire. C'est un peu comme le jeu de Fabrice Lucchini. Il

sait parfaitement alterner les moments où il semble rendre un malin plaisir à s'auto parodier et d'autres où il s'inscrit dans une ambiance de plus en plus malsaine. Face à lui, il trouve du répondant avec le jeune Ernst Umhauer, assez étonnant et qui, parfois, fait vraiment peur.

On pourra reprocher à ce film quelques facilités, notamment pour certains passages qui auraient mérité sans doute un peu plus de traitement. De plus, la fin est globalement un peu *too much* même si la dernière scène, elle, est assez réussie et referme avec élégance et suspense *Dans la maison*. Mais s'il y a bien un principal défaut que je dois trouver à ce film, il porte sur une séquence en particulier mais je pense être l'un des seuls en France à avoir remarqué quelque chose qui m'a prodigieusement agacé. Pour la faire courte, tout le monde regarde un match de basket soi-disant américain alors que les images montrées et les commentaires nous indiquent clairement qu'il s'agit dans les faits d'un Cholet-Nancy d'il y a deux ans et que l'horaire de visionnage ne peut en aucun cas correspondre à un vrai match NBA qui se déroule bien plus tard dans la nuit en France. Bien sûr, ça ne porte pas à conséquence mais pour un connaisseur du sport comme moi, c'est plus énervant qu'autre chose. Surtout que je ne trouve pas que cela se justifie tant que ça... Mais bon, on est quand même plus dans le domaine du détail qu'autre chose et ça ne peut en aucun cas remettre en question le plaisir que j'ai eu devant ce film. Je le conseille vraiment au plus grand nombre car il me paraît être un très bon compromis entre film d'auteur et film plus grand public, entre humour, drame et thriller,... Bref, *Dans la maison* est vraiment un long métrage assez unique et plutôt enthousiasmant, et cela à beaucoup de points de vue.

VERDICT :

Avec *Dans la maison*, François Ozon confirme qu'il est bien un des réalisateurs français les plus intéressants aujourd'hui. Il filme là une sorte de thriller très bien écrit qui s'avère aussi être une vraie réflexion sur la création littéraire. Film singulier mais vraiment réussi avec une confirmation – Fabrice Luchini – et une découverte – Ernst Umhauer.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LE DUO LUCHINI-UMHAUER



AMOUR

Michael Haneke

Date de sortie : **24-10-2012** Vu le : **16-10-2012**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Georges et Anne, deux octogénaires, anciens professeurs de musique, vivent heureux dans leur bel appartement parisien. Quand un jour, Anne est victime d'une petite attaque cérébrale et ressort de l'hôpital paralysée du côté droit, leur équilibre et leur amour va être mis à rude épreuve.

CRITIQUE :

Aller voir un film qui a reçu la Palme d'Or a toujours quelque chose à la fois de terriblement excitant mais aussi d'un peu intimidant. C'est en tout cas un véritable événement dans une année cinématographique, en tout cas pour moi. Sur les douze dernières qui ont été distribuées, j'en ai vu dix au cinéma, une en DVD (*La chambre du fils*) et j'en ai raté une, peut-être la plus oubliable, d'ailleurs (*Fahrenheit 9/11*). Sinon, j'ai rarement été vraiment déçu par un choix du jury, si ce n'est celui de 2010 qui avait primé le très étrange *Oncle Boonmee*,... qui m'était passé un peu au-dessus de la tête. Quand, en plus, avant la projection, trois « monstres sacrés » du cinéma français et même mondial viennent présenter le film en question, ça met encore plus dans un drôle d'état. Thierry Frémaux – directeur de l'Institut Lumière à Lyon et surtout connu pour son rôle de délégué général

au Festival de Cannes –, Michael Haneke – l'un des rares réalisateurs doublement « palmerisé » à Cannes (ils sont huit au total) – et Jean-Louis Trintignant – sans doute l'un des plus grands acteurs français de l'histoire – étaient en effet présents pendant un quart d'heure avant que le film nous soit dévoilé.

Ils n'ont pas vraiment parlé du long-métrage en lui-même (ce qui est toujours compliqué avant que les spectateurs n'y aient eu accès) mais ont plutôt essayé de le replacer dans la filmographie du réalisateur autrichien. Et ce dernier en a convenu que ce film était peut-être le plus « doux » qu'il ait réalisé jusqu'à maintenant (c'est pour dire). Après plusieurs tentatives infructueuses jusqu'au milieu des années 2000, l'Autrichien francophone et francophile a enfin obtenu l'une des récompenses les plus convoitées dans le monde du cinéma : la Palme d'Or cannoise. C'était en 2009 pour *Le Ruban Blanc*, un film assez magistral sur une série d'événements étranges dans un village de l'Allemagne du début du vingtième siècle. Ce qui m'avait surtout marqué dans ce long-métrage, c'était sa beauté formelle : un noir et blanc magnifique et quelques scènes pas loin de la perfection. Pour *Amour*, Michael Haneke s'intéresse à un couple et sa façon de réagir devant la maladie et la fin de vie. C'est « drôle » car sur un thème identique (même si l'histoire et le traitement sont différents) vient de sortir un film assez formidable, *Quelques heures de printemps* qui, lui, s'intéresse plutôt à la relation mère-fils dans cette épreuve. C'est dire si le sujet est frontalement abordé mais aussi qu'il est marquant et, sans doute, « cinématographique ». Thierry Frémaux nous a juste prévenus avant de nous laisser découvrir le film : « vous ne vous sentirez sans doute pas pareil dans deux heures et c'est là la grandeur de ce film. ». Et il a vu juste...

La première séquence introductive nous informe sur la conclusion de l'histoire et la mort de cette femme. Aucun suspense ne sera introduit de ce côté-là et, ainsi, le film ne traitera non pas de la fin mais bien de la façon d'y arriver. Et tout commence véritablement par une scène dans une salle de concert. Au milieu de la foule, on aperçoit deux personnes âgées rayonnantes, surtout la femme, heureuses de pouvoir assister à ce récital de piano. Les premières notes s'élèvent et, à mesure que le morceau continue, on rentre peu à peu avec eux dans leur domicile : un appartement parisien, un peu vieillot mais de grande taille. On n'en ressortira plus car, par la suite, tout va se dérouler au cœur même de ce logement, dans une forme de huis clos tout à la fois touchant mais aussi étouffant. On pourrait prendre cela pour une sorte d'artifice de réalisation – comme on pouvait d'ailleurs le dire du noir et blanc du *Ruban blanc* – mais, selon moi, ce n'est pas du tout le cas. C'est plutôt une façon de montrer le changement radical que la maladie apporte dans leur vie. Elle les coupe peu à peu du monde, et, d'ailleurs, le nombre de visiteurs est extrêmement limité. Il y a les concierges un peu insistants pour aider et quelques visites de la fille du couple. Mais, visiblement, cela ne leur apporte pas beaucoup de réconfort. Par contre, ce qui est assez étonnant, et là, c'est un vrai choix de scénario, c'est qu'on ne voit jamais les médecins et on sait juste ce qu'a cette femme à travers ce qu'on en voit et ce qu'en dit de façon lapidaire son mari. Les infirmières, elles, font quelques apparitions. Cela permet selon moi vraiment de placer le couple au centre du long-métrage et non la maladie. La perspective en devient alors clairement différente.

De plus, ce « huis clos », Haneke le gère à merveille. Il joue magistralement avec les perspectives en donnant des impressions d'ouverture ou de fermeture à l'aide des différentes portes mais aussi des fenêtres, parfois. Toute cette maîtrise de la « géographie » de l'appartement lui permet en tout cas de renforcer son propos sur le cloisonnement de plus en plus présent dans la vie de ce couple, entre eux et le monde mais, aussi, malheureusement, entre eux, du fait d'une maladie de plus en plus présente et handicapante. D'ailleurs, le film s'achève sur un dernier plan de cet appartement, vide, avec une vraie perspective et une lumière éclatante, les portes ouvertes. Dernier symbole d'une fin de vie finalement plus heureuse qu'on pouvait le croire ? Dans toute sa réalisation, Michael Haneke nous prouve une nouvelle fois son incroyable maîtrise formelle et son extrême sobriété. Celle-ci se retrouve même jusque dans les génériques, sans aucune musique. Tout cela pourrait donner une forme de rigidité mais, au contraire, le réalisateur nous offre plutôt une succession de tableaux, sans aucun artifice et caractérisés par une très grande fluidité. Il y a peu de mouvements de caméra, un grand soin donné à la lumière et une vraie importance du cadre – les gros plans sont toujours signifiants, comme les plans plus larges. Il gère aussi parfaitement le rythme en choisissant avec soin les épisodes. Les ellipses sont nombreuses et permettent de se concentrer sur ce qui a du sens et est vraiment important. Cette réalisation permet surtout d'éviter l'un des grands pièges de ce type de film : tomber dans le pathos. En posant un regard finalement assez froid, sans emphase et sans effet sur une réalité, Haneke donne sa vision propre de cette fin de vie d'un couple. Il donne assez peu de clés au spectateur mais lui laisse plutôt le « loisir » de s'inventer ce qu'il souhaite.

Dans la réalisation, la musique a elle aussi un rôle très important dans le film. D'abord parce que l'homme et la femme étaient professeurs de musique mais aussi parce que leur dernière sortie commune est justement un concert. Il n'y a que quatre ou cinq passages musicaux au cours du film, ce qui est très peu mais qui montre aussi que chaque fois que le réalisateur décide d'en insérer, cela a un sens et est vraiment signifiant. Et en plus, vu que c'est magnifique (Schubert et Bach), ça ne gâche rien. Cette scène où Anne joue à son mari un *Impromptu* de Schubert est tout simplement magique et terriblement émouvante... Tout cela donne une succession de scènes souvent magistrales et le véritable « fil rouge » du film est en fait à voir autour du visage d'Anne, jouée par Emmanuelle Riva. Alors que celui-ci est rayonnant lors de la première séquence, il va peu à peu se décomposer au fil du film, montrant la déchéance progressive de cette femme qui ne trouve pas toujours le courage de se battre contre la fatalité. Face à elle, on trouve son mari, qui essaie de toujours lui témoigner son amour même si ce n'est pas évident. C'est en cela un vrai film sur le couple, sur l'amour inconditionnel et c'est pourquoi *Amour* est à la fois si beau et si terrible. Si tout devait être résumé dans une séquence, ce serait l'une des dernières où on a tout. Par respect pour ceux qui n'ont pas encore vu le film, je ne peux la raconter mais c'est incroyable comme, en un seul plan, on a toutes les formes d'amour entre ces deux êtres. Le genre de séquences qui reste très longtemps gravé dans les mémoires. Tout comme le film dans son ensemble d'ailleurs. Il n'y avait qu'à voir le silence pesant lors du générique et en sortant de la salle pour comprendre que je n'étais pas le seul à m'être pris une bonne claque cinématographique.

Avant la séance, Michael Haneke nous avait dit que *Amour* était avant tout un film d'acteurs et que c'étaient grâce à eux qu'il était si bon. Comme on a pu le voir, c'est aussi une grande réussite grâce à la réalisation mais il faut avouer que le couple formé par Jean-Louis Trintignant et Emmanuelle Riva, deux des acteurs les plus âgés à encore tourner (83 et 85 ans respectivement) nous offre une immense performance. Je trouve que c'est encore plus le cas pour Emmanuelle Riva qui joue à la perfection un rôle qui n'a pas du être facile à appréhender, surtout à son âge. Jean-Louis Trintignant est lui aussi assez formidable. Les deux sont même parfois déchirants. Alors oui, pour toutes ses raisons, *Amour* est un film forcément dur car il nous met de plein fouet en face d'une réalité difficile à accepter, mais c'est aussi sa grande force de le faire avec tant de maîtrise. Par rapport à ce qu'a dit lui-même Haneke de son film (il le considère comme le plus doux), je ne suis pas en mesure de juger, ne connaissant pas sa filmographie, mis à part, donc, ses deux derniers films. Mais, tout ce que je peux affirmer, c'est que *Amour* est sans aucun doute l'un des chocs de cette année au cinéma, et même plus que cela tant ce long-métrage marque profondément le spectateur et l'invite à réfléchir sur sa propre vie mais aussi sur celle de ses proches. Encore merci Monsieur Haneke pour ce grand moment de cinéma et aussi un vrai remerciement et une admiration pour les deux acteurs principaux, l'un pour être sorti d'une retraite bien méritée et l'autre pour continuer sa carrière alors qu'elle aussi aurait bien le droit de se reposer...

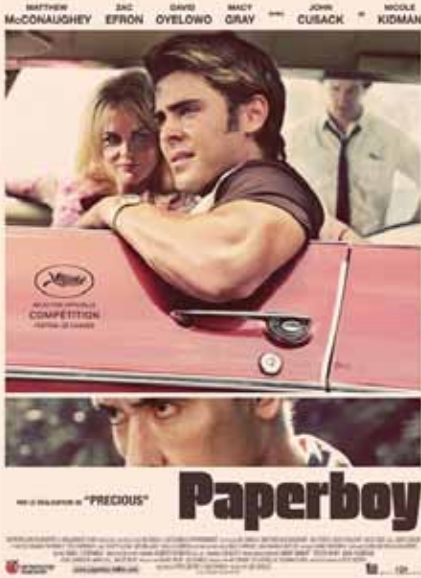
VERDICT :

Porté par un duo de comédiens au sommet, *Amour* est un film que l'on peut qualifier d'incroyable et d'inoubliable. D'une maîtrise formelle de tous les instants, ce long-métrage de Michael Haneke a sans aucun doute mérité sa Palme d'Or.

NOTE : 18

COUP DE CŒUR :

EMMANUELLE RIVA ET JEAN-LOUIS TRINTIGNANT



PAPERBOY

Lee Daniels

Date de sortie : 17-10-2012 Vu le : 19-10-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Dans la Floride des années 1960, un journaliste revient sur les terres de sa jeunesse pour enquêter sur un condamné à mort, accusé d'avoir tué le sheriff, à la demande de sa future femme.

CRITIQUE :

Lee Daniels est ce réalisateur qui a fait un sacré foin il y a deux ans et demi avec un film, *Precious*, un peu sorti de nulle part. Il décrivait l'existence d'une jeune adolescente obèse et analphabète. Ce long métrage avait alors remporté un nombre incalculable de prix dans tous festivals et cérémonies du monde entier. Même les Oscars avaient donné deux récompenses, en plus de nombreuses nominations. A l'époque, je dois bien avouer que je n'étais pas allé le voir, par manque de temps, si je me souviens bien car il me faisait plutôt envie. Pourtant, les critiques étaient plus que divisés, entre grand drame social d'un côté

et « social porn » pour d'autres. Cette année, le réalisateur revient avec quelque chose de bien différent puisqu'il cherche clairement à s'aventurer du côté du thriller (même si nous verrons que ce n'est pas forcément réussi) et qu'il réunit devant sa caméra des acteurs bien plus réputés que pour *Precious* avec notamment Nicole Kidman, Matthew McConaughey ou John Cusack. Il offre aussi à Zac Efron, l'idole des a(b)dos son premier rôle vraiment sérieux au cinéma. Tout cela, sur le papier assez prometteur, donne finalement un film plus étrange qu'autre chose et qui semble se chercher mais qui, en même temps, est loin d'être totalement sans intérêt et a son petit charme.

Dès les premières secondes du film, on est plongé dans une ambiance qui ne nous lâchera pas de tout le film : c'est caractérisé par un côté un peu traînant. Cela tient peut-être en partie à la voix lancinante de Macy Gray, chargée de raconter l'histoire en voix-off. On voit alors le fameux meurtre dont il sera question pendant tout le long-métrage. A partir de là, toute la problématique sera de savoir qui l'a commis. Est-ce, comme le pense la justice, un homme nommé Hillary van Wetter ou y a-t-il eu une véritable méprise judiciaire ? C'est au départ un peu l'enjeu du film et c'est là que se situe le suspense du côté polar. Mais, en fait, assez vite, on se rend compte que le scénario ne s'intéresse pas plus que cela à cet aspect mais a tendance à beaucoup plus se focaliser sur l'ambiance générale dans cette petite société. La famille est assez aisée et, comme à cette époque dans le Sud des Etats-Unis, la cohabitation entre blancs et noirs n'est pas évidente. Surtout, il fait chaud et très moite dans cette partie de la Floride. Pendant plus d'une heure et demie, on aura presque chaud avec les personnages tant cet aspect est bien rendu. Que ce soient la musique ou bien encore le grain d'image, tout cela donne une vraie ambiance à tout le film. Et celle-ci n'est pas déplaisante, surtout qu'il y a un vrai soin pour l'entretenir. Les acteurs, eux, se fondent parfaitement là-dedans, avec une Nicole Kidman complètement mythique dans le rôle de cette femme tout droit sortie d'on ne préfère pas savoir où, un John Cusack dément à souhait et un Matthew McConaughey comme souvent impeccable.

Mais, en même temps, à trop vouloir en faire dans la restitution d'une atmosphère, Lee Daniels rate dans les grandes largeurs le côté thriller. En effet, il y a trop peu de suspense et surtout assez peu d'intérêt devant l'enquête journalistique qui est menée. Ça a vraiment l'air de passer au second, voire au troisième plan dans le scénario. Alors, en tant que spectateur, on finit par ne plus y faire vraiment attention. Le script part un peu dans tous les sens, en s'intéressant à des personnages, les délaissant aussitôt, en lançant des pistes sans les suivre. Parfois, on a l'impression que le réalisateur lui-même ne sait plus vraiment quel film il souhaite vraiment tourner. Et c'est plus déstabilisant qu'autre chose. Il n'y a finalement que le personnage interprété (assez timidement) par Zac Efron qui semble être le fil rouge le plus crédible. Son amour impossible pour cette Charlotte, femme complètement improbable, maquillée comme une voiture volée (et revolée un nombre incalculable de fois, pour le coup) et un peu nymphomane sur les bords, va constituer une forme de trame parallèle à la recherche de celui qui a assassiné le sheriff. La réalisation de Lee Daniels a un côté un peu maniéré

VERDICT :

***Paperboy* vaut surtout pour l'ambiance qui traverse tout le film et pour son côté un peu borderline par moments. Par contre, on peut oublier le côté enquête policière, relégué au second plan... Pas déplaisant mais pas folichon non plus...**

NOTE : 13

**COUP DE CŒUR :
L'AMBIANCE DE TOUT LE
FILM**

(parfois, il nous fait vraiment des trucs de derrière les fagots) qui a tendance à nuire à l'ensemble du long-métrage. Par contre, à l'inverse, certaines scènes sont assez réussies. C'est le revers de la médaille. Il y a aussi deux ou trois séquences qui, à elles seules, peuvent justifier la réputation de *trash* qu'on a donné à ce film, notamment celle du parloir, assez déstabilisante et incroyable. Symbole d'un film capable du meilleur comme du pire et donc assez compliqué à vraiment déchiffrer. Mais *Paperboy* a le mérite de se laisser regarder.

ASTÉRIX ET OBÉLIX : AU SERVICE DE SA MAJESTÉ

Laurent Tirard

Date de sortie : 17-10-2012 Vu le : 21-10-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : COMÉDIE



HISTOIRE :

Jules César se décide à envahir la Bretagne. Mais, là encore, un petit village, celui de la Reine, lui résiste. Cela devient encore plus compliqué quand les Bretons font appel à Astérix, Obélix et leur potion magique...

CRITIQUE :

Depuis 1999, l'une des plus célèbres bande-dessinées françaises, *Astérix & Obélix*, a connu une « carrière » au cinéma, à la fois tout à fait logique mais aussi très inégale. Claude Zidi s'était occupé d'une première adaptation que l'on qualifiera gentiment de tristounette et même parfois assez indigente. Le deuxième volet, *Astérix & Obélix : Mission Cléopâtre* avait été confié à Alain Chabat. Il en avait tiré un film hilarant (que de scènes et de répliques encore légendaires aujourd'hui) mais ne répondant pas forcément à l'humour propre à l'univers de Goscinny et Uderzo. Enfin, le troisième opus, je ne l'ai même

pas vu, mais j'ai tellement entendu de mal de cet *Astérix & Obélix aux Jeux Olympiques* que je préfère ne pas le voir. C'était le duo Frédéric Forestier / Thomas Langmann qui était aux manettes, et visiblement, leur film est plus un désastre qu'autre chose. Pour emmener les deux héros de l'autre côté de la Manche, c'est Laurent Tirard qui s'y colle. Il commence à avoir l'habitude d'adapter les personnages mythiques du patrimoine français puisqu'il était aux manettes du pas déplaisant *Petit Nicolas*. On annonçait ces nouvelles aventures comme les plus proches de l'esprit d'Uderzo, ce qui pouvait laisser de l'espoir. Malheureusement, pendant le visionnage, celui-ci s'est dissipé encore plus vite que les effets de la potion magique...

Ca commence en tout cas comme tout bon *Astérix & Obélix* avec le bateau pirate qui connaît une nouvelle avarie : il est cette fois-ci détruit par une immense flotte de galères romaines, conduite par Jules César en personne. Celui-ci nous décrit ensuite le peuple breton avec sa particularité la plus importante : ils s'arrêtent à 17h tous les jours pour boire de l'eau chaude. C'est donc parti pour un vaste siège du village où se réfugie la Reine. Celle-ci se voit obligée de demander de l'aide aux ennemis jurés, les Gaulois. Et nous voilà partis vers ce fameux village gaulois où Astérix et Obélix ont la charge d'un jeune un peu récalcitrant, Goudurix, neveu du chef du village et qu'ils ont pour mission d'éduquer. A partir de là, situation de départ assez classique, tout s'emballe. On nous rajoute par là-dessus, pêle-mêle des Normands qui cherchent la peur, un tonneau perdu, un passager clandestin (idée loufoque, mais au final, assez drôle), une histoire d'amour impossible entre Obélix et une vraie *lady* bretonne, une autre entre le jeune Goudurix et la promise de l'intermédiaire breton, ... Bref, ça part vraiment dans toutes les directions et on ne sait plus bien où donner de la tête. C'est toujours dangereux quand un film commence à multiplier les histoires et celui-là ne déroge pas à cette règle.

Assez vite, *Astérix et Obélix* devient une succession de séquences que l'on peut presque qualifier ici de mini-sketchs. Il n'y a pas forcément de fil rouge si ce n'est une histoire on ne peut plus basique. Alors on passe de Jules César aux Normands, des deux Gaulois aux Bretons, ... Chacun a droit à entre trois et cinq minutes pour essayer de faire rire et on zappe à autre chose. Le meilleur exemple est peut-être cette scène où Jules César se voit obligé d'accepter un audit de ses comptes. Pas mauvaise idée, mais dont on n'entendra plus jamais parler. Même la relation entre Astérix et Obélix, pas évidente et qui part d'un postulat qui est peut-être l'une des meilleures idées du film – leur homosexualité latente – est traitée de la même façon, par petites touches. Alors, forcément, on a l'impression, entraîné dans une forme de mouvement perpétuel, que le film est rythmé mais, dans les faits, à l'intérieur des séquences, c'est bien plus souvent très plan-plan et assez paresseux. D'ailleurs, dans son ensemble, la réalisation ne prend pas beaucoup de risques et se révèle assez peu inspirée. Il y a tout de même quelques petites trouvailles, notamment dans les références à la Grande Bretagne (les quatre compères marchant l'un derrière l'autre dans la lande soi-disant bretonne mais bien plus irlandaise qu'autre chose) mais l'ensemble reste assez pauvre. Il faut dire que le scénario n'aide pas beaucoup non plus, avec cette frénésie de changements de personnages, un nombre incalculable d'énormités (comme souvent dans ce genre de films, la question du rapport temps/distance est vraiment traitée n'importe comment) et des éléments qu'on voit venir tellement loin que c'en est presque désespérant (le coup du thé est « annoncé » une heure avant, largement).

Dans l'ensemble, ce n'est tout de même pas extrêmement drôle. On ne rigole presque jamais franchement. Par contre, par toutes petites touches, certains éléments (des références, des dialogues, des décors) peuvent nous arracher un sourire. Certains passages sont tout de même plus amusants que d'autres et c'est le principe du film, découpé, comme on l'a vu, en mini-sketchs. Chaque acteur se sent alors obligé de faire son numéro. Fabrice Luchini s'en donne à cœur joie en Jules César qui en fait des tonnes et des tonnes (il fait constamment du théâtre). C'est vrai qu'il est drôle, mais bon,... On peut dire la même chose de Valérie Lemercier, excellente dans ce rôle de *lady* parfaite, mais, à la longue, son personnage perd de l'intérêt. Pour tous les personnages, on a un peu la même problématique... Enfin pour terminer, l'interprétation des deux héros est à commenter. Si Gérard Depardieu a définitivement endossé le costume d'Obélix qui lui sied très bien, c'est très étrange de voir Edouard Baer en Astérix. Il donne à ce dernier un petit côté un peu « intellectualo-cool » qui ne lui sied pas vraiment. Cela permet à l'acteur de faire du Edouard Baer, ce qui est souvent plus agaçant qu'autre chose. Et quand il commence à faire des références à son propre rôle dans un autre opus (la scène mythique du scribe de *A&O : Mission Cléopâtre*), ça devient même assez loufoque. Alain Chabat reste donc encore aujourd'hui celui qui a réalisé le meilleur *Astérix & Obélix*. Peut-être pas le plus dans l'esprit mais terriblement drôle et funky. A peu près tout ce qu'il manque ici.

VERDICT :

On sourit beaucoup plus qu'on ne rit devant cette comédie un peu fade. Il y a quelques bons mots et drôleries mais cela ne peut relever le tout et notamment une réalisation paresseuse. *Pafolichonix...*

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

QUELQUES RÉPLIQUES



SKYFALL

Sam Mendes

Date de sortie : **26-10-2012** Vu le : **26-10-2012**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : FILM D'ACTION

HISTOIRE :

Donné pour mort après une mission qui finit mal à Istanbul, James Bond se voit obligé de revenir à Londres alors que le MI6 est sévèrement attaqué. Il va alors avoir à faire à un redoutable ennemi mais aussi à son propre passé.

CRITIQUE :

Dire que ce nouveau *James Bond* était attendu est un euphémisme. D'abord pour une raison toute simple. 2012 est l'année du cinquantième anniversaire de la « naissance » à l'écran de celui qui est devenu le plus célèbre espion de Sa Majesté. En un demi-siècle, vingt-deux films ont été réalisés, dont j'ai du voir, à peu de choses près, la totalité, même si je n'ai pas jeté un œil attentif à chacun des visionnages. Pour cette occasion unique, on était en droit de s'attendre à un très grand film. Ensuite, il y a à peu près trois ans, juste après la sortie de *Quantum of Solace*, lorsque l'on a appris le nom du réalisateur du vingt-troisième opus de la saga, je dois avouer que j'ai été plus que surpris puisqu'il s'agissait ni

plus ni moins que de Sam Mendes, plutôt connu pour la réalisation de drames (*American Beauty*, *Les noces rebelles*) et non pour ses films d'action. Pour moi, c'était presque comme si on me disait que Michael Bay (*Armageddon*, *Transformers*) était prévu pour faire un remake américain de *Quelques heures de printemps* (qui n'est pas à l'ordre du jour, je tiens quand même à le préciser). En même temps, en y réfléchissant un peu, cela confirme une évolution déjà prise avec *Quantum of Solace*, confié à l'époque à Marc Foster, pas un spécialiste du film d'action, loin de là. Je dois bien avouer que voir Sam Mendes aux commandes d'un *James Bond* avait quelque chose de vraiment excitant. Mais alors, ça donne quoi finalement ? *Skyfall* s'avère finalement être un film réussi bien qu'assez difficile à appréhender, parce qu'il n'est pas un simple long-métrage d'action.

Et si la première scène résumait en fait tout le film ? Du flou le plus total surgit une silhouette qui se précise peu à peu jusqu'à devenir claire quand on voit le regard perçant de James Bond lui-même, comme une forme de résurrection ou de passage à la lumière. La séquence d'ouverture s'enclenche alors et on comprend assez vite que l'on va avoir droit à du lourd. Dans un Istanbul surpeuplé s'engage une poursuite en voiture, en moto puis dans un train. C'est vraiment un enchaînement de très grandes scènes d'action avec une gestion du rythme et de l'espace en tous points remarquables. Honnêtement, ça ressemble vraiment aux meilleures séquences de *Jason Bourne* avec une musique (ici, de Thomas Newman) qui, elle aussi, tire un peu (trop ?) vers la partition qu'a composée John Powell dans les différents opus de la trilogie bournienne. Foncièrement, ce n'est pas pour me déplaire et cela confirme en tout cas le rôle qu'ont eu les trois longs-métrages sur notre agent amnésique préféré. À l'issue de cette séquence, 007 est laissé pour mort et démarre alors le générique qui joue sur ce thème de la chute vertigineuse en passant de trous en trous. C'est loin d'être le meilleur qu'on ait vu chez *James Bond* car il lui manque un véritable fil conducteur (comme pouvaient l'être les cartes de jeu pour *Casino Royale*). Pourtant, la musique, elle, est vraiment chouette (en même temps, c'est Adèle, donc...). C'est après ce passage obligé, codifié et toujours attendu de la série que débute véritablement le film.

On se retrouve alors au cœur des arcanes du MI6, avec une M qui se voit gentiment mettre dehors du fait de la perte de données absolument confidentielles et potentiellement très dangereuses. Ce que l'on ne sait pas encore, c'est qu'en fait, toute l'intrigue tournera autour de ces données et de la direction du MI6 en général. Un véritable recentrage de l'univers de James Bond s'opère donc sur le territoire même des prises de décision : Londres. En effet, il n'y a finalement que peu de voyages à l'étranger. Shanghai et Macao constituent les seuls et sont placés dans la première partie du film. La deuxième moitié se passe donc uniquement en Grande Bretagne, à Londres principalement puis en Ecosse. Dans tous les derniers épisodes, on ne voyait presque jamais la nation mère de l'espion, si ce n'est à travers les bureaux du MI6. Là, Londres est un décor spécifique, à la fois pour l'intrigue mais aussi pour les scènes d'action (notamment dans son légendaire métro). Ce choix peut être vu comme une volonté de revenir à quelque chose de plus organique et moins « folklorique ». C'est aussi en lien direct avec toute la thématique du film qui joue en fait principalement sur le thème du retour aux origines, de l'enfance à la façon dont James Bond est devenu l'agent 007. C'est aussi pour cela que ce film donne une grande part au personnage de M qui se retrouve personnellement confronté à l'ennemi, bien plus que Bond qui est, ici, là pour la défendre.

Ainsi, *Skyfall* est plutôt sombre, parfois presque un peu crépusculaire. Il n'y a par exemple aucune scène de « sexe » dans ce film (on s'entend, hein, les *James Bond* n'ont jamais été des films porno) et la seule véritable « James Bond Girl » est vraiment réduite à un rôle très annexe (celui d'emmener Bond vers le méchant) alors que, dans les deux films précédents, elles tenaient une place absolument centrale dans toute l'intrigue. J'irais même jusqu'à dire que pour cette Séverine, le titre de « James Bond Girl » est vraiment à discuter... De même, le côté assez *funky* des répliques bien senties est présent, bien sûr, mais beaucoup moins que d'habitude. Ce *James Bond* est moins déjanté (ça fait trois films que cette tendance est notable) et plus rude, plus brut de décoffrage. Seuls les personnages de Q, renouvelé car campé ici par un tout jeune homme et, dans un sens, celui d'Eve, apportent une touche d'humour typiquement britannique et, par extension, bondien. Dans cet esprit, Daniel Craig, son regard minéral et sa musculature imposante, n'est pas loin d'être parfait. Il a en plus le petit sourire en coin facile quand il en a besoin. Il y a tout de même un dialogue qui se place dans la grande lignée du second degré et des sous-entendus chers à James, c'est celui qu'il a avec le méchant où tout tourne de façon assez maligne autour d'une possible homosexualité du héros (lui-même ne faisant rien pour démentir). Pour les cinquante ans, il y a tout de même quelques clins d'œil comme ce passage dans la mythique Aston Martin, cette reprise du thème musical original, ou ce rapport aux gadgets qui ont aussi fait le succès du héros mais qui, aujourd'hui ont moins de sens et d'utilité. Ainsi, entre hommages et modernité, *Skyfall* parvient à trouver le bon compromis.

L'un des aspects les plus étranges de cet épisode des aventures de 007 tient dans l'un des éléments tout de même centraux : celui du méchant. Il n'est au départ qu'un spectre qui terrorise virtuellement le MI6 et plus particulièrement M et il faut attendre le milieu du film pour le voir en chair et en os, lors d'une séquence qui nous propose un très long plan assez génial dans ce qu'il montre et qui y est dit. Il nous fait comprendre assez rapidement à quel type d'individu on a à faire. Et on n'est pas déçu du voyage. Javier Bardem, la moumoute blonde, campe un cybercriminel psychopathe, assoiffé de vengeance par rapport à une vieille histoire avec M. C'est en quelques sortes un « Joker du pauvre » qui ne s'en prend pas directement à Bond mais qui cherche bien à régler un problème personnel avec son ancienne chef. Et pour cela, il est prêt à tout. Mais, bizarrement, ce méchant apparaît presque comme annexe car il semble n'être là que pour guider Bond dans son retour aux origines et pas vraiment pour être combattu en tant que tel. Il s'inscrit en fait dans un scénario plus qu'il ne le provoque vraiment. Et d'ailleurs, dans l'ensemble, le script n'est pas forcément le point fort de cet épisode car il se révèle un peu trop simpl(ist)e pour être vraiment digne de la série. Encore que, je préfère ça à des trucs complètement alambiqués comme les opus de la fin des 90's-début des 00's. Cela confirme en tout cas l'impression que *Skyfall* est bien centré sur James Bond, son passé et sa façon de se reconstruire, plus que sur une histoire à part entière. C'est comme si on arrivait à la fin d'un cycle et qu'il fallait redonner au héros une vraie assise pour lui permettre de se relancer. La toute fin va d'ailleurs dans ce sens.

Un *James Bond* est, quand même, avant toute chose un film d'action et, de ce côté-là, encore, l'impression est quelque peu mitigée puisqu'on a l'impression qu'il n'y a pas tant que ça de véritables scènes d'action. Il y a, en plus de la séquence pré-générique, une poursuite dans le métro qui est assez géniale, une fusillade et toute la séquence finale du manoir (celle-ci a un côté très *Maman, j'ai raté l'avion* qui ne peut que me réjouir) plus quelques montées de tension plus brèves. Le taux d'improbabilité de toutes ces scènes reste assez haut, mais, bon, avec James, tout est possible, c'est comme ça. Sur presque deux heures trente, ça fait finalement assez peu ou c'est en tout cas l'impression que ça donne. Mais cela est aussi du à la façon dont le réalisateur s'empare du sujet Bond. Sam Mendes fait de ce *Skyfall* un film qui ressemble plus à un drame qui se déguise en film d'action. En effet, il donne une grande importance aux dialogues, à la façon dont les personnages évoluent. Dans sa manière de réaliser aussi, cet aspect est particulièrement prégnant. Il est posé et use beaucoup des gros plans, notamment, de M, jouée par une Judi Dench toute en détermination et en rides. On a vraiment l'impression qu'il ne veut jamais que son film dérape dans une succession un peu frénétique de séquences musclées. Il y a ainsi de longues plages beaucoup plus calmes et posées.

Sam Mendes est aussi capable de nous offrir de merveilleuses séquences, notamment celle dans l'immeuble de Shanghai. Le jeu combiné de miroirs, d'ombres et de lumière est assez incroyablement mis en scène et donne vraiment un rendu original et même assez extraordinaire. La gestion de toute la séquence dans le métro est aussi à noter car, dans un espace clos comme celui-là, il arrive à créer de vraies perspectives et une véritable sensation de mouvement perpétuel. En tout cas, Sam Mendes donne à son film une couleur et une ambiance particulières qui font de ce *James Bond* un film assez différent des précédents. Je ne m'en plaindrai pas car j'ai trouvé celui-ci plutôt costaud, au premier comme au second visionnage. Maintenant, la question est la suivante : qui va réaliser le prochain épisode ? Si l'évolution engagée depuis cinq ans continue de la même manière, je peux proposer un nom : celui de Michael Haneke. Avec Jean-Louis Trintignant en 007 et Emmanuelle Riva en « James Bond Girl » ?

VERDICT :

Si *Skyfall* n'est pas le film dément que l'on pouvait attendre, Sam Mendes nous offre quand même un James Bond de qualité, peut-être moins porté sur l'action et recentré sur l'agent et son histoire personnelle. Quelques séquences méritent bien plus qu'un coup d'œil.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LA SCÈNE DE SHANGHAI



LOOPER

Rian Johnson

Date de sortie : 31-10-2012 Vu le : 30-10-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : SCIENCE-FICTION

HISTOIRE :

Plus loin dans le vingt-et-unième siècle, la machine à remonter le temps a été inventée. Elle sert surtout à la Mafia qui fait tuer des cibles en les expédiant trente ans dans le passé. Les abattre est le travail d'un looper. Mais lorsque l'on se retrouve face à son double plus âgé et qu'on le laisse s'échapper...

CRITIQUE :

Aller voir parfois un vrai film de science-fiction, ça ne peut pas faire de mal. Même si c'est loin d'être mon genre cinématographique préféré, je me suis laissé tenter par ce *Looper* dont j'avais entendu plutôt de bons échos et dont le casting avait quelque chose d'assez excitant : Bruce Willis, plutôt un habitué de ce genre de films entre science-fiction et action ; Emily Blunt, actrice que l'on voit top peu souvent à mon goût et Joseph Gordon-Levitt qui est en train de devenir, peu à peu, l'une des nouvelles coqueluches d'Hollywood. En plus, le principe de départ du film – les mafias utilisent la machine à remonter le temps pour éliminer leurs cibles – était vraiment une chouette idée et promettait pas mal. Après, la question était de savoir si, comme dans *Time Out*, ce bon point de départ n'allait pas être quelque peu gâché au cours du long-métrage. Malheureusement, on se

retrouve encore un petit peu dans le même cas de figure même si les raisons sont ici différentes et tiennent plus à la façon de traiter le sujet que la manière de l'éviter et l'oublier peu à peu.

On ne peut pas reprocher à Rian Johnson un manque d'ambition, bien au contraire. Le réalisateur pêche plutôt dans l'excès inverse : en choisissant de brasser en même temps plusieurs sujets de front (les problématiques liées au fur, à l'identité,...), il finit quelque peu par se perdre. Parce qu'en fait, *Looper* est plutôt un thriller déguisé en film de science-fiction. Cela donne en tout cas au long-métrage un aspect parfois un peu trop brouillon. En fait, à certains moments, ça part dans tous les sens et le tout manque de lisibilité. D'ailleurs, il n'est que voir les discussions qu'il y a eu autour de moi pendant le générique de fin. Tout le monde se demandait ce qu'il avait réellement compris (« nan, mais tu vois, lui, il lui a tiré dessus, donc... »). Il faut dire que le scénario ne manque pas de trous, autres éléments assez peu crédibles et des choses assez incompréhensibles. Au bout d'un moment, je n'ai plus cherché à tout essayer de comprendre car il y avait clairement des éléments qui m'échappaient et rendaient *Looper* quelque peu compliqué à suivre, même si les grandes lignes sont tout de même compréhensibles. On a surtout l'impression qu'il y a une volonté d'embrouiller le spectateur de façon quelque peu artificielle.

Les réactions étaient finalement un peu les mêmes qu'à la fin d'*Inception* sauf que, globalement, j'avais compris ce dernier. D'ailleurs, par différents aspects, on peut rapprocher ces deux films dans la façon dont ils ont de se servir d'un concept de science fiction – l'inception vs la machine à remonter le temps – pour développer une intrigue finalement beaucoup plus « terre à terre ». Mais là où le film de Nolan avait pour lui une vraie maîtrise dans la réalisation et du scénario, c'est beaucoup plus discutable pour *Looper*. Rian Johnson semble toujours vouloir en rajouter, au risque parfois de tellement forcer le trait que le tout devient risible, alors que ce n'est pas forcément cherché (il y a aussi quelques moments plus drôles, mais volontairement). Certains passages sont vraiment *too much* et font perdre trop de crédibilité au film pour que, à la fin, on n'oublie tout cela et qu'on se dise que l'on a vu un vrai bon film. Dans la construction de son film aussi, Rian Johnson n'est pas très clair puisqu'il introduit des flashbacks pas forcément évidents à décrypter. De plus, je n'ai pas du tout été convaincu par la performance de Joseph Gordon Levitt, ce qui est un comble tant j'apprécie d'habitude cet acteur. Bien sûr, il devait ressembler au maximum à un Bruce Willis jeune et a subi beaucoup de maquillage, ce qui ne devait pas aider pour le jeu d'acteurs mais je le trouve tout de même un peu effacé. Face à lui, Bruce Willis (que l'on ne voit finalement pas tant que ça) fait le boulot dans un genre qu'il maîtrise maintenant à la perfection. Emily Blunt, elle, n'est pas excellente non plus.

VERDICT :

D'une idée de départ assez formidable, *Looper* a le défaut d'être « sur-réalisé », ce qui lui fait perdre beaucoup de sa force. C'est dommage car il y avait là une vraie possibilité de grand film d'anticipation, dans la lignée d'*Inception*, par exemple. Mais n'est pas Nolan qui veut...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LE PRINCIPE DU FILM

NOVEMBRE

POPULAIRE

Régis Roinsard

Date de sortie : 05-11-2012 Vu le : 28-11-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : COMÉDIE

HISTOIRE :

A la fin des années 50, à Lisieux, Rose est engagée comme secrétaire par l'assureur de la ville. Mais celui-ci voit surtout en elle la formidable vitesse qu'elle a pour taper à la machine. Il va alors tout faire pour mener au titre de vitesse dactylographique.

CRITIQUE :

Lorsque j'ai vu pour la première fois un teaser pour ce film – il y a déjà un certain temps –, je me suis vraiment demandé comment un tel long métrage pouvait être réalisé mais aussi produit. On parle quand même d'un film qui nous conte l'histoire d'une fille qui tape très vite à la machine dans la France du plein cœur des Trente Glorieuses. Si on rajoute par là-dessus une histoire d'amour forcément compliquée, on n'est tout de même pas loin d'avoir devant nous le pitch le plus improbable depuis quelque temps dans le cinéma français. *Populaire* est aussi l'occasion de profiter que Déborah François, actrice assez rare et pourtant très talentueuse, se voie offrir un premier vrai grand rôle de comédie, face, en plus, à un acteur devenu aujourd'hui un peu plus familier de ce genre de films, Romain

Duris. Cela faisait déjà une bonne raison de s'intéresser d'un peu plus près à ce long-métrage. Et puis, les différents échos qui ont fleuri dans les médias ont donné le début d'un vrai crédit à ce film qui réussit un véritable exploit : obtenir les Labels des spectateurs des quatre grands exploitants de salle (UGC, Pathé-Gaumont, CGR, Kinépolis). Petite précision : le dernier (et seul) film à avoir réalisé pareille performance a connu un petit succès puisque c'est *Intouchables*. Alors, parti pour un succès identique au long-métrage de Tolédano et Nakache ? Je ne le pense pas, notamment parce que *Populaire* est un film loin d'être complètement réussi bien qu'ayant un vrai charme.

Le film démarre très bien, avec une première demi-heure assez incroyable. Tout y est : l'ambiance – gaieté et presque hystérie collective –, la façon de planter l'intrigue, les répliques cultes, des personnages intéressants... Il y a en tout cas un vrai charme dans cette façon de montrer une certaine France semi-rurale de cette époque, avec tout ce que cela implique en termes de looks, de décors, de voitures, mais aussi de petites expressions savoureuses (« tarte », « mon chou »)... On a presque l'impression que l'histoire n'est qu'un prétexte pour que puisse se monter une reconstitution de cette époque. Et de ce côté-là, c'est vraiment impeccable. Dans toute cette première partie, je trouve en plus que le scénario réussit parfaitement à gérer la relation entre les deux personnages principaux, faite d'amour caché, de disputes mais aussi d'une vraie tendresse l'un pour l'autre. Bien sûr, il y a déjà quelques facilités, tant dans le scénario que dans la façon de le mettre en image mais je me dis alors que l'on peut tenir avec *Populaire* une vraie bonne surprise, de ces films charmants qui surprennent le spectateur. Mais, malheureusement, le rythme retombe et, surtout, le scénario commence à dangereusement dévier vers des choses déjà vues et revues : l'histoire d'amour tourne mal mais va bien finir (forcément), les concours sont toujours gagnés de façon improbable, les relations distendues se renouent en un clin d'œil... Bref, on tombe beaucoup trop vite dans les travers que toute la première partie repoussait assez intelligemment et élégamment. Et, à partir de là, le film dans son ensemble perd de son intérêt. Apparaissent des personnages beaucoup trop marqués dans le côté méchant pour avoir un vrai intérêt (la rivale française et son fiancé notamment sont gratinés). Tout devient beaucoup trop attendu, les répliques et situation amusantes se font plus rares et l'émotion, tellement suggérée au spectateur, n'arrive jamais. La fin a le mérite de ne pas faire traîner les choses, ce qui est un bon point ici.

C'est vraiment dommage qu'avec une idée aussi originale, les scénaristes n'aient pas réussi à rester sur un sentier un peu moins conventionnel et aient dévié trop vite vers quelque chose d'attendu et donc, en un sens, de décevant. Surtout qu'au niveau technique, Régis Roinsard, dont c'est le premier long-métrage, réussit plutôt son coup. Son travail de reconstitution est vraiment intéressant dans la manière dont il est bien mis en valeur et constitue un vrai élément de toute l'histoire. Il faut dire qu'il s'est adjoint les services de quelques peintures et notamment de Guillaume Schiffman (*OSS 117*, *The Artist* notamment) à la photographie ou encore Laure Gardette (césarisée cette année pour *Polisse*) au montage. Pour la musique, nécessairement très importante puisqu'il y a de vraies références aux films de cette époque qui en utilisaient beaucoup, Emmanuel d'Orlando compose une partition de qualité, qui a le mérite de parfaitement s'insérer dans l'ambiance générale du long-métrage. Au niveau des acteurs, Régis Roinsard n'a pas fait non plus de fausses notes. Avec Déborah François, en tout

cas, il ne s'est pas trompé et a eu raison de lui donner sa chance. Elle est parfaite dans son rôle qui lui demande d'être à la fois un peu pataude, pétillante mais aussi très forte de caractère. L'actrice belge manie tout cela avec beaucoup de virtuosité. Assurément, une grande actrice de comédie est née. Romain Duris, de son côté, est assez égal à lui-même, puisqu'il nous sert plus d'une fois sa mimique favorite et son côté gentiment renfrogné. Son personnage perd en tout cas beaucoup d'intérêt dans la seconde moitié du film, symbole d'un film un peu binaire et qui ne réussit pas à prolonger la flamme d'une très bonne première demi-heure et qui, peu à peu, s'étiole. Dommage parce que l'on tenait peut-être mieux que le résultat final. Mais, ne nous plaignons pas, passer un bon moment au cinéma est déjà un plaisir qui ne se refuse pas et *Populaire* permet cela. Et ce n'est déjà pas si mal.

VERDICT :

Après une bonne première moitié, *Populaire* perd de sa verve en revenant dans des sentiers beaucoup plus battus. C'est dommage car le travail de reconstitution est vraiment excellent et Déborah François, pour son premier grand rôle de comédie, est épatante.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

DÉBORAH FRANÇOIS



ARGO

Ben Affleck

Date de sortie : **07-11-2012** Vu le : **06-11-2012**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

En 1979, en pleine prise d'otage de l'ambassade américaine de Téhéran, une mission est lancée pour exfiltrer six personnes qui ont réussi à s'échapper et se trouvent chez l'ambassadeur du Canada. La seule solution est de faire croire à un repérage en vue du tournage d'un film de science-fiction dans le pays.

CRITIQUE :

Ben Affleck est l'un des personnages les plus étranges du cinéma américain actuel. Après une carrière d'acteur qui l'a vu enchaîner beaucoup (trop) de nanars, celui qui s'est véritablement fait connaître grâce au scénario de *Good Will Hunting*, écrit avec Matt Damon et oscarisé en 1998, a décidé de se tourner en 2007 vers la réalisation et, de ce côté-là, il a plutôt rencontré un franc succès. En effet, ses deux premiers longs-métrages étaient dans l'ensemble réussis, que ce soit l'adaptation de Dennis Lehane (*Gone Baby Gone*) ou de Chuck Hogan (*The Town*). Ces deux films avaient en commun, en plus d'être plutôt bons, de se passer à Boston, ville à côté de laquelle il a passé son enfance. Par contre, dans le premier, il ne jouait pas (laissant le rôle principal à son petit frère, l'incroyable Casey Affleck) alors que, pour le suivant, il était aussi l'acteur principal. Troisième film pour Ben

Affleck-réalisateur, *Argo* marque un vrai tournant puisque le cadre de Boston est quitté et pas qu'un peu : on se trouve là à mi-chemin entre les Etats-Unis et l'Iran, où se déroule tout de même le principal de l'intrigue et avec un scénario tiré d'une histoire vraie. Par contre, Ben Affleck a visiblement pris goût à la double casquette puisqu'il est une nouvelle fois l'acteur principal. Et alors, *Argo* se situe-t-il dans la lignée des précédents essais d'Affleck ? Et bien, on peut répondre par l'affirmative même si le film n'est pas exempt de tous défauts.

Argo commence presque comme un documentaire avec cette voix off qui nous décrit comment on en est arrivé à la Révolution de 1979 en Iran. Sur l'écran, une succession de dessins qui rappellent forcément ceux des story-boards et qui nous mettent déjà dans l'ambiance qui va suivre. Tout ça pour en arriver à un « Inspiré de faits réels » qui, personnellement, m'inquiète toujours un peu car je trouve que c'est une façon trop simple de présenter son film et de se dédouaner en quelque sorte si le scénario s'avère raté. Là, tout de même, le fait que l'on ait pour base une histoire finalement assez récemment rendue public (en 1997 par le Président Clinton), me rassurait plutôt. D'ailleurs, Ben Affleck cherche, par sa réalisation, à bien montrer le fait que ce qu'il montre s'est réellement déroulé. En effet, toute la séquence du commencement de la prise d'otage – par ailleurs assez géniale – mêle très finement des images d'archives et scènes filmées (et il en remet une couche lors du générique final où il met en parallèle des photos historiques et celles tirées du film). On aura ce procédé pendant tout le long-métrage d'ailleurs avec, de façon assez intelligente, les différents discours du Président Nixon ou des autorités iraniennes qui font comme une toile de fond qui traverse tout le film, même lors de scènes a priori moins importantes.

Là où *Argo* est intéressant, c'est qu'il se place vraiment entre les Etats-Unis, où l'opération de sauvetage est lancée et commandée, et l'Iran, là où elle doit se dérouler mais aussi sur plusieurs plans : le côté politique et institutionnel puisqu'on passe de la CIA aux différents cabinets (du Président ou de la Défense) mais aussi, et c'est là où ça devient à la fois original et passionnant, la face purement cinématographique. Pour monter l'opération, il fallait vraiment faire croire à la possibilité de tournage d'un tel film. Ben Affleck nous fait rentrer dans les arcanes de la production d'un long-métrage de cette époque. C'est sans aucun doute la partie la plus drôle et la plus « enrichissante » du film. Avec John Goodman et Alan Arkin comme acteurs pour jouer les faux producteurs de ce film, c'est la rigolade assurée. Les deux sont absolument géniaux et distillent à tire-larigot des répliques mythiques sur l'univers d'Hollywood. Bien que leur rôle soit absolument essentiel dans la mission (la crédibilité de l'ensemble en dépend), ils prennent un peu les choses à la rigolade. Le revers de la médaille, c'est qu'en montrant tout cela, le film perd parfois en clarté et s'avère même un peu trop fouillis à certains moments. De plus, certains épisodes sont évoqués de manière trop rapide et perdent trop de leur crédibilité du fait d'un manque d'approfondissement. Par contre, il y a certains passages qui font trop retomber le rythme pour être considérés comme vraiment utiles. Mais, dans l'ensemble, *Argo* se tient bien et réussit à instiller une vraie tension sur le sort de ces six personnes. On pense bien qu'ils seront sains et saufs mais le « comment » reste mystérieux.

D'ailleurs, la scène de l'exfiltration en elle-même est un modèle du genre : différents points de vue, gestion du rythme, musique, pression qui monte peu à peu,... Ben Affleck prouve là qu'il est bien un cinéaste de talent. D'ailleurs, de tout le film se dégage une impression de maîtrise totale à la fois du sujet mais aussi de la façon de le traiter. De plus, son traitement de l'image, avec un grain qui fait assez ancien, donne une vraie « couleur » à tout le long métrage. Par contre, il a vraiment un tic que j'avais déjà repéré dans ses films précédents, c'est les plans aériens des villes. Là encore, Téhéran doit être filmé cinq ou six fois comme cela. Alors, je ne sais pas vraiment pourquoi Ben Affleck a cette manie mais il va falloir essayer de creuser... Pour la musique, il a décidé de changer car, après Harry Gregson-Williams, il est passé au niveau « au-dessus ». Alexandre Desplat nous prouve en effet une nouvelle fois sa capacité à inscrire sa partition dans l'ambiance du film, au point que l'on se demande si ce n'est pas plus l'inverse qu'autre chose (sa musique ferait l'ambiance). Je pense qu'on lui donnerait des images de pots de moutarde ou de montgolfières qu'il réussirait à composer la musique correspondant. Ce mec est un génie, tout simplement. Et il est Français alors, profitons-en !! Globalement, la réalisation de Ben Affleck est donc une réussite. Du point de vue de l'acteur, il fait le job, sans non plus trop se donner. C'est d'ailleurs le cas pour la majorité des comédiens, très lookés années 70 (surtout les six à exfiltrer). Avec *Argo*, Ben Affleck rentre définitivement dans la caste de ceux qui ont réussi le passage du jeu à la réalisation. Qu'il continue ainsi, on ne demande pas mieux.

VERDICT :

Ben Affleck livre un film assez classieux et dans l'ensemble plutôt réussi. Il manque peut-être parfois un peu de nerf mais le réalisateur confirme son talent, notamment pour faire monter la pression de façon progressive.

NOTE :15

COUP DE CŒUR :

LA SÉQUENCE DE L'EXFILTRATION

NOUS YORK

Garaldine Nakache et Hervé Mimran

Date de sortie : 07-11-2012 Vu le : 07-11-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : COMÉDIE

HISTOIRE :

Une bande d'amis d'enfance se retrouve à New York pour l'anniversaire de l'une des filles de la bande, Samia, qui vit ici depuis deux ans et qui est partie tenter sa chance avec Gabrielle. Ce voyage qui va durer plus longtemps que prévu va modifier leurs liens d'amitié.

CRITIQUE :

Il y a actuellement en France une mode qui est celle des « films de potes ». Ça a toujours existé, mais, depuis trois ou quatre ans, c'est devenu une sorte de manie. *Les petits mouchoirs* en est le meilleur exemple dernièrement mais *Radiostars*, *Les Kaïra* (dans une certaine mesure) ou *Comme des frères* qui va sortir tout bientôt sont aussi représentatifs d'un genre qui a malheureusement souvent ses limites. Deux ans après *Tout ce qui brille* – film qui renfermait de vrais défauts mais qui avait pour lui un vrai côté pétillant –, Géraldine Nakache remet le couvert avec Hervé Mimran et déplace le tout du côté de New York. Parce que, honnêtement, on est un peu dans le même genre de films, sauf que l'on rajoute trois garçons en plus à l'équipe. On multiplie donc les personnages, les pistes, et

les embrouilles. Alors forcément, un tel film fait du buzz car, d'abord, *Tout ce qui brille* a été un vrai succès surprise mais aussi car Géraldine Nakache est la meilleure pote de tous les médias qui ont de l'influence chez les jeunes (Canal+ notamment) et Leïla Bekhti est en passe de devenir la « petite fiancée du cinéma français ». Il est vrai que c'est plutôt une bonne actrice, qui représente aussi, ne nous le cachons pas, un symbole de réussite et d'intégration, mais il n'y a pas non plus de quoi en faire tout un plat. Surtout que *Nous York* n'est pas loin d'être une vraie plantade, dans les règles de l'art.

Aller à New York, c'est bien. Mais ne presque rien en faire, c'est, par contre, beaucoup plus gênant et presque « criminel ». C'est pourtant vraiment ce qui se passe dans ce film. Nakache et Mimran avaient envie que la ville sans doute la plus fascinante au monde soit le décor de leur nouveau film. Alors, très vite, on y arrive et on n'en repartira plus. Le problème, c'est qu'en fait, l'histoire pourrait se passer à Paris, ou même à Besançon que ça ne changerait fondamentalement pas grand-chose. Ah si, les quelques discours sur le fait que New York est une ville qui, à la fois, te donne ta chance mais broie aussi tous les espoirs déçus. OK, mais, on ne va pas bien loin avec cela. La bande de potes qui se retrouve tout en se découvrant sous un nouveau jour, ce n'est pas d'une originalité folle comme idée et le scénario ne fait rien pour l'améliorer un peu ou pour réellement insérer cela dans le paysage new-yorkais. En plus, l'histoire est mal écrite et il y a de trop nombreux trous dans celle-ci. On a l'impression au bout d'un moment d'assister à une succession de scènes avec des combinaisons de personnages à chaque fois différentes. Mais le lien entre toutes ces séquences est encore à trouver. Au départ, on a tout de même envie de suivre ces deux filles et trois garçons mais, très vite (beaucoup trop vite), la petite bande devient très très lassante. Et vas-y que je m'embrouille pour rien, et vas-y qu'on retombe toujours sur nos pattes, ... Entre les deux filles, c'est de toute façon assez simple, c'est exactement la même relation que dans *Tout ce qui brille*. Aucune différence. En plus, il y a un vrai côté bêtement manichéen, notamment entre cette grand-mère juive et cette star américaine qui est une sorte de fantôme pendant presque tout le film. C'en est presque un peu gênant.

En fait, au bout d'un quart d'heure, on se rend compte que l'on se fout complètement de toutes leurs petites affaires mais, pendant une heure et demie, on va y avoir droit, en long, en large et en travers. Il manque quelque chose d'un peu fondamental dans ce genre de films, surtout pour une comédie : un minimum de fond. Là, on est dans le domaine de la plus parfaite superficialité et il n'y a vraiment rien qui ressemble de près ou de loin à cet indispensable fond. C'est pour cela que c'est dur de véritablement critiquer ce film : il ne nous donne à peu près rien, si ce n'est une ou deux bonnes idées (à prendre au sens littéral : il y en a vraiment pas plus de deux). C'est le cas notamment de celle autour de la chanson *New York, New York*. Je n'en dis pas plus parce que si, en plus, je raconte les deux seules bonnes minutes du long-métrage... Il y a un nombre trop important de blagues qui tombent à l'eau soit parce qu'elles ne sont pas drôles (souvent), soit parce qu'elles sont répétées entre six et dix fois (au moins). C'est tout juste incroyable... Géraldine Nakache, Manu Payet et Leïla Bekhti sont les trois complètement dans les rôles auxquels ils nous ont habitué et ça en devient lourd à la longue. Baptiste Lecalpain, lui, est la petite découverte du film, et il donne un tout petit peu de relief à son personnage, mais cela reste clairement insuffisant. Le problème fondamental de ce long-métrage, c'est donc qu'il apparaît comme un film de potes, fait entre potes et, aussi,

en grande partie pour les potes. C'est une démarche qui me paraît un peu nombri-
liste et qui, là, en tout cas, ne fait pas ses
preuves, loin de là. Il me reste juste à es-
pérer que ce n'est pas parce que les réali-
sateurs ont été grisés par le succès de leur
premier film qu'ils ont été si légers pour
leur deuxième. S'il vous plaît, retrouvez un
peu du peps qui faisait le charme de *Tout
ce qui brille* et, pour le prochain film, faites
mieux, beaucoup mieux.

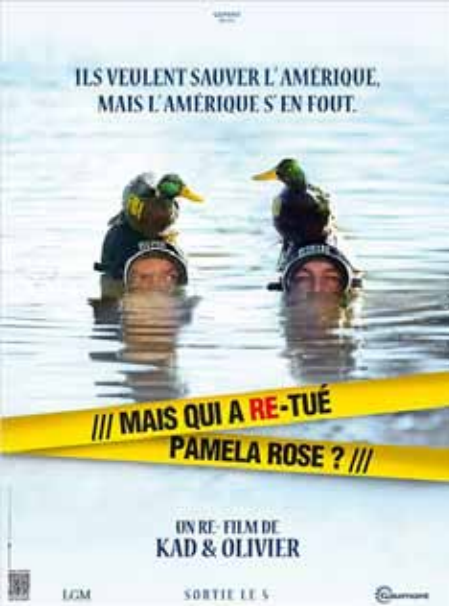
VERDICT :

**Un film de potes qui sombre beaucoup trop vite dans une succes-
sion de scènes, du fait d'un scénario totalement indigent et qui fait
de *Nous York* un long métrage totalement creux et sans intérêt... New
York méritait tellement mieux que cela...**

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

LES GÉNÉRIQUES DE DÉBUT ET DE FIN



MAIS QUI A RE-TUÉ PAMELA ROSE ?

Kad et Olivier

Date de sortie : 05-12-2012 Vu le : 13-11-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Riper est toujours au FBI mais est complètement placardisé. Lorsqu'on lui annonce que le cadavre de Pamela Rose a été déterré et volé, il se voit obligé de reprendre contact avec son ancien compère Bullit, avec qui il est brouillé depuis presque dix ans.

CRITIQUE :

Je me souviens que mes parents nous avaient emmené voir *Mais qui a tué Pamela Rose* ? le jour de sa sortie, soit le 4 juin 2003. Je n'ai toujours pas compris (et eux non plus, sans doute) pourquoi on était allé voir ce long-métrage en famille, mais bon, parfois, il vaut mieux ne pas trop chercher... J'avais beaucoup rigolé à l'époque même si je pense que je n'avais pas tout compris. Mais, honnêtement, ce film ne m'avait pas marqué plus que cela et, en dix ans, j'avais eu le temps de l'oublier. Les deux acteurs principaux, eux, ont plus ou moins réussi à passer à autre chose, l'un (Kad) connaissant plus le succès que l'autre (Olivier) devant la caméra et l'autre plus que l'un derrière la caméra, même si aucun film des deux compères n'a vraiment atteint des sommets. Les deux acteurs, qui disent eux-

mêmes être toujours ramenés et « réduits » par le public à deux choses – le *Kamoulo* et *Pamela Rose* – se sont décidés à donner une suite à un film suffisamment absurde, autant que je m'en souviens, pour qu'un épisode numéro 2 soit possible. Ils ont écrit le scénario avec Julien Rappeneau (comme pour « l'original ») mais ils ont cette fois-ci décidé de coréaliser pour la première fois. Connaissant les personnages, ça a dû être une drôle d'aventure. Mais, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils en tirent un long-métrage particulièrement hilarant.

Après une introduction qui vaut vraiment le détour (jusqu'en Chine, d'ailleurs), on retrouve nos deux agents chacun de leur côté puisqu'ils se sont brouillés. Mais, ils vont vite devoir de nouveau faire équipe car le cercueil de Pamela Rose, victime dans leur première affaire, a été déterré. Les voilà donc de retour à Bornsville où ils commencent une enquête qui les mènera finalement à sauver la Présidente des Etats Unis of America et déjouer plusieurs complots, rien que ça. En effet, la question de Pamela Rose est assez vite évacuée et apparaît clairement comme un prétexte... Pour réussir tout cela, ils utilisent toujours les mêmes techniques : déductions absurdes, poursuites vite freinées et techniques d'investigation de choc. Le pire, c'est que ça marche (plus ou moins bien, quand même)... C'est sûr qu'il ne faut voir aucune crédibilité dans tout ce qui se passe, mais on s'y attend, d'un autre côté donc on est ni surpris, ni déçu. Il y a des références à des films et des séries américaines, des *Experts à 24h Chrono* en passant par d'autres feuilletons que je n'ai jamais trop regardé. Dans le même ordre d'idée, les sous-titres pour les lieux où ils se trouvent valent vraiment des points. Dans tout ce côté parodie et pastiche, il faut bien dire que c'est extrêmement bien réussi et que l'on rigole très souvent de voir des éléments bien connus du grand ou du petit écran ainsi détournés. La séquence en splitscreen est ainsi par exemple complètement mythique.

Kad et O rajoutent aussi par-dessus un humour absurde qui leur est propre et que, personnellement, j'apprécie beaucoup. Cela donne des passages parfois tout simplement incroyables où ils se déchainent complètement. Le côté très « pipi-caca » est à la longue un peu lourd, mais c'est tellement noyé dans le reste que ça passe quand même. Honnêtement, pour le côté absurde, on n'a pas fait mieux depuis très longtemps. Une séquence pourrait résumer le tout. Il s'agit de la visite de l'avion présidentiel : un immense moment de très grand n'importe quoi où ils vont toujours de plus en plus loin dans le côté improbable. Mais c'est loin d'être le seul. On repère aussi malheureusement quelques passages un peu plus longs où il ne se passe pas forcément grand-chose. D'ailleurs, les auteurs s'en amusent eux-mêmes, ce qui est assez fort. Les acteurs aussi s'en donnent à cœur joie puisqu'en plus des deux principaux, parfaits chacun dans leurs rôles, Audrey Fleurot en Présidente des Etats Unis of America, Omar Sy

VERDICT :

***Mais qui a re-tué Pamela Rose ?* est un film complètement lunaire, qui part dans tous les sens, bourré de références et de blagues parfois exceptionnelles. Après, ça ne va pas chercher bien loin, mais pour rigoler un bon coup, il n'y a pas eu beaucoup mieux ces derniers temps.**

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LA DENSITÉ HUMORISTIQUE DU FILM

en garde du corps, Laurent Lafitte en futur chef du FBI obsédé par sa coupe de cheveux ou encore Philippe Lefebvre en commandant de bord donnent à leurs personnages secondaires de vrais consistants rôles de comédie. Le reproche que l'on peut faire à ce film, mais on le sait avant d'y aller, c'est son côté complètement « monotype » : c'est de l'humour pur et juste ça. Il n'y a pas grand-chose à trouver de plus. En fait, ça pourrait faire une succession de sketches que ça serait la même chose. Mais bon, parfois, il faut savoir ne pas boudier son plaisir et s'offrir une très bonne tranche de rigolade. C'est le cas avec ce long-métrage.

LA CHASSE

Thomas Vinterberg

Date de sortie : 14-11-2012 Vu le : 16-11-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Lucas est un ancien prof devenu éducateur dans un jardin d'enfants. Un jour, une petite fille l'accuse de pédophilie. Alors que le village est peu à peu au courant, débute alors pour lui une vraie descente aux enfers...

CRITIQUE :

Depuis quatorze ans, Thomas Vinterberg, considéré à la fin des années 90 comme le futur du cinéma mondial, s'est un peu égaré. En 1998, il provoquait un grand choc avec *Festen*, film assez incroyable sur un dîner de famille qui tourne mal suite à des révélations sur de terribles secrets. C'était tourné selon les préceptes du *Manifeste du Dogme95* dont Thomas Vinterberg était l'un des initiateurs (pas d'accessoires, pas de traitement de l'image, caméra à la main,...) et, au Festival de Cannes, le long-métrage avait marqué le jury qui lui avait décerné le *Prix du Jury*. Ensuite, il fait bien dire que le Danois s'est un peu perdu entre films avec gros casting (*It's all about love*) ou d'autres plus confidentiel

(*Submarino*) qui ont tous deux été d'immenses flops commerciaux. On commençait un peu à douter du retour du Danois au premier plan et, pour cela, il aura donc fallu attendre pas moins de quatorze ans pour que l'un de ses films connaisse de nouveau une reconnaissance, à travers une sélection officielle au Festival de Cannes pour *La chasse*. En mai dernier, ce film aura créé la mini-polémique (parce qu'il faut toujours qu'il y en ait une), certains voyant dans le long-métrage un discours assez discutable, notamment sur la parole de l'enfant. Car *La chasse* est encore un film qui aborde le sujet du viol et de la pédophilie, mais cette fois-ci, dans un village, communauté autonome où tout le monde se connaît. Et, *La chasse* est un film assez impressionnant, bien que loin d'être parfait.

Thomas Vinterberg s'attèle donc avec son film à un thème à la fois un peu tabou au cinéma et très complexe à véritablement mettre en scène : comment les simples paroles d'une petite fille peuvent faire à ce point évoluer les mentalités dans une petite communauté fermée à propos d'un homme qui y est, semble-t-il, plutôt intégré. En un sens, il y a un vrai parallèle avec *Festen* dans cette manière de voir une parole comme le déclencheur de tout un processus presque inéluctable. Dès le début du film, on voit d'ailleurs que Lucas – Mads Mikkelsen, comme souvent, excellent, et même un peu plus, là – est complètement inséré dans la vie de ce village, jouant aux mêmes jeux et participant à la chasse, visiblement le passe-temps favori du coin. Son travail se situe au jardin d'enfant où il est souvent en relation avec Klara, la jeune fille de son meilleur ami, et dont il s'occupe particulièrement. Il s'avère que c'est elle qui, un jour, va dire à la directrice du jardin d'enfants que Lucas lui a montré son sexe. La machine s'emballe alors et, très vite, tout le village est au courant de l'affaire. En tant que spectateur, on sait qu'il ne s'est rien passé et on a pu voir furtivement ce qui a pu pousser la jeune fille à utiliser les termes qu'elle prononce et déclencher ce véritable bouleversement pour le personnage central mais aussi pour le village dans son ensemble. Surtout qu'en même temps, il doit gérer une nouvelle relation amoureuse ainsi que le désir de son fils de venir habiter chez lui. Cela fait que les problèmes se surajoutent aux problèmes déjà existants, ce que je trouve un peu dommage car cela a tendance à peut-être un peu diluer la question principale. Ainsi, il y a certains éléments que l'on aimerait voir creuser d'avantage, notamment dans sa relation aux autres. Pourquoi certains (peu) le soutiennent alors que d'autres le rejettent violemment.

Peu à peu, on va voir comment ses amis, puis le village en entier (ou presque) se coupe de Lucas. Il devient progressivement un paria qui n'a même plus le droit de venir faire ses courses dans le magasin. Thomas Vinterberg arrive très bien à saisir cette évolution progressive de la mentalité, en quelques scènes, parfois assez furtives et la façon dont un climat très sombre s'installe dans cette communauté. Surtout, qu'en même temps, il nous montre aussi la petite Klara qui dit qu'elle a dit des bêtises mais que ses proches soutiennent à maintenir ses dires. C'est cette alchimie assez complexe entre vérité et mensonge, entre adulte et enfant, très difficile à cerner et à mettre correctement en scène que le réalisateur saisit sans doute le mieux. Alors, c'est sûr que c'est un peu (voire très) dérangeant car la parole de l'enfant apparaît encore aujourd'hui comme sacralisée (même si l'Affaire d'Outreau a tout de même remis fortement cela en question). Le spectateur est un peu pris à témoin dans cette affaire et ce n'est pas la situation la plus confortable. Mais le cinéma est aussi-là pour se confronter à des problématiques complexes et « violentes ». Dans sa mise en scène (plus classique et posée que son premier film), Tho-

mas Vinterberg a une petite tendance à être parfois un peu trop démonstratif en rajoutant quelque peu. Ainsi, certains plans auraient pu être évités comme l'enterrement du chien sous la pluie... Il fléchait aussi de façon trop marquée certaines situations. Mais, dans l'ensemble, il arrive à tenir de façon très correcte un sujet pas évident et à orchestrer quelques scènes très fortes (notamment celle de l'église). La fin, elle, est assez impressionnante dans sa rapidité et la façon qu'elle a de réintroduire une part de mystère et de remettre en perspective ce qu'on a pu voir juste avant. Non, après une telle affaire, plus rien ne sera jamais comme avant.

VERDICT :

La chasse fait partie de cette catégorie de films qui dégagent vraiment quelque chose, malgré certains défauts, sans que l'on puisse forcément expliquer le pourquoi ni le comment. Sans doute la performance de Mads Mikkelsen n'y est pas étranger...

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

MADS MIKKELSEN

RENGAINE

Rachid Djaïdani

Date de sortie : 14-11-2012 Vu le : 17-11-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Dorcy, jeune noir de confession chrétienne, souhaite épouser Sabrina, maghrébine et qui a quarante frères. C'est d'ailleurs Slimane, le plus âgé de cette fratrie qui va tout faire pour s'opposer à ce mariage qui s'annonce.

CRITIQUE :

Je vais le dire tout net d'entrée pour que les choses soient claires : aller voir ce film ne me faisait pas forcément très envie (j'ai quelques expériences pas forcément fameuses de films annoncés comme le « renouveau ») mais j'ai eu la volonté de défendre un minimum le cinéma indépendant français car je pense que c'est important que les jeunes réalisateurs qui débutent puissent voir leurs films diffusés dans des réseaux bien implantés comme UGC. Je me suis donc rendu dans une salle de cinéma pour visionner *Rengaine*, film qui fait tout de même parler de lui depuis un certain temps. Cela fait neuf ans que le réalisateur a lancé son projet et, pendant toute cette période, il n'a jamais trop réussi à

boucler son film, le retravaillant sans cesse et cherchant sans doute une maison de production prête à aider sa sortie. C'est principalement grâce à la *Quinzaine des réalisateurs*, sélection parallèle du Festival de Cannes, que ce film a commencé à faire du buzz et à obtenir une reconnaissance suffisante pour sortir (enfin) cette semaine dans un nombre de salles assez conséquent (70) pour un film de ce genre et de ce budget-là. Et bien, si j'y étais allé un peu à reculons, j'en suis ressorti en partie conquis, car *Rengaine* est de ces films qui ont vraiment une singularité et quelque chose qui s'en dégage.

L'affiche annonce que ce film est un conte. Bien sûr, l'histoire des quarante frères pour une seule sœur participe de cela mais, dans le fond, si conte il y a, il est plutôt assez sombre, bien qu'il débute par un événement assez lumineux : une demande en mariage. Mais c'est cela qui va déclencher les difficultés. En effet, le grand frère de cette jeune fille, Slimane, va aller faire le tour de tous les frangins leur demander si ils sont au courant et ce qu'ils en pensent. Cette quête de réponses et d'avis constituera la toile de fond de tout le film. Ce qui est intéressant, c'est de voir les différences qui peuvent exister entre les frères. Grâce à ce chiffre démesuré, le scénario permet de montrer une famille où on trouve des policiers, des chauffeurs de taxi, un homosexuel, un joueur de luth (ou de derbouka, je ne sais pas),... Dans l'ensemble, presque tous désapprouvent un tel mariage. Et c'est là que le discours du film devient assez « costaud ». Il montre de façon très nette le racisme entre les communautés (des deux côtés car la mère de Dorcy est elle-aussi contre ce mariage), l'intolérance mais aussi la place de la femme ou même celle de l'homosexualité. A ce titre, c'est un film qui est digne d'intérêt car la plupart des discours ne peuvent qu'interpeller le spectateur et le mettre en face d'une réalité assez crue et qui est peut-être parfois ignorée. La quête de Slimane va en fait le conforter dans cette idée que ce mariage est impossible et ne doit avoir lieu, jusqu'à qu'il se rende compte lui-même que ce n'est pas normal de s'y opposer, ce qui n'est d'ailleurs pas la meilleure partie du film, car elle manque de crédibilité et on ne comprend pas forcément bien le revirement du personnage. Les dialogues entre les personnages sont souvent à la fois assez terribles mais aussi drôles (le langage utilisé est fleuri et les embrouilles dérisoires).

En contrepoint du « voyage » de Slimane, on voit la vie de Dorcy, acteur qui se cherche un rôle (la scène du casting est géniale) et Sabrina, jeune femme moderne éprise de liberté. Mais, finalement, et de façon presque un peu étrange, on les voit assez peu ensemble et discuter de leur relation. Parce qu'en fait, *Rengaine* ressemble plus à une suite de séquences, reliées plus ou moins entre elles, qu'à une véritable suite d'événements. C'est donc à un parcours fragmentaire auquel on assiste. D'ailleurs, grâce à ce procédé, le réalisateur, réussit à faire intelligemment monter au milieu de son film une vraie tension autour de trois séquences qui n'ont finalement aucun lien mais qui, mises bout à bout nous font penser au pire. Toute cette histoire se passe à Paris et la façon dont la capitale française est montrée est très intéressante. Elle s'inscrit aussi dans toute la logique du film : montrer une forme d'envers du décor. On ne filme pas de grandes rues ou de bâtiments célèbres, mais

VERDICT :

Un long-métrage au propos assez décapant, tourné avec trois bouts de ficelles mais qui dégage vraiment quelque chose, notamment une certaine vitalité. Mais ce n'est pas non plus le film de l'année.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LE CÔTÉ PLEIN DE VIE DE CE FILM

plutôt des arrière-cours et des quartiers bigarrés. Dans la façon de filmer aussi – avec une caméra de qualité assez médiocre, en étant toujours au plus près des visages et donc avec un mouvement quasi perpétuel du cadre –, on retrouve cette volonté de l’instantanéité et du fait de vouloir saisir des émotions sur le vif. Bien sûr, le budget très réduit n’a pas pu aider mais je pense que c’est aussi une volonté nette de la part du réalisateur de garder l’idée d’un mouvement perpétuel. A la longue, un tel style de réalisation est un peu fatigant mais Rachid Djaidini a le mérite de tourner un film comme on en voit peu : assez brut de décoffrage et plein de vie, malgré quelques longueurs et passages moins convaincants à certains moments. Il faudra donc suivre ce réalisateur qui, après ce premier film, devrait voir s’ouvrir les portes de productions moins artisanales. C’est tout le mal qu’on lui souhaite.

APRÈS MAI

Olivier Assayas

Date de sortie : 14-11-2012 Vu le : 18-11-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

En 1971, Gilles fait partie avec d'autres amis de son lycée, est complètement pris dans l'effervescence politique. Mais, alors qu'il se cherche encore sur le plan personnel, les expériences qu'il va vivre vont le changer.

CRITIQUE :

Olivier Assayas fait partie de ces réalisateurs français devenus un peu « mythiques » dans les milieux cinéphiles français depuis pas mal d'années. En plus de son passé de critiques aux *Cahiers du Cinéma*, Assayas a depuis plus de vingt ans une filmographie assez riche mais pas forcément très connue du grand public. *Carlos*, le film-série sur le célèbre terroriste diffusé il y a deux ans à la télé et au cinéma l'a sans doute un peu plus fait connaître (moi j'ai vu la série, et je n'ai pas trouvé ça super). Personnellement, je ne me suis jamais aventuré à aller voir un de ses films (bien que ce ne soit pas non plus une aventure trop dangereuse) mais je n'ai jamais trop été tenté par les sujets qu'il abordait.

Cette année, ayant un peu de temps, je me suis motivé pour visionner son nouveau film, *Après mai*, précédé d'une drôle de réputation puisque la critique est assez divisée et le long-métrage a tout de même remporté le Prix du Scénario au Festival de Venise en septembre dernier. Personnellement, je n'y croyais pas énormément, surtout parce que le thème du film ne me bottait pas des masses. Mais bon, je pouvais toujours espérer une surprise. Si surprise il y a eu, ça a plutôt été dans le sens inverse. Honnêtement, je ne pensais pas que ça serait aussi médiocre, pour ne pas dire mauvais...

En fait, ce film a un vrai problème qui tient en peu de mots : Assayas, dans *Après mai*, montre des choses (il y a quand même deux heures de films) mais il ne dit absolument rien. Il n'y a dans son film aucun but ni aucune finalité. Le spectateur se voit étalé devant lui la vie de trois ou quatre jeunes épris d'idées révolutionnaires de cette époque-là, à la fois dans leur vie personnelle et « collective » (dans le sens « lutte collective »). Alors, pendant une demi-heure, c'est plus ou moins intéressant et on se dit (il faut toujours être optimiste) que le scénario pose tranquillement ses jalons et qu'il va bien finir par se passer quelque chose. Le problème c'est qu'une heure et demie plus tard, et bien... on attend encore. Au bout de deux heures d'un tel spectacle, on a l'impression que ça pourrait continuer longtemps comme cela mais, grâce au ciel, ça s'arrête de façon assez brutale et un peu incompréhensible, qui n'est pas forcément pour me déplaire cette fois-ci. Le problème fondamental est que les différents personnages qu'il suit sont, honnêtement, assez inintéressants et insignifiants. Oui, ils se posent des questions, oui, ils sont dans une forme de recherche, mais on ne nous montre même pas tant que cela cette quête de soi. On a plutôt droit à une succession de scènes censées montrer l'évolution des aspirations de ces jeunes qui se perdent et se retrouvent (avec toujours la même tête blasée) mais qui, en fait, sont la plupart du temps très plates et sans aucun intérêt. Tout cela parfois entrecoupe de discours ou de bouts de films à caractère révolutionnaire. Il y a alors une vraie question qui me taraude : comment a-t-on pu sérieusement donner le Prix du Scénario à Venise cette année ? Soit c'est une blague (douteuse), soit je suis vraiment très inquiet sur le reste de la sélection. Parce que, honnêtement, j'ai rarement vu un scénario aussi plat et qui mettait aussi peu en valeur son sujet de départ, qui, pourquoi pas, bien traité, pourrait être intéressant. Le début des années 70 est en effet une période de bouleversements et de questionnements. Mais de tout cela, *Après mai* nous prive largement.

Là où le film d'Assayas devient même agaçant, en plus de ne pas être passionnant, c'est dans la façon dont le réalisateur ne fait pas dans la demi-mesure pour bien montrer la différence entre les scènes où les personnages sont dans la « lutte » (caméra au poing, montage frénétique) et celles où ils se posent des questions et dessinent (mouvements de caméra très fluides, plans relativement longs). Alors, oui, c'est bien de montrer une dualité certaine mais, d'après moi, c'est surtout dans ce lien entre les deux façons d'être et d'agir qu'il y avait véritablement moyen à faire quelque chose d'intéressant. A autant les dissocier, cela fait perdre beaucoup de ce qu'était véritablement cette époque. Au bout d'un moment, vu que je commençais sérieusement à m'embêter devant cette succession de scènes sans intérêt, je me suis vraiment la seule question qui vaille dans ses moments : pourquoi ? Pour quoi faire ce film alors que l'on n'a quasiment rien à dire. La seule réponse crédible que j'ai trouvée, c'est de me dire que le réalisateur a voulu se replonger dans le début des années 1970, en mettant en scène des personnages qui ont l'âge que lui avait à cette époque là. Alors, c'est vrai, il doit se faire plaisir : bande-son,

reconstitution,... A ce niveau-là, c'est plutôt pas mal, mais, à ce que je sache, on ne fait pas un film avec un décor, aussi réussi et stylisé soit-il. Il est nécessaire d'avoir tout de même un minimum de fond.

Et ce qui est presque encore plus embêtant, c'est que le réalisateur n'est pas un manche, loin de là. Certaines séquences sont bâclées, oui, mais sur certaines autres, il montre qu'il est capable de plutôt bien maîtriser son sujet. Quelques plans sont ainsi assez jolis et certains mouvements de caméra peuvent même valoir le détour. Mais au service de quoi ? On en revient toujours à la même question. Surtout qu'en contrepoint, il y a vraiment des passages où on est tout près du très grand n'importe quoi et qu'on ne comprend pas bien ce que ça fait au milieu du film. Et le dernier problème (mais pas le moindre comme disent nos amis anglais) se situe clairement au niveau des acteurs. Tous (ou presque) sont débutants et bien, malheureusement, ça se voit un peu trop. Clément Métayer, qui joue Gilles, est juste exaspérant à faire toujours la même tête de *Droopy*. Il ne donne aucune émotion à son personnage, rien de chez rien. Ça n'aide pas pour essayer d'apprécier un minimum ces grands adolescents que l'on est obligé de suivre. Même Lola Créton, la seule actrice non débutante, passe complètement à côté de son sujet. Au final, *Après mai* n'est pas loin d'être un film particulièrement désolant. Cela faisait en tout cas un certain temps que je ne m'étais pas autant posé de questions pendant le film sur le processus de fabrication. Et ça, ce n'est pas forcément rassurant.

VERDICT :

En soi, le sujet du film n'est pas forcément inintéressant (encore que...) mais, alors, traité de cette façon, par contre,... Olivier Assayas se rate sur à peu près toute la ligne, du scénario à la direction d'acteurs, en passant par certains aspects de la réalisation. *Après mai* ? Le désenchantement...

NOTE : 9

COUP DE CŒUR :

QUELQUES JOLIS MOUVEMENTS DE CAMÉRA



ROYAL AFFAIR

Nikolaj Arcel

Date de sortie : 21-11-2012 Vu le : 19-11-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Dans les années 1770, alors que l'Europe est en pleine ébullition, au Danemark, un nouveau roi prend le pouvoir. Un peu fou sur les bords, il se prend d'amitié pour son médecin, épris d'idéaux neufs. Quand ce dernier commence à fréquenter de plus en plus intimement la Reine, les intrigues se font de plus en plus insistantes à la cour...

CRITIQUE :

Et voilà que je me mets à aller voir des films danois deux fois par semaines... Après *La chasse* il y a quelques jours, c'est à *Royal Affair* que je me suis confronté cette fois. Un seul point commun entre ces deux longs-métrages : la présence de Mads Mikkelsen, sans contester l'acteur danois le plus connu dans le monde, surtout depuis son interprétation assez glaçante et sanguinolente du Chiffre, le méchant de *Casino Royale*. Sinon, mis à part cela, il n'y a vraiment pas grand-chose en commun entre ces deux films. Alors que *La chasse* montrait la réaction d'une petite communauté face à une terrible rumeur, *Royal Affair* s'intéresse à l'Histoire du pays scandinave à travers la vision de quatre ans décisifs dans la façon de gouverner et dans l'évolution du Danemark, comme son nom l'indique d'ailleurs un peu. C'est la « vraie » histoire de ce peuple (enfin, surtout de ceux qui le dirigent) qui nous est contée ici, avec tout ce que l'adjectif vrai peut avoir de discutable. C'est

un réalisateur danois qui s'est attelé à cette tâche. C'est pour lui son premier film à vocation plus internationale même s'il faisait partie (dans un rôle que je n'ai pas forcément défini, scénariste a priori) de l'équipe qui s'est occupée de l'adaptation du roman *Millenium* de Stieg Larsson en série et en film. Avec *Royal Affair*, il ne prend pas énormément de risques et livre un film honnête, sans grands défauts mais sans grandes qualités non plus. Un long-métrage assez lisse, en somme.

Comme tout bon film historique qui se respecte, *Royal Affair* débute (et se conclut aussi, d'ailleurs) par la mise en contexte – puis en perspective – de ce qui va suivre. C'est une forme d'exercice obligé, ou presque, qui permet de cadrer la temporalité du long métrage dans un premier temps puis de le conclure en ouvrant sur l'avenir. Là, en plus, c'est suivi d'une voix-off, celle de la mère qui écrit à ses enfants pour tout leur expliquer. Autre artifice bien connu et qui ne me plaît pas énormément car je trouve que c'est une manière assez facile à la fois de débiter son histoire mais aussi de se mettre d'emblée le spectateur dans sa poche, ici du côté de celle appelée à devenir Reine du Danemark. Au moins le réalisateur n'utilise-t-il pas trop de ce subterfuge en cours de film, tout juste un fois. Très vite, on est plongé dans la réalité de la Cour du Danemark, avec son Roi plutôt barré, ses personnages intrigants, sa belle-mère qui veut mener son propre fils au trône... Avec un tel matériau, il y aurait quasiment de quoi faire une série. En plus, cette période-là (entre Renaissance et fin du dix-huitième siècle) est plutôt à la mode en ce moment avec le succès des *Tudor* ou de *Borgia*. En ramassant le tout sur deux heures de film, Nikolaj Arcel s'oblige à capter des instants, à faire des ellipses, et à survoler quelque peu certains événements. C'est forcément un exercice compliqué à la fois de scénariste mais aussi de réalisateur. Il rate notamment un peu trop tout le côté intrigue à la cour, là où, justement, il y a besoin de développement car ce sont des personnages plutôt secondaires qui prennent de l'importance. En fait, il se recentre principalement sur trois personnes : le Roi, la Reine et Struensee, le médecin. C'est même en fait ce dernier le personnage pivot de toute l'histoire puisqu'il va peu à peu « prendre le contrôle » sur le Roi et, donc, sur le pouvoir, ainsi que sur la Reine, d'une autre façon. Mais justement, cette évolution de la relation entre la Reine et le médecin est montrée beaucoup trop rapidement. Il suffit d'une danse (ou presque) pour que ce personnage au départ plus dangereux qu'autre chose pour la jeune femme devienne son amant. Là encore, ça manque un peu de temps pour creuser de telles modifications dans les comportements.

De plus, Nikolaj Arcel ne se mouille pas vraiment avec sa réalisation : on a l'impression qu'il choisit délibérément de ne donner aucun souffle à son histoire. Avec une telle façon de faire, le film perd forcément beaucoup de la force et de l'intérêt qu'il pourrait avoir, surtout que, pour faire passer le tout, certaines facilités tant scénaristiques que de réalisation sont utilisées. Alors la mise en scène reste particulièrement plate, pas désagréable parce que c'est techniquement propre et que quelques séquences ressortent du lot. De plus, le côté reconstitution a été très bien travaillé et la production n'a pas lésiné sur les moyens de ce côté-là. En fait, on pourrait presque penser que, comme les femmes de cette époque étaient corsetées, *Royal Affair* l'est aussi. Cela expliquerait beaucoup de son manque de souffle. De même, sans doute que le grand soin ap-

porté aux décors et costumes bride aussi la mise en scène en l'empêchant de véritablement se lâcher. Les acteurs, eux, s'inscrivent parfaitement dans une telle ambiance, notamment Mads Mikkelsen comme toujours assez formidable dans cette partition pas forcément évidente et ambiguë d'homme qui prend peu à peu le pouvoir par un moyen détourné, et tout cela pour imposer des idéaux qu'il pense justes. Face à lui, on trouve la vraie révélation de ce film, Alicia Vikander, jeune actrice suédoise, qui joue ici le rôle de la Reine. Elle donne une vraie grâce à son personnage et sait moduler quand il le faut les émotions. *Royal Affair* m'aura au moins permis de découvrir celle que, paraît-il, tout Hollywood est en train de s'arracher... C'est déjà ça ! Car sinon, je risque d'avoir oublié bien vite ce long-métrage.

VERDICT :

De ce long-métrage, on ne peut finalement pas redire grand-chose mais, le problème c'est qu'il n'y pas grand-chose à en dire, tout simplement. Formellement plutôt réussi, *Royal Affair* manque tout de même à la fois d'ambition mais aussi de souffle. Mads Mikkelsen y est très bon et Alicia Vikander est une vraie révélation.

NOTE : 13**COUP DE CŒUR :****ALICIA VIKANDER**



UNE NOUVELLE CHANCE

Robert Lorenz

Date de sortie : 21-11-2012 Vu le : 21-11-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

L'un des meilleurs recruteurs de baseball, Gus Lobel, commence à sentir sa vue décliner, sans qu'il veuille se l'admettre. Envoyé pour superviser un joueur, il est rejoint par sa fille avec qui les relations n'ont visiblement jamais été évidentes.

CRITIQUE :

C'est amusant comme, lors du générique de fin, j'avais vraiment l'impression d'être devant celui d'un film de Clint Eastwood : même équipe technique qui défile (Murakami aux décors, Tom Stern à la photographie, Joel Cox au montage,...), presque le même graphisme,... Alors oui, forcément, il y a un lien réel entre Eastwood et Robert Lorenz. Ce dernier a été pendant longtemps son assistant-réalisateur (huit films entre 1995 et 2004) mais aussi l'un de ses producteurs depuis le début des années 2000. Toutes les dernières grandes réussites du Maître lui reviennent donc aussi en partie. D'ailleurs, Clint Eastwood avait juré qu'il ne rejouerait plus après *Gran Torino*, et surtout pas pour un autre réalisateur que lui-même. Seul Robert Lorenz, avec qui il a une relation privilégiée, a pu le faire

changer d'avis. Pour en revenir à ce générique de fin, ce qui est drôle, c'est qu'il en dit beaucoup, mine de rien, sur la façon dont Robert Lorenz se positionne par rapport à celui qui ne peut qu'être son maître à penser : débuté comme un générique traditionnel d'Eastwood – les crédits défilent devant un plan fixe –, il passe assez vite à un fond noir. C'est une façon de montrer que Lorenz ne souhaite pas se mettre complètement dans les pas du grand Clint, tout en revendiquant une forme de continuité. C'est peut-être un peu extrapolé mais cela m'a vraiment frappé. Cessons tout de même un peu, pour écrire cette critique, de comparer et de tout ramener à Eastwood, surtout que si comparaison il devait y avoir, elle ne serait pas forcément flatteuse.

Une nouvelle chance n'est en fait rien moins qu'un film sur la relation entre un père et sa fille, dans le milieu spécifique du baseball. Sans vouloir recommencer les comparaisons (promis, j'arrête, juste après), cette façon de faire ressemble quelque peu à *Million Dollar Baby* où la boxe n'est qu'en fait qu'une toile de fond à un drame beaucoup profond et intime. Ici, que ce soit ce sport ou un autre, cela ne changerait finalement pas grand-chose. Pour les Américains, le baseball est sans doute le sport le plus ancré dans leur culture et, par voie de conséquence, c'est aussi celui que l'on connaît le moins de notre côté de l'Atlantique. J'y ai déjà un petit peu tâté en tant que spectateur et je dois bien avouer que c'est à la fois long et pas très intéressant. Ainsi, pas mal d'éléments du film échappent un peu à un spectateur lambda qui ne connaît pas grand-chose à cette discipline (et, honnêtement, en matière de sport en général, je ne me considère pas comme un perdreau de l'année). Mais, comme j'ai déjà pu le dire, l'enjeu du film ne se trouve justement pas dans la spécificité du baseball mais plutôt dans celle de la relation entre ce père et cette fille. Celle-ci nous est montrée d'emblée comme particulièrement compliquée. La fille est en plein bouleversement car elle est peut-être en train de devenir associée dans le cabinet d'avocats où elle travaille depuis longtemps. Sa vie amoureuse est, elle, quelque peu en jachère. Elle est interprétée avec beaucoup de talent par Amy Adams (celle qui réussissait l'exploit de résister à la tornade Christian Bale dans *Fighter*), actrice toujours aussi douée pour des rôles pas forcément faciles, ou, en tout cas, moins évidents qu'ils en ont l'air au départ. Et il faut bien dire que ce Gus Lobel n'a pas l'air facile d'accès. Clint Eastwood, qui l'interprète, est très bon, dans un rôle étrangement semblable au personnage de Kowalski dans *Gran Torino* : même air buté, mêmes grognements mythiques, même façon sombre de voir le monde. Et voilà que je recommence à comparer, ce qui doit dire quand même de ce film qui ne peut se débarrasser de références trop présentes...

Pour que les deux se retrouvent véritablement, rien de tel qu'un petit voyage qui les rapprochent géographiquement mais aussi autour de la passion du père : le baseball. Mais, pendant presque deux heures, les choses n'avancent pas beaucoup entre eux, entre discussions improductives et incompréhensions latentes. Il suffira d'une seule explication du père pour que tout s'éclaire. Mais là, où certains films sont justement très forts pour montrer comment les choses ne se disent pas et comment les sentiments sont enfouis, *Une nouvelle chance* ne réussit pas ce tour de force en offrant un traitement qui privilégie de faux enjeux et balise tellement le film que l'on voit tout venir. Dans cette affaire purement familiale va en plus se surajouter un personnage assez improbable et qui, honnêtement, ne sert pas énormément l'histoire, sinon à lui donner

un côté cucul que l'on aurait bien évité... Il s'agit d'un ancien joueur prometteur mais blessé et réduit à devenir recruteur ou commentateur. Il se joint plus ou moins au voyage du père et de sa fille et, forcément,... Tout cela converge vers un dernier quart d'heure assez terrible où tout ce que l'on ne voudrait pas voir (parce qu'on s'y attend beaucoup trop) s'enchaîne sous nos yeux, filmé en plus de façon pas très fine. Dans la réalisation, il manque clairement des grandes scènes à ce film pour lui donner un peu plus de force et le tout est globalement beaucoup trop convenu. Mais on ne peut pas dire que ce long-métrage soit mauvais. C'est juste qu'on pouvait attendre beaucoup mieux et qu'on ne peut pas s'empêcher de dire que, Eastwood, en vrai, c'est quand même mieux...

VERDICT :

Une nouvelle chance n'est pas un long-métrage désagréable mais c'est beaucoup trop plat et même parfois cucul pour avoir un réel intérêt. La seule vraie satisfaction que l'on peut trouver vient de la performance de Amy Adams et, dans une moindre mesure, de Clint Eastwood.

NOTE :12

COUP DE CŒUR :

AMY ADAMS



THE IMPOSSIBLE

Juan Antonio BAYONA

Date de sortie : 21-11-2012 Vu le : 26-11-2012

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

La famille Bennett se rend en Thaïlande pour les fêtes de fin d'année. Mais, le 26 décembre 2004, le plus terrible tsunami de l'histoire a lieu au même endroit. Séparés, les cinq membres de la famille cherchent à se retrouver. L'impossible va-t-il se produire ?

CRITIQUE :

Le tsunami qui a eu lieu en Asie du Sud Est reste, huit ans après, un événement finalement assez peu évoqué par l'art en général. De ce que je connais, Emmanuel Carrère y consacre le début de son très beau livre *D'autres vies que la mienne* et, surtout, Clint Eastwood en fait la première séquence de *Au-Delà* – passage par ailleurs sans doute le plus fort et le plus réussi du film. Mais sinon, cela restait quelque peu une friche. Il faut dire que, moins de dix ans, c'est plutôt court pour appréhender un tel drame qui a bouleversé tant de familles. Mais, en même temps, le cinéma est devenu tellement prompt à s'emparer de tout événement de façon quasi-immédiate que je restais surpris de cette absence. Il aura fallu le projet d'un Espagnol, adulé dans son pays pour le succès du film

d'horreur *L'Orphelinat*, et deux têtes d'affiches internationales (Naomi Watts et Ewan McGregor) pour qu'un long métrage exclusivement consacré à cet épisode soit sur nos écrans. Entre film catastrophe et drame familial, *The Impossible* s'avance avec un positionnement à la fois flou et ambigu et, surtout, avec un nombre d'écueils important à éviter. Le problème, c'est que le réalisateur a plutôt tendance à rentrer à fond dans tous les pièges de ce type de films, ce qui donne à *The Impossible* un caractère souvent bien plus agaçant qu'autre chose.

Forcément, un tel film est plus que casse-gueule. Surtout qu'il nous est précisé d'emblée (et c'est bien mis en valeur) que c'est une histoire vraie à laquelle on va assister. Ça me laisse un peu perplexe car elle est forcément en partie remaniée et romancée, mais bon... En tout cas, plonger (sans mauvais jeu de mot) une famille entière dans un tel enfer demande de prendre certaines précautions dans la façon de faire, si on ne veut pas que son film se transforme en grand n'importe quoi. En effet, pour ce genre de sujets délicats, il est nécessaire d'avoir un minimum de finesse et de ne pas y aller avec les gros sabots. Malheureusement, Juan Antonio Bayona en manque visiblement (pas de gros sabots, mais bien de finesse...). Ainsi, toute la première partie, qui précède le drame, est tellement surfaite qu'on a vraiment envie que la vague déferle (c'est horrible de dire les choses comme ça, mais bon). Rien n'y est laissé au hasard. Alors quand on ne connaît pas la suite, c'est plutôt agréable de se rendre compte à la fin que, en fait, tout était annoncé. Mais là, malheureusement, ça ne peut pas être le cas puisqu'on sait ce qui va se passer. Le début dans l'avion où toutes les paroles prennent un sens, ainsi que l'arrivée sur l'île, nous mettent en condition, tout comme ces nombreux plans sur la nature (en mode : la nature est jolie, attention, ça va bientôt changer). Le tout est assez agaçant car à la fois pas très utile et beaucoup trop démonstratif. Mais ça ne dure pas si longtemps que cela car arrive la fameuse vague.

Les dix minutes qui suivent sont tout de même assez impressionnantes, car elles ressemblent à quelque chose comme une vraie expérience de cinéma. On a presque l'impression d'être dans (ou sous) l'eau avec les différents personnages. De ce côté-là, on ne peut rien reprocher au cinéaste. Mais, assez vite, le film retombe dans des travers peu réjouissants. Le flot s'est calmé et commence alors le règne de la douleur : physique d'abord car la mère, Maria, est gravement blessée, mais aussi psychologique car deux puis trois « blocs familiaux » essaient de se retrouver tout en n'étant pas sûr de la survie de chacun. Le tout est d'ailleurs un peu filmé comme un film d'horreur avec la présence d'un ennemi presque invisible (à travers le son notamment). La musique participe aussi de cette tension qui monte parfois. C'est forcément une histoire forte, émouvante, qui nous prouve l'instinct de vie de chacun de ces personnages, mais aussi une forme de générosité qui a pu exister dans ces moments. Mais il y a vraiment quelque chose dans le traitement du réalisateur qui coupe court à toute émotion : c'est la façon dont il ne recule devant pas grand chose pour faire du « sensationnalisme » parfois même un peu morbide (les plans larges de désolation ou d'alignements de cadavres notamment) avec caméra tremblante et tout le tintouin habituel.

Le calvaire de cette mère (Naomi Watts, qui passe son temps à geindre, ce qu'elle fait plutôt pas mal du tout) nous est montré dans les moindres détails et ça en devient un peu gênant au bout d'un moment. Elle est aidée par son plus grand

fil (Tom Holland, bon compromis entre force et faiblesse) alors que, à un autre endroit, le père (Ewan McGregor, honnête) et les deux autres fils cherchent aussi de leur côté. Plusieurs scènes sont ainsi terribles, notamment celle de l'opération, absolument horrible et qui m'a fait remonter en mémoire une séquence presque semblable dans *L'immortel* (ce dont je n'avais pas forcément envie à ce moment précis...). Et puis, je ne vous dis rien sur les retrouvailles (ou pas) mais c'est un peu une succession incroyable d'évènements.

On m'a toujours dit que, dans un scénario, plus c'était gros, plus cela avait de chances d'être tiré de la réalité. Alors là, on y est donc à plein... La dernière séquence répond de manière presque mécanique à la première, comme si, en fait, le réalisateur avouait qu'il n'y avait pas tant de choses que cela à montrer avec cet évènement qui ne méritait sans doute pas un film. Ou en tout cas, pas de ce genre-là...

VERDICT :

Avec un sujet fort mais particulièrement casse-gueule, le réalisateur ne fait rien pour éviter tous les pièges, plus ou moins gros. Malgré quelques passages de qualité, *The Impossible* a plutôt tendance à décevoir...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

TOM HOLLAND



MAIN DANS LA MAIN

Valérie Donzelli

Date de sortie : 19-12-2012 Vu le : 27-11-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Joachim et Hélène n'ont rien en commun. Lui travaille dans une miroiterie à Commercy et elle dirige l'école de danse de l'Opéra de Paris. Lorsqu'ils se rencontrent pour la première fois, ils deviennent inséparables, au sens propre du terme. Et pour quoi donc ?

CRITIQUE :

L'an dernier, le deuxième film de Valérie Donzelli avait été l'un des succès surprises de l'année et avait ainsi largement participé à « l'automne magique du cinéma français ». Il faut dire que c'était mérité tant *La guerre est déclarée* était un film réussi sur un sujet à la fois très intime et loin d'être évident à traiter. La réalisatrice avait l'immense mérite d'y trouver un ton et une manière de faire qui lui étaient propres et qui convenaient parfaitement à ce qu'elle voulait faire de l'histoire de départ. C'est lors de la tournée de promotion de ce film qu'elle et son fidèle acolyte Jérémie Elkaim ont commencé à réfléchir sur le film suivant qu'ils voulaient tourner et c'est ainsi qu'est venue l'écriture de *Main dans la main*. Ce dernier sort environ quinze mois après le précédent, ce qui est une durée relativement

courte dans le monde actuel du cinéma (si l'on excepte Woody Allen et son éternel film annuel). Peut-être que les deux compères avaient aussi besoin rapidement de sortir d'un sujet aussi lourd que celui de la maladie de leur propre fils, pour aller vers quelque chose de plus léger. En tout cas, quelle que soit la raison qui les a poussés à faire si vite, *Main dans la main* n'est pas autant réussi que *La guerre est déclarée*, même s'il mérite aussi un coup d'œil et nous offre quelque jolis moments.

L'idée de départ du film est plutôt originale – deux personnes que tout oppose ou presque se retrouvent comme par magie liées – et elle permet à Valérie Donzelli de développer un thème qui lui semble cher : celui de la fusion dans le couple. Déjà, dans *La guerre est déclarée*, cette problématique avait une vraie importance puisque c'est autour des deux parents et de leur relation que se construisait tout le film. Ici, le lien est d'abord beaucoup plus physique que véritablement psychologique. Quand l'un bouge, l'autre en fait de même. C'est bien sûr une façon imagée de matérialiser cette fusion... Pendant une période assez courte, le scénario s'amuse de ce mimétisme qui offre quelques jolies scènes (la poursuite ou l'interrogatoire par exemple). Mais, assez vite, les personnages se posent de plus en plus de questions, surtout que ce lien a un impact évident sur les relations quasi-exclusives qu'ils avaient chacun de leur côté – lui avec une sœur assez envahissante et elle avec son assistante qui ne l'est pas moins. Du registre de la comédie pure, on passe de manière assez subtile à quelque chose de plus dramatique (même si, attention, c'est loin d'être triste). Se développe alors une partie plus poétique, qui prend plus le temps mais qui, revers de la médaille, est aussi traversée de beaucoup plus de temps faibles. Ceux-ci ne durent jamais longtemps mais, à pas mal d'endroits, on a vraiment l'impression que certains plans sont rajoutés ou prolongés un peu artificiellement, surtout pour donner plus de durée à un film finalement très court (moins de 90 minutes).

Par rapport à *La guerre est déclarée*, le sujet est sans aucun doute moins intime mais pas moins personnel. La question de la famille, par exemple, est encore très présente et marque aussi une différence fondamentale entre les deux personnages principaux. Et c'est surtout dans sa façon de traiter son sujet que l'on se rend compte que son film n'appartient qu'à elle et qu'il est donc vraiment personnel. En effet, on reconnaît certains traits de sa manière de réaliser avec, notamment, une volonté de toujours diversifier les scènes, de ne jamais mettre deux séquences presque identiques à la suite, d'alterner sans cesse dialogues plutôt drôles et autres plus profonds. De même, la voix-off est encore présente et elle permet là aussi de ne pas s'attarder sur certains éléments plus secondaires ou encore de faire des ellipses. Par contre, l'univers sonore (et notamment musical) est beaucoup moins soigné pour ce film. Les deux acteurs principaux, eux, s'en donnent à cœur joie avec une Valérie Lemercier qui s'insère parfaitement dans un tel univers assez décalé pour elle et un Jérémie Elkaim égal à lui-même en ado attardé qui va en fait un peu

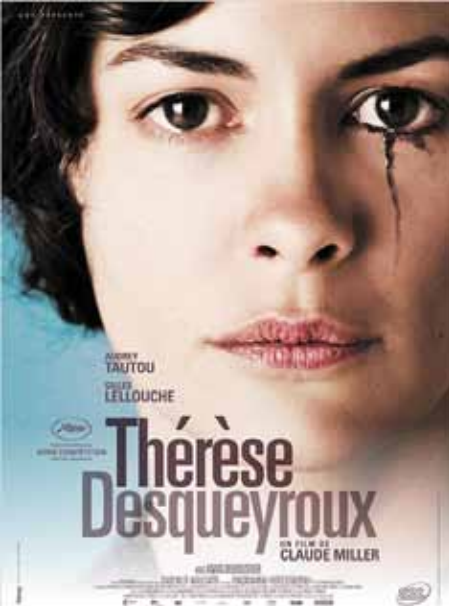
VERDICT :

Souvent poétique et parfois touchant, *Main dans la main* contient aussi des passages beaucoup moins réussis. Il n'atteint en aucun cas la force du précédent film de la réalisatrice mais reste un film relativement sympathique.

NOTE : 14

**COUP DE CŒUR :
L'IDÉE DU FILM**

découvrir la vie, la vraie. Valérie Donzelli réussit en tout cas à instiller un petit côté assez charmant et plutôt sympathique à tout le long-métrage, même si *Main dans la main* manque tout de même du petit quelque chose qui pourrait en faire un bon voire un très bon film. Après *La guerre est déclarée*, on est forcément un peu déçu mais la réalisatrice prouve aussi qu'elle peut faire des films avec des sujets très différents, tout en gardant une vraie singularité car ses films ne ressemblent pas à grand-chose de connu. Et c'est tant mieux.



THÉRÈSE DESQUEYROUX

Claude MILLER

Date de sortie : 21-11-2012 Vu le : 29-11-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Thérèse doit se marier avec Bernard Desqueyroux, le frère de sa meilleure amie. C'est surtout un mariage arrangé par les deux familles afin de contrôler une plus grande surface de terres. Femme à l'esprit libre, Thérèse est persuadée que le mariage la remettra dans le « droit chemin ». Mais elle va vite s'y sentir enfermée...

CRITIQUE :

Pour son dernier film (bien qu'il ne le sache pas encore au moment de la réalisation), Claude Miller a décidé d'adapter un roman de François Mauriac, lui-même tiré d'événements s'étant réellement passés au début du vingtième siècle. Il réussit l'« exploit » d'avoir comme actrice principale Audrey Tautou, qui ne tourne définitivement plus qu'un film par an. *Thérèse Desqueyroux* était donc déjà un événement en soi, renforcé par le fait que le film avait été choisi pour faire la clôture du dernier Festival de Cannes. De Claude Miller, je n'avais vu que *Un secret*, déjà une adaptation littéraire, que j'avais trouvé pas mal en son temps (c'est-à-dire il ya tout de même assez longtemps...) mais ses films suivants ne m'avaient jamais véritablement attirés. Et pour dire les choses, ce *Thérèse Desqueyroux* ne me faisait pas non plus complètement rêver... Mais bon, ayant trouvé un petit peu de temps libre, je suis allé me faire une idée parce que c'est bien beau de dire des choses sur

les films, tant qu'on ne les a pas vus... Et le bilan que j'en fais est que c'est un long-métrage loin d'être complètement raté car formellement assez réussi mais, dans le fond, plutôt décevant.

En tout cas, ce film pose une nouvelle fois la question de l'adaptation littéraire au cinéma. C'est une problématique bien complexe et qui n'a jamais vraiment été résolue. De toute façon, elle dépend intimement de l'ouvrage en lui-même mais aussi de ce que veut en faire le réalisateur. Et ce n'est pas *Thérèse Desqueyroux* qui va nous apporter beaucoup de réponses... En effet, Claude Miller décide visiblement de faire une adaptation assez fidèle et linéaire du roman de Mauriac. Il n'a pas vraiment le choix non plus étant donné que l'histoire de cette femme est bien plus celle d'un processus psychologique qui l'a conduit à commettre un acte grave qu'autre chose. Mais, par contre, il aurait pu être un peu moins illustratif. En effet, on a vraiment le sentiment de voir se dérouler devant nos yeux une vraie adaptation avec la succession des passages clés, bien plus qu'un véritable récit qui se tient. Dans le fond de cette histoire, on retrouve un peu la même idée que pour *A perdre la raison* avec la focalisation sur la façon dont la personne change au fil du temps. Mais là où le film de Joachim Lafosse réussissait à montrer avec de la force mais aussi beaucoup de justesse la manière dont cette mère était peu à peu prise dans un piège qui se refermait invariablement sur elle, celui de Claude Miller rate largement ce qui doit constituer la base du film.

Cela est dû à plusieurs éléments et le premier se trouve dans la façon même dont est construit le film : par petites « vignettes », soit des épisodes durant entre 10 et 15 minutes. Ils sont très clairement séparés dans le montage et, souvent, cela représente aussi des sauts dans le temps (plus ou moins importants). Forcément, en moins de deux heures, on ne peut pas tout raconter, mais en segmentant de cette manière, le scénario fait perdre beaucoup de force à l'ensemble car il coupe l'idée même d'évolution progressive et de cheminement intérieur du personnage principal en préférant montrer des épisodes précis, marqueurs plus nets de ces modifications. Cela donne au scénario dans son ensemble un aspect nécessairement beaucoup moins subtil. De plus, on a l'impression que le choix des séquences n'est pas forcément le bon puisque certains éléments sont beaucoup mis en valeur alors qu'ils n'ont pas une grande importance alors que d'autres sont évoqués de manière beaucoup plus rapide. Lors de certains passages, on pourrait presque penser que le film est un peu « fuyant », comme s'il cherchait à éviter les vraies questions que pose l'histoire de cette femme. Tout cela donne le sentiment que le destin de cette Thérèse n'est pas véritablement incarné et qu'il est presque un peu mis de côté par moments ou, dans tous les cas, trop dilué pour être véritablement saisi.

Malgré tout, une certaine élégance se dégage tout de même de *Thérèse Desqueyroux*. Cela est dû en grande partie au soin apporté aux costumes et aux décors, à l'ambiance très bien retranscrite de la bourgeoisie provinciale du début du siècle mais aussi à une réalisation qui correspond assez bien à ce qui est raconté. Claude Miller offre une mise en scène sans fioriture, parfois même presque trop carrée, mais qui répond au mieux aux enjeux du long-métrage. Dans le rôle titre,

Audrey Tautou est égale à elle-même, c'est-à-dire parfois juste et à d'autres moments plus agaçante qu'autre chose. J'ai toujours autant de mal à réellement apprécier ses performances que je trouve toujours en demi-teinte. Par contre, avec Gilles Lellouche, c'est beaucoup plus net. Je n'aime vraiment pas sa façon de jouer (en plus du fait que je ne comprends pas la moitié de ce qu'il dit) et je le trouve trop peu crédible dans ce rôle. Le dernier rôle important est tenu par Anaïs Demoustier et il illustre assez bien le problème de ce film. L'actrice interprète un personnage vraiment central (meilleure amie de Thérèse et sœur de Bernard) mais trop peu exploité véritablement, sans parler du fait que le fait qu'Anaïs Demoustier et Audrey Tautou soient censées n'avoir qu'un an ou deux d'écart manque clairement de crédibilité (elles en ont plus de dix pour de vrai). La jeune actrice s'en sort très bien mais aurait vraiment mérité une plus grande place dans tout le scénario, car c'est sans doute autour d'elle que se cristallise une bonne partie des problématiques soulevées ou au moins effleurées par le film.

VERDICT :

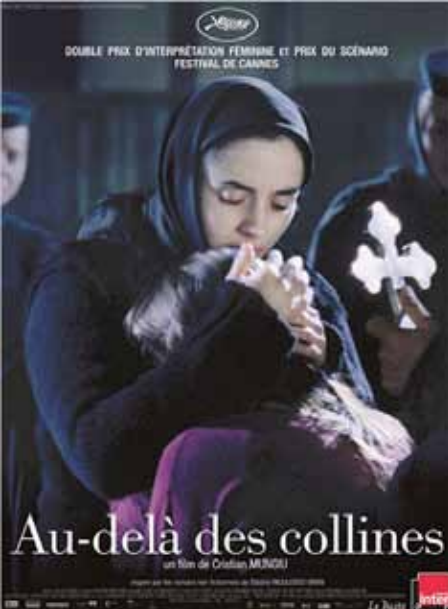
Claude Miller signe avec *Thérèse Desqueyroux* un long métrage qui se veut l'analyse d'un processus psychologique mais qui rate un peu sa cible. Reste un joli témoignage sur cette époque. Plutôt élégant mais finalement un peu vain.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

ANAÏS DEMOUSTIER

DÉCEMBRE



AU-DELÀ DES COLLINES

Christian Mungiu

Date de sortie : 21-11-2012 Vu le : 04-12-2012

Au cinéma : CNP (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Au cœur de la Roumanie profonde, Alina revient d'Allemagne pour visiter Voichita, camarade d'orphelinat, afin de la convaincre de l'accompagner dans son nouveau pays. Mais Voichita fait maintenant partie d'une communauté religieuse et Alina a du mal à s'y faire...

CRITIQUE :

Cristian Mungiu, c'était pour moi l'homme d'un seul film. Et pas n'importe lequel puisqu'avec *4 mois, 3 semaines 2 jours*, il avait remporté il y a maintenant cinq ans la Palme d'Or au Festival de Cannes. Ce film était dur, âpre, parfois même particulièrement répugnant dans ce qu'il montrait, mais il avait pour lui une vraie force, une radicalité assez impressionnante (en tout cas, il m'était apparu comme tel en son temps) et une interprétation au top avec Anamaria Marinca que l'on a peu vu depuis alors que je la voyais partie pour une carrière internationale brillante. Au cours des cinq dernières années, Cristian Mungiu a bien tourné une partie d'un film à sketch roumain sorti de façon confidentielle en France mais il avait honnêtement un peu disparu des écrans radars. Il est revenu en force cette année, une nouvelle fois grâce au Festival de Cannes (qui n'oublie jamais ses

anciens lauréats) où son nouveau film a encore fait parler de lui, lors de sa projection mais aussi pour le palmarès où il a remporté deux Prix, ce qui est toujours une rareté à souligner, avec un double d'interprétation féminine pour les deux actrices mais aussi celui du scénario. Autant dire que ce film faisait partie de mes objectifs de fin d'année. Je l'ai raté une première fois au UGC qui ne l'a programmé qu'une semaine dans ses salles (merci les mecs !!) et j'ai donc du me rendre au CNP, son charme désuet et ses salles où la place pour les jambes se fait rare, surtout quand le film dépasse les deux heures et demi. Mais je n'ai pas été déçu du voyage car *Au-delà des collines* est de ces films puissants et dérangeant qui ne peuvent laisser indifférents.

Dès les premières minutes, on se sent dans un film de Mungiu : un long plan mobile nous accueille. La caméra suit une jeune femme dans une gare, à la recherche d'une autre, croisant nombre de passagers. Les deux finissent par se rencontrer pour une longue et belle étreinte. En trois minutes chrono, on comprend le lien très intime qui unit ces deux jeunes femmes. Elles montent ensuite sur les contreforts de la ville, à l'écart (au-delà des collines, donc) pour se rendre dans le couvent où toute l'histoire (ou presque) va se dérouler. Ce couvent, ce sont des cases autour d'une chapelle, une dizaine de sœurs et un prêtre (« Papa ») qui semble diriger ce petit monde d'une main de fer. C'est dans cet univers à la fois très ouvert sur la nature – on est presque tout le temps à l'extérieur ou dans des espaces laissant passer la lumière et Mungiu ne rechigne pas à nous la montrer, cette nature – mais aussi refermé – les palissades sont présentes, autant physiquement que psychologiquement – que le drame se noue. Dans cet univers, Alina qui, visiblement, a vécu des choses très dures dans sa jeunesse et même lors de son séjour en Allemagne, va avoir beaucoup de mal à s'acclimater, puisqu'elle cherche avant tout à repartir avec son amie de toujours vers l'Allemagne. Malgré plusieurs tentatives, elle restera toujours dans cet endroit clos, et le spectateur avec elle. Quelques sorties vers la ville sont tout de même permises, mais elles revêtent souvent un caractère bien plus obligatoire (médical notamment) qu'autre chose. Le couvent la rattrape toujours, et avec lui, tout ce que cela implique.

Cristian Mungiu s'intéresse plutôt à ce qui se passe au sein même de cette communauté et sur la façon dont Alina réussit (ou pas) à s'y intégrer. Là où le réalisateur est fort, c'est dans la façon dont ce film pose un vrai regard sur le côté excessif que peut revêtir une religion. Il ne juge pas vraiment mais met le spectateur en face de réalités qui peuvent le heurter ou, au moins, le questionner. Il en faisait d'ailleurs de même sur la problématique de l'avortement dans son film précédent. De fait, une réelle force se dégage de ce film qui est une succession de plans très longs, parfois assez virtuoses, parfois moins travaillés. Et surtout, il y a une véritable montée dramatique puisque si la première heure est un peu longue et sert plus à mettre en place les personnages et le décor, la suite est de plus en plus intense, rythmée par les réactions d'Alina et la façon dont Voichita et la communauté dans son ensemble prennent cela. Pas mal de choses est en fait basé sur les non-dits. Parfois, les choses ne sont pas montrées volontairement mais il y a aussi toutes les questions posées très finement autour de l'amour inavoué entre ces deux amies. La dernière demi-heure du film est le point culminant de tout le processus, suite de séquences assez impressionnantes, qui mettent mal à l'aise, mais qui ne sont que la résultante de ce qui a pu se passer pen-

dant les deux heures précédentes. Après, j'avoue que j'ai du mal à comprendre qu'on ait pu donner le Prix du scénario à ce film car celui-ci n'est pas vraiment inventif, et, surtout, il est tiré d'évènements qui se sont réellement déroulés. Il a le mérite de faire monter une pression et une tension de façon intelligente et fine, ce qui n'est pas mal, me direz-vous.

Il faut dire aussi que Cristian Mungiu prend le temps de développer ce qu'il souhaite réellement montrer. Son film dure 152 minutes et, en plus, il faut savoir qu'il a déjà raboté plus de quarante minutes de pellicule. Dans le temps, j'aurais parlé de ce long-métrage comme représentatif d'un cinéma radical, mais ce n'est pas vraiment le terme car il n'y a rien de véritablement inventif ou de totalement fou dans la réalisation mais plutôt une vraie propension à ne jamais dévier de sa façon de faire et à mettre en scène des séquences longues, qui doivent être éprouvantes pour les comédiens. En ce sens, et même si je n'aime pas beaucoup ce terme, c'est un « film à festival » avec ce que les jurés sont en droit d'attendre : un drame, une histoire forte, une réalisation qui donne une vraie place à des plans très longs, des comédiens qui sont des découvertes,... D'ailleurs, de ce côté-là, on peut féliciter le réalisateur d'être allé dégoter ces deux jeunes actrices dont l'une, Cosmina Stratan, est vraiment impressionnante. Elle joue la sœur qui se pose peu à peu des questions et qui est tiraillée entre son « amitié » et la quête de Dieu. Elle est parfaite et le regard qu'elle arrive à tenir pendant très longtemps lors de l'une des dernières séquences du film ne peut que rester dans les mémoires. Tout comme ce film d'ailleurs, qui mériterait presque un second visionnage, dans pas très longtemps, pour en saisir vraiment tous les enjeux et en décrypter tout le sens car je suis persuadé que je suis passé à côté de pas mal d'éléments.

VERDICT :

Cristian Mungiu signe une nouvelle fois un film très puissant dans la façon qu'il a d'affronter frontalement un sujet fort. Encore une fois, sa direction d'acteurs est à souligner, avec, notamment la novice Cosmina Stratan dont on pourrait entendre parler d'ici peu.

NOTE : 15

**COUP DE CŒUR :
COSMINA STRATAN**



COMME DES FRÈRES

Hugo Gelin

Date de sortie : 21-11-2012 Vu le : 05-12-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Boris, Elie et Maxime sont très différents mais une chose les rapproche : leur lien avec Charlie, avec qui ils avaient chacun une relation particulière. Mais voilà, Charlie est morte et ils s'étaient promis de faire ensemble un voyage en Corse, dans la maison de cette dernière. Ce voyage, ils ne le feront qu'à trois...

CRITIQUE :

Dans la famille Gélín, je demande le petit-fils ! Troisième génération d'une lignée d'acteurs, actrices, producteurs, scénaristes, Hugo Gélín, maintenant trente deux ans se lance lui-aussi dans le cinéma mais sans passer par la case acteur. Après une première expérience avec un court métrage il y a dix ans qui réunissait pas mal d'acteurs connus, le voilà à la tête d'un vrai film, qu'il a lui-même coécrit avec, entre-autre, Hervé Mimran, qui commence lui aussi à se faire une petite place dans le monde de la comédie *made in France*. Parce que *Comme des frères* s'inscrit clairement dans une veine lancée maintenant il y a quelques années et qui connaît depuis peu un vrai succès, au moins public : les films de potes qui ne sont pas uniquement des comédies mais qui veulent aussi se baser sur un côté un peu plus dramatique, pour donner de la consistance et de la matière aux person-

nages et à l'histoire dans son ensemble. *Les petits mouchoirs* est l'exemple parfait de cela mais *Radiostars* ou *Nous York* cette année s'inscrivent aussi complètement dans cette veine. D'ailleurs, ce qui est très amusant, c'est que *Comme des frères* est une forme de synthèse quasi-parfaite des trois films que je viens de citer. On y trouve des éléments piochés un peu partout (le drame initial des *Petits mouchoirs*, les sentiments ambigus de *Nous York* ou le road-movie de *Radiostars*,...) qui, assemblés, donnent ce nouveau long-métrage. Alors, *Comme des frères* en représentant ultime de cette forme de comédie bien française ? Peut-être, oui, car il a pour lui tout ce qu'on peut trouver d'agaçant mais aussi d'attachant à ce type de films...

En fait, on pourrait presque dire que *Comme des frères* a le défaut de ses qualités. Expliquons-nous. Le film part d'une base plutôt intéressante qui est le suivant : pourquoi ne pas faire que trois personnes *a priori* très différentes (tant socialement que dans l'âge de chacun) puissent être profondément liées. Idée pas bête du tout car peu ou pas exploitée en tant que telle au cinéma. Il fallait ensuite trouver quelque chose qui les unit et c'est une femme (Mélanie Thierry, son sourire forcé et sa voix assez insupportable) qui va servir de ciment. Chacun l'a connu d'une manière différente et a donc une relation très particulière avec elle. Pour l'un, c'est la femme de sa vie, pour l'autre, c'est comme une sœur, et pour le dernier, c'était sa nou-nou. Tout commence avec l'enterrement de cette fameuse Charlie, où les trois sont, en costume, l'un à côté de l'autre (image qui fait d'ailleurs directement écho à la dernière image du film). C'est alors à la fois une fin mais, surtout, le point de départ de toute l'aventure des personnages. Jusque-là, pas grand-chose à redire car c'est même plutôt ingénieux et bien trouvé. Mais c'est ensuite dans la façon de réellement s'emparer de ces quatre personnages que le bât blesse assez vite car tout devient beaucoup trop caricatural pour être véritablement concluant. Comme nous avons pu le dire, les trois camarades sont très différents et le scénario en joue, mais trop, beaucoup trop. Chacun reste complètement dans son personnage pendant tout le film et s'il y a des évolutions dans les comportements, elles ne paraissent pas vraiment naturelles. Alors, c'est sûr qu'il y a quelques bonnes vannes, mais, dans l'ensemble, ça ne va pas chercher bien loin et devient, à la longue, un peu répétitif.

Les trois garçons s'embarquent dans un *road-movie* dans la plus grande tradition, et filmé comme tel, avec enchaînement de scènes en voiture et de « pauses », plus ou moins forcées. Là-encore, la construction manque singulièrement d'originalité car le tout est totalement télévisé. On voit venir les événements de tellement loin qu'ils en perdent tout intérêt et c'est même parfois un peu désolant de voir aussi peu de singularité dans l'écriture. Mais, là où ça se corse (sans mauvais jeu de mots) ce voyage est aussi temporel car, au cours de l'équipée, plusieurs *flashbacks* nous sont proposés. Là encore, c'est à la fois une bonne et une mauvaise chose. Ce n'est pas bête sur le principe car ils nous permettent de comprendre pourquoi Charlie est si importante pour eux et pourquoi, malgré leurs différences, ils entreprennent ce voyage. De plus, le principe qui veut qu'on ne voit jamais les personnages seuls mais toujours en lien direct avec Charlie et les deux autres permet de renforcer ce lien entre les quatre. Mais, ces séquences ne sont pas toujours utiles et elles sont même parfois un peu surfaites. Pendant leur voyage, les trois garçons vont se confronter, en plus de la question du deuil, à plein d'autres problématiques (fidélité, paternité, rapport au père) qui se surajoutent un peu au gré du vent, sans forcément être très bien introduites et qui, la plupart du temps, alourdissent plus le propos qu'autre chose.

Globalement, ce scénario use de beaucoup trop de facilités, d'éléments déjà vus et revus, et même parfois, de séquences qu'on ne voudrait même plus avoir devant les yeux. Un seul exemple : tout le passage à Aix-en-Provence (attention, je n'ai rien contre cette ville) mais bon, le coup de « tout le monde s'embrouille, l'un part avec une fille, l'autre dans son coin... », c'est très énervant car, là encore, ça manque de finesse et de justesse à la fois dans l'écriture-même, mais aussi dans la façon de réaliser qui a tendance à être très illustrative. En fait, ce qui m'agace le plus, je m'en rends compte, c'est quand on joue trop artificiellement sur le côté « montagnes russes émotionnelles ». Clairement, le réalisateur fait tout pour que l'on passe du rire aux larmes. Mais c'est tellement visible que, de mon côté, ça bloque toute émotion et je passe plutôt du sourire au soupire. Je déteste qu'on essaie de me prendre comme cela par les sentiments. Et la musique originale, composée par Revolver, n'arrange rien. Elle est plutôt réussie mais si présente et accompagnant tellement les émotions des personnages qu'elle devient à la longue presque écoeurante. Comme certaines blagues, d'ailleurs, drôles au départ mais, qui, à la longue se transforment en *running-gag* un peu plus lassants. Surtout que le scénario se fait un malin plaisir à multiplier le comique de répétition, à la limite de l'indigestion. Enfin, une dernière remarque, d'ordre plus technique, c'est que le son est parfois mauvais et on ne comprend pas toujours ce que disent les personnages, et notamment Nicolas Duvauchelle.

Mais – car il y a toujours un mais – malgré tous ces défauts, qui sont parfois plus qu'horripilants, on ne peut pas s'empêcher d'avoir une certaine tendresse pour ce film, et c'est bien pour cela qu'il n'est pas complètement raté. Il y a vraiment quelque chose qui en ressort, d'assez difficile à cerner – on est plus dans l'ordre de la sensation que de l'explicable – et qui fait qu'on s'y attache, à ces trois personnages, avec chacun leur personnalité et le côté amusant qui en découle. Le plus jeune est notamment très drôle avec tous ses tics, sa vision complètement *bisounours* du monde et son besoin compulsif de manger et d'être en relation avec sa mère. Mais il vaut en grande partie pour l'interprétation assez formidable de Pierre Niney, qui se révèle véritablement avec ce film. Il lui donne un côté à la fois poétique et touchant. Pour Nicolas Duvauchelle et François-Xavier Demaison, c'est un peu moins probant, leurs personnages étant peut-être aussi un peu moins intéressants. Il y a au cœur du long-métrage, soyons honnête, quelques passages vraiment très drôles, des scènes pas mal écrites du tout et un certain nombre de répliques qui font mouches. Ça ne suffit pas pour faire de ce *Comme des frères* une vraie bonne comédie mais, au moins, ça l'empêche de plonger complètement et nous permet de passer un bon moment. C'est mieux que rien...

VERDICT :

Malgré un nombre de défauts bien au-dessus de l'acceptable, *Comme des frères* n'est pas un mauvais film parce qu'il réussit à distiller quelque chose d'attachant et de presque réconfortant. Mais bon, quand même,...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :
PIERRE NINEY

COGAN : KILLING THEM SOFTLY

Andrew Dominik

Date de sortie : 05-12-2012 Vu le : 07-12-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Alors qu'un braquage a été commis dans un tripot, Cogan, tueur à gages respecté dans le milieu, se voit confier la mission de clarifier un peu les choses et de faire le ménage, si nécessaire.

CRITIQUE :

Plus de cinq ans qu'Andrew Dominik n'avait rien réalisé. L'australien, qui est en train de devenir le nouveau Terrence Malick ou James Gray (avec maintenant trois films en onze ans), avait pourtant ébloui son monde avec son précédent film, *L'assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford*, qui, au-delà de son titre (et de quelques séquences) à rallonge, démontrait une réelle maîtrise de la part de son réalisateur, déjà remarqué avec son tout premier film, *Chopper*, au début des années 2000. Je me disais que s'il avait mis cinq ans pour refaire un film, c'est qu'il avait sur le feu un projet de grande envergure, qui deman-

daît du temps pour sa mise en œuvre. Présenté à Cannes cette année, *Cogan* (appelons-le comme cela, c'est plus court) a plutôt déçu les observateurs présents sur place. Je voulais tout de même y croire et attendais donc avec une certaine impatience sa sortie. Mais, je dois bien dire que, moi aussi, j'ai été en grande partie déçu par ce long-métrage, qui, bien plus que véritablement décevant, est particulièrement déroutant. Il est donc très difficile de se faire une idée définitive dessus, ce qui est toujours frustrant et même un peu énervant.

D'ailleurs, en un sens, *Cogan* constitue l'antithèse presque parfaite de *L'assassinat de Jesse James...*, film qui, dès son titre, annonçait son objet et dont toute la dramaturgie tendait vers cette séquence attendue de la mort du héros. Il avait donc pour lui un programme très clair et une ligne directrice qui portait tout le long-métrage. Là, c'est beaucoup, mais alors beaucoup plus flou. On ne voit jamais trop où on va. Des personnages apparaissent, puis disparaissent sans que l'on sache trop ce qu'ils faisaient là. La palme revient en ce sens à ce Mickey, joué par James Gandolfini, qui ne sert absolument à rien mais qui monopolise quand même quelques séquences pour raconter ses déboires sexuels et sentimentaux. On est un peu parfois dans le domaine du paranormal tant certaines scènes semblent complètement en dehors du scénario global. D'ailleurs, de ce scénario, parlons-en. Le principe en est extrêmement simple, mais, en même temps, il reste un peu nébuleux du fait du peu d'explication sur le rôle de certains personnages (cet avocat dans la voiture par exemple). Assez vite, ça se transforme en un jeu de massacre puisque tout le monde se fait liquider par Cogan ou d'autres, de manière plus ou moins « douce ». Tout cela entrecoupé par des scènes où ça parlote, on ne sait vraiment pourquoi. Et puis, toute l'histoire s'inscrit complètement dans le contexte des élections américaines de 2008, puisque les discours des candidats ouvrent et concluent le film et rythment de nombreuses scènes. Là encore, on peut se demander la raison de ce lien car ça n'apporte pas énormément au film dans son ensemble. Au final, cela fait quand même beaucoup (trop) de questions sur le long métrage, ce qui explique la difficulté qui existe à véritablement le saisir.

Pourtant, Andrew Dominik n'est pas un manche, loin de là. Ça se sent vraiment qu'on est dans la catégorie haute de la mise en scène. Et c'est peut-être ce qui est le plus étonnant dans ce film : on voit bien que le réalisateur a du talent, beaucoup de talent, mais il s'en sert plutôt mal en le diluant dans un scénario qui ne lui permet pas vraiment de l'exploiter. Certaines séquences sont là pour nous rappeler que le bonhomme sait filmer, et même mieux que ça (le meurtre de Markie). D'un autre côté, et c'est bien sûr le revers de la médaille, il en rajoute aussi beaucoup lors de certaines séquences (la prise de drogue, notamment). Il a aussi une vraie maîtrise de la façon de faire monter la pression, notamment lors de la scène de braquage, où on sent à tout moment qu'il peut se passer quelque chose. C'est aussi le cas de sa direction d'acteurs où tout le monde est nickel, et notamment Brad Pitt, parfait dans ce rôle de tueur à gages à sang froid. Il confirme qu'il est bien aujourd'hui un des acteurs les plus pointus d'Hollywood, pouvant choisir les projets en fonction de ses envies et être toujours bon, dans à peu près tous les rôles qu'on lui offre, aussi différents soient-ils. Tout cela donne finalement à *Cogan* un aspect

VERDICT :

Assez complexe à appréhender, *Cogan : killing them softly*, est plus étrange qu'autre chose : un scénario pas loin d'être bidon, des scènes assez formidables mais une impression d'ensemble plus que mitigée.

NOTE : 13

**COUP DE CŒUR :
BRAD PITT**

très déconcertant : agaçant par moments et formidable à d'autres. Si le réalisateur réussit, dans son prochain film, à mieux canaliser ses envies et à trouver un scénario qui sied vraiment bien à sa façon de faire, ça pourrait vraiment être exceptionnel. Là, ce n'est pas le cas et, quitte à faire, autant revoir son film précédent, beaucoup plus maîtrisé, à tous les points de vue.



ANNA KARÉNINE

Joe Wright

Date de sortie : 05-12-2012 Vu le : 09-12-2012

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre : DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Fin du dix-neuvième siècle, en Russie. Anna Karénine est mariée à un important homme d'Etat. Mais, tombée sous le charme d'un jeune comte, elle va peu à peu céder à la tentation de l'adultère, ce qui n'est pas sans provoquer des remous dans une société très corsetée.

CRITIQUE :

Après deux films un peu « différents » que je n'ai pas vu (*Le soliste* et *Hanna*), Joe Wright en revient à ses premières amours puisque que, comme pour ses deux réalisations initiales (*Orgueil et préjugés* et *Reviens-moi*), il s'attaque à un film autour d'un amour complexe avec, dans le rôle principal, Keira Knightley. Résumer ainsi les trois films dont il est question est peut-être un peu réducteur, mais il y a quand même de cela. On peut voir cette évolution comme une forme de retour aux sources à ce qui l'a fait connaître mais aussi ce pour quoi il est peut-être plus fait puisque *Reviens-moi* avait connu un petit succès public et critique, notamment dans le grand jeu des récompenses en 2008 : un Golden Globe remporté et une nomination aux Oscars pour le film. Il faut dire que ce dernier avait une

certaine classe. En son temps, je disais tout de même de ce film qu'on était toujours à la limite du *too much*. Et j'ai bien peur que *Anna Karénine*, énième adaptation d'un roman culte de Léon Tolstoï, nous ait fait franchir le pas, et de belle manière. En effet, avec son dernier long-métrage, fort d'un parti pris de réalisation plus assumé, Joe Wright a un mérite qu'on ne peut pas lui retirer : il ne fait pas les choses à moitié. Alors, forcément, dans ces cas-là, c'est un peu à double tranchant : ça passe ou ça casse. Malheureusement, malgré quelques jolis passages, on est plutôt du deuxième côté.

Joe Wright fait un choix très net d'emblée, qui s'avère plus un pur choix de mise en scène que de scénario : celui de prendre l'histoire de cette jeune femme et d'en faire un ballet filmé. Cela est d'abord marqué par ce lieu – un théâtre – où beaucoup de choses se passent pour tous les personnages. Mais la mise en « scène » ne se contente pas d'utiliser seulement le cœur de la salle – la scène – mais bien le bâtiment lui-même. Le parterre est tantôt salle de balle ou paddock de course de chevaux et même les coulisses ou coursives où il se passe aussi des événements et où les décors évoluent sous nos yeux constituent des lieux très importants. Cet espace est donc à la fois clos mais aussi, en un sens, ouvert, car il est le lieu d'un nombre très important de décors et donc d'ambiances différentes. Parfois, même, les personnages partent de ce théâtre pour se retrouver dans un autre décor. Plusieurs autres éléments nous font penser invariablement à un ballet. Il y a d'abord la très forte présence de la musique (nous y reviendrons) ainsi que cette propension à tout chorégraphier. Ainsi, les bonhommes ne peuvent pas se faire mettre une veste sans faire un petit tour sur eux-mêmes. C'est drôle au début, mais à la longue, ça devient un peu lassant. Enfin, et c'est peut-être le plus intéressant, tout le scénario est construit autour d'actes, avec des passages obligés (la rencontre, le dilemme, le choix, ...) qui sont autant de parties bien différenciées. Cette façon de faire se déploie surtout dans une première demi-heure assez folle où on ne sait parfois plus bien où on se trouve puisqu'on est presque toujours dans le théâtre et où on est pris dans un tourbillon incessant. Tout cela culmine dans une scène de valse complètement dingue, et, il faut bien le dire, assez virtuose techniquement. Elle marque clairement la fin de ce que l'on peut qualifier le premier acte. Avant cela, on a eu droit à un autre passage fascinant, filmé d'une traite, où un personnage traverse trois ambiances alors que les décors défilent sous nos yeux, pour finalement se retrouver assis à une table. C'est techniquement irréprochable et même assez fascinant mais on se demande un peu à quoi une telle débauche de talent cinématographique sert vraiment.

Et c'est un peu la question qui va nous accompagner pendant tout le long-métrage, même si la suite du film est tout de même plus « classique » et moins flamboyante. Mais, c'est une façon d'aborder l'histoire qui n'est pas forcément inintéressante car Joe Wright joue beaucoup de ce théâtre, de ses jeux d'ombres et lumières, des miroirs qui sont partout, du besoin de paraître dont il est une vitrine presque absolue. En plus, en matière de reconstitution, il se pose là tant les décors et les costumes sont parfaitement dans le ton. Tout cela pour nous conter le destin de cette femme, bien plus coupable auprès de la société de son époque, d'avoir troublé un ordre établi, qu'auprès de son propre mari, qui, après tout n'est qu'un homme trompé, ni plus, ni moins. Plusieurs autres histoires en parallèle, notamment celle d'un ami du frère d'Anna, nous montrent d'autres facettes de l'amour à cette époque, même si ce n'est pas toujours ni très convainquant ni très utile à tout le déroulé

de l'histoire. Tout le film repose donc sur une idée de mise en scène qui a une certaine originalité et qui, au moins, tranche un peu avec ce qu'on peut voir d'habitude avec le même type d'histoire. Par exemple, *Royal Affair* part à peu de choses près des mêmes éléments de scénario, mais en fait un traitement beaucoup plus classique. Avec Joe Wright, on est à peu près sûr que ça va donner dans le côté grandiloquent (on se souvient tous de la séquence de Dunkerque dans *Reviens-moi*) et, là, au moins, on n'est pas déçu du voyage, mais plus du résultat...

Avec ce film, on peut jouer au jeu du « *trop de ... tue le ...* », parce qu'il y a beaucoup d'éléments dont on peut dire cela. J'avais promis de reparler de la musique, qui en est un exemple parfait. Toujours présente en fond, elle finit par nous assourdir et, au bout d'un moment, on essaie même de l'oublier pour ne pas devenir fou. Il en est de même pour sa manière de filmer, toujours en mouvement. C'est très fluide mais, au bout d'un moment, ça en devient presque écœurant. On sent que Joe Wright est capable de se calmer un petit peu mais, tout de suite, on rentre dans quelque chose de très carré, sans aucune imagination, comme s'il ne pouvait que s'exprimer dans l'outrance. En ce sens, son cinéma me ferait presque penser à celui de Baz Luhrmann (*Romeo + Juliet*, *Moulin Rouge*, *Australia*), en moins excessif, quand même. Ici, de cette exaltation continue des sentiments amoureux que le réalisateur cherche à montrer, il ne reste pas grand-chose, si ce n'est un petit quelque chose qui se dégage de ce film : une forme de romantisme exacerbé, sans doute trop. Dans une telle configuration, Keira Knightley, et sa capacité à en rajouter des tonnes, se voit donner l'occasion de se faire plaisir. Et elle ne se gêne pas. On frise parfois le grotesque même si la limite n'est, là, jamais véritablement franchie. Face à elle, Jude Law est plus que sérieux, Aaron Johnson plus qu'insignifiant et tous les autres personnages plus qu'oubliables. Même Alicia Vikander, en princesse éconduite puis amoureuse, ne fait aucune étincelle alors que j'en espérais beaucoup après sa partition subtile dans *Royal Affair*. C'est comme si la mise en scène de Joe Wright prenait complètement le pas sur les acteurs dans leur ensemble et qu'on ne les voyait plus vraiment, cachés qu'ils sont derrière les trop nombreux artifices de réalisation. C'est un peu dommage mais, comme j'ai déjà pu le dire, Joe Wright a le mérite d'assumer jusqu'au bout une façon de faire personnelle et, en un sens, assez audacieuse. Je n'en cautionne pas complètement le résultat, parce que c'est « trop » tout ce qu'on veut, mais je ne peux que valider tout de même la vision artistique qu'il y a derrière et la volonté de réinventer à sa manière une œuvre connue et déjà plusieurs fois adaptée.

VERDICT :

En faisant du livre *Anna Karénine* une forme de ballet se déroulant dans un théâtre et où tout est chorégraphié à l'excès, Joe Wright prend un vrai parti pris. Mais il ne l'utilise pas forcément bien, malgré quelques séquences impressionnantes. Keira Knightley, elle, peut s'en donner à cœur joie...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

CERTAINES SÉQUENCES



LES MONDES DE RALPH

Walt Disney

Date de sortie : 05-12-2012 Vu le : 10-12-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Le soir, lorsque les arcades sont éteintes, commence la vraie vie pour les personnages de ces jeux. Ralph est l'un d'eux et il en a vraiment marre d'être le méchant de service. Il va alors se lancer dans une grande quête pour être reconnu par tous comme un bon gaillard...

CRITIQUE :

Et si 2012 était l'année où tout a basculé entre *Disney* et *Pixar* ? La question mérite vraiment d'être posée car après le traditionnel film d'été des studios d'Emeryville, qui était loin d'être un *Pixar* habituel, voilà que c'est le film de Noël de chez *Disney* qui nous fait le coup inverse. C'est à n'y plus rien comprendre du tout... Depuis que *Disney* a racheté *Pixar* et que John Lasseter, figure historique de *Pixar*, a pris la tête du studio de ce grand studio d'animation, on a de plus en plus de mal à voir la différence réelle qui existe entre les deux alors que, au départ, ce sont bien deux univers très différents avec des chartes graphiques distinctes et des publics visés pas forcément identiques. Et il faut bien dire que les *Pixar* ont été, dans l'ensemble, de bien meilleure qualité et ont complètement

supplanté *Disney* pendant un temps (d'où le rachat, d'ailleurs). Depuis 2006, donc, il y a bien sûr eu des projets très différenciés comme *Wall E* (audace maximale) d'un côté et *La princesse et la grenouille* (animation « à l'ancienne ») de l'autre mais l'écart tend progressivement à se resserrer et le cru 2012 ne peut que nous en apporter une preuve claire et définitive. *Les mondes de Ralph* part d'un sujet qui semble tout droit sorti de l'univers *Pixar* mais se transforme assez vite en quelque chose de beaucoup plus conventionnel, et donc, de plus « *Disney* ». C'est forcément un peu moins intéressant.

L'idée de base est vraiment géniale et les quinze premières minutes l'exploitent à fond : les personnages de jeux d'arcade ont une vraie vie et interagissent entre eux. C'est un concept assez formidable, notamment lancé par cette idée de réunion des « méchants anonymes » (chez Pacman, rien que ça) avec des créatures rappelant forcément celles des jeux de notre enfance. Il y a de nombreuses références, à la fois à des licences mythiques (*Street Fighter* notamment) mais aussi à l'univers du jeu d'arcade dans son ensemble. Et, c'est bien la première fois que je vais dire cela pour un film d'animation, mais je pense que je suis un peu trop jeune pour comprendre toutes les blagues. En effet, je n'ai jamais connu les vraies salles d'arcade, passant directement aux jeux sur ordinateur. Cela ne pose en soi pas beaucoup de problèmes mais j'imagine que les enfants – qui restent qu'on le veuille ou non le public cible de ce film – ne vont rien comprendre du tout. D'ailleurs, c'est aussi la seule fois de ma vie où j'assistais à un film d'animation sans aucun enfant dans la salle. Bon, il est vrai qu'une séance en VO, le mercredi soir, ne favorisait pas forcément un tel phénomène, mais quand même... Ainsi, le premier tiers du film passe très bien, dans une ambiance *punchy* à souhait, et traversé ça et là de petites trouvailles assez extraordinaires. Cela culmine dans une séquence assez dantesque où Ralph se retrouve catapulté dans un monde hyper violent où son rôle est de détruire des bugs à tire-larigot... Séquence assez jouissive, il faut bien le dire. Mais on sent déjà largement poindre ce qui va suivre puisque l'idée de base que l'on retrouve maintenant dans tous les gros films d'animation se fait jour d'entrée de jeu : un être différent veut être accepté par tous.

Forcément, assez vite, on dévie donc vers quelque chose de plus attendu, où tout le contexte n'est plus vraiment utilisé : l'histoire d'amitié entre deux êtres rejetés par leurs jeux. L'un parce qu'il est le méchant et l'autre parce qu'elle est une anomalie de programmation – super idée pas du tout assez exploitée, ou mal. Le couple est plus qu'improbable mais il fonctionne pas mal, notamment grâce à la verve de ce petit bout de femme qui veut devenir pilote (toujours cette idée du libre choix et de tout faire pour y arriver qui traverse tous les films d'animation). Ce qui est « amusant », c'est que ce côté un peu guimauve du scénario se met en place au moment où Ralph arrive dans ce jeu (*Sugar Rush*) où le monde est justement celui des sucreries et du rose acidulé. C'est forcément un peu voulu par le scénario mais on ne peut m'ôter l'idée que c'est tout de même un peu dommage. Parce qu'à partir de là, on va vraiment rentrer dans le schéma classique – entraide, trahison, remise en question, sauvetage – et ça pourrait se passer dans le monde réel que ça serait exactement pareil. Il n'y a plus que quelques références au monde du jeu mais c'est plutôt à *Alice au Pays des Merveilles* que l'on pense. Il manque aussi des vrais personnages secondaires véritablement intéressants : là, ils ne sont pas assez présents et n'ont finalement que trop peu d'intérêt, même si certains arrachent quelques sourires. Le tout est tellement téléguidé, notamment sur la fin, que l'ensemble

manque du minimum d'émotion qu'on est en droit d'attendre pour ce genre de long-métrage.

Ainsi, on peut vraiment regretter qu'une telle idée n'ait pas pu être mise en film par l'un des grands réalisateurs de *Pixar*. Ils auraient vraiment pu donner un côté épique à la quête du héros et à tous ces personnages. Mais c'est *Disney* qui s'en est occupé et c'est forcément un peu dommage, car à autant mixer les univers des deux studios, on va finir par ne plus s'y retrouver et, surtout, à y perdre ce qui faisait le sel et le bonheur d'aller voir un film *Pixar*. Maintenant, il ne risque de plus y avoir la même excitation... Même visuellement, on ne fait plus bien la différence. La seule chose que l'on peut dire, c'est que c'est quasi-parfait techniquement et la 3D est telle qu'on l'oublie, ce qui est une très bonne chose. C'est sans doute dans l'intérêt commercial de deux entités qui sont maintenant très proches de ne presque faire plus qu'un, mais, artistiquement, c'est bien plus discutable car on a réellement l'impression que, dans l'ensemble, le spectateur se retrouve avec deux films assez équivalents, d'un niveau convenable mais loin d'être exceptionnels. Espérons qu'avec le *préquel* de *Monstres et Compagnie*, toujours prévu pour cet été, *Pixar* revienne un peu aux fondamentaux. C'est-à-dire une excellence graphique, une capacité scénaristique à entremêler les niveaux de lecture et de l'émotion. S'il y a tout cela, alors je serai plus qu'heureux.

VERDICT :

Tout comme *Rebelle* n'était pas vraiment un *Pixar* traditionnel, *Les mondes de Ralph* n'est pas un « vrai » *Disney*. Bourré de références et de petites trouvailles, il pêche néanmoins par un scénario trop basique pour lui permettre d'être un excellent film d'animation. Parce que l'idée est vraiment là.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

TOUT LE PRINCIPE DU FILM



LES BÊTES DU SUD SAUVAGE

Benh Zeitlin

Date de sortie : 12-12-2012 Vu le : 12-12-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Dans le bayou, au cœur de la nature et à proximité de la Nouvelle Orléans, vit une jeune fille avec son papa, de plus en plus malade. Un jour, la nature se dérègle et les eaux commencent à monter dangereusement, amenant avec elles les aurochs, terribles créatures...

CRITIQUE :

Rarement un film aura fait autant de *buzz* avant sa sortie officielle en France. C'est simple, depuis un an, j'en entends parler à peu près tout le temps puisqu'il ramasse les récompenses à travers le globe comme des petits pains et que partout il est acclamé. A Cannes, notamment, où, en mai dernier il est reparti avec la *Caméra d'or* (meilleur premier long-métrage) et une bordée d'autres titres. La même chose s'est produite aussi à Sundance ou à Deauville. De plus, les critiques sont (presque) toutes unanimes pour reconnaître la grande qualité, et même le côté assez incroyable, de ce premier film américain. Fait assez rare pour être souligné. Bref, *Les bêtes du sud sauvage* s'avance vraiment comme le film à ne pas rater en cette fin d'année et certains en parlaient même comme

du long-métrage de l'année et de la découverte de la décennie (j'exagère un peu, mais pas tant que ça). Forcément, avec tant d'échos positifs avant un film, on ne peut quasiment qu'être désenchanté par rapport au résultat final, même si je trouvais la bande-annonce assez formidable et émouvante. Mais, ce premier long-métrage de Benh Zeitlin ne m'a pas déçu, loin de là. Ce n'est pas non plus le film du siècle, mais c'est un long-métrage singulier, plein de sensibilité, et qui mérite vraiment de trouver son public.

Ce que l'on peut commencer par dire sur ce film, c'est qu'il est à la fois très dur à raconter – mon pitch en raconte à la fois trop et pas assez – mais aussi compliqué à véritablement définir. On est toujours à la limite entre le fantastique et le réel, c'est tout à la fois un drame intimiste et un film catastrophe, mais c'est aussi un film qui aborde de vrais sujets graves de façon détournée. En ce sens, c'est un véritable OCNI (Objet Cinématographique Non Identifié) que ce long-métrage, de ce genre d'œuvres comme on en voit une de temps en temps. La forme qui collerait peut-être le plus au long-métrage est sans doute celle du conte, comme nous le montrerons plus loin. Le lieu où se passe toute cette histoire – le bayou de la Louisiane méridionale – est parfait pour ce genre de récit car c'est un endroit qui existe, bien sûr, mais qui reste particulièrement secret et un peu fantasmé (*Walt Disney* y avait déjà mis les pieds avec *La princesse et la grenouille* mais, justement, dans une vision très fantasmagorique). Et ce bayou procure une vraie ambiance, d'abord par ses paysages presque surnaturels (importance de l'eau, verdure très présente) mais aussi du fait de ses habitants qui, honnêtement, semblent un peu barrés. Ils refusent en tout cas catégoriquement de quitter leurs terres malgré le danger et sont prêts à y laisser leur peau s'il le faut.

Le réalisateur peut développer dans un tel décor son univers propre, toujours aux frontières du réel et du fantastique. Il maîtrise parfaitement cet aspect de son scénario, notamment grâce à son style de réalisation. Il a en effet une vraie façon personnelle de faire son film, en lien direct avec la manière dont il raconte son histoire – sous forme de conte, donc. C'est loin d'être complètement *borderline* mais il y a un foisonnement, de la flamboyance à certains moments, qui donnent un aspect vraiment singulier à l'ensemble. Cela est notamment vrai dans tout le prologue qui, peu à peu, devient de plus en plus saisissant et émouvant pour culminer dans un déluge pyrotechnique et musical assez incroyable. Cette forme de conte est aussi marquée par le fait que le film raconte vraiment quelque chose, une histoire. Mais, en même temps, il évoque, il est vrai de manière un peu détournée et transversale, la question du réchauffement climatique et de ses conséquences directes, ainsi que celle des oubliés de l'ouragan Katrina. Il y a dans le destin de cette petite fille une forme d'épopée que l'on peut presque qualifier de magique. La jeune fille en elle-même, dont la voix-off est pourtant très présente, ne raconte jamais avec ses mots cette histoire, puisqu'elle fait des digressions d'ordre plus « philosophique » sur ce qui lui arrive. C'est bien la caméra qui nous permet de suivre Hushpuppy dans toutes ses aventures. Et la force dramatique qui ressort de cette manière de faire est vraiment saisissante.

Il y a dans l'appréhension de ce film quelque chose qui dépasse le cadre de la raison (et pourtant, il n'y a pas plus rationnel que moi). *Les bêtes du sud sauvage* est une expérience sensorielle qui se vit plus qu'elle ne se comprend véritablement.

Et, en ce sens, c'est un long métrage rare car peu de ses semblables font le même effet. Le dernier qui me vient en tête est *The Tree of Life* du maître Terrence Malick. D'ailleurs, dans la façon de construire son film, Benh Zeitlin m'a un peu fait penser à son illustre collègue, notamment dans la façon de filmer la nature et d'en faire un personnage à part entière en la rendant infiniment vivante, (c'est surtout vrai dans *La ligne rouge* chez Malick) mais aussi en choisissant délibérément de ne pas tout expliquer et de laisser une part d'interprétation et de rêve au spectateur. Ce film se dévoile ainsi sous les yeux du spectateur, porté par quelque chose de fascinant et même d'un peu hypnotique par moments. Cela tient au propos et surtout à la façon de l'illustrer. L'émotion n'est jamais bien loin, toujours à fleur de peau, mais subtilement retenue jusqu'aux dernières secondes. Cela est aussi dû à une bande originale splendide, coécrite par le réalisateur lui-même (artiste multi-facettes, donc). Elle est vraiment du genre à trotter dans la tête bien longtemps après le film, et à se faire remémorer des passages bien précis.

Les bêtes du sud sauvage ne serait peut-être pas un si bon film sans la performance absolument incroyable de Quvenzhané Wallis, jeune interprète qui avait entre six et huit ans pendant le tournage. C'est toujours dur de juger les performances d'enfant mais la jeune fille dépasse complètement cette frontière puisqu'elle joue véritablement comme une adulte. Son regard, notamment, est d'une force incroyable et elle porte littéralement tout le film sur ses (toutes petites) épaules. La question suivante va alors se poser : peut-on donner l'Oscar à une enfant de moins de dix ans ? Les Golden Globes, eux, viennent de répondre par la négative puisqu'elle ne fait pas partie des dix nominés en lice pour les deux récompenses qui seront distribuées en janvier prochain. Attendons de voir ce que va décider l'Académie des Oscars. Ce film a enfin un côté infiniment jouissif, car on a vraiment l'impression d'assister en direct à la naissance d'un grand réalisateur, de ceux qui peuvent marquer leur époque. J'ai deux souvenirs identiques : Steve McQueen avec *Hunger* et Florian Henckel von Donnerstmarck avec *La vie des autres*. La suite pour chacun d'entre eux – le deuxième film est sans doute le plus compliqué – n'a pas été la même, loin de là, puisque le Britannique a réalisé un deuxième film presque encore plus fort que le premier (le surpuissant *Shame*) alors que l'Allemand, lui, a plus cédé aux sirènes hollywoodiennes et à une forme de paresse avec *The tourist*. On peut alors se demander ce que sera la suite pour ce réalisateur qui doit déjà voir tourner autour de lui toutes les *Majors* avec de multiples projets, plus ou moins intéressants. Il va devoir gérer tout cela mais on peut espérer qu'il y arrive au mieux pour que *Les bêtes du sud sauvage* ne reste pas l'œuvre d'une vie mais soit bien le commencement d'une très grande carrière. De même pour Quvenzhané Wallis, d'ailleurs...

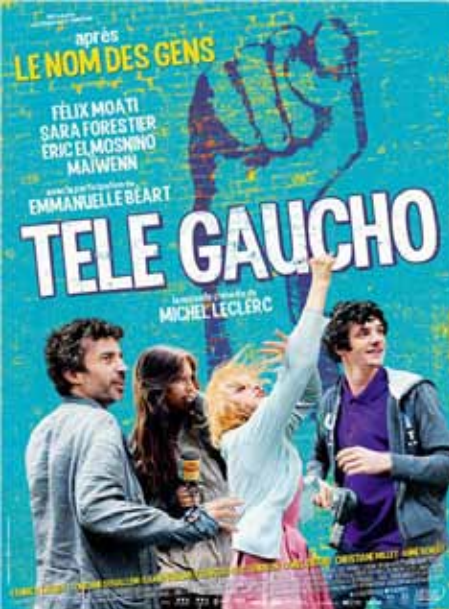
VERDICT :

Onirique, épique et poétique, *Les bêtes du sud sauvage* ne ressemble pas à grand-chose d'autre et c'est tant mieux. Une œuvre qui permet de révéler un très grand réalisateur mais aussi une jeune actrice extraordinaire. Le très beau film de cette fin d'année.

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

QUVENZHANÉ WALLIS



TÉLÉ GAUCHO

Michel Leclerc

Date de sortie : 12-12-2012 Vu le : 13-12-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Victor rêve de faire du cinéma. Alors qu'il obtient un stage avec une présentatrice de télé à la mode, il est en même temps embauché chez Télé Gaucho, chaîne de quartier dont les membres veulent révolutionner le paysage audiovisuel français.

CRITIQUE :

C'est drôle comme, en un peu plus d'un mois, le cinéma français nous offre deux films qui semblent former deux faces d'une même pièce. Ils se ressemblent de façon assez curieuse même s'ils ne sont pas abordés du tout de la même manière. C'est surtout leur aspect intimement autobiographique qui les rapproche, ainsi que leur façon d'aborder la problématique politique. Alors qu'Olivier Assayas, dans *Après mai*, montrait le désir de révolte chez la jeunesse au tout début des années 70, Michel Leclerc décide lui aussi de nous parler d'une expérience personnelle : celle de sa participation à une télé libre (la vraie *Télé bocal*) au cœur des années 90. Dans les deux cas, le réalisateur se met dans

la peau d'un jeune acteur pour nous conter ses aventures, plus ou moins joyeuses. Pour Assayas, c'est plutôt la forme du drame qui est utilisée alors que chez Michel Leclerc, c'est beaucoup plus léger et donc on a affaire à une comédie. Il faut dire que le réalisateur s'y connaît puisqu'il a offert en 2010 l'une des petites surprises de l'année avec le lunaire *Le nom des gens*, comédie politico-sentimentale très bien trousseée, inventive et parcourue de vrais moments réussis. Là, c'est beaucoup malheureusement plus compliqué et il nous donne à voir un film complètement foutraque et par moments plus bâclé qu'autre chose.

En voulant nous raconter une partie de sa vie, le réalisateur nous emmène dans un univers que je ne connaissais pas du tout, celui des télé associatives, sortes d'héritières idéologiques des radios pirates. Et c'est un peu un monde à part, il faut bien le dire. D'ailleurs, les locaux de cette télévision se trouvent à Paris, mais au fond d'une impasse, dans un hangar autour duquel on trouve toute sorte de personnes plus ou moins louches (au sein du personnel de la télé aussi d'ailleurs). C'est Victor qui nous fait rentrer dans ce monde, un peu par hasard, et on le découvre à travers ses yeux mais aussi sa voix. En effet, la voix-off est beaucoup utilisée (et j'ai tendance à penser que c'est la voix de Michel Leclerc lui-même) et permet d'opérer une forme de distanciation sur ce qui se passe devant nos yeux. Procédé classique qui est aussi utile pour faire des ellipses narratives. Pour le coup, dans *Télé Gaucho*, c'est difficile de vraiment évoquer cette question précise puisque de narration, il n'y en a pas vraiment. On retrouve certains marqueurs de scénario important qui permettent une trame générale mais, autour de cela, c'est le chaos le plus complet. Et on ne peut même pas parler de chaos organisé. Non, c'est le bazar, tout simplement.

Car ce qui caractérise sans doute le plus *Télé Gaucho* (à la fois en tant que film, et chaîne de télé, d'ailleurs), c'est son aspect incroyablement bordélique. Ça part dans tous les sens, tant au niveau du scénario que de la mise en scène. Forcément, on me dira que ça montre une expérience de vie qui était en elle-même complètement foutraque, et que donc, il est d'une certaine façon logique que le film retraçant cette aventure le soit tout autant. C'est un point de vue qui se défend mais, tout de même, on n'est pas obligé d'en faire autant et ce n'est pas une raison pour autant négliger certaines séquences et le scénario dans son ensemble. J'irais même à penser qu'un tel projet exige justement une vraie rigueur pour rendre l'ambiance véritable. Là, tout le monde crie tellement dans tous les coins que l'on n'y comprend plus grand-chose, si ce n'est que c'est un capharnaüm complet. Et, le plus dommageable, c'est qu'au bout d'un moment, le spectateur n'a plus envie de suivre cette bande de pieds-nickelés télévisuels, tellement leur façon de fonctionner et la manière dont elle nous est montrée, est agaçante. Ils ne sont même plus attachants... Tout est tellement *too much* qu'on commence vite à ne plus y croire (voire la façon dont est traitée la « méchante » du film) et, donc, à décrocher trop rapidement. De plus, certains passages du scénario sont vraiment écrits par-dessus la jambe et réalisés à l'avenant.

Et ce qui est peut-être le plus dommage, c'est la façon dont sont utilisés les acteurs. Il y a déjà le problème des personnages secondaires qui sont plus insignifiants qu'autre chose. Ils font toujours la même chose et des blagues à répétition, tout cela en étant quelque peu « ostracisé » par un scénario qui ne leur donne pas du tout une part importante. Il y avait

pourtant peut-être moyen de creuser de ce côté-là pour « stabiliser » un peu un script bancal et brouillon. Mais, en plus, ce ne sont même pas les acteurs principaux qui sauvent l'ensemble. Felix Moati (fils de) ne fait pas passer grand-chose et il est, globalement, plus décevant qu'autre chose, si ce n'est que c'est le seul qui ne passe pas son temps à vociférer et à s'emballer. Après, il y a Maïwenn qui, elle, pour le coup ne cesse jamais de crier (mais vraiment, ce n'est pas pour rire) alors c'est très vite extrêmement fatigant... Enfin, Michel Leclerc avait réussi à réunir les deux comédiens lauréats du César de la meilleure interprétation en 2011 avec d'un côté Sara Forestier (qui l'avait justement gagné avec le précédent film du réalisateur) et Eric Elmosnino. Ce dernier est sur le principe drôle dans son côté mégalo, hâbleur et un peu truand sur les bords, mais pareil, au bout de vingt minutes sans changer de registre, on s'en lasse... Sara Forestier, elle, campe une jeune fille assez peu douée et complètement « hors du monde ». Elle en fait des tonnes et des tonnes, au point de complètement déréaliser son personnage et de le rendre bien plus énervant qu'attachant. Symbole d'un film qui, à force d'en rajouter, se perd plus qu'autre chose et qui n'est pas sauvé par grand-chose.

VERDICT :

Beaucoup trop brouillon, ce long-métrage se caractérise surtout par son aspect étonnamment braillard et bordélique. Les acteurs en font tellement que ça devient plus agaçant qu'autre chose. Grosse déception.

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

J'AI VRAIMENT DU MAL À TROUVER



ERNEST ET CÉLESTINE

**Benjamin Renner, Vincent Patar,
Stéphane Aubier**

Date de sortie : **12-12-2012** Vu le : **15-12-2012**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Célestine est une petite souris pas satisfaite de la vie qu'on lui prédestine. Un jour, elle rencontre par hasard Ernest, un ours en manque d'affection et de reconnaissance. Entre eux va naître une histoire d'amitié qui ne plaît pas à grand monde.

CRITIQUE :

Dans le paysage actuel de l'animation, la France reste un peu à part. En effet, alors que le marché est aujourd'hui principalement dominé par les très grosses sociétés américaines (*Walt Disney*, *Pixar* ou encore *Dreamworks Animation*) et que le Japon garde la « griffe Miyazaki », la production française dans ce type de films reste relativement importante, et dans des genres très différents : de l'animation numérique au pur dessin animé. Cela tient surtout à la très grande qualité de la formation puisqu'il ne faut jamais oublier qu'une grande partie des équipes qui a dessiné les grands classiques *Disney* sortait de l'Ecole des Gobelins, reconnue mondialement. Le jeu du financement du cinéma français et des aides permet aussi à certains réalisateurs de sortir des films sans être vraiment sûr

d'un résultat très probant dans les salles. Ainsi, l'animation française reste une forme d'exception dans le paysage mondial, et c'est très bien ainsi car si tout n'est pas toujours excellent, il est très important que l'ensemble de la production ne passe pas au numérique et que le dessin animé « à l'ancienne » perdure encore, car il a un charme inimitable. *Ernest et Célestine* s'inscrit complètement dans cette logique de création française un peu en dehors des standards actuels. Tiré d'albums pour enfants très connus (il faudrait demander à mes parents s'ils me les ont lu, je n'ai pas de souvenirs...), ce vrai dessin animé a le mérite d'avoir un vrai charme, même si ce n'est pas une immense réussite.

De *Ernest et Célestine*, il n'y a finalement pas grand-chose à dire et le mot qui me vient vraiment à l'esprit quand j'y repense est le suivant : mignon. C'est à la fois sa force – qui n'aime pas quelque chose de mignon ? – et sa faiblesse, puisqu'il ne dépasse jamais véritablement cet aspect et reste en un sens très « enfantin ». S'il y a plusieurs degrés de lecture, ils ne sont tout de même pas très éloignés les uns des autres. L'histoire entre ces deux personnages que tout oppose et dont on fait tout pour qu'elles ne côtoient pas est une vision détournée de notre monde actuel où les gens ne vont pas forcément les uns vers les autres. C'est donc une forme d'ode à la tolérance et au « bien vivre ensemble ». En ces temps parfois un peu troubles dans notre société, un tel message ne peut pas faire de mal. Alors, forcément, voire une telle amitié et la jolie histoire qui en découle ne peut que toucher le spectateur. Mais elle n'est pas vraiment assez poussée et reste à un état très sommaire puisque, de façon assez étrange, le film, plutôt court (une heure vingt environ) ne passe pas énormément de temps à montrer les deux personnages ensemble. C'est plutôt la façon dont ils se rencontrent qui est longue à se dessiner. Sans doute car il y a là plus de matière à développer sans tomber dans la redondance. D'ailleurs, le scénario de Daniel Pennac évite assez bien ce piège et rend le long-métrage dans son ensemble pas ennuyeux du tout, puisqu'il se passe toujours un petit quelque chose qui nous permet de rester en éveil. Mais en même temps, il ne se déroule rien de véritablement émouvant ou touchant, et qui permettrait de faire rentrer *Ernest et Célestine* dans la catégorie des grands films d'animation. Cela est aussi dû à la façon de faire des metteurs en image (parce qu'il n'y pas vraiment de scène).

En effet, du point de vue du style du film, les animateurs ont clairement décidé de jouer la carte d'une esthétique particulière, extrêmement proche du dessin. Parfois, on a l'impression de voir les traits et, sur certains passages, on voit même le dessin se réaliser sous nos yeux. Cela donne donc une animation « à l'ancienne » avec des défauts bien sûr bien visibles mais qui donnent un aspect à la fois très artisanal mais aussi presque réconfortant. Pour contrer les grosses machines d'aujourd'hui, produites avec des budgets pharaoniques et des logiciels surpuissants, deux choses sont nécessaires. La première est de s'avouer qu'on ne joue pas dans la même catégorie et qu'on ne vise pas forcément un public identique. On a pu voir que c'était clairement le cas avec un parti-pris esthétique assez radical par rapport aux standards actuels. Il est ensuite important de posséder une bonne dose d'inventivité et les réalisateurs en ont plutôt à revendre. Il y a en effet, ci et là, quelques très bonnes idées, notamment dans le graphisme ou la façon de faire évoluer le scénario. Ainsi, les transitions entre les scènes ne sont jamais neutres. Elles ont toujours quelque chose d'original et d'amusant. Et certaines séquences sont vraiment magnifiques, notamment celle où la musique « dessine » sur une feuille blanche. Ça n'a pas grand-chose à voir avec le reste du

film et ça ressemble presque à une séquence indépendante mais elle est si inventive et jolie à voir que je comprends que les réalisateurs aient voulu en faire quelque chose. D'ailleurs, la musique en elle-même, est parfaitement dans le ton général. A l'image d'un dessin animé agréable, sans faute de goût, mais qui peine à dépasser le simple cadre du film pour enfants. Je n'ai définitivement plus l'âme d'un enfant, ce qui me rassure d'un côté...

VERDICT :

Un vrai dessin animé à l'ancienne, mignon comme tout et traversé de quelques très jolis moments. Un film doux comme miel dont il n'y a pas non plus de quoi faire un fromage...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

L'INVENTIVITÉ DE CERTAINES SÉQUENCES



LE HOBBIT : UN VOYAGE INATTENDU

Peter Jackson

Date de sortie : 12-12-2012 Vu le : 16-12-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : FANTASTIQUE

HISTOIRE :

Bilbo le Hobbit se retourne sur sa vie et décide de la raconter à ses prochains. Et c'est notamment l'épisode de la quête menée avec une armée de treize nains pour les aider à récupérer leur royaume qui retient son attention.

CRITIQUE :

Ca y'est, je suis venu, j'ai vu et j'ai plutôt regretté... Depuis le temps que l'on me tannait avec le *Seigneur des Anneaux*, la grandeur de cette trilogie et les mérites incommensurables de la quête de Frodon, j'avais plus tendance à me braquer qu'autre chose. Il faut dire que c'est un univers qui ne me dit rien du tout et qui, même, me fatigue plus qu'autre chose. Peuplée de plein de bêtes différentes, cette fameuse Terre du Milieu m'a toujours semblé plus qu'inhospitalière à mon esprit (trop ?) cartésien. Je m'étais donc dit que je passerais aussi mon tour pour ce premier épisode de ce qui est en fait un *préquel* au *Seigneur des Anneaux*. Et puis, plusieurs facteurs m'ont fait changer d'avis, notamment le fait

de me dire qu'ayant visionné près de cent-vingt films cette année au cinéma, je ne pouvais décemment pas ne pas voir celui qui sera très probablement dans le Top 5 du box-office annuel d'ici deux semaines. Une campagne de lobbying acharnée d'amis et la perspective d'un dimanche après-midi sans occupation majeure ont fini de m'achever. Et je me suis retrouvé cinq minutes avant le début de la séance à me demander ce que je faisais réellement là. Etant totalement étranger à tout l'univers de Tolkien (même si j'en connais un peu les bases, quand même), je me présentais comme un spectateur plutôt neutre, même si d'aucun m'accuseront d'être volontairement mauvaise langue avec le film. Tout cela afin de m'auto-justifier dans mon refus toujours d'actualité de voir *Le Seigneur des Anneaux*. De façon tout à fait honnête, ce n'est pas le cas et si je n'ai globalement pas apprécié ce film, je vais en expliquer les raisons ci-dessous, avant de me faire insulter par de virulents défenseurs de l'œuvre de Tolkien.

Ce qui est compliqué, c'est de critiquer ce film sans parler de l'univers particulier dans lequel il s'inscrit puisque les deux sont intimement liés. Et, le moins que l'on puisse dire, c'est que ce n'est pas un monde qui me plaît beaucoup. Je n'ai jamais été un grand fan de ces endroits parallèles où grouillent toutes sortes de créatures étranges (par exemple, je n'ai jamais accroché au jeu vidéo *Warcraft*). Je dois sans doute manquer d'imaginaire mais, simplement, ça ne m'intéresse pas du tout. S'il y a bien une chose de jolie dans ce monde, ce sont les paysages qui en composent la toile de fond. Et Peter Jackson n'est pas avare sur les plans très larges de ces vastes landes ou encore des vallées encaissées. Sinon, le reste (et notamment toutes ces sortes de bestioles) me rebute plus qu'autre chose. Alors, forcément, ça devient plus que compliqué d'apprécier le film puisqu'on est plongé dans cette Terre du Milieu pendant un peu moins de trois heures. Mais je vais essayer de me détacher un minimum de tout cela (même si c'est loin d'être facile). Il me semble que le principal reproche que l'on peut faire à ce film, c'est la façon dont il a tendance à étirer grandement tout ce qui se passe. En même temps, on parle là du premier épisode d'une trilogie basée sur un seul livre de Tolkien. Et vu que Jackson veut absolument faire des films de plus de deux heures trente, il a tendance à rallonger la sauce. Parce que, honnêtement, quand on y regarde de plus près, il ne se passe pas grand-chose pendant tout ce temps, si ce n'est une succession de marche et de batailles.

C'est là le deuxième point qui me dérange dans ce film : son aspect extrêmement monolithique. Une fois passé le démarrage, on est parti dans une quête. J'ai bien compris que c'était la façon de faire de l'auteur mais je trouve que, au cinéma, ça ne donne pas grand-chose de convaincant. Déjà, du départ, il faut en dire un mot ou deux puisqu'il se fait en deux temps avec, notamment, toute une partie qui nous raconte la genèse de cette histoire en voix-off. C'est très long et, forcément, extrêmement linéaire. Pour un « inculte » comme moi, ce n'est pas inutile, je vous l'accorde... Ensuite, on se retrouve enfin avec ce Bilbo jeune et c'est là que se produit une séquence incroyable : celle du repas avec les nains, qui détermine la quête qu'il va mener. Ça doit durer facilement une demi-heure, sans que l'on ne comprenne trop pourquoi car il ne se passe strictement rien. D'autant plus que Bilbo choisit seul, le lendemain de ce repas, en une minute de suivre les treize nains et Gandalf. Et, à partir de là, c'est véritablement parti pour environ deux heures d'un enchaînement : marche / bataille / fuite / marche / bataille / fuite / ... Ils rencontrent à peu près toutes les formes de bêtes qui peuplent cette Terre du Milieu, des plus hospitalières aux plus féroces. Mais, à chaque fois, tout le monde s'en sort du mieux possible. D'ailleurs, le mot « sort » a une vraie

importance car on est typiquement dans le domaine de l'enchaînement de coups du sort et d'évènements hautement improbables. Il y a donc une vraie dimension épique dans cette quête, mais, si le scénario n'est pas avare de rebondissements en tous genres, il semble ne jamais trouver de fin, tout en manquant singulièrement de fond et d'un minimum de souffle.

Cette insuffisance tient peut-être aussi au caractère même du personnage principal qui, honnêtement, ne brille pas par un charisme forcené, c'est le moins que l'on puisse dire... Ce ne sont en tout cas pas ses quelques traits d'humour qui vont venir sauver un ensemble bien sérieux, et qui se prend d'ailleurs un peu trop au sérieux... Dans sa réalisation, Peter Jackson accompagne cette quête de façon assez classique, suivant l'évolution de l'histoire à travers une mise en scène qui est loin d'être surprenante. On y retrouve des passages obligés (scènes d'action, séquences plus calmes, plans très larges pour montrer leur petitesse dans ce monde...). Il faut tout de même dire que les effets spéciaux sont dans l'ensemble plutôt de qualité et certaines séquences valent visuellement le coup d'œil. La 3D, elle, est réussie puisqu'on l'oublie assez vite. Par contre, je n'ai pas bien vu la différence apportée par le *High frame rate*, nouveau format choisi par Peter Jackson, permettant plus d'images à la seconde. Les améliorations apportées ne sautent pas vraiment aux yeux. Mais, dans l'ensemble, au risque de me répéter, c'est une esthétique qui me rebute plus qu'autre chose, notamment dans ces couleurs sombres et jaunâtres beaucoup trop utilisées. C'est même terriblement moche par moments, il faut bien le dire. Ça pique en tout cas suffisamment les yeux pour les garder éveillés, parce que, dans l'ensemble, on ne s'ennuie finalement pas tant que cela, malgré la longueur de certains passages.

Après deux heures et quarante minutes, on en est tout de même à se demander ce qui a bien pu se passer pendant tout ce temps-là... Enfin, une dernière impression agaçante ressort de ce film : celle d'être un peu pris pour les dindons de la farce. En effet, de nombreux éléments sont mis en place dans ce premier épisode et ils seront clairement développés dans les suivants, comme si le spectateur allait forcément y aller. Surtout que c'est annoncé clairement dans la dernière réplique que, à peu de choses près, ça va être encore la même chose dans les deux épisodes suivants... C'est bien sûr le jeu, mais quand c'est fait de façon si nette, ce n'est jamais agréable. A la fin de la séance, ce qui m'a le plus estomaqué et en même temps fait particulièrement peur, c'est de me dire qu'il y en a encore pour cinq heures de film (en deux épisodes) pour qu'ils puissent finir leur quête (ou pas, mais j'ai quand même tendance à penser qu'ils vont y arriver, question d'instinct). La chose que je peux affirmer, c'est que, moi, je ne les suivrai pas. Je me suis fait avoir une fois et ça ne fonctionnera pas de nouveau. Mais je fais confiance à tous les fans inconditionnels pour remplir les salles et faire de cette nouvelle trilogie un énorme succès financier. La Terre du Milieu ne s'en portera que mieux...

VERDICT :

Ne rentrant pas du tout dans l'univers, j'ai eu beaucoup de mal à apprécier le long-métrage. Mais, même, en spectateur dépassionné, ce *Hobbit* me semble bien pauvre, notamment au niveau du scénario, pour revêtir un véritable intérêt. Les suites se feront sans moi.

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

LES DÉCORS NATURELS



DE L'AUTRE CÔTÉ DU PÉRIPH

David Charhon

Date de sortie : 19-12-2012 Vu le : 19-12-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : COMÉDIE POLICIÈRE

HISTOIRE :

Ousmane Diakité, flic à Bobigny, va devoir coopérer avec François Monge, enquêteur à la Crim et qui se voit déjà commissaire, à propos du meurtre de la femme d'un député. Leurs différences vont-elles faire leur force ?

CRITIQUE :

Avec ce film, on tient la dernière comédie française de 2012 susceptible de tenir un peu la route en termes d'entrées dans une année où les films hexagonaux annoncés comme de gros succès se sont pris des gadins, plus ou moins spectaculaires. *Astérix et Obélix : au service de Sa Majesté* a par exemple (presque) terminé sa carrière en dessous des quatre millions de spectateurs (très grosse contre-performance) alors qu'*Un plan parfait* a difficilement dépassé le million d'entrées, barre que *Populaire* risque de ne même pas franchir... C'est à se demander si les Français ne seraient pas lassés des comédies, ou plutôt des succès qu'on leur annonce par avance. En tout cas, *De l'autre côté du périph*

constitue l'ultime occasion de redorer le blason de cette si fameuse « comédie à la française ». Et, sur le papier, on tient potentiellement quelque chose de vraiment pas mal avec Omar Sy, nouvelle tête de gondole de l'humour depuis son César mérité pour *Intouchables* et celui qui monte, Laurent Lafitte. Avec ses seconds rôles dans de multiples films, il commence à se faire une place de choix dans cet univers parfois un peu fermé. Et du côté de la production, on retrouve les frères Altmeyer et Mandarin films, surtout connus pour leur travail avec Michel Hazanavicius pour les deux *OSS 117*. Avec tout cela, le résultat pouvait vraiment valoir des points. Mais, de façon assez décevante, ce film, bien que plutôt sympathique, n'atteint jamais le niveau que l'on aurait pu attendre.

Pourtant, ça commence assez fort avec une poursuite assez dantesque sur le périphérique parisien qui se finit par un carambolage assez costaud. On est donc bien dans le registre policier mais, assez vite, on comprend que c'est surtout la comédie qui va prendre le dessus. Et on se rend compte rapidement que tout va véritablement se jouer sur les différences entre deux policiers amenés à travailler ensemble. L'un est à Bobigny et l'autre à Paris, ce qui explique leurs nombreuses différences. Le film dans son ensemble se base sur cette idée de couple improbable que tout oppose mais qui va devoir cohabiter. Ce n'est pas une idée neuve dans la comédie, loin de là. Cela n'est pas forcément un problème en soi puisque, bien mis en scène, un duo de ce type-là peut faire des ravages. Mais le souci se trouve plutôt dans la façon de traiter cette différence – beaucoup trop caricaturale – et de ne jouer que là-dessus. Globalement, pendant une heure et demie, on aura toujours droit aux mêmes blagues et aux mêmes clichés (d'un côté comme de l'autre). D'ailleurs, en voulant montrer tout ce qu'on peut dire sur les cités et donc en cherchant à dénoncer un discours caricatural, le scénario en montre aussi beaucoup, de façon pas toujours très adaptée. C'est une façon de faire, bien sûr, mais je trouve que, globalement, cela manque d'un petit peu de finesse. D'ailleurs, le scénario dans son ensemble en manque pas mal puisque on est dans une enquête qui part un peu en n'importe quoi et qui est souvent oubliée derrière le lien entre les deux personnages principaux. Ce n'est pas le but de faire un vrai film policier mais s'appuyer sur un scénario un tout petit peu plus solide aurait sans doute permis de faire ressortir au mieux l'idée de ce couple totalement improbable. Ici, beaucoup de très grosses ficelles sont utilisées dans le scénario et, à la longue, ce n'est plus forcément très amusant.

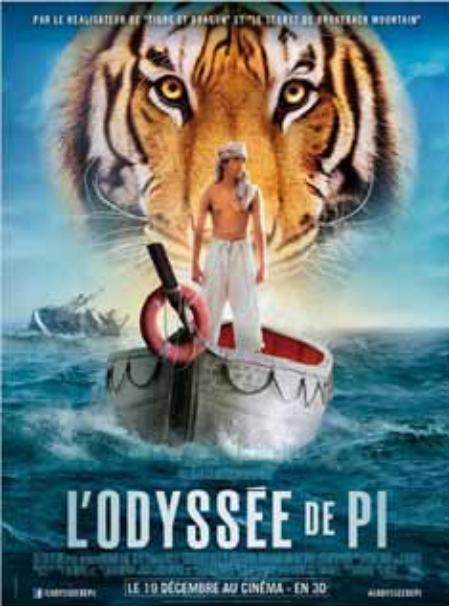
De l'autre côté du périph dans son ensemble n'est pas le film le plus drôle de l'année. Même si le rythme est assez soutenu, et qu'on ne s'ennuie jamais véritablement il y a tout de même pas mal de temps morts, dus en partie à un scénario pas assez travaillé à mon goût mais aussi à un humour pas toujours des plus réussis. Il y a aussi un vrai manque de densité du côté des personnages secondaires qui sont, dans ce genre de films, souvent ceux qui ouvrent la voie à la drôlerie car moins impliqués dans le scénario et plus capables de faire vraiment n'importe quoi. Ainsi, dans certaines comédies, on se souvient plus de l'apparition ou des répliques d'un personnage sur cinq minutes que du rôle principal. Là, ils sont particulièrement effacés alors qu'il y avait un vrai potentiel intéressant avec des personnages comme on en voit assez peu dans les comédies (notamment le directeur de cabinet du patron des patrons). Du côté du duo principal, Omar Sy et Laurent Lafitte font plutôt bien leur boulot, chacun dans un style qui leur convient à merveille. Et pour accompagner tout le film, Ludovic Bource – pour son premier film post-*The Artist* et toutes les récompenses qui en ont découlé – signe une partition très tra-

vaillée, parfaitement dans l'esprit et qui a un côté très « urbain », avec des sonorités vraiment intéressantes. Elle accompagne très bien toute l'ambiance dans laquelle se déroule le film et lui donne une petite plus-value pas déplaisante. Par contre, le son, dans son ensemble, n'est pas très bon et diminue parfois le plaisir de certaines scènes puisqu'on ne comprend pas forcément ce que disent les personnages. Frustrant, à l'image d'un film qui aurait sans doute mérité d'être un peu plus travaillé en amont, parce que l'idée de départ n'est pas forcément bête, mais pas assez exploitée à mon goût.

VERDICT :

Une comédie pas dénuée de rythme mais qui manque à la fois d'un peu d'humour et d'un scénario moins facilement décriptable. Le duo Sy-Lafitte, lui, fonctionne plutôt bien même si leurs personnages sont trop caricaturaux.

NOTE : 13**COUP DE CŒUR :****LA MUSIQUE**



L'ODYSSÉE DE PI

Ang Lee

Date de sortie : 19-12-2012 Vu le : 21-12-2012

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : FILM D'AVENTURE

HISTOIRE :

Pi Patel, alors adulte, raconte à un écrivain son destin hors du commun : celui d'un adolescent qui a survécu dans un radeau et pendant presque un an au naufrage d'un cargo qui transportait toute sa famille. Et cela avec un tigre dans l'embarcation...

CRITIQUE :

Je dois bien avouer humblement que j'avais un peu perdu de vue l'ami Ang Lee. Depuis *Le secret de Brokeback Mountain*, je n'avais pas trop suivi sa filmographie même si, paraît-il, *le Lust*, *Caution* méritait le détour. C'était l'époque où j'allais moins au cinéma et où je n'y avais pas forcément trouvé d'intérêt. Par contre, *Taking Woodstock*, son précédent film, n'était visiblement pas une grande réussite et il s'est en tout cas pris un four monumental en France (à peine 80 000 entrées). Là, pour son dernier long-métrage, il s'attaque à quelque chose de plus grand public avec un film d'aventure tiré d'un best-seller et, surtout, il décide d'utiliser la technologie 3D. Et, ici, clairement, il a envie de ne pas s'en servir uniquement comme d'un artifice ou d'un gadget mais de créer un film qui soit

véritablement fait pour être projeté avec cette technologie. Dans la démarche, ce n'est pas sans rappeler *Avatar*, le premier long-métrage réellement créé pour la 3D. D'ailleurs, pour pas mal de raisons, on peut rapprocher les deux films, notamment pour la qualité graphique car, disons-le d'entrée, *L'odyssée de Pi* est, d'un point de vue purement visuel, l'une des très grandes réussites de ces dernières années. Par contre, ce qui est un peu plus embêtant, c'est que l'histoire en elle-même m'a beaucoup moins transporté. Ce qui donne au final un film qui se regarde plus qu'il ne s'apprécie.

Dès les premières images d'un générique qui ouvre directement le film, on comprend qu'on aura devant les yeux du lourd au niveau visuel. On voit tous les animaux d'un zoo baigné de soleil. Et, autant le dire tout de suite, c'est plutôt magnifique. Il y a derrière des plans qui semblent assez banals un vrai travail sur la lumière et les couleurs. Pendant tout le film, c'est d'ailleurs une constante qui ne nous lâche pas. La 3D donne une vraie profondeur de champ mais aussi, parfois, l'impression que les éléments viennent véritablement vers le spectateur. Ang Lee nous emmène littéralement dans un monde à part avec un jeu de couleurs assez impressionnant qui parcourt tout le film. Ce sont des coloris presque irréels (comme le vert sur cette île si particulière ou ce bleu en plein milieu de la mer), qui donnent à tout le film une dimension presque fantastique. D'ailleurs, *L'odyssée de Pi* joue beaucoup sur cette ambiguïté entre rêve et réalité et même un peu là-dessus que le film repose. Les événements décrits semblent tellement incroyables qu'on ne veut pas y croire et la fin du film renforce tous les questionnements qu'on a pu avoir. C'est aussi un film qui se base beaucoup sur la question de la religion et sur celle de l'existence de Dieu. Toute cette problématique est introduite, à mon goût, de façon un peu artificielle et théorique. Si cela donne une dimension plus spirituelle au film dans sa globalité, il ne me semble pas non plus que cela en soit un point si essentiel et si important à développer.

Mais ce qui m'a le plus dérangé dans ce film, c'est sa manière de dérouler une histoire finalement assez simple. Il n'y a pas grand-chose à raconter et on a vraiment l'impression que le réalisateur cherche à gratter un peu de tous les côtés de quoi rallonger artificiellement le récit. C'est notamment le cas au début puisque le film met beaucoup de temps à véritablement se lancer entre les changements d'époque permanents (de celui qui raconte à la vision de ce qui est expliqué) et tout l'exposé de la situation de départ. On a vraiment envie que ça démarre et le tout met beaucoup de temps avant d'avancer. C'est le tournant du naufrage, qui intervient presque à la moitié du film (peut-être un peu avant quand même), qui fait tout basculer. D'ailleurs, cette séquence, parlons-en car elle est assez impressionnante, notamment visuellement. C'est à la fois très court (on n'est pas dans le naufrage fleuve à la *Titanic*) et très fort dans la manière de concentrer beaucoup d'enjeux en peu de temps. Après, on

VERDICT :

Si, dans l'ensemble, l'histoire ne m'a pas transporté, on ne peut pas passer outre la beauté visuelle de ce film. Depuis *Avatar*, on n'avait pas vu autant de soin apporté à une 3D et on en prend quand même plein les mirettes pendant deux heures.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA QUALITÉ VISUELLE D'ENSEMBLE

se retrouve sur le radeau avec Pi et le tigre et, à partir de là, on peut quand même dire qu'il y a quelques longueurs car il se passe un peu toujours la même chose. On voit assez peu l'évolution du personnage par rapport à une situation qui, elle, ne change presque pas en plus de deux-cent jours. Pour faire passer le temps, le réalisateur utilise beaucoup l'artifice de la musique (beaucoup trop présente) et finalement assez peu celui de la voix-off alors qu'on aurait pu penser que ça serait le cas. Par contre, avec ses retours assez fréquents vers Pi adulte, il utilise un autre procédé, pas forcément plus intéressant. En sortant de ce film, j'ai eu le sentiment qu'en ayant fait très attention à l'aspect visuel, Ang Lee en avait un peu oublié tout le reste de ce qui fait un vrai bon film. Mais, mes yeux ont quand même pris une belle claque...

RÉCAPITULATIF

		DATE	TITRE	REALISATEUR	NOTE
1	JANVIER	07/01/2012	Take Shelter	Nichols J.	16
2		08/01/2012	La colline aux coquelicots	Miyazaki G.	12
3		10/01/2012	Une vie meilleure	Kahn C.	15
4		11/01/2012	J. Edgar	Eastwood C.	15
5		17/01/2012	Millenium : Les hommes qui n'aimaient pas les femmes	Fincher D.	16
6		19/01/2012	Parlez-moi de vous	Pinaud P.	15
7		23/01/2012	La dame de fer	Lloyd P.	11
8		25/01/2012	Sherlock Holmes 2 : Jeu d'ombres	Ritchie G.	14
9		31/01/2012	The Descendants	Payne A.	13
10	FEVRIER	04/02/2012	Another Happy Day	Levinson S.	14
11		06/02/2012	Detachment	Kaye T.	16
12		08/02/2012	La Taupe	Alfredson T.	13
13		22/02/2012	Cheval de guerre	Spielberg S.	14
14		27/02/2012	Bullhead	Morris C.	17
15	MARS	04/03/2012	Martha Marcy May Marlene	Durkin S.	15
16		05/03/2012	Les infidèles	Collectif	12
17		07/03/2012	Possessions	Guirado E.	14
18		09/03/2012	Extrêmement fort et incroyablement près	Daldry S.	12
19		12/03/2012	Les Adieux à la Reine	Jacquot B.	15
20		19/03/2012	Le paradis des bêtes	Larrivaz E.	16
21		20/03/2012	38 Témoins	Belvaux L.	14
22		23/03/2012	Projet X	Nourizadeh N.	12
23		27/03/2012	Young Adult	Reitman J.	14
24		28/03/2012	Perfect Sense	MacKenzie D.	15
25		29/03/2012	My week with Marilyn	Curtis S.	12
26	AVRIL	01/04/2012	Sur la piste du Marsupilami	Chabat A.	13
27		03/04/2012	Cloclo	Siri F.E.	13
28		05/04/2012	A moi seule	Videau F.	16
29		06/04/2012	Les Pirates ! Bons à rien, Mauvais en tout	Aardman Animations	13
30		10/04/2012	Titanic 3D	Cameron J.	16
31		11/04/2012	Radiostars	Levy R.	14
32		12/04/2012	L'enfant d'en haut	Meier U.	14
33		13/04/2012	Plan de table	Raynal C.	7
34		15/04/2012	La terre outragée	Boganim M.	14
35		16/04/2012	Viva Riva !	Tunda Wa Munga D.	14
36		19/04/2012	Blanche Neige	Singh T.	10
37		25/04/2012	Le Prénom	Delaporte M. / de la Patellière A.	14

		DATE	TITRE	REALISATEUR	NOTE
38	MAI	01/05/2012	Nouveau départ	Crowe C.	13
39		03/05/2012	Avengers	Whedon J.	14
40		05/05/2012	Tyrannosaur	Considine P.	15
41		06/05/2012	Margin Call	Chandor J.C.	13
42		07/05/2012	Barbara	Petzold C.	16
43		08/05/2012	W.E.	Madonna	12
44		12/05/2012	Dark shadows	Burton T.	11
45		16/05/2012	Moonrise Kingdom	Anderson W.	15
46		17/05/2012	De rouille et d'os	Audiard J.	18
47		24/05/2012	Sur la route	Salles W.	12
48		25/05/2012	Cosmopolis	Cronenberg D.	13
49	JUIN	02/06/2012	Men in Black III	Sonnenfeld B.	12
50		07/06/2012	Le grand soir	Kervern G. / Delépine B.	13
51		12/06/2012	Madagascar 3 : Bons baisers d'Europe	Dreamworks Animation	12
52		14/06/2012	Journal de France	Depardon R. / Nougaret C.	15
53		16/06/2012	Les femmes du bus 678	Diab M.	14
54		16/06/2012	Blanche Neige et le chasseur	Sanders R.	11
55		17/06/2012	Dias de gracia	Gout E.	16
56		22/06/2012	The Dictator	Charles L.	12
57		23/06/2012	Prometheus	Scott R.	14
58		24/06/2012	Trishna	Winterbottom M.	9
59		27/06/2012	La part des anges	Loach K.	13
60		28/06/2012	Adieu Berthe - L'enterrement de Mémé	Podalydès B.	13
61		30/06/2012	Bel Ami	Donnellan D. / Ormerod N.	9
62	JUILLET	03/07/2012	The amazing Spider-Man	Webb M.	14
63		09/07/2012	Holy motors	Carax L.	11
64		11/07/2012	Mains armées	Jolivet P.	12
65		18/07/2012	To Rome with love	Allen W.	10
66		19/07/2012	Les Kaïra	Gastambide F.	14
67		24/07/2012	The Dark Knight rises	Nolan C.	17
68		26/07/2012	Les saveurs du Palais	Vincent C.	10
69		29/07/2012	Rebelle	Pixar	14
70	AOÛT	28/08/2012	Jusqu'à ce que la fin du monde nous sépare	Scafaria L.	14
71		29/08/2012	A perdre la raison	Lafosse J.	16
72		30/08/2012	Magic Mike	Soderbergh S.	12
73		31/08/2012	Broken	Norris R.	15

		DATE	TITRE	REALISATEUR	NOTE
74	SEPTEMBRE	03/09/2012	Starbuck	Scott K.	15
75		13/09/2012	Des hommes sans loi	Hillcoat J.	14
76		16/09/2012	Camille redouble	Lvovsky N.	15
77		17/09/2012	Ce que le jour doit à la nuit	Arcady A.	11
78		18/09/2012	Jason Bourne : L'héritage	Gilroy T.	13
79		19/09/2012	Un plan parfait	Chaumeil P.	16
80		21/09/2012	Quelques heures de printemps	Brizé S.	18
81		22/09/2012	Monsieur Lazhar	Fallardeau P.	12
82		24/09/2012	Le guetteur	Placido M.	11
83		25/09/2012	Savages	Stone O.	15
84		27/09/2012	Les Seigneurs	Dahan O.	10
85		28/09/2012	Robot and Frank	Schreier J.	13
86	OCTOBRE	03/10/2012	Elle s'appelle Ruby	Dayton J. / Faris V.	13
87		08/10/2012	Do not disturb	Attal Y.	12
88		09/10/2012	Vous n'avez encore rien vu	Resnais A.	13
89		10/10/2012	Ted	MacFarlane S.	15
90		11/10/2012	Dans la maison	Ozon F.	16
91		16/10/2012	Amour	Haneke M.	18
92		19/10/2012	Paperboy	Daniels L.	13
93		21/10/2012	Astérix et Obélix : Au service de Sa Majesté	Tirard L.	12
94		25/10/2012	Augustine	Winocour A.	14
95		26/10/2012	Skyfall	Mendes S.	16
96		30/10/2012	Looper	Johson R.	12
97	NOVEMBRE	05/11/2012	Populaire	Roinsard R.	14
98		06/11/2012	Argo	Affleck B.	15
99		07/11/2012	Nous York	Nakache G. / Mimran H.	10
100		13/11/2012	Mais qui a re-tué Pamela Rose ?	Kad et Olivier	15
101		16/11/2012	La chasse	Vinterberg T.	16
102		17/11/2012	Rengaine	Djaïdani R.	14
103		18/11/2012	Après Mai	Assyas O.	9
104		19/11/2012	Royal Affair	Arcel N.	13
105		21/11/2012	Une nouvelle chance	Lorenz R.	12
106		26/11/2012	The impossible	Bayona J.A.	11
107		27/11/2012	Main dans la main	Donzelli V.	14
108		29/11/2012	Thérèse Desqueroix	Miller C.	13

RÉCAPITULATIF

		DATE	TITRE	REALISATEUR	NOTE
109	DECEMBRE	04/12/2012	Au-delà des collines	Mungiu C.	15
110		05/12/2012	Comme des frères	Gélin H.	13
111		07/12/2012	Cogan : Killing them softly	Dominik A.	13
112		09/12/2012	Anna Karénine	Wright J.	12
113		10/12/2012	Les mondes de Ralph	Walt Disney	14
114		12/12/2012	Les bêtes du sud sauvage	Zeitlin B.	17
115		13/12/2012	Télé Gaucho	Leclerc M.	11
116		15/12/2012	Ernest et Célestine	Renner B. / Patar V. / Aubier S.	14
117		16/12/2012	Le Hobbit : un voyage inattendu	Jackson P.	11
118		19/12/2012	De l'autre côté du périph	Charhon D.	13
119		21/12/2012	L'Odyssée de Pi	Lee A.	14

	TITRE	CINEMA	PROVENANCE	GENRE
1	Take Shelter	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Drame
2	La colline aux coquelicots	UGC Ciné Cité (Lyon)	Japon	Film d'animation
3	Une vie meilleure	UGC Astoria (Lyon)	France	Drame
4	J. Edgar	UGC Astoria (Lyon)	Etats-Unis	Biopic
5	Millenium : Les hommes qui n'aimaient pas les femmes	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
6	Parlez-moi de vous	UGC Astoria (Lyon)	France	Comédie dramatique
7	La dame de fer	UGC Ciné Cité (Lyon)	Angleterre	Biopic
8	Sherlock Holmes 2 : Jeu d'ombres	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Film d'action
9	The Descendants	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Drame
10	Another Happy Day	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Comédie dramatique
11	Detachment	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Drame
12	La Taupe	UGC Astoria (Lyon)	Angleterre	Film d'espionnage
13	Cheval de guerre	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Drame historique
14	Bullhead	Comoedia (Lyon)	Belgique	Drame
15	Martha Marcy May Marlene	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Drame
16	Les infidèles	UGC Astoria (Lyon)	France	Comédie
17	Possessions	UGC Astoria (Lyon)	France	Drame
18	Extrêmement fort et incroyablement près	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Drame
19	Les Adieux à la Reine	UGC Astoria (Lyon)	France	Drame historique
20	Le paradis des bêtes	UGC Ciné Cité (Lyon)	France	Drame familial
21	38 Témoins	UGC Ciné Cité (Lyon)	France	Drame
22	Projet X	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Comédie
23	Young Adult	UGC Astoria (Lyon)	Etats-Unis	Comédie dramatique
24	Perfect Sense	UGC Ciné Cité (Lyon)	Angleterre	Inclassable
25	My week with Marilyn	UGC Ciné Cité (Lyon)	Angleterre	Biopic
26	Sur la piste du Marsupilami	UGC Ciné Cité (Lyon)	France	Comédie
27	Cloclo	UGC Astoria (Lyon)	France	Biopic
28	A moi seule	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame
29	Les Pirates ! Bons à rien, Mauvais en tout	UGC Ciné Cité (Lyon)	Angleterre	Film d'animation
30	Titanic 3D	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame historique
31	Radiostars	UGC Ciné Cité (Lyon)	France	Comédie
32	L'enfant d'en haut	UGC Ciné Cité (Lyon)	France	Drame familial
33	Plan de table	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
34	La terre outragée	CNP Terreaux (Lyon)	France	Drame historique
35	Viva Riva !	UGC Confluence (Lyon)	Congo	Thriller
36	Blanche Neige	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Fantastique
37	Le Prénom	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie

	TITRE	CINEMA	PROVENANCE	GENRE
38	Nouveau départ	UGC Astoria (Lyon)	Etats-Unis	Drame familial
39	Avengers	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Film de super-héros
40	Tyrannosaur	UGC Confluence (Lyon)	Angleterre	Drame
41	Margin Call	UGC Astoria (Lyon)	Etats-Unis	Thriller psychologique
42	Barbara	UGC Confluence (Lyon)	Allemagne	Drame
43	W.E.	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame amoureux
44	Dark shadows	UGC Astoria (Lyon)	Etats-Unis	Fantastique
45	Moonrise Kingdom	UGC Astoria (Lyon)	Etats-Unis	Comédie
46	De rouille et d'os	UGC Astoria (Lyon)	France	Drame amoureux
47	Sur la route	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Drame
48	Cosmopolis	UGC Confluence (Lyon)	Allemagne	Drame
49	Men in Black III	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Comédie
50	Le grand soir	UGC Ciné Cité (Lyon)	France	Comédie
51	Madagascar 3 : Bons baisers d'Europe	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Film d'animation
52	Journal de France	UGC Confluence (Lyon)	France	Documentaire
53	Les femmes du bus 678	UGC Ciné Cité (Lyon)	Egypte	Drame
54	Blanche Neige et le chasseur	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Fantastique
55	Dias de gracia	UGC Confluence (Lyon)	Mexique	Thriller
56	The Dictator	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Comédie
57	Prometheus	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Science fiction
58	Trishna	UGC Ciné Cité (Lyon)	Angleterre	Drame amoureux
59	La part des anges	UGC Astoria (Lyon)	Angleterre	Comédie dramatique
60	Adieu Berthe - L'enterrement de Mémé	UGC Astoria (Lyon)	France	Comédie
61	Bel Ami	UGC Ciné Cité (Lyon)	Angleterre	Drame
62	The amazing Spider-Man	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Film de super-héros
63	Holy motors	UGC Confluence (Lyon)	France	Inclassable
64	Mains armées	UGC Ciné Cité (Lyon)	France	Film policier
65	To Rome with love	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Comédie
66	Les Kaira	UGC Ciné Cité (Lyon)	France	Comédie
67	The Dark Knight rises	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Film de super-héros
68	Les saveurs du Palais	UGC Astoria (Lyon)	France	Comédie dramatique
69	Rebelle	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Film d'animation
70	Jusqu'à ce que la fin du monde nous sépare	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Comédie romantique
71	A perdre la raison	UGC Ciné Cité (Lyon)	Belgique	Drame familial
72	Magic Mike	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Comédie dramatique
73	Broken	UGC Confluence (Lyon)	Angleterre	Drame

RÉCAPITULATIF

	TITRE	CINEMA	PROVENANCE	GENRE
74	Starbuck	UGC Confluence (Lyon)	Québec	Comédie
75	Des hommes sans loi	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'action
76	Camille redouble	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie dramatique
77	Ce que le jour doit à la nuit	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame historique
78	Jason Bourne : L'héritage	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'action
79	Un plan parfait	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie romantique
80	Quelques heures de printemps	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame familial
81	Monsieur Lazhar	Les Variétés (Bellegarde-s/-V.)	Québec	Comédie dramatique
82	Le guetteur	UGC Confluence (Lyon)	France	Film policier
83	Savages	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
84	Les Seigneurs	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
85	Robot and Frank	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Comédie dramatique
86	Elle s'appelle Ruby	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Comédie romantique
87	Do not disturb	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
88	Vous n'avez encore rien vu	UGC Confluence (Lyon)	France	Inclassable
89	Ted	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Comédie
90	Dans la maison	UGC Confluence (Lyon)	France	Thriller psychologique
91	Amour	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame amoureux
92	Paperboy	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
93	Astérix et Obélix : Au service de Sa Majesté	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
94	Augustine	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame
95	Skyfall	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'action
96	Looper	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Science-Fiction
97	Populaire	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
98	Argo	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
99	Nous York	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
100	Mais qui a re-tué Pamela Rose ?	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
101	La chasse	UGC Confluence (Lyon)	Danemark	Drame
102	Rengaine	UGC Ciné Cité (Lyon)	France	Drame
103	Après Mai	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame
104	Royal Affair	UGC Confluence (Lyon)	Danemark	Drame historique
105	Une nouvelle chance	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame familial
106	The impossible	UGC Ciné Cité (Lyon)	Espagne	Drame familial
107	Main dans la main	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie dramatique
108	Thérèse Desqueryoux	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame

	TITRE	CINEMA	PROVENANCE	GENRE
109	Au-delà des collines	CNP (Lyon)	Roumanie	Drame
110	Comme des frères	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie dramatique
111	Cogan : Killing them softly	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
112	Anna Karénine	UGC Astoria (Lyon)	Angleterre	Drame amoureux
113	Les mondes de Ralph	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'animation
114	Les bêtes du sud sauvage	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
115	Télé Gaucho	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
116	Ernest et Célestine	UGC Confluence (Lyon)	France	Film d'animation
117	Le Hobbit : un voyage inattendu	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Fantastique
118	De l'autre côté du périph	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie policière
119	L'Odyssée de Pi	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'aventure

RÉCOMPENSES TOTALES

Meilleurs films :

- **AMOUR** (M. HANEKE)
- **BULLHEAD** (M.R. ROSKAM)
- **DE ROUILLE ET D'OS** (J. AUDIARD)
- **LES BÊTES DU SUD SAUVAGE** (B. ZEITLIN)
- **QUELQUES HEURES DE PRINTEMPS** (S. BRIZÉ)

Meilleurs réalisateurs :

- **MICHAEL HANEKE** (AMOUR)
- **JACQUES AUDIARD** (DE ROUILLE ET D'OS)
- **STÉPHANE BRIZÉ** (QUELQUES HEURES DE PRINTEMPS)
- **JEFF NICHOLS** (TAKE SHELTER)
- **BEN ZEITLIN** (LES BÊTES DU SUD SAUVAGE)

Meilleurs scénarios :

- **TAKE SHELTER** (J. NICHOLS)
- **38 TÉMOINS** (L. BELVAUX)
- **DANS LA MAISON** (F. OZON)
- **LES ADIEUX À LA REINE** (B. JACQUOT / G. TAURAND)
- **MARGIN CALL** (J.C. CHANDOR)

Meilleurs acteurs :

- **MATTHIAS SCHOENAERTS** (BULLHEAD)
- **VINCENT LINDON** (QUELQUES HEURES DE PRINTEMPS)
- **MADS MIKKELSEN** (LA CHASSE)
- **MICHAEL SHANNON** (TAKE SHELTER)
- **JEAN-LOUIS TRINTIGNANT** (AMOUR)

Meilleures actrices :

- **HÉLÈNE VINCENT** (QUELQUES HEURES DE PRINTEMPS)
- **EMILIE DEQUENNE** (A PERDRE LA RAISON)
- **EMMANUELLE RIVA** (AMOUR)
- **COSMINA STRATAN** (AU-DELÀ DES COLLINES)
- **QUVENZHANÉ WALLIS** (LES BÊTES DU SUD SAUVAGE)

Meilleures rôles d'imitation :

- **MICHELLE WILLIAMS** EN MARILYN MONROE (MY WEEK WITH MARILYN)
- **LEONARDO DiCAPRIO** EN EDGAR HOOVER (J. EDGAR)
- **JÉRÉMIE RÉNIER** EN CLAUDE FRANÇOIS (CLOCLO)
- **MERYL STREEP** EN MARGARETH THATCHER (LA DAME DE FER)

Meilleurs seconds rôles masculins :

- **OLIVIER PERRIER** (QUELQUES HEURES DE PRINTEMPS)
- **NIELS ARESTRUP** (A PERDRE LA RAISON)
- **JONATHAN COHEN** (UN PLAN PARFAIT)
- **MICHAEL FASSBENDER** (PROMETHEUS)
- **MAX VON SYDOW** (EXTRÊMEMENT FORT ET INCROYABLEMENT PRÈS)

Meilleurs seconds rôles féminins :

- **SALMA HAYEK** (SAVAGES)
- **JESSICA CHASTAIN** (TAKE SHELTER)
- **OLIVIA COLMAN** (TYRANNOSAUR)
- **ANNE CONSIGNY** (CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT)
- **DIANE KRUGER** (LES ADIEUX À LA REINE)

Meilleurs films d'animation :

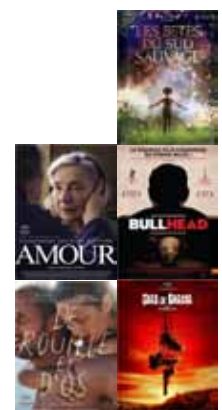
- **ERNEST ET CÉLESTINE** (BENJAMIN RENNER, VINCENT PATAR, STÉPHANE AUBIER)
- **LA COLLINE AUX COQUELICOTS** (GORO MIYAZAKI)
- **LES MONDES DE RALPH** (DISNEY)
- **LES PIRATES : BONS À RIEN, MAUVAIS EN TOUT** (AARDMAN ANIMATION)
- **REBELLE** (PIXAR)

Meilleures musiques originales:

- **LES BÊTES DU SUD SAUVAGE** (B. ZEITLIN / D. ROMER)
- **ARGO** (A. DESPLAT)
- **CHEVAL DE GUERRE** (J. WILLIAMS)
- **MILLENNIUM : LES HOMMES QUI N'AIMAIENT PAS LES FEMMES** (A. ROSS / T. REZNOR)
- **THE DARK KNIGHT RISES** (H. ZIMMER)

Meilleures Affiches :

- **LES BÊTES DU SUD SAUVAGE**
- **AMOUR**
- **BULLHEAD**
- **DE ROUILLE ET D'OS**
- **DIAS DE GRACIA**



RÉCOMPENSES FRANCE

Meilleurs films :

- **AMOUR** (M. HANEKE)
- **DE ROUILLE ET D'OS** (J. AUDIARD)
- **QUELQUES HEURES DE PRINTEMPS** (S. BRIZÉ)
- **A PERDRE LA RAISON** (J. LAFOSSE)
- **LE PARADIS DES BÊTES** (E. LARRIVAZ)

Meilleurs réalisateurs :

- **MICHAEL HANEKE** (AMOUR)
- **JACQUES AUDIARD** (DE ROUILLE ET D'OS)
- **STÉPHANE BRIZÉ** (QUELQUES HEURES DE PRINTEMPS)
- **ESTELLE LARRIVAZ** (LE PARADIS DES BÊTES)
- **FRANÇOIS OZON** (DANS LA MAISON)

Meilleurs scénarios :

- **TAKE SHELTER** (J. NICHOLS)
- **38 TÉMOINS** (L. BELVAUX)
- **DANS LA MAISON** (F. OZON)
- **LES ADIEUX À LA REINE** (B. JACQUOT / G. TAURAND)
- **MARGIN CALL** (J.C. CHANDOR)

Meilleurs acteurs :

- **MATTHIAS SCHOENAERTS** (DE ROUILLE ET D'OS)
- **STEFANO CASSETTI** (LE PARADIS DES BÊTES)
- **VINCENT LINDON** (QUELQUES HEURES DE PRINTEMPS)
- **JÉRÉMIE RÉNIER** (POSSESSIONS)
- **JEAN-LOUIS TRINTIGNANT** (AMOUR)

Meilleures actrices :

- **HÉLÈNE VINCENT** (QUELQUES HEURES DE PRINTEMPS)
- **MARION COTILLARD** (DE ROUILLE ET D'OS)
- **ÉMILIE DEQUENNE** (A PERDRE LA RAISON)
- **DÉBORAH FRANÇOIS** (POPULAIRE)
- **EMMANUELLE RIVA** (AMOUR)

Meilleurs seconds rôles masculins :

- **OLIVIER PERRIER** (QUELQUES HEURES DE PRINTEMPS)
- **NIELS ARESTRUP** (A PERDRE LA RAISON)
- **JONATHAN COHEN** (UN PLAN PARFAIT)
- **SAMIR GUESMI** (CAMILLE REDOUBLE)
- **MICHEL VUILLERMOZ** (ADIEU BERTHE – L'ENTERREMENT DE MÉMÉ)

Meilleurs seconds rôles féminins :

- **DIANE KRUGER** (LES ADIEUX À LA REINE)
- **LAETITIA CASTA** (DO NOT DISTURB)
- **ANNE CONSIGNY** (CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT)
- **AUDREY FLEUROT** (MAIS QUI A RE-TUÉ PAMELA ROSE ?)
- **BRIGITTE FONTAINE** (LE GRAND SOIR)

RÉCOMPENSES ÉTRANGERS

Meilleurs films :

- **BULLHEAD** (M.R. ROSKAM)
- **BARBARA** (C. PETZOLD)
- **LES BÊTES DU SUD SAUVAGE** (B. ZEITLIN)
- **TAKE SHELTER** (J. NICHOLS)
- **THE DARK KNIGHT RISES** (C. NOLAN)

Meilleurs réalisateurs :

- **JEFF NICHOLS** (*TAKE SHELTER*)
- **EVERARDO GOUT** (*DIAS DE GRACIA*)
- **MICHAEL R. ROSKAM** (*BULLHEAD*)
- **THOMAS VINTERBERG** (*LA CHASSE*)
- **BEN ZEITLIN** (*LES BÊTES DU SUD SAUVAGE*)

Meilleurs scénarios :

- **TAKE SHELTER** (J. NICHOLS)
- **AU-DELÀ DES COLLINES** (C. MUNGIU)
- **BARBARA** (C. PETZOLD / H. FAROCKI)
- **LA CHASSE** (T. VINTERBERG / T. LINDHOLM)
- **MARGIN CALL** (J.C. CHANDOR)

Meilleurs acteurs :

- **MATTHIAS SCHOENAERTS** (*BULLHEAD*)
- **LAURENT HUARD** (*STARBUCK*)
- **PETER MULLAN** (*TYRANNOSAUR*)
- **MADS MIKKELSEN** (*LA CHASSE*)
- **MICHAEL SHANNON** (*TAKE SHELTER*)

Meilleures actrices :

- **QUVENZHANÉ WALLIS** (*LES BÊTES DU SUD SAUVAGE*)
- **NINA HOSS** (*BARBARA*)
- **ELIZABETH OLSEN** (*MARTHA MARCY MAY MARLENE*)
- **COSMINA STRATAN** (*AU-DELÀ DES COLLINES*)
- **CHARLIZE THERON** (*YOUNG ADULT*)

Meilleurs seconds rôles masculins :

- **MICHAEL FASSBENDER** (*PROMETHEUS*)
- **JOHN CUSACK** (*PAPERBOY*)
- **ARMIE HAMMER** (*J. EDGAR*)
- **PATTON OSWALT** (*YOUNG ADULT*)
- **MAX VON SYDOW** (*EXTRÊMEMENT FORT ET INCROYABLEMENT PRÈS*)

Meilleurs seconds rôles féminins :

- **SALMA HAYEK** (*SAVAGES*)
- **JESSICA CHASTAIN** (*TAKE SHELTER*)
- **OLIVIA COLMAN** (*TYRANNOSAUR*)
- **DEMI MOORE** (*MARGIN CALL*)
- **ELLEN PAGE** (*TO ROME WITH LOVE*)

UN ... AU CINÉMA EN 2012

- **Un film :** *Amour* de Michael Haneke, qui gagne une Palme d'Or méritée à Cannes. Et cela fait deux fois de suite que mon film préféré de l'année remporte la distinction la plus prestigieuse du Festival. Qui a dit que Cannes était un Festival déconnecté du public ? Ou, sinon, c'est moi qui suis déconnecté. ...
- **Un film étranger :** *Bullhead*, film belge d'une grande puissance, très dur et marqué par la présence imposante de Matthias Schoenaerts, exceptionnel dans ce rôle. Du cinéma noir comme on l'aime.
- **Un réalisateur :** Michael Haneke qui fait de l'histoire assez terrible d'un couple face à la fin de vie un film magnifique sur l'amour dans tout ce qu'il a de beau et complexe. Tout cela grâce à une véritable maîtrise formelle, un sens incroyable du cadre et deux acteurs formidables.
- **Allez, un autre :** Stéphane Brizé dont le film *Quelques heures de printemps* n'a pas vraiment reçu à mon goût l'accueil qu'il aurait du. C'est d'une très grande intelligence et filmé avec beaucoup de sensibilité. Le genre de film intimiste qui ne paie pas de mine mais qui remue profondément le spectateur.
- **Un acteur :** Matthias Schoenaerts qui, en deux films (*Bullhead* et *De rouille et d'os*) s'est révélé à tout le monde dont moi. Son physique lui permet de jouer sur sa présence naturelle. Mais il rajoute à cela une vraie sensibilité. Un grand acteur est né et cela ne m'étonnerait pas qu'on le retrouve très prochainement avec des réalisateurs de renom.
- **Une actrice :** Hélène Vincent, actrice un peu délaissée depuis cinq ou six ans et qui fait un retour plus que remarqué dans *Quelques heures de printemps*, avec un rôle pas évident de mère qui a une relation complexe avec son fils. Elle l'interprète à la perfection et donne beaucoup de profondeur au film dans son ensemble.
- **Un artiste sousestimé :** Estelle Larrivaz, jeune réalisatrice qui, pour son premier film (*Le paradis des bêtes*), décide de s'attaquer à un sujet plutôt ardu (les violences conjugales et leur conséquence sur les enfants). D'un thème fort, elle arrive un long-métrage plutôt maîtrisé et costaud, sans que l'on n'en parle trop. On en a beaucoup plus fait pour beaucoup de films ratés cette année. ...
- **Un artiste surestimé :** Leos Carax dont le film *Holy Motors* m'est un peu passé au-dessus de la tête alors qu'en mai dernier, à Cannes, tout le monde criait au génie et au scandale de le voir absent du palmarès. J'ai comme l'impression que, pour le coup, c'est plus un buzz de critiques qu'autre chose. Mais, ce n'est pas si grave.
- **Un casting :** *Vous n'avez encore rien vu* parce que c'est une réunion d'acteurs et d'actrices assez incroyables. Tous n'ont pas un grand rôle mais, quand même, c'est assez fou de tous les voir ensemble, tous assis devant cet écran.
- **Une révélation :** Matthias Schoenaerts, bien sûr (je ne vous refais pas l'article) mais aussi Quvenzhané Wallis qui, à sept ans, porte sur ses petites épaules un premier film plus que réussi. Le type de rôle dont on se souvient longtemps et qui lance une carrière.
- **Un choc :** *Dias de Gracia*, film à la fois agaçant par moments et formidable à d'autres. Par contre, ce qui est sûr, c'est qu'il nous maintient accroché au siège pendant plus de deux heures de plongée dans un Mexique particulièrement violent et cela à travers trois époques différentes.
- **Un documentaire :** *Journal de France* de Raymond Depardon et Claudine Nougaret qui part un peu dans tous les sens mais qui est vraiment intéressant pour nous montrer toutes les facettes de cet immense personnage et artiste qu'est Depardon.
- **Un film d'animation :** *Ernest et Célestine* parce que c'est fait à l'ancienne, que c'est mignon tout plein et que le titre me rappelle forcément quelque chose de plus personnel. Mais il n'y a pas non plus de quoi sauter au plafond.
- **Une suite :** Forcément *The Dark Knight Rises* puisque Nolan clôt par la même occasion en beauté une trilogie assez fabuleuse sur le plus célèbre des super-héros. Néanmoins, la fin laisse tous les possibles ouverts sur une suite. A priori, ce sera sans Nolan ni Bale.
- **Un début :** Le désossage de l'avion de *The Dark Knight Rises* vaut quand même le déplacement et même plus que ça. C'est le genre de séquences qui nous fait dire que Christopher Nolan est bien un réalisateur unique actuellement sur cette planète, notamment pour les séquences d'action.
- **Une fin :** Celle de *La Chasse*, à la fois violente, très brève, énigmatique et qui, surtout, remet tout en question ce qui a pu se passer juste avant. On sort de la séance en se demandant vraiment ce qui s'est passé et donc, de ce côté-là, c'est réussi.
- **Un coup de théâtre :** La scène de la voiture dans *L'enfant d'en haut*. Je ne peux pas en dire plus si des gens ont envie de voir le film mais, en une phrase, tout le film prend une autre perspective et l'ensemble de l'histoire est relue avec un spectre différent.
- **Une scène clé :** La reconstitution dans *38 témoins* où l'on se rend compte qu'en fait, tout le monde a entendu ce qui s'est passé mais personne n'a rien fait. Le type de séquence qui nous fait prendre conscience en tant que spectateur de beaucoup de choses, sur le film, mais aussi sur notre condition humaine.

- **Un dialogue :** Tous ceux du film *Le prénom*, car, tiré d'une pièce de théâtre, ce n'est que là-dessus que repose le long-métrage. En plus, certains sont particulièrement savoureux et tournent plus à la joute verbale qu'à autre chose.
- **Une séquence :** Toute celle sur le lac gelé dans *De rouille et d'os*. Jacques Audiard arrive parfaitement à faire monter la tension de telle façon que l'on sent qu'il va se passer quelque chose et la suite est juste incroyable. Un très grand moment de cinéma.
- **Un générique :** Celui de début de *Nous York*, parce qu'il est assez original et aussi qu'il n'y a presque que ça de bon dans le film et que, donc, il m'a particulièrement marqué.
- **Une déception :** *Télé Gauchon*, qui, après le plutôt rafraîchissant *Le nom des gens* passe vraiment pour du grand n'importe quoi même pas organisé. Ça part tellement dans tous les sens que ça en devient plus agaçant qu'à autre chose.
- **Un gâchis :** *Bel Ami* qui est une adaptation complètement ratée de l'un de mes livres préférés. Les réalisateurs passent complètement à côté du fond du livre pour n'en garder qu'un aspect complètement superficiel et inintéressant. Un bon vieux ratage en règle.
- **Un pitch de départ :** Celui de *Starbuck* puisqu'avec l'idée de l'homme qui se retrouve tout d'un coup père de plus de 500 enfants, le scénario arrive à évoquer quelques questions de société pas inintéressantes.
- **Une mort :** Celle des quatre enfants dans *A perdre la raison*. A la fois point de départ et d'arrivée du film, scène absolument terrible et clé de tout ce qui se passe pour le personnage central.
- **Une histoire d'amour :** Celle à la base de *Rengaine*, non acceptée par deux communautés et qui va donner lieu à toutes ces discussions autour de problématiques comme l'intolérance et le racisme.
- **Un sourire :** Celui qui illumine tout le temps le visage de Charlie quand elle est avec ses trois « frères » dans *Comme des frères*.
- **Un regard :** Celui du personnage principal des *Bêtes du sud sauvage*, Hushpuppy. Ses yeux sont si perçants qu'on a l'impression qu'elle pourrait transpercer n'importe quoi.
- **Un silence :** Celui de la jeune fille sur ce qu'elle a réellement vécu dans la secte où elle a été retenue dans *Martha Marcy May Marlene*. Alors que sa sœur veut l'aider, elle s'obstine à ne rien vouloir lui dire, renforçant le mystère qui entoure cette période.
- **Un fou rire :** Devant certaines scènes de *Mais qui a re-tué Pamela Rose ?* tant le tout est totalement en dehors des clous. Rarement un film ne m'aura semblé autant absurde tant dans son scénario que dans quelques séquences en particulier.
- **Un torrent de larmes :** *Quelques heures de printemps*, dans sa dernière partie absolument sublime, à la fois très dure mais aussi particulièrement pudique.
- **Un méli-mélo d'émotions :** *Les bêtes du sud sauvage* devant lequel j'ai vraiment ressenti tout plein de choses : de la joie, de la peur et, surtout, de l'émotion à l'état pur à certains moments. C'est en ce sens vraiment un film sensoriel.
- **Une poursuite :** Celle qui ouvre *Skyfall*. On a le droit à la voiture, à la moto, au train, à la course et au tractopelle (et oui !!). Filmé avec pas mal de maîtrise, cette séquence de presque un quart d'heure nous confirme que Sam Mendes est vraiment capable de tout.
- **Un plan séquence :** La poursuite dans les rues de Mexico dans *Dias de Gracia*. Ça dure presque cinq minutes et ça passe au milieu d'un appartement, l'air de rien. C'est après qu'on y repense et qu'on se dit : « Ah ouais, quand même !! »
- **Un baiser :** Celui entre Jack et Rose dans *Titanic* parce que c'est sans doute l'un des plus célèbres de l'histoire du cinéma, qu'il est tellement attendu et qu'il conditionne tout ce qui va suivre lors du naufrage.
- **Une scène érotique :** Le méchant et James Bond dans *Skyfall* dissertant allègrement sur l'homosexualité présumée de l'un ou de l'autre. Et tout cela en suggérant et en ne disant rien de façon claire.
- **Une bande originale :** Celle des *Bêtes du sud sauvage*, écrite en partie par le réalisateur lui-même. Elle est tout à fait dans l'ambiance générale du film et lui donne même un supplément d'âme pas inintéressant.
- **Une bande son :** Pour son film *Quelques heures de printemps*, Stéphane Brizé a utilisé la bande originale écrite par Nick Cave et Warren Ellis pour *L'assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford*. Riche idée car il arrive à l'adapter parfaitement à son long-métrage.
- **Une chanson :** « Femmes je vous aime » de Julien Clerc, pour la séquence très impressionnante du trajet en voiture dans *A perdre la raison*. Après avoir vu cela, on ne peut plus entendre cette chanson de la même façon.
- **Une danse :** Le bal dans *Anna Karénine*. C'est filmé de façon assez incroyable par Joe Wright. La musique ainsi que la réalisation donnent une vraie impression de tourbillon constant. Le problème est peut-être que c'est le climax du film alors qu'il a commencé depuis à peine une demi-heure...
- **Un monstre :** Celui qui apparaît furtivement à la fin de *Prometheus* et qui explique ce qu'est un Alien (enfin, je crois...).
- **Un méchant :** Bane dans *The Dark Knight Rises* parce qu'il n'est tout de même pas très commode, tant dans son apparence physique que dans sa façon de faire.
- **Un fou :** le personnage principal de *Take Shelter*, qui voit sa vie bouleversée par des visions qu'il a, notamment de terrible intem-

péries. C'est à travers ses yeux que l'on va suivre ce qui s'apparente à une fin du monde.

- **Un manipulateur :** Claude dans *Dans la maison*, jeune lycéen qui va faire pénétrer son professeur de français dans la demeure d'un camarade de classe. Il est superbement interprété, tout en ambiguïté, par le jeune Ernst Umhauer.
- **Un personnage improbable :** L'ourson qui parle et plus que ça qui est la base du film *Ted*. Déjanté et loufoque, il est à la fois attachant et agaçant. Un vrai personnage de comédie. Mais en peluche...
- **Un super-héros :** Batman dans *The Dark Knight Rises* parce qu'il est mis plus bas que terre et qu'il réussit à se sauver lui-même puis à sauver l'humanité dans son ensemble. Rien que ça...
- **Un animal :** Le cheval dans *Cheval de guerre* parce que c'est bien lui que nous suivons dans ses péripéties au cours de la première guerre mondiale. Son destin est si extraordinaire qu'il a presque réussi à me transporter complètement.
- **Un couple :** Celui d'*Amour*, forcément. On ne voit presque qu'eux et c'est leur histoire qui nous est montrée pendant tout le film.
- **Une idée de fou :** Avoir invité autant de monde à son anniversaire. Cela donne la base de l'histoire de *Projet X*, fête qui tourne peu à peu au grand n'importe quoi. Pas le film le plus utile de l'année mais bon...
- **Une absurdité :** *Plan de table* parce que j'avais rarement vu un film aussi raté que celui-là. C'en est à un tel point qu'il n'y a absolument rien à en tirer.

J'AI AIMÉ / JE N'AI PAS AIMÉ

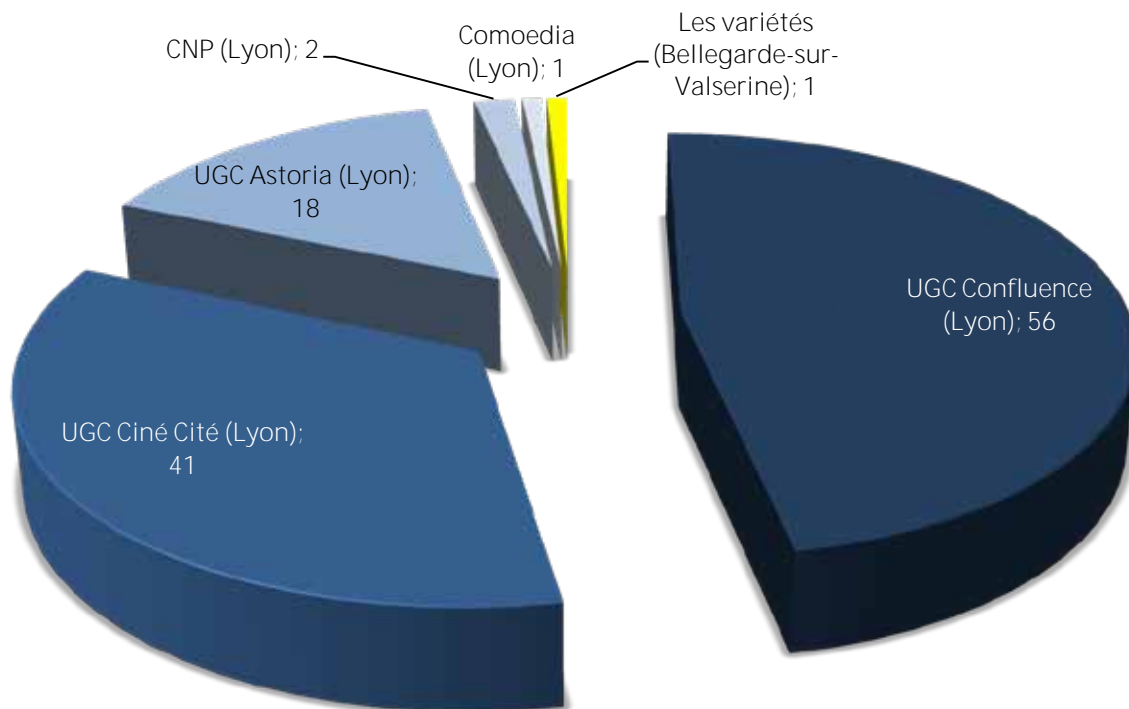
- La bonne année du cinéma français avec beaucoup de films de qualité, souvent assez fins et qui font réfléchir. Ce n'est pas toujours le cas donc il est important de souligner cet état de fait en espérant qu'il se prolonge sur 2013.
- Les films de super-héros. Cette année, il y a eu une vraie volonté des producteurs de revenir aux origines puisque Batman tout comme Spiderman connaissent vraiment des épisodes qui les font revenir très tôt dans leur passé.
- Le fait de pouvoir retourner au cinéma après un mois d'« abstinence » entre les mois de juillet et d'août. Ça m'a vraiment fait un bien fou de retrouver cette ambiance si particulière.
- La dernière Cérémonie des Césars qui relevait plutôt la moyenne des dernières années même si, je vous l'accorde, ce n'était pas forcément très compliqué. Elle a offert un palmarès sans trop de polémiques possibles même s'il était peut-être un peu (trop) consensuel.
- La disponibilité d'Alice Winocour, réalisatrice de *Augustine* à la fin de la projection. Pendant plus d'une heure, elle a expliqué son projet, sa façon de faire et elle a aussi répondu à des questions plus ou moins intéressantes des spectateurs. Et tout cela avec une vraie intelligence.
- Les adaptations de livres que j'apprécie : *Ce que le jour doit à la nuit* ou *Bel-Ami* ne sont pas loin d'être massacrés par des réalisations un peu à côté de la plaque, et surtout, à mon sens, des partis-pris pas vraiment intéressants dans le choix des éléments à adapter.
- Le rapprochement de plus en plus évident entre Pixar et Disney puisque si leurs deux films ne sont pas mauvais, on a un peu l'impression que tout va finir par se ressembler et qu'il n'y aura plus la touche Pixar qu'on appréciait tant. Peut-être de nouveau avec le *préquel* de *Monstres et Compagnie*.
- La polémique autour du dernier Batman et de la tuerie tragique d'Aurora, notamment la Une de Télérama la semaine suivante (*Batman Assassin ?*). Bien sûr que le cinéma peut être violent mais il n'est pas la cause principale d'une telle horreur. C'est réducteur et même dangereux...
- Les deux adaptations de *Blanche Neige*, qui, chacune de leur côté, en font des tonnes et qui ne rendent pas vraiment justice à un conte mythique qui a donné son premier film à Disney, il y a bien longtemps...
- Que Woody Allen continue de cette manière son tour d'Europe. Déjà que *Minuit à Paris* n'était pas génial, mais *To Rome with love* est carrément mauvais, particulièrement peu inspiré et mollasson. Allez, Woody, reviens-nous avec un vrai film !!!

L'ABÉCÉDAIRE 2012

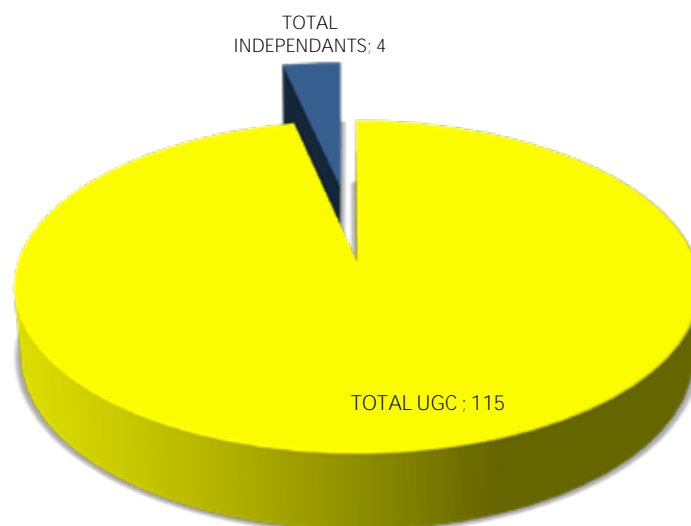
A COMME ANIMAL	Entre le cheval de <i>Cheval de guerre</i> , le tigre de <i>L'Odyssée de Pi</i> , la souris et l'ours d' <i>Ernest et Célestine</i> et le zoo de <i>Nouveau départ</i> , 2012 aura été marqué par de nombreux films avec des animaux en tous genres.
Le célèbre conte des frères Grimm a connu cette année deux adaptations. Leur différence fondamentale : le traitement qui est fait de l'histoire (l'une est plus fleur bleue et l'autre guerrière). Leur point commun : toutes deux sont ratées...	B COMME BLANCHE NEIGE
C COMME CONFLUENCE	UGC a ouvert en avril dernier un nouveau complexe de 14 salles. Depuis que j'habite à moins de dix minutes à pied, c'est devenu mon repère préféré. Il faut dire que les avant-premières sont nombreuses et que les salles sont plutôt agréables...
Le célèbre compositeur français de musique de films devenu chouchou d'Hollywood depuis quelques années a encore fait très fort en 2012 puisqu'il a composé pas moins de cinq musiques de films que j'ai vu avec, notamment, celle d' <i>Argo</i> qui est vraiment très réussie.	D COMME DESPLAT
E COMME EASTWOOD	Il a plus fait parler de lui pour une apparition politique que pour son film annuel, ce qui n'est pas forcément une bonne chose pour le cinéma. En même temps, J. Edgar ne méritait pas une plus grande exposition, trop ambitieux et balayant une période trop importante. Je souhaite le retour d'Eastwood à quelque chose de plus intimiste.
On nous la prédisait pour le 21 décembre dernier mais rien n'est venu. Au cinéma, par contre, divers réalisateurs l'ont évoqué, de manière toujours différente mais intelligente (comédie pour <i>Jusqu'à ce que la fin du monde nous sépare</i> , film catastrophe pour <i>Perfect Sense</i> ou drame plus intimiste pour <i>Take Shelter</i>).	F COMME FIN DU MONDE
G COMME GOUT	Le jeune réalisateur mexicain, répondant au prénom d'Everardo, frappe très fort pour son premier film avec un Dias de Gracia plus qu'ambitieux, parfois un peu surfait mais tout de même terriblement excitant. J'attends avec impatience la suite d'un réalisateur qui me semble déjà très prometteur et qui, s'il se canalise un peu, est capable de grandes choses.
Trois ans après <i>Le ruban blanc</i> , Michael Haneke a de nouveau frappé très fort en remportant la Palme d'Or au dernier Festival de Cannes. Et après visionnage du film, on ne peut que se dire que c'est mérité tant son film est d'une maîtrise rare.	H COMME HANEKE
I COMME IMITATION	Le biopic devenant de plus en plus présent, les rôles d'imitation se développent aussi. C'est une performance si différente d'un jeu plus classique que j'estime qu'elles ne doivent pas être jugées de la même façon, notamment dans le grand jeu des récompenses. Cette année, d'ailleurs, dans mes récompenses, j'en ai fait une catégorie différente.
2012 marquait les cinquante ans du plus célèbre des agents secrets de Sa Majesté. Anniversaire fêté en grande pompe puisque le vingt-troisième opus, réalisé par Sam Mendes, envoie plutôt du lourd et permet une forme de retour aux sources salutaire...	J COMME JAMES BOND
K COMME KAÏRA	Film pas déplaisant en lui-même, cette comédie illustre surtout comment, aujourd'hui, une web-série qui fait du buzz peut très vite devenir un long-métrage qui remporte un certain succès. C'est tout à la fois vivifiant mais aussi un peu inquiétant sur le manque d'idées et d'originalité du cinéma actuel.
Après une petite carrière d'actrice arrêtée il y a dix ans, cette jeune femme a décidé de passer de l'autre côté de la caméra. Bien lui en a pris car son <i>Paradis des bêtes</i> est un film fort sur un sujet pas évident et particulièrement casse-gueule. Beaucoup de maîtrise pour une réalisatrice que l'on devrait retrouver très prochainement...	L COMME LARRIVAZ
M COMME MARTHA MARCY MAY MARLENE	Cette succession de prénoms commençant par la lettre M est sans doute le titre le plus étrange depuis pas mal de temps au cinéma (et aussi un des plus durs à retenir...). Et le pire, c'est qu'il fait plutôt sens pour définir rapidement un film plutôt prenant et intéressant.

Cela faisait quelques années que je n'avais pas vu un si mauvais film que <i>Plan de table</i> . Tout y est raté, de l'idée de départ au scénario en passant par le jeu d'acteurs. Le grotesque est atteint et pas qu'un peu...	N COMME NAVET
O COMME OST	OST = Bande Originale dans le jargon. En 2012, aucune ne m'a véritablement éblouie même si celle des <i>Bêtes du sud sauvage</i> mérite plus qu'une écoute, notamment après avoir vu le film. Au niveau de la densité globale, Alexandre Desplat reste le maître avec cinq compositions toujours réussies.
Cette année 2012 ne restera pas dans les annales en termes de fréquentation des salles, c'est le moins que l'on puisse dire... Ce qui est surtout marquant sur les douze derniers mois, c'est le nombre de comédies annoncées comme des grands succès et qui se sont pris des claques assez monumentales. Le public est donc toujours aussi complexe à appréhender...	P COMME PUBLIC
Q COMME QUARANTE-SIX	C'est le nombre de films français vus cette année, soit à peine moins d'un par semaine. Et comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, je ne peux que me féliciter de la qualité d'ensemble des longs métrages hexagonaux en 2012. Il y a bien sûr eu des ratés mais aussi et surtout beaucoup de beaux ou très beaux films.
Le cinéma, c'est aussi un nombre impressionnant de récompenses, que ce soit dans des Festivals ou lors de cérémonies annuelles. A ce petit jeu, cette année, je pense que c'est <i>Les bêtes du sud sauvage</i> qui a remporté la « palme » du plus grand nombre de trophées. Et c'est peut-être dans les deux prochains mois qu'il peut accrocher les plus prestigieux...	R COMME RÉCOMPENSES
S COMME SCHOENAERTS	Grande découverte de l'année, cet acteur belge éclabousse de son talent <i>Bullhead</i> et <i>De Rouille et d'Os</i> . Sa force physique brute, couplée à la sensibilité de son jeu en font l'une des futures stars de demain.
La 3D est-elle en train de se démocratiser ? En tout cas, cette année, j'aurai vu une quinzaine de films avec cette technologie, certains y gagnant vraiment (notamment <i>L'Odyssée de Pi</i>) alors que pour la plupart, ce n'était pas forcément utile. Mais, au moins, la 3D ne vient pas dénaturer certains longs-métrages.	T COMME TROIS DIMENSION
U COMME UGC	Grâce à leur carte illimitée, j'ai pu beaucoup aller au cinéma sans me ruiner outre mesure et je les en remercie donc. De plus, je trouve que, maintenant, sur Lyon, avec des salles supplémentaires, ils programment avec un éclectisme plutôt intéressant. Et leur effort sur la présence d'artistes pour les avant-premières est plus que louable.
Depuis presque quinze ans et sa première vraie réussite (<i>Festen</i>), il était retombé dans l'anonymat mais, cette année, Thomas Vinterberg revient en force avec un film prenant et dérangeant, <i>La chasse</i> . Il y dirige un Mads Mikkelsen excellent et il nous prouve qu'il peut encore faire de grands longs-métrages.	V COMME VINTERBERG
W COMME WALLIS	Cela faisait très longtemps qu'un enfant ne m'avait pas autant impressionné que cette jeune américaine, sortie de nulle part et qui est hallucinante dans <i>Les bêtes du sud sauvage</i> . Sans doute parce que, malgré ses sept ans, elle joue véritablement comme une adulte. Une performance remarquable et déjà remarquée par tout Hollywood. <i>A star is born</i> .
On tient sans doute là le film le moins intelligent de l'année puisqu'il raconte comment, dans un quartier d'ordinaire calme, une fête non maîtrisée va tout faire dégénérer. C'est, paraît-il, le film le plus téléchargé de l'année et il a eu un retentissement à cause de fêtes organisées selon le même principe à différents endroits du globe et notamment en France...	X COMME PROJET X
Y COMME YEUX	Allez trouver un mot qui commence par cette lettre !!! J'ai choisi celui-ci car le regard est toujours très important au cinéma. Dans certains films, il peut même en dire beaucoup plus long qu'un dialogue. Et cette année, ce sont les yeux de la toute jeune Quvenzhané Wallis qui m'ont vraiment fasciné.
Ce jeune réalisateur aura été l'un des animateurs de cette année 2012 puisqu'au cours des douze mois derniers, il a fait le tour de très nombreux Festivals, glanant des prix à ne plus savoir qu'en faire. Tout cela pour une sortie officielle en France et, surtout, un film de très grande qualité.	Z COMME ZEITLIN

QUELQUES STATISTIQUES

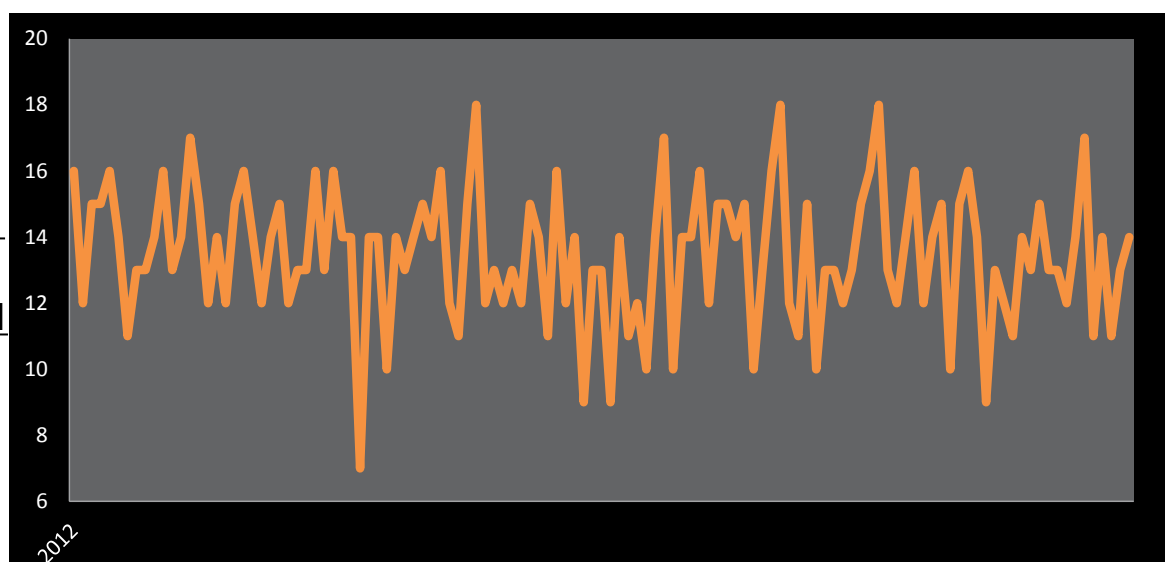


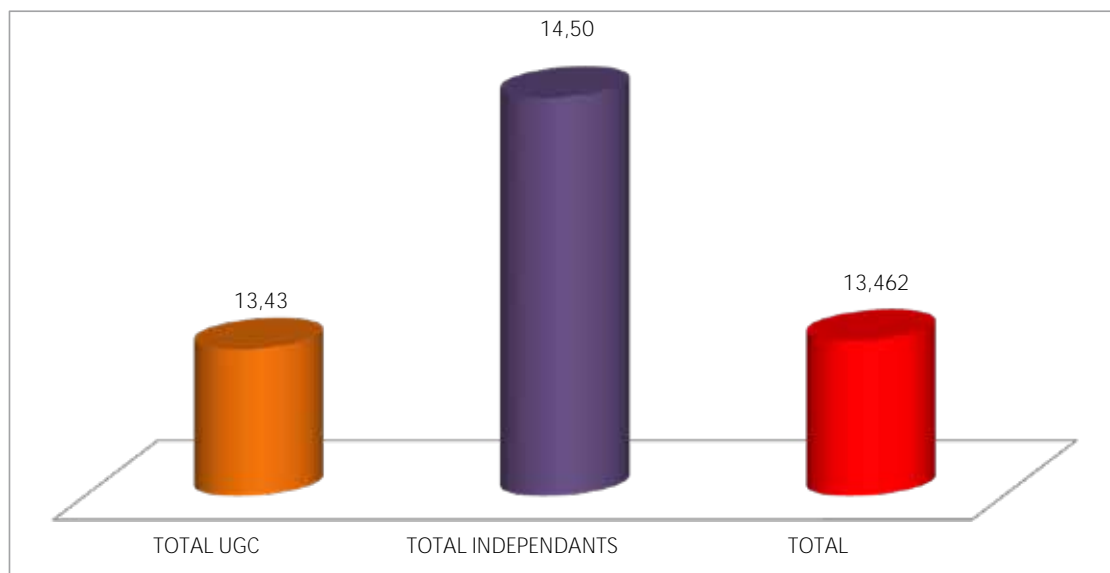
NOMBRES DE FILMS VUS PAR CINÉMAS



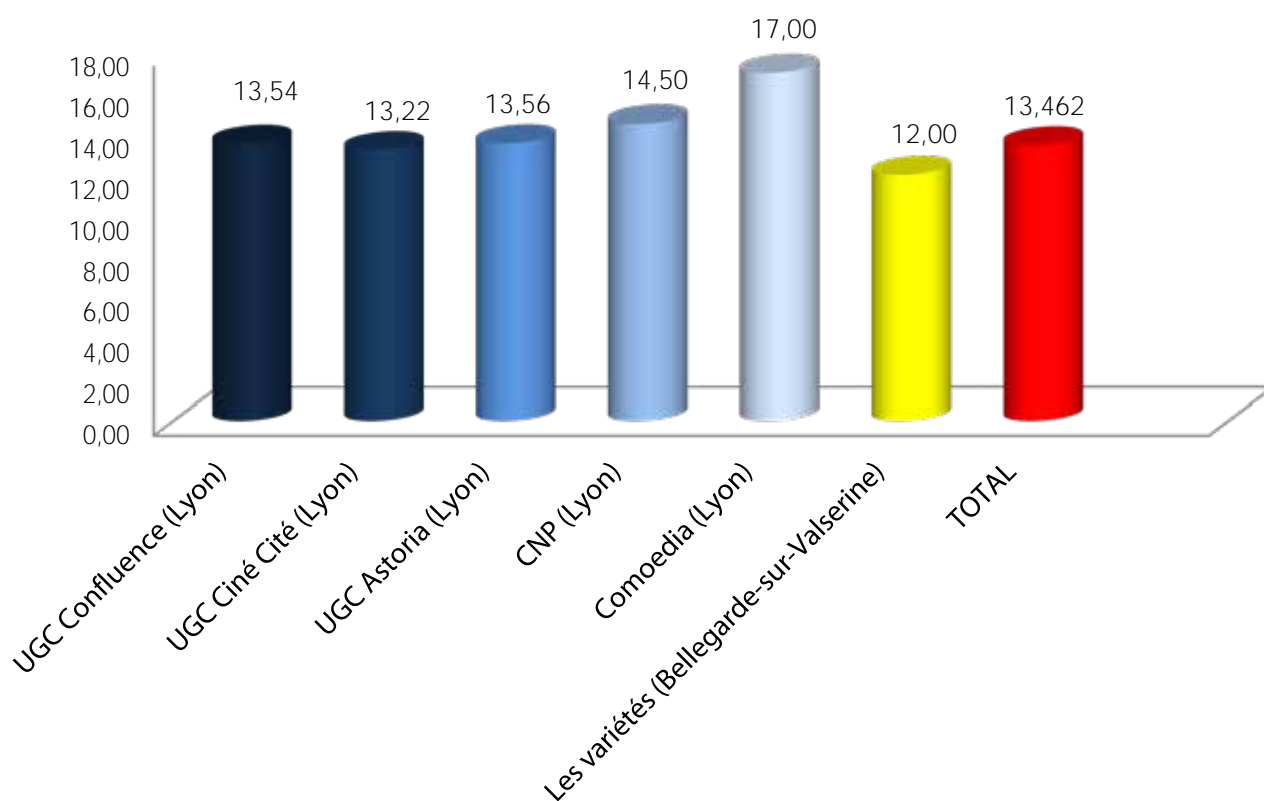
NOMBRES DE FILMS VUS PAR RÉSEAU

GRAPHIQUE DE L'ÉVOLUTION DES NOTES

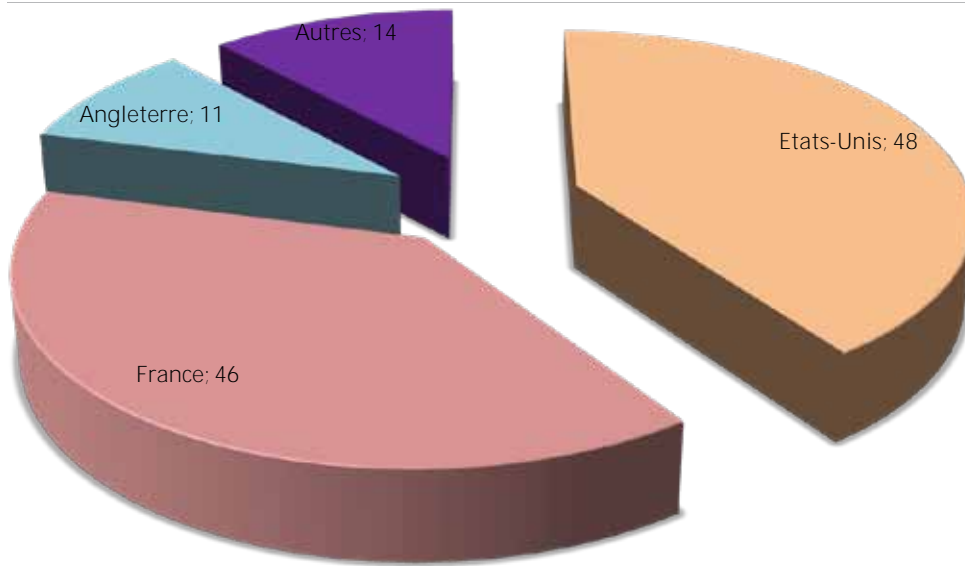




MOYENNES DES NOTES VUS PAR RÉSEAU

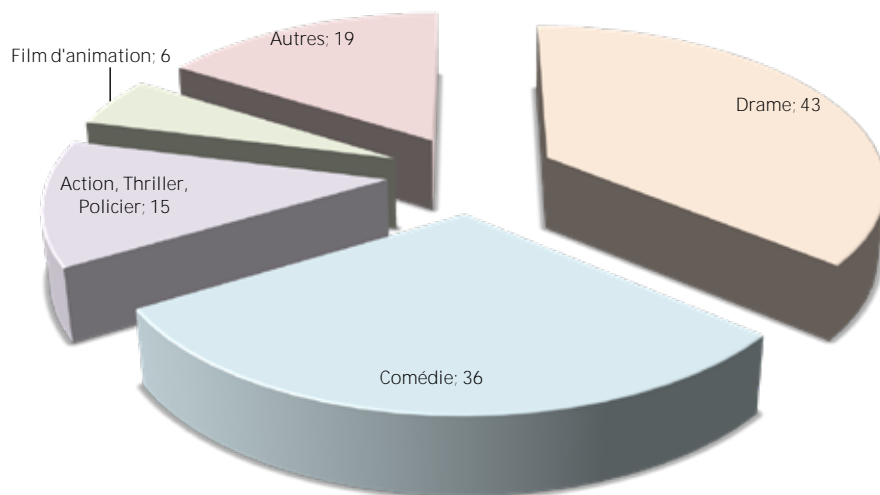
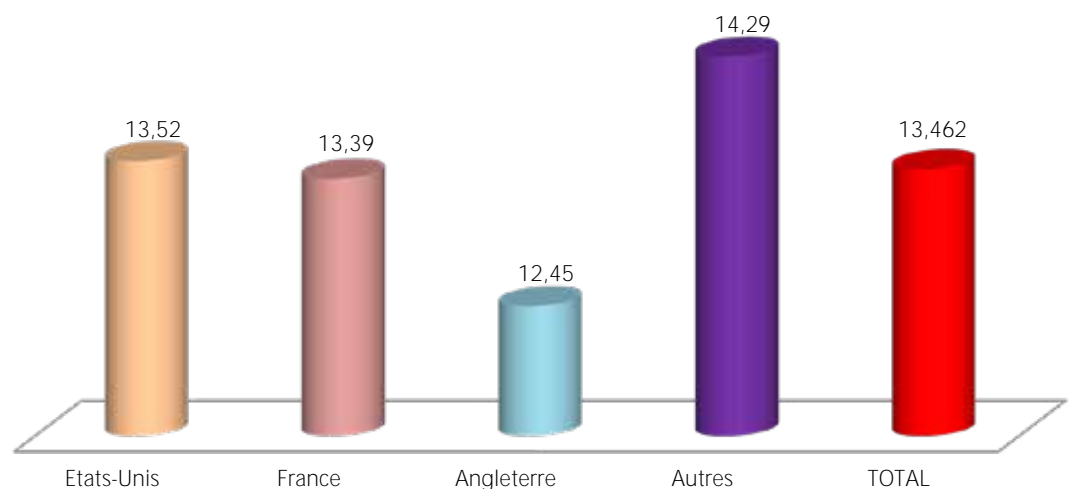


MOYENNES DES NOTES VUS PAR CINÉMAS



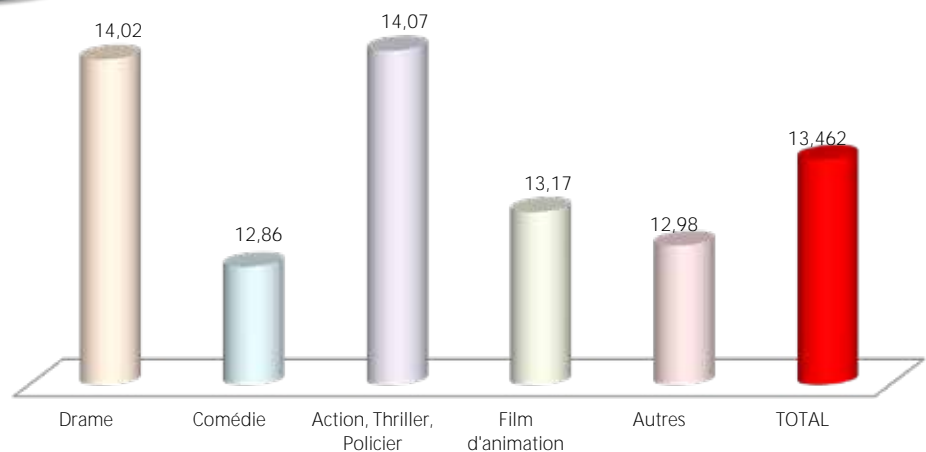
MOYENNES DES NOTES VUS PAR PROVENANCE

NOMBRE DE FILMS VUS PAR PROVENANCE



MOYENNES DES NOTES VUS PAR GENRE

NOMBRE DE FILMS PAR GENRE



CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES :

WWW.ALLOCINE.FR

CONTENU ET MISE EN PAGE :

Tim Fait Son Cinéma

WWW.TIMFAITSONCINEMA.FR

TIMFAITSONCINEMA@GMAIL.COM

CONTACT :

TIMOTHÉE TAINURIER

06.18.38.93.19

TIMOTHEE.TAINTURIER@GMAIL.COM